



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

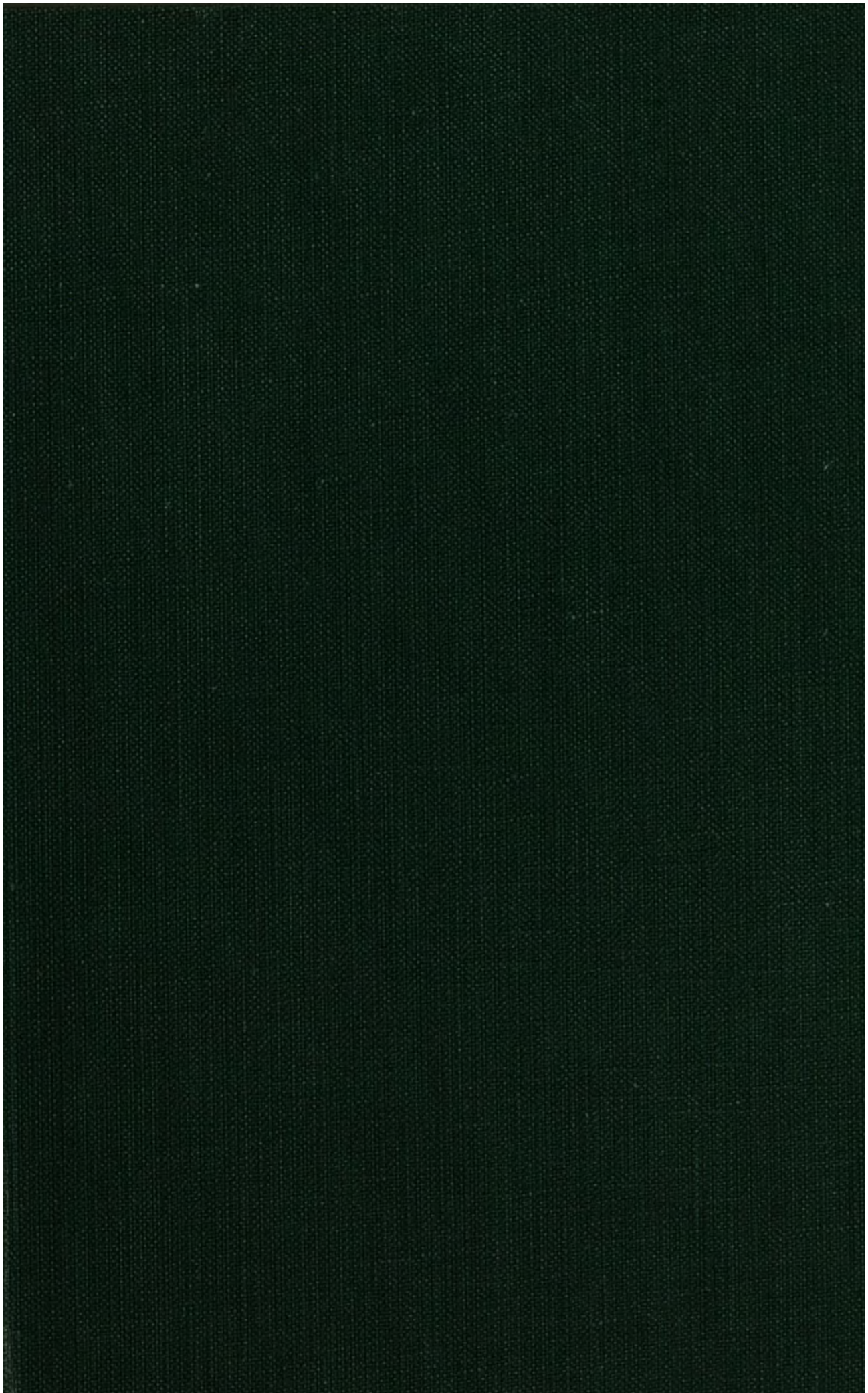
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

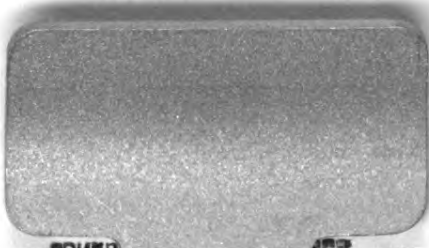


~~S 36 d 41~~



TNR. 43900

~~HS 4041 A. 6~~



THÉÂTRE
DE
MEILHAC ET HALÉVY

VI

COULOMMIERS

Imprimerie PAUL BRODARD.

THÉÂTRE
DE
MEILHAC ET HALÉVY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

VI

LE MARI DE LA DÉBUTANTE
FANNY LEAR
LE PETIT DUC
LOULOU



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Hollande, la Suède et la Norvège.



LE
MARI DE LA DÉBUTANTE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL, le 5 février 1879.

PERSONNAGES

LE COMTE ESCARBONNIER.....	MM. GEOFFROY.
LAMBERTHIER.....	CALVIN.
MONDÉSIR.....	MONTBARS.
BISCARA.....	LHÉRITIER.
LE VICOMTE DE CHAMP-D'AZUR...	GUILLEMOT.
MARASQUIN.....	HYACINTHE.
LE RÉGISSEUR.....	R. LUGUET.
BERNACHE.....	PELLERIN.
MATHURIN.....	PLET.
BLANDUREL.....	BUCAILLE.
MALTEBLOND.....	BOURGEOTTE.
ALFRED.....	NUMÈS.
BOQUET.....	TERVIL.
BROCART.....	PETIT.
UN DOMESTIQUE.....	VILETTE.
PREMIER TÉMOIN.....	GILLY.
DEUXIÈME TÉMOIN.....	FERDINAND.
NINA.....	M ^{mes} LEGAULT.
MADAME CAPITAINE.....	DELILLE.
BERTHE	MAROT.
AMÉLIE	MILITA.
PAULINE	AYMÉE.
MARGUERITE	ELLEN ANDRÉE.
CHARLOTTE.....	MIETTE
AMANDINE.....	DÉZODER.
LÉONIE.....	LORENTZ.
JULIETTE.....	HÉRAULT.

A Paris, de nos jours.

LE MARI DE LA DÉBUTANTE

ACTE PREMIER

Un petit salon. — Porte d'entrée au fond. — Portes dans les pans coupés. — A droite, au premier plan, un piano; du même côté, au second plan, une table à jeu; sur cette table deux flambeaux. — Au fond, du même côté, un secrétaire. — A gauche, au premier plan, une cheminée avec deux lampes allumées; au fond, du même côté, un buffet. — A droite, un fauteuil, près duquel se trouve un petit tabouret pour les pieds. — A gauche, un guéridon; quatre chaises autour. — Sur le buffet, sirops, assiettes de gâteaux et tout ce qu'il faut pour prendre le thé. — Cordon de sonnette à la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME CAPITAINE, NINA. Celle-ci en déshabillé.
Elles sont assises près du guéridon.

MADAME CAPITAINE, arrangeant des petits fours
dans une assiette.

Tu veux que je te réponde?

NINA, travaillant à une broderie.

Dame! oui, marraine... je t'adresse une question,
c'est pour avoir une réponse...

MADAME CAPITAINE.

Naturellement!... Et tu me demandes?... Répète un
peu, voyons...

NINA.

Je te demande si je ferais bien d'épouser M. Lamberthier.

MADAME CAPITAINE.

Tu feras très bien. Lamberthier est un brave garçon, très gai, très bon enfant... De plus, il a une bonne position : il est employé à la Société des Comptes aléatoires... et il ne peut manquer d'aller loin, honoré comme il l'est de la protection du sous-directeur, M. le comte Escarbonnier.

Elle se lève et va porter l'assiette sur le buffet.

NINA.

Je sais bien, mais je ne l'aime pas.

MADAME CAPITAINE.

Et tu en aimes un autre?...

NINA.

Oui...

MADAME CAPITAINE, descendant à droite.

Le jeune vicomte Édouard de Champ-d'Azur...

NINA, se levant.

Il est si gentil, si aimable, si distingué, si bon musicien!...

MADAME CAPITAINE.

Il n'a qu'un seul défaut : il ne parle pas, il s'obstine à ne pas parler de mariage...

NINA, avec mélancolie.

Oh! non... quant à ça...

MADAME CAPITAINE.

C'est très net : il y a deux soupirants en présence... l'un que tu n'aimes pas, et qui te parle de mariage, l'autre qui n'en parle pas, et que tu aimes...

NINA.

Justement!

MADAME CAPITAINE.

Et tu hésites...

NINA.

J'ai tort, sans doute...

MADAME CAPITAINE.

Embrasse-moi, Ninette...

NINA.

Je veux bien, marraine...

Elles s'embrassent.

MADAME CAPITAINE.

Ce que c'est que les bonnes idées, pourtant!... c'est moi, ta marraine, qui me suis trouvée chargée de ton éducation... Combien je me réjouis de l'avoir bien dirigée, cette éducation, et de t'avoir fait élever dans tous les sens!

NINA.

Comment?...

MADAME CAPITAINE.

Eh! oui... tu as pris des leçons de chant, des leçons de déclamation, et j'ose dire que tu en as profité : tu déclames, tu chantes à ravir...

NINA.

Oh! marraine...

MADAME CAPITAINE.

Ne me dis pas non. L'autre jour, à la Salle des Familles, dans cette représentation donnée au bénéfice des piqueuses de bottines sans ouvrage, tu as joué et chanté les principales scènes de l'opérette qui, en ce moment, fait courir tout Paris.

NINA.

La Petite Poularde...

MADAME CAPITAINE.

Oui... et tu as eu un succès!...

NINA.

Vraiment?...

MADAME CAPITAINE.

Ah! ma chère!... Voilà pour le côté brillant. Quant au côté solide, j'ai pris soin de t'orner de toutes les vertus que doit avoir une bonne ménagère... Tu fais tes robes toi-même, tu sais recoudre les boutons... et la pâtisserie, tu vous la trousses comme un ange... Donc, je le répète, grâce à la bonne idée que j'ai eue de te faire donner une éducation en partie double, tu peux choisir ta route... femme à la mode ou bourgeoise modeste, tu as tout ce qu'il faut pour briller dans l'une ou l'autre carrière.

NINA.

Et je t'en remercie, marraine; mais, de ces deux carrières, laquelle me conseilles-tu de choisir?

MADAME CAPITAINE.

Laquelle des deux?...

NINA.

Oui.

MADAME CAPITAINE.

Embrasse-moi, Ninette...

NINA.

Je veux bien, marraine...

Elles s'embrassent.

MADAME CAPITAINE, passant à gauche.

Ma conduite à moi, je suis obligée de l'avouer, ma conduite à moi n'a pas été à l'abri de tout reproche.

ACTE PREMIER.

7

NINA, voulant l'empêcher de parler.

Oh! marraine!...

MADAME CAPITAINE.

Laisse-moi tout te dire... Jusqu'au 23 avril 1846, j'ai mené une existence un peu... (Elle fait claquer ses doigts.) Cette pichenette me dispensera de m'expliquer davantage. Le 23 avril 1846, je me suis mariée, j'ai épousé M. Capitaine... A partir de ce jour-là, par exemple, le monde n'a pas eu ça à me reprocher... M. Capitaine, de son vivant, se plaisait à me rendre cette justice... Je me trouve donc, moi, avoir connu les deux existences entre lesquelles tu hésites, et je puis te dire ce que j'en pense...

NINA.

Eh bien?

MADAME CAPITAINE.

Elles ont du bon toutes les deux.

NINA.

Me voilà bien avancée!...

MADAME CAPITAINE.

S'il fallait absolument pencher d'un côté, je te dirais que peut-être le mariage... mais non, je ne veux pas t'influencer, choisis toi-même... Entre au théâtre, je serai ton habilleuse et nous boirons du champagne; si tu aimes mieux te marier, nous boirons de la bière, nous mangerons des marrons, et, le soir, nous jouerons au loto. (Coup de sonnette.) Qui est-ce qui nous arrive?

Entre Charloite, par le fond.

SCÈNE II

LES MÊMES, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

C'est M. Lamberthier, madame.

MADAME CAPITAINE.

Le loto... (A Nina.) Eh bien, qu'est-ce que tu fais?...
tu t'en vas?...

NINA.

Je vais mettre un corsage... (En riant.) Je ne peux vraiment pas recevoir...

Elle sort à droite.

MADAME CAPITAINE, à elle-même.

C'est juste. Je n'y aurais pas songé, moi : un petit reste de mon passé, de mon passé d'avant le 25 avril 1846... (A Charlotte.) Va, ma fille, maintenant tu peux faire entrer M. Lamberthier.

Charlotte ouvre la porte du fond : entre Lamberthier. Charlotte sort.

SCÈNE III

LAMBERTHIER, MADAME CAPITAINE.

LAMBERTHIER.

Bonsoir, madame Capitaine...

MADAME CAPITAINE.

Bonsoir, mon garçon.

LAMBERTHIER.

Et Nina? la Nina de mon cœur...

MADAME CAPITAINE.

Elle vient de rentrer dans sa chambre.

LAMBERTHIER.

Comment ? elle s'en va quand j'arrive ?...

MADAME CAPITAINE, avec dignité.

Nous n'étions pas en état de recevoir. Nous n'avions sur nos épaules qu'un léger canezou, et, à chaque mouvement un peu brusque...

LAMBERTHIER.

C'est pour ça!...

MADAME CAPITAINE.

Mais...

LAMBERTHIER.

Un grand malheur, quand j'aurais, par hasard, aperçu un petit bout d'épaule!...

MADAME CAPITAINE, avec force.

Ne parlez pas comme ça!... Vous ne devez pas, vous, parler comme ça...

LAMBERTHIER.

Vous dites?...

MADAME CAPITAINE.

Non.. je veux dire que vous venez, vous, pour le bon motif et qu'alors...

LAMBERTHIER.

Mais certainement, je viens pour le bon motif!... Et c'est tout justement parce que Nina doit être ma femme que je ne trouve pas qu'il y ait grand mal...

MADAME CAPITAINE.

D'abord, ce ne serait pas une raison... au contraire... je me rappelle très bien qu'avant mon mariage, quand M. Capitaine voulait prendre des libertés, je lui disais : « Non, pas vous... Vous, c'est pour le bon motif : vous ne devez pas... (Changeant brusquement de conversation.) Et puis, pourquoi dites-vous que Nina sera votre

femme?... C'est possible, et même je le souhaite de tout mon cœur, mais enfin, ça n'est pas sûr, pas sûr du tout...

LAMBERTHIER.

Pas sûr du tout ?...

MADAME CAPITAINE.

Mais non!...

LAMBERTHIER.

Madame Capitaine!...

MADAME CAPITAINE.

Eh bien?...

LAMBERTHIER.

Je vous aime bien, madame Capitaine...

MADAME CAPITAINE.

Moi aussi, mon garçon...

LAMBERTHIER.

Oui, je vous aime bien... mais, si jamais il vous arrive de répéter ce que vous venez de dire...

MADAME CAPITAINE, reculant.

Eh là! eh là!...

Entre Nina.

SCÈNE IV

LES MÊMES, NINA.

NINA.

On se dispute?...

LAMBERTHIER.

Oh! non...

MADAME CAPITAINE.

Il allait me sauter dessus, tout de même!

LAMBERTHIER.

C'était pour rire...

NINA.

A la bonne heure!

LAMBERTHIER.

Oui, c'était pour rire... et cependant, elle aurait bien mérité... Savez-vous ce qu'elle me disait ?...

NINA.

Non, je ne sais pas...

LAMBERTHIER.

Elle me disait que vous ne seriez peut-être pas ma femme... que cela n'était pas sûr, pas sûr du tout...

NINA, gênée.

Hum!...

LAMBERTHIER, suppliant.

Oh!...

MADAME CAPITAINE, triomphante.

Ah!...

Jeu de scène entre les trois personnages.

LAMBERTHIER.

Ma Nina, ma Ninette...

NINA.

Certainement, je ne dis pas non... mais enfin, vous savez, je n'ai pas encore dit oui.

LAMBERTHIER.

Vous le direz, ma Nina... vous le direz, ma Ninette... j'apporte une nouvelle qui vous décidera.

MADAME CAPITAINE.

Quelle nouvelle ?...

LAMBERTHIER.

Vous savez qu'à mon administration, à la Société

des Comptes aléatoires, j'ai la chance d'avoir pour protecteur un personnage considérable...

NINA.

M. le comte Escarbonnier...

LAMBERTHIER.

Lui-même. Je ne lui ai pas caché mes espérances... et il a daigné m'adresser quelques questions sur la personne que je devais épouser...

NINA, flattée.

Est-il possible?...

LAMBERTHIER.

« C'est un ange, lui ai-je répondu, c'est un amour... » Que vous dirais-je?... il m'écoutait avec tant de bienveillance que je me suis enhardi... et j'ai fini par lui dire que ce soir, justement, à l'occasion de votre fête, vous réunissiez ici quelques personnes...

MADAME CAPITAINE.

Quelques intimes, seulement... les habitués de nos petits jeudis : vous, M. Marasquin, et ses quatre demoiselles.

LAMBERTHIER.

J'attendais, en tremblant, l'effet de ma témérité, mais j'ai vu tout de suite qu'il ne l'avait pas mal prise. « C'est très bien, m'a-t-il dit, c'est très bien! » et il a ajouté, il a daigné ajouter...

MADAME CAPITAINE.

Allez donc?...

LAMBERTHIER.

Qu'il assisterait volontiers à cette petite réunion de famille.

MADAME CAPITAINE.

M. le comte Escarbonnier!!!

LAMBERTHIER.

Oui.

NINA.

Il viendra !

LAMBERTHIER.

Il me l'a promis.

NINA.

Oh !

LAMBERTHIER.

J'ai pensé que ça vous ferait plaisir...

NINA.

Si ça nous fait plaisir... Je crois bien que ça nous fait plaisir.

MADAME CAPITAINE, montrant Lamberthier.

Il est gentil, tout de même!...

NINA.

Et il faut bien que ce ne soit pas le premier venu, pour qu'un homme comme M. le comte Escarbonnier...

LAMBERTHIER.

« Aurai-je mon whist? » m'a-t-il demandé avec bonté...
« Oui, monsieur le comte, vous aurez votre whist... » Et il l'aura... j'ai apporté des cartes... Lui, Marasquin et moi, nous ferons un mort.

MADAME CAPITAINE.

Et, s'il est besoin, je rentrerai...

LAMBERTHIER, donnant les cartes à madame Capitaine.

Là... Et maintenant, je vous en prie, écoutez-moi bien. M. le comte Escarbonnier est un personnage très susceptible. S'il vous arrivait, par malheur, de dire devant lui quelque chose qui lui déplût, il se fâche-

rait tout rouge, et je perdrais ma place... Je ne crois donc pas inutile de vous dire d'avance quelles sont les choses dont il ne faudra pas parler.

NINA.

Excellente précaution !

LAMBERTHIER.

D'abord, M. le comte Escarbonnier n'est pas comte.

NINA et MADAME CAPITAINE.

Ah !

LAMBERTHIER.

Non. Il s'appelle tout uniment Escarbonnier ; il a ajouté à son nom le nom de sa mère, qui était une demoiselle Lecomte.

MADAME CAPITAINE.

Et ça a fait Lecomte Escarbonnier!...

LAMBERTHIER.

Oui. Vous comprenez qu'il ne faudra pas faire de plaisanteries sur les gens qui prennent de faux titres.

NINA.

C'est entendu.

LAMBERTHIER.

Alors, passons à autre chose. M. Lecomte Escarbonnier est bête comme une oie.

NINA et MADAME CAPITAINE.

Oh !

LAMBERTHIER.

Vous verrez... S'il est arrivé à être sous-directeur, ce n'est pas du tout à cause de son intelligence, c'est parce qu'il avait une jolie femme.

NINA et MADAME CAPITAINE.

Tiens, tiens, tiens!...

LAMBERTHIER.

Il ne faudra donc pas parler devant lui des gens qui ont dû leur avancement à...

NINA et MADAME CAPITAINE.

N'ayez pas peur!

LAMBERTHIER.

Autre chose encore. Après avoir fait de lui un sous-directeur, la femme de M. Lecomte Escarbonnier a trouvé qu'elle avait assez fait pour son mari... et elle l'a planté là.

NINA et MADAME CAPITAINE.

Allons donc!...

LAMBERTHIER.

Mon Dieu, oui... Elle l'a quitté pour aller vivre à sa guise.

NINA et MADAME CAPITAINE.

Ah! le pauvre homme!

LAMBERTHIER.

Il faudra, autant que possible, ne pas faire d'allusions... ne pas parler des maris qui n'ont pas eu de chance... J'insiste, parce que, ce sujet de conversation étant un de ceux que l'on aborde le plus volontiers...

MADAME CAPITAINE.

Soyez tranquille... on se méfiera... Y a-t-il encore quelque chose?

LAMBERTHIER.

Non... il me semble que je vous ai tout dit... Voyons, résumons un peu : se faisant appeler M. le comte et n'étant pas comte...

NINA.

Arrivé par sa femme...

MADAME CAPITAINE.

Et trompé...

LAMBERTHIER.

Par la même. Non, décidément, je ne vois pas autre chose... Je n'ai plus, maintenant, qu'à aller le prendre chez lui et qu'à vous l'amener.

NINA.

Et vous êtes bien sûr qu'il viendra?

LAMBERTHIER.

Il me l'a promis, je vous le répète.

Madame Capitaine va poser les cartes sur la table à jeu et allumer les flambeaux.

NINA, passant à gauche.

Ah! c'est que c'est maintenant surtout que je tiendrais à le voir, après le portrait que vous en avez tracé.

LAMBERTHIER.

Il viendra, petite Ninette... il viendra... Il vous parlera de mon avenir, et une fois qu'il vous aura parlé de mon avenir, j'espère bien que vous n'hésitez plus, vous mettrez tout de suite votre jolie menotte dans ma vilaine patte et vous me direz... n'est-ce pas, petite Ninette?... hé?... Non?... Vous ne voulez pas... (Mouvement de Nina.) Ne me dites pas le contraire, au moins... ne me dites pas qu'il n'est pas sûr que vous deviez être ma femme.

NINA.

Cependant...

LAMBERTHIER.

Non, non, ne me dites pas... je ne veux pas, je vous le défends. Nina, ma Ninette... je vous aime tant, et je suis si heureux de vous aimer!... (Madame Capitaine redescend.) Là-bas, au bureau, je leur fais un tas de farces... quand j'ouvre la porte, je fais semblant de me

cogner le nez... comme ceci, tenez!... et ils rient... Pourquoi est-ce que je fais semblant de me cogner le nez? c'est parce que je suis gai... et pourquoi est-ce que je suis gai? c'est parce que je vous aime... parce que vous m'aimerez... Si ça ne devait jamais arriver, adieu la gaieté!... adieu les farces!... mais ça arrivera, j'en suis sûr, vous serez ma femme... ne me répondez pas... c'est une affaire entendue... A tout à l'heure, Ninette, à tout à l'heure, maman Capitaine... je m'en vais chercher M. le comte Escarbonnier. (En sortant, il fait semblant de se heurter violemment contre la porte. — Les deux femmes poussent un cri; Lamberthier se retourne en riant.) C'est la farce!...

Il sort par le fond.

SCÈNE V

MADAME CAPITAINE, NINA.

MADAME CAPITAINE, riant.

Un vrai boute-en-train, ce garçon-là!

NINA, passant à droite.

Oui... ses plaisanteries ne sont peut-être pas d'un goût... mais ça ne fait rien, il est bien gentil, bien aimable, et, ma foi...

MADAME CAPITAINE.

Tu te décides à l'épouser?

NINA.

Non, pas encore, mais...

MADAME CAPITAINE.

Mais quoi? voyons, mais quoi?

NINA.

Mais, la première fois que je verrai le vicomte...

MADAME CAPITAINE.

Ce qui ne tardera pas, car il vient ici tous les jours...

NINA.

C'est vrai, il vient ici tous les jours...

MADAME CAPITAINE.

Plusieurs fois...

NINA.

C'est vrai. Donc, la première fois que je verrai le vicomte, j'aurai avec lui une conversation sérieuse... je lui demanderai s'il veut m'épouser, lui.

MADAME CAPITAINE.

Oh!

NINA.

Il est bien évident que, s'il consent, c'est à lui que je donnerai la préférence; mais, s'il ne consent pas...

MADAME CAPITAINE.

S'il ne consent pas?...

NINA.

Je cesserai de le voir... et j'épouserai M. Lamberthier.

MADAME CAPITAINE.

A ce compte-là, je peux te considérer comme étant déjà madame Lamberthier.

NINA, se résignant.

Eh bien!...

MADAME CAPITAINE.

Un mot, Ninette. Tout à l'heure, quand tu m'as demandé quelle existence il fallait choisir, tu as pu voir que je n'étais pas d'une sévérité...

NINA.

En effet, marraine...

MADAME CAPITAINE.

Mais une chose que je ne tolérerais pas, c'est qu'une fois mariée...

NINA.

Par exemple!...

MADAME CAPITAINE.

Non, vois-tu!... si, une fois mariée, il te prenait jamais fantaisie de vouloir tromper ton mari, tu ne devrais pas compter sur moi.

NINA.

Oh! marraine...

MADAME CAPITAINE, avec conviction.

Je serais neutre, voilà tout.

NINA.

N'aie pas peur, marraine. Tu n'auras même pas besoin...

MADAME CAPITAINE.

A la bonne heure!... Dis donc, Ninette, pour ce soir, j'ai bien envie d'aller chercher un baba : ça lui fera plaisir à M. le comte Escarbonnier.

NINA, riant.

Et ça ne te fera pas de peine, à toi.

MADAME CAPITAINE.

Dame!...

NINA.

A moi, non plus. Va chercher un baba, marraine.

MADAME CAPITAINE.

Et toi, pendant ce temps-là...

NINA.

Moi, pendant ce temps-là, je vais repasser *le Printemps* de Gounod.

MADAME CAPITAINE.

Et ce soir, pour ta fête, tu nous le chanteras.

NINA.

Ça, par exemple, je ne sais pas. Serai-je en humeur de chanter? ça dépendra, marraine, ça dépendra.

MADAME CAPITAINE.

Embrasse-moi, Ninette...

NINA.

Je veux bien, marraine...

Elle l'embrasse.

MADAME CAPITAINE.

Avec beaucoup de rhum, le baba... je suis sûre que M. le comte Escarbonnier l'aimera mieux avec beaucoup de rhum !

Elle sort par le fond.

SCÈNE VI

NINA, rêveuse.

Vicomtesse!... madame Lamberthier... j'aimerais mieux vicomtesse... (En allant au piano.) j'aimerais beaucoup mieux...

Elle chante en s'accompagnant.

Le printemps chasse les hivers,
Et sourit dans les arbres verts.
Sous la feuille nouvelle
Passent des bruits d'aile...

Elle a fait une drôle de grimace, maman Capitaine, quand je lui ai dit que j'allais demander au vicomte s'il voulait m'épouser... Elle n'a pas eu l'air de croire

un instant... Et le fait est que la chose est douteuse...
excessivement douteuse...

Même jeu.

Viens, suivons les sentiers ombreux
Où s'égareront les amoureux...

Se levant tout à coup.

Oh! il est amoureux, très amoureux... mais quant au mariage... Et cela se comprend... c'est un seigneur, lui, un grand seigneur... tandis que moi... Qu'est-ce que ça fait, après tout?... il m'aime, j'en suis sûre, et moi... je puis bien le dire, puisqu'il n'est pas là, je suis folle de lui, moi, absolument folle... (Se regardant dans la glace de la cheminée.) Vicomtesse!... je ne serais pas mal du tout en vicomtesse... Et nous nous amuserions tant!... nous serions si heureux!... nous ferions de la musique ensemble... il l'aime tant la musique, et il chante si gentiment!...

Elle se remet au piano et chante.

Viens, suivons les sentiers ombreux
Où s'égareront les amoureux.
Le printemps nous appelle,
Viens, soyons heureux!

Le vicomte de Champ-d'Azur est entré, par le fond, depuis quelques instants.

SCÈNE VII

NINA, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Plus doucement, je vous en prie...

NINA.

Comme ceci...

Viens, suivons les sentiers ombreux
Où s'égareront...

LE VICOMTE.

Non, plus doucement encore... comme ceci, tenez...

Il chante, Nina l'accompagne.

Viens, suivons les sentiers ombreux
Où s'égarer les amoureux...

Nous deux, maintenant, voulez-vous ?

NINA et LE VICOMTE.

Viens, suivons les sentiers ombreux
Où s'égarer les amoureux,
Le printemps nous appelle,
Viens, soyons heureux.

LE VICOMTE, s'asseyant sur un des bras du fauteuil. — Nina, assise sur le tabouret de piano, se tourne vers lui.

Comme cela, c'est parfait. Bonsoir... Nina... j'étais en route pour aller dîner chez ma mère; mais comme, chez ma mère, on ne dîne qu'à huit heures et demie, je me suis dit : « J'ai encore le temps d'embrasser Ninette, et je suis venu... *Ninetta mia, Ninetta mia adorata...* »

Il lui baise les mains.

NINA, se levant et s'éloignant.

D'un peu plus loin, s'il vous plaît!...

LE VICOMTE.

Je vous aime tant, petite Ninette!...

NINA.

C'est justement pour ça...

LE VICOMTE.

Et vous aussi, vous m'aimez...

NINA.

Croyez-vous ?

LE VICOMTE, se levant.

Oui...

NINA, adossée au piano.

Raison de plus pour nous parler d'un peu plus loin...
allez là-bas...

LE VICOMTE.

Ah! il faut que?...

NINA.

Oui, oui... (Le vicomte s'éloigne un peu.) Encore... encore...
là...

LE VICOMTE.

Ninette...

NINA.

C'est à huit heures et demie que vous dînez?

LE VICOMTE.

Oui, et, comme je ne vais pas loin et que j'ai ma
voiture en bas, nous avons dix bonnes minutes.

NINA.

Dix minutes, cela suffira. Écoutez-moi, monsieur le
vicomte.

Elle vient s'asseoir dans le fauteuil.

LE VICOMTE.

Oh! oh! voilà un ton... « Monsieur le vicomte... »
c'est sérieux, il paraît!

NINA.

On ne peut plus sérieux. (Jeu de scène. — Le vicomte veut
venir se mettre sur le petit tabouret qui se trouve près du fauteuil : Nina
l'éloigne du geste.) C'est un conseil que j'ai à vous
demander. M. Lamberthier est amoureux de moi : me
conseillez-vous de l'épouser?

LE VICOMTE.

Qui ça, Lamberthier?... ce monsieur qui est tou-
jours fourré ici?

NINA.

Lui-même. Il demande ma main... Me conseillez-
vous de l'épouser?

LE VICOMTE.

Voilà une question, par exemple!... certainement non, je ne vous conseille pas de l'épouser... La femme d'un petit employé, vous!... allons donc!... ce n'est pas du tout pour cela que vous êtes faite; vous êtes faite pour être...

NINA.

Pour être quoi?

LE VICOMTE.

Voyons... ce n'est pas sérieux!... Est-ce que vous vous voyez au quatrième étage, dans un méchant petit appartement, au milieu de vilains meubles, et, tout le long, le long de la semaine, raccommodant le linge et recousant les boutons... (Venant se mettre à genoux sur le tabouret, près de Nina.) Ah! Nina, ah! Ninette, ce n'est pas cela que j'avais rêvé pour vous...

NINA.

Qu'est-ce que vous aviez rêvé pour moi?

LE VICOMTE.

Mais... un petit hôtel, d'abord... je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je ne comprends pas une petite femme sans un petit hôtel, bien gentil, bien confortable, et des objets d'art, et des bibelots... Et quand la petite femme a envie d'aller faire un tour, sa voiture est là .. (Se levant.) une petite voiture avec deux grands chevaux noirs, qui font comme ça, comme ça... un gros cocher qui se tient tout raide, et un petit groom pour ouvrir la portière... Et la petite femme s'en va, se pelotonnant, souriant, clignant des yeux, tirant les oreilles à son petit chien qui montre son museau par la portière, et tout heureuse, tout heureuse, tout heureuse, parce que ses deux chevaux noirs vont vite, vite... et que c'est amusant d'aller vite, vite... (Venant se remettre à genoux.) C'est donc pas gentil

ça, dites, Nina?... dites, Ninette, c'est donc pas gentil?

NINA, se levant et passant à gauche.

Oh! si... si... (Changeant de ton.) Oui, mais le mariage?...

LE VICOMTE, se relevant.

Et si la petite femme est ambitieuse... elle en a le droit, car tout le monde sait qu'elle a une voix admirable et qu'elle joue la comédie comme un ange... si la petite femme est ambitieuse, les débuts au théâtre, et, après les débuts, le succès, non pas un méchant succès de deux sous, mais le succès... à tout casser, le succès qui est un délire... la salle se levant tout entière pour acclamer la petite femme, les musiciens de l'orchestre tapant sur leurs pupitres, et les princes télégraphiant pour « retenir avant-scène », et les compliments, et les trépignements, et les fleurs... Et cette bonne maman Capitaine qui s'évanouit de joie... et qui crie, et qui pleure... C'est donc pas gentil, dites, Nina, dites, Ninette, c'est donc pas gentil tout ça?

NINA, enthousiasmée.

Oh! si... si... (Se calmant tout à coup.) Oui, mais le mariage?...

LE VICOMTE.

Et ce n'est pas seulement ça que j'avais rêvé...

NINA.

Dites-moi... pendant que vous étiez en train, vous n'avez pas rêvé quel plaisir j'aurais à vous répondre oui, si jamais vous me demandiez ma main?

LE VICOMTE.

J'avais rêvé assez d'amour entre nous, pour que jamais il ne fût question d'autre chose que de notre amour.

NINA, passant à droite.

Ah!

LE VICOMTE.

Nina... *Ninetta mia*... c'est donc pas gentil, mon amour, c'est donc pas gentil de s'aimer comme nous nous aimons? (Mouvement de Nina.) Si fait, nous nous aimons... vous l'avez avoué tout à l'heure... C'est donc pas gentil de s'aimer et d'être bien sûr que l'on s'aimera toujours?... (Nina, très émue, gagne peu à peu le piano.) Oh! oui, quant à ça, toujours!... Je vous le jure, vous entendez, Nina, je vous le jure... toujours... toujours.

NINA, au piano et rejouant l'air qu'elle chantait.

Comme cela, vous m'avez dit?... doucement, bien doucement...

LE VICOMTE, derrière elle.

Oui... c'est cela... doucement... (Nina joue jusqu'à la fin de la scène.) Et quand nous nous serons aimés à Paris... nous irons nous aimer en Italie... et puis en Espagne... et puis où nous voudrons... nous traverserons tous les pays... et ça nous sera bien égal, les pays que nous traverserons... Plus doucement encore, mon amour... un bruit d'ailes, un murmure, un souffle...

Ils chantent tous les deux.

Viens, suivons les sentiers ombreux
Où s'égareront les amoureux.
Le printemps nous appelle,
Viens, soyons heureux.

Il embrasse Nina. Entre madame Capitaine, par le fond; — elle porte un gros baba enveloppé.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADAME CAPITAINE.

MADAME CAPITAINE.

Le v'là, l'baba!

NINA, se jetant dans les bras de madame Capitaine.

Ah! marraine!...

MADAME CAPITAINE, suffoquée.

Eh bien, quoi? voyons... Eh bien, quoi?

NINA.

Ah! marraine... que je suis contente que tu sois arrivée, marraine!... que je suis contente?...

Elle gagne la gauche.

MADAME CAPITAINE, les regardant.

Ah! ah!... Tout le monde n'est peut-être pas aussi content que toi... pas vrai, monsieur le vicomte?

LE VICOMTE.

Mais si, maman Capitaine, mais si... vous savez bien que je suis toujours enchanté de vous voir.

MADAME CAPITAINE.

Et moi pareillement... Je vous avouerai, cependant, qu'à cette heure-ci, je ne m'attendais pas...

NINA.

Il allait dîner chez sa mère, et alors, en passant...

MADAME CAPITAINE.

Il allait dîner?... à quelle heure donc?

LE VICOMTE.

A huit heures et demie.

MADAME CAPITAINE.

S'il est Dieu possible!... il va en être neuf.

LE VICOMTE.

Sapristi... je vais être bien reçu par maman; je me sauve.

Il remonte.

MADAME CAPITAINE, l'arrêtant.

Monsieur le vicomte... avant de vous sauver...

LE VICOMTE.

Eh bien?...

Nina, rêveuse, est allée s'asseoir près du guéridon.

MADAME CAPITAINE.

Nous réunissons, ce soir, quelques amis... M. le comte Escarbonnier veut bien être des nôtres...

LE VICOMTE.

M. le comte Escarbonnier?

MADAME CAPITAINE.

Oui...

LE VICOMTE.

Connais pas...

MADAME CAPITAINE.

Est-il Dieu possible!...

LE VICOMTE.

Non, je vous assure... connais pas.

MADAME CAPITAINE.

Raison de plus pour faire sa connaissance, et, si vous vouliez être assez aimable...

LE VICOMTE.

Pour venir?... Je crois bien que je serai assez aimable... Cette bonne madame Capitaine qui fait des façons pour me demander... (A Nina.) Vous voulez bien, Nina, que je revienne?... pas vrai, vous voulez bien?... j'ai tant de choses à vous dire!... Sapristi! et maman que je continue à oublier!...

Il veut sortir par le fond, mais il rencontre Amélie Marasquin et se range pour la laisser passer.

SCÈNE IX

LES MÊMES, BERTHE, AMÉLIE, PAULINE,
MARGUERITE, puis MARASQUIN.

AMÉLIE.

Bonsoir, Nina... bonsoir, madame...

Nouvelle fausse sortie du vicomte : il rencontre Marguerite ; même jeu.

MARGUERITE.

Bonsoir, Nina... bonsoir, madame...

Même jeu avec Pauline.

PAULINE.

Bonsoir, Nina... bonsoir, madame...

Même jeu avec Berthe.

BERTHE.

Bonsoir, Nina... bonsoir, madame...

Nouvelle fausse sortie du vicomte, et, cette fois, il se trouve nez à nez avec Marasquin.

LE VICOMTE, à Marasquin.

Il n'y en a plus ?

MARASQUIN, entrant.

Non, monsieur... il n'y a plus que moi, leur père.
Le ciel m'en a accordé quatre, pas davantage.

LE VICOMTE.

On peut passer, alors ?

MARASQUIN.

Certainement, monsieur.

LE VICOMTE, saluant.

Mesdemoiselles, monsieur... A tout à l'heure, maman
Capitaine... à tout à l'heure, Nina!

Il sort.

SCÈNE X

LES MÊMES, moins LE VICOMTE.

MARASQUIN.

Très aimable, ce monsieur...

MADAME CAPITAINÉ.

Et gentilhomme, donc!... gentilhomme jusqu'au bout
des ongles... c'est le jeune vicomte Édouard de Champ-
d'Azur.

LES QUATRE DEMOISELLES.

Un vicomte, mes sœurs, un vicomte!...

MARASQUIN.

Eh bien, mesdemoiselles!... (A Nina et à madame Capitaine.) Je le connais, ce vicomte de Champ-d'Azur... il avait autrefois des tas de factures chez madame Distribué, la couturière dont je suis le caissier.

MADAME CAPITAINE.

Madame Distribué... la grande couturière?... la couturière aux cocottes?...

MARASQUIN, montrant ses filles.

Chut, donc!

NINA, inquiète.

Et vous dites qu'il avait chez elle des tas de factures?

MARASQUIN.

Oui... mais, depuis quelque temps, il n'en a plus du tout... il est amoureux, sans doute, et alors...

NINA, heureuse.

Ah!

Elle remonte.

BERTHE.

Amoureux, papa!... De qui est-il amoureux?...

LES QUATRE DEMOISELLES.

Contez-nous ça, papa, contez-nous ça.

MARASQUIN.

Vous, mesdemoiselles, faites-moi l'amitié de vous occuper de vos travaux d'aiguille... Asseyez-vous là, autour de la table... Je vais vous remettre à chacune... (Appelant.) Amélie!...

AMÉLIE.

Présente!

Marasquin tire de sa poche un ouvrage de broderie et le lui donne;
Amélie va s'asseoir à la table.

MARASQUIN.

Marguerite!

MARGUERITE.

Présente!

Marasquin lui donne un ouvrage de tapisserie : Marguerite va s'asseoir.

MARASQUIN.

Pauline!

PAULINE.

Présente!

Marasquin lui donne une serviette à ourler : Pauline va s'asseoir.

MARASQUIN.

Berthe!... Eh bien, mademoiselle Berthe, est-ce que vous ne m'entendez pas?

BERTHE.

Si fait, papa, je vous entends.

MARASQUIN.

Pourquoi ne répondez-vous pas, alors?

BERTHE.

Parce que ça m'ennuie de travailler!...

MARASQUIN.

Comment, ça vous ennue... Entendez-vous, madame Capitaine, entendez-vous mademoiselle Berthe... qui déclare que ça l'ennuie de travailler?... Ce ne sera pas de la couture, vous. (Tirant de sa poche un flambeau et le lui donnant.) Tenez, prenez-moi ça, et faites-le-moi reluire... ah! mais!...

Les quatre demoiselles Marasquin vont s'asseoir à la table dans l'ordre suivant : Berthe, Marguerite, Pauline et Amélie. — Petit tableau : les quatre demoiselles Marasquin travaillent, madame Capitaine prépare des verres de sirop; Nina, isolée, ne s'occupe pas du tout de ce qui se passe autour d'elle. — Madame Capitaine s'approche de Nina.

MADAME CAPITAINE.

Eh bien!... tu lui as parlé?... tu lui as demandé s'il voulait t'épouser?

NINA.

Oui.

MADAME CAPITAINE.

Et qu'est-ce qu'il t'a répondu ?

NINA.

Qu'il m'aimait.

MADAME CAPITAINE.

Voilà tout ?

NINA.

Voilà tout.

MADAME CAPITAINE.

C'est décidé, alors... Tu épouseras Lamberthier.

NINA.

Je ne sais pas...

MADAME CAPITAINE.

Comment!... mais, tout à l'heure, tu m'avais dit...

NINA, nerveuse.

Oui, tout à l'heure, mais maintenant, je ne sais pas, marraine... Je ne peux vraiment pas te dire autre chose... Je ne sais pas! je ne sais pas!...

Entre, par le fond, Lamberthier très agité; Charlotte le suit.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LAMBERTHIER et CHARLOTTE.

LAMBERTHIER.

Vite... vite, Charlotte... une chaise... Je vous en prie, Charlotte, une chaise...

CHARLOTTE, mettant la chaise derrière Lamberthier.

Voilà, monsieur.

LAMBERTHIER se laisse tomber sur la chaise, puis se relevant brusquement.

Non... pas comme ça... (Donnant la chaise à Charlotte.)
Faites-moi l'amitié de descendre avec cette chaise jusqu'au troisième étage.

CHARLOTTE.

Avec la chaise ?

LAMBERTHIER.

Oui... oui... allez vite, Charlotte, allez vite...

Il la pousse, elle sort par le fond.

MADAME CAPITAINE.

Pourquoi faire cette chaise ?

LAMBERTHIER.

M. le comte Escarbonnier s'est arrêté au troisième, il souffle, il n'en peut plus... ça lui fera plaisir. Bonsoir, mesdemoiselles, bonsoir, Marasquin. (A madame Capitaine et à Nina.) Vous n'avez pas oublié, n'est-ce pas?... vous vous rappelez ce qu'il ne faut pas dire ?

MADAME CAPITAINE.

N'ayez donc pas peur. Il ne faut pas dire qu'il n'est pas comte...

NINA.

Il ne faut pas dire que c'est sa femme qui l'a fait arriver...

LAMBERTHIER.

Ni qu'elle l'a planté là...

MADAME CAPITAINE, levant un peu la jambe et faisant claquer ses doigts.

Pour aller faire la noce... et allez donc!...

LAMBERTHIER.

C'est ça même... Je vais voir s'il a fini de souffler... pendant ce temps-là, mettez Marasquin au courant.

Il sort vivement par le fond.

SCÈNE XII

LES MÊMES, moins LAMBERTHIER.

AMÉLIE, se levant.

Nous aussi, il faut nous mettre au courant...

LES QUATRE DEMOISELLES, se levant et allant
à madame Capitaine.

Oui, nous aussi! nous aussi!

MARASQUIN, les faisant repasser à gauche.

Laissez-nous un peu tranquilles, vous.

PAULINE, bas, à ses sœurs.

Qu'est-ce que c'est que ce monsieur qui souffle?

AMÉLIE.

Tu n'as donc pas entendu? C'est un monsieur que
sa femme a planté là.

BERTHE, imitant le geste de madame Capitaine.

Pour aller faire la noce... et allez donc!

TOUTES, même jeu.

Et allez donc!

MARASQUIN, qui causait avec Nina et madame Capitaine,
se retournant.

Voulez-vous bien, mesdemoiselles!...

MADAME CAPITaine, qui est allée au fond, redescendant.

Le voilà... Viens, Nina, à côté de moi... Mettez-vous
en rang, mesdemoiselles... vous, monsieur Marasquin,
là-bas... à côté de vos filles... le voilà! le voilà!...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, ESCARBONNIER, LAMBERTHIER,
CHARLOTTE.

LAMBERTHIER, au fond.

Entrez, monsieur le comte Escarbonnier... Monsieur le comte, je vous en prie, faites-nous l'honneur d'entrer...

ESCARBONNIER.

Je veux bien.

Il entre, suivi de Lamberthier et de Charlotte. — Charlotte est décoiffée, toute rouge... Escarbonnier lui adresse des sourires.

LAMBERTHIER.

Mademoiselle, permettez-moi de vous présenter à M. le comte Escarbonnier, qui a bien voulu...
Charlotte parle bas avec animation aux quatre petites Marasquin.

ESCARBONNIER, regardant Nina et madame Capitaine.

Laquelle des deux est celle que vous désirez épouser ?

LAMBERTHIER, désignant Nina.

C'est mademoiselle !

ESCARBONNIER.

Je vous en félicite.

MADAME CAPITAINÉ, à part.

Malhonnête !... (Nouveaux sourires d'Escarbonnier à Charlotte.) Eh bien ! qu'est-ce que vous faites là, Charlotte ?... allez-vous-en.

ESCARBONNIER.

Oh ! pourquoi ?

Il adresse de nouveaux sourires à Charlotte, qui sort par le fond.

BERTHE, bas, à Marasquin.

Oh! papa... il a embrassé la bonne... oui, papa... elle vient de nous le dire... Il a embrassé la bonne dans l'escalier...

LES QUATRE DEMOISELLES.

Il a embrassé la bonne!...

MARASQUIN.

Voulez-vous bien!... (Escarbonnier se retourne.) Ce n'est rien, monsieur le comte, ce n'est rien.

ESCARBONNIER, à Nina.

Il m'a dit, mademoiselle, qu'il espérait, mais qu'il n'était pas sûr... vous hésitez encore, je comprends ça; il a ajouté qu'une démarche faite par un personnage considérable mettrait, sans doute, un terme à vos hésitations... je n'ai pas cru devoir lui refuser cette marque de bienveillance, et, puisque j'ai commencé, j'irai jusqu'au bout, je prononcerai quelques paroles.

NINA.

Oh! oui monsieur... parlez, je vous en prie... (Bas, à madame Capitaine.) Ce qu'il va dire me décidera peut-être...

ESCARBONNIER, à Lamberthier.

Approchez, mon jeune ami : si vous voulez que je parle de vous, il faut être là, tout près de moi. (Lamberthier s'approche, mais trop près. — L'éloignant.) Pas si près... (Lui mettant la main sur l'épaule.) Épousez-le, mademoiselle : ce n'est pas un homme supérieur...

NINA.

Ah!

ESCARBONNIER.

Oh! non... c'est un bon employé, mais ce n'est pas un de ces hommes...

NINA.

Cependant, pour qu'il ait eu l'honneur d'être remarqué par M. le comte Escarbonnier...

ESCARBONNIER.

Il est vrai... je l'ai remarqué... mais pas du tout à cause de ses facultés : elles sont ordinaires... je pourrais mentir et dire qu'elles sont extraordinaires, mais, une fois mariée, vous vous apercevriez vous-même... non, ce qui me l'a fait remarquer, c'est qu'il a une bonne figure.

LES QUATRE DEMOISELLES.

Oh ! oui, quant à ça !...

Marasquin leur fait signe de se taire.

ESCARBONNIER.

Et puis, il est serviable... obséquieux sans platitude, adulateur sans bassesse.

LAMBERTHIER, avec effusion.

Ah ! monsieur le comte ! monsieur le comte !

ESCARBONNIER.

Aussi ma protection... écoutez ça, mon jeune ami, c'est mon cadeau de nocés... aussi, ma protection vous est-elle à tout jamais acquise... Qu'est-ce que vous gagnez, maintenant, à la Société des Comptes aléatoires ?

LAMBERTHIER.

Dix-huit cents francs.

ESCARBONNIER.

Dix-huit-cents francs... eh bien ! dans vingt ans, vous en aurez trois mille six... oui, mon ami, trois mille six... ce qui, avec les retenues d'usage, assure à votre femme, après vous, une pension de mille cent trente-deux francs vingt-sept centimes... Ne me remerciez

pas... je vous répète que vous pouvez compter sur moi... je ne laisserai personne passer devant vous... personne, je vous le promets, excepté, bien entendu, ceux qui montreront plus d'aptitude, ou qui auront des protections. A présent, je vous demanderai un verre d'eau.

NINA.

Marraine!

Lamberthier, Nina et madame Capitaine courent au buffet, préparer le verre d'eau.

MADAME CAPITAINE.

Avec du sucre, monsieur le comte, et un peu de cognac?

ESCARBONNIER.

Non, de l'eau seulement. (Madame Capitaine apporte le verre d'eau.) Je vous remercie. (Les quatre petites Marasquin se rasseient à la table, dans le même ordre que la première fois. — A part.) J'espérais que, pour me le donner, on ferait revenir la petite bonne... enfin, c'est manqué!

Il boit et donne le verre à Lamberthier, qui le reporte sur le buffet.

AMÉLIE, bas, à Marasquin.

Papa, papa... il a dit qu'il espérait qu'on ferait revenir la petite bonne!...

Lamberthier présente Marasquin à Escarbonnier.

MADAME CAPITAINE, à Nina.

Eh bien, Nina?

NINA.

Eh bien, marraine, que veux-tu que je te dise?... certainement, M. le comte Escarbonnier nous a fait là de bien belles promesses, mais, malgré cela, je suis plus indécise que jamais.

Escarbonnier, amené par Lamberthier, s'approche de Nina.

ESCARBONNIER.

Il m'a dit que vous aviez une voix charmante, mademoiselle, et que nous aurions le plaisir...

NINA, très agitée.

Pas maintenant, monsieur le comte... maintenant je ne pourrais pas... je vous assure que je ne pourrais pas...

ESCARBONNIER.

L'émotion que vous ont causée mes paroles...

NINA.

Justement!...

ESCARBONNIER.

Nous attendrons... (S'adressant à Marasquin.) J'ai moi-même chanté autrefois... j'ai chanté... dans le monde...

Il chante.

J'ai brisé le dernier lien
Qui me rattachait à la terre;
Sur mon navire aérien
Je m'élançais dans l'atmosphère.

Je me rappelle qu'un soir, au moment où je m'élançais dans l'atmosphère, il y eut une dame... (S'apercevant que les jeunes filles ont toutes le cou tendu pour l'écouter.) Je vous raconterai cela, un autre jour... quand ces demoiselles n'écouteront pas.

Les jeunes filles se remettent à travailler.

MARASQUIN.

Ce sont mes filles...

ESCARBONNIER.

Elles sont charmantes!

MARASQUIN.

Et bien élevées, j'ose le dire... je me suis moi-même occupé de leur éducation littéraire... et si, en attendant la musique, M. le comte Escarbonnier voulait permettre qu'elles lui récitassent quelque chose...

ESCARBONNIER.

J'y consens avec bonté...

Lamberthier s'empresse d'approcher le fauteuil; on y fait asseoir
Escarbonnier.

MARASQUIN.

Allons, mesdemoiselles, récitez à monsieur la fable
des *Deux Amis*... commencez... Pauline!

PAULINE, se levant.

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa,
L'un ne possédait rien qui n'appartint à l'autre.
Les amis de ce pays-là
Valent bien...

Amélie!

Pauline s'assied.

AMÉLIE, se levant et continuant.

Dit-on, ceux du nôtre.
Une nuit que chacun s'occupait au sommeil,
Et mettait à profit l'absence...

MARASQUIN.

Marguerite!

Amélie s'assied.

MARGUERITE, même jeu.

Du soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en alarme.
Il court...

MARASQUIN.

Berthe!

Marguerite s'assied.

BERTHE, même jeu.

Chez son intime, éveille les valets.
Morphée avait touché le seuil de ce palais.
L'ami couché s'étonne...

MARASQUIN.

Marguerite et Pauline!

Berthe s'assied.

MARGUERITE et PAULINE, ensemble. — Elles se lèvent.

Il prend sa bourse, il s'arme,

Vient trouver l'autre et dit : « Il vous arrive peu
De courir quand on dort. Vous me paraissez homme...

MARASQUIN.

Amélie et Berthe!

Marguerite et Pauline s'asseyent.

AMÉLIE et BERTHE, ensemble. — Elles se lèvent.

A mieux user du temps destiné pour le somme.

N'auriez-vous pas perdu tout votre argent au jeu?

En voici. S'il vous est venu quelque querelle,

J'ai mon épée, allons...

Elles s'asseyent.

MARASQUIN, récitant à son tour.

Vous ennuyez-vous point

De coucher toujours seul? Une esclave assez belle

Était à mes côtés, voulez-vous qu'on l'appelle?

Ces trois vers étant un peu vifs, je les ai gardés pour
moi, vous comprenez...

ÉSCARBONNIER.

Parfaitement!

MARASQUIN.

En chœur, maintenant, mesdemoiselles, en chœur,
la fin de la fable.

Les quatre demoiselles se lèvent.

LES QUATRE DEMOISELLES, ensemble, très rapidement.

« Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point;

Je rends grâce à ce zèle.

Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu.

J'ai craint qu'il ne fût vrai, je suis vite accouru,

Ce maudit songe en est la cause... »

ESCARBONNIER, NINA, MADAME CAPITAINE, LAMBERTHIER, interrompant la récitation par des applaudissements.

Bravo!... bravo!... bravo!...

ESCARBONNIER, se levant.

C'est admirable... Ah! mon Dieu!

MADAME CAPITAINÉ, s'approchant vivement.

Qu'est-ce que c'est?

ESCARBONNIER, montrant sa manche.

Un bouton que je viens d'arracher : c'est plus fort que moi, toutes les fois que j'entends réciter des fables, je tourne mes boutons comme ça, je tourne... et alors...

MARASQUIN, à ses filles, qui s'étaient remises à la table.

Mesdemoiselles...

AMÉLIE.

Oui, papa... nous allons vous le recoudre, monsieur. Elles se précipitent sur Escarbonnier et recousent le bouton. — Marasquin et Lamberthier préparent la table à jeu. Madame Capitaine et Nina, au fond, à gauche, placent des gâteaux, des verres de sirop et du thé sur la table.

ESCARBONNIER.

Comment, mesdemoiselles, vous auriez la complaisance!...

BERTHE.

Vous aimeriez mieux que ce soit la petite bonne de tout à l'heure, pas vrai?

AMÉLIE.

C'est pour qu'on la fasse venir que vous avez arraché votre bouton.

ESCARBONNIER, à part.

Elles ont deviné, c'était pour ça... enfin, qu'est-ce que vous voulez, c'est manqué!

LES QUATRE DEMOISELLES, faisant la révérence.

Voilà, monsieur.

MADAME CAPITAINE.

Venez, mesdemoiselles...

Elle emmène les petites Marasquin et les installe à la table, toujours dans le même ordre : elles se mettent à manger des gâteaux ; madame Capitaine et Nina les servent. — Lamberthier descend la table à jeu à droite ; Marasquin déchire les enveloppes des jeux de cartes.

LAMBERTHIER.

Le whist, maintenant, le whist de M. le comte Escarbonnier... Vous en êtes, Marasquin ?

MARASQUIN, s'inclinant.

Comment donc !

Escarbonnier, sans avoir l'air de rien, se rapproche de la cheminée ; on entend un violent coup de sonnette.

MADAME CAPITAINE.

Tiens, qui est-ce qui a sonné ?

Escarbonnier prend un air indifférent. — Entre, par le fond, Charlotte.

ESCARBONNIER, à part.

Cette fois, ça y est !

PAULINE, bas, à madame Capitaine.

C'est lui, madame... c'est lui qui a sonné pour faire venir la bonne.

MADAME CAPITAINE.

Prenez ce fauteuil, Charlotte, et approchez-le de la table.

Petit jeu de scène entre Escarbonnier et Charlotte.

MADAME CAPITAINE, à Charlotte.

Maintenant, allez-vous-en !

ESCARBONNIER.

Oh ! pourquoi ?

Il adresse des sourires à Charlotte. — Charlotte sort par le fond. Escarbonnier, Lamberthier et Marasquin prennent chacun une carte.

LAMBERTHIER, à Marasquin.

C'est vous qui faites le mort.

MARASQUIN, s'asseyant dans le fauteuil.

Commençons.

LAMBERTHIER, le faisant relever.

Le fauteuil de M. le comte Escarbonnier!!! (Mettant le fauteuil à la place destinée à Escarbonnier.) Monsieur le comte, je vous en prie...

Ils s'asseyent dans l'ordre suivant : Marasquin face au public, Lamberthier à gauche, Escarbonnier à droite de la table.

MARASQUIN, donnant les cartes.

Commençons maintenant... Qu'est-ce que nous jouons? un sou la fiche?

LAMBERTHIER.

Oh! non... M. le comte Escarbonnier n'a pas l'habitude... jouons vingt-cinq centimes.

ESCARBONNIER.

Mais pas du tout, pas du tout! (Avec bonté.) Je sais me faire petit quand il le faut... (Éclats de rire des petites Marasquin; madame Capitaine les fait taire.) D'ailleurs, j'aime le whist pour le whist, je l'aime à cause des émotions intellectuelles qu'il me procure... c'est le plus noble des jeux... c'est une image de la guerre... il en a les péripéties sans en avoir les horreurs... (Marasquin a donné les cartes.) Fichtre!... voilà un mort qui se porte bien. (Lamberthier rit.) Quatre atouts, une séquence à trèfle, des piques faibles, mais des cœurs admirables... Attention, mon jeune ami!

La partie commence.

MADAME CAPITaine, allant à Nina.

Eh bien, Nina?

NINA.

Eh bien, ma foi, je ne me sens pas la force de décider moi-même... c'est le sort qui décidera.

MADAME CAPITAINE.

Comment?

NINA, montrant Lamberthier.

Il est en train de jouer, n'est-ce pas? Eh bien! s'il gagne la partie, c'est lui que j'épouse.

MADAME CAPITAINE.

Et s'il la perd?

NINA.

Eh bien! s'il la perd...

MADAME CAPITAINE.

Tiens, c'est drôle, ça... Je m'en vais regarder son jeu. (Elle va se placer derrière Lamberthier.) Oh! le pauvre garçon!

LAMBERTHIER, à madame Capitaine.

Qu'est-ce qu'elle a donc, ma Ninette? qu'est-ce qu'elle a donc à me regarder comme ça?

MADAME CAPITAINE.

Ne vous occupez pas de Nina, occupez-vous de votre jeu.

MARASQUIN.

A vous, Lamberthier.

Lamberthier joue.

ESCARBONNIER, furieux.

Cœur!... vous jouez cœur... vous voyez qu'il y a là des cœurs admirables, et vous jouez cœur...

LAMBERTHIER.

Non, non... je me suis trompé.

Il veut reprendre sa carte.

MARASQUIN, s'y opposant.

Pardon!... la carte est couverte... (Jouant.) Atout, atout... mes trois cœurs et un trèfle qui est maître... Ça me fait cinq points, vous avez perdu.

NINA, à Lamberthier.

Vraiment, vous avez perdu ?

LAMBERTHIER.

Et par ma faute, encore !

Entre Charlotte.

CHARLOTTE, annonçant.

Monsieur le vicomte de Champ-d'Azur.

Entre le vicomte. — Charlotte sort.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Je vous avais promis de revenir...

NINA, bas.

Et vous avez bien fait de revenir... Ce que vous m'avez dit tout à l'heure... le petit hôtel, les grands chevaux, le théâtre, l'amour...

LE VICOMTE.

Eh bien?...

NINA.

Eh bien...

Escarbonnier qui, pendant ces répliques, a examiné les levées de Marasquin.

ESCARBONNIER, à Marasquin.

Pardon, cher monsieur, vous n'avez pas gagné.

MARASQUIN.

Comment, je n'ai pas gagné !

ESCARBONNIER.

Non... vous avez fait une renonce.

MARASQUIN.

Allons donc!...

ESCARBONNIER.

Votre dernier trèfle était maître, c'est vrai, mais là, tenez, j'avais joué trèfle et vous n'en avez pas fourni... vous voyez...

MARASQUIN.

Je ne sais pas comment ça s'est fait... la carte était cachée derrière une autre...

ESCARBONNIER.

Je ne vous reproche rien... je constate...

LAMBERTHIER.

Nous n'avons pas perdu, alors?

ESCARBONNIER.

Certainement non, nous n'avons pas perdu! (A Marasquin.) Nous vous ôtons trois points pour la renonce : qui de cinq ôte trois, reste deux.

NINA, à Lamberthier.

Qu'est-ce que vous dites?... vous n'avez pas perdu?

LAMBERTHIER.

Ni perdu, ni gagné. La partie continue.

Il donne les cartes.

NINA.

Ah!

LE VICOMTE.

Eh bien, Nina, eh bien?...

NINA.

Eh bien, attendez... Tout à l'heure je vous répondrai... tout à l'heure, je vous dis, tout à l'heure.

Elle passe à la droite.

LE VICOMTE, à madame Capitaine.

Qu'est-ce que ça signifie?

MADAME CAPITAINE.

Tout à l'heure, on vous dit... attendez, tenez-vous tranquille...

Ils remontent.

MARASQUIN.

Je vous assure que je ne l'ai pas faite exprès, cette renonce...

ESCARBONNIER.

Vous l'auriez faite exprès que je n'aurais pas la force de vous en blâmer!

MARASQUIN.

Ah!

ESCARBONNIER.

Je suis pour le pardon, moi... Et d'ailleurs, en présence de la pénalité excessive qui frappe les renonces, Deschappelles, lui-même, notre grand Deschappelles, avoue qu'il est parfaitement permis de dissimuler. (A Nina placée derrière lui.) Vous jouez le whist, mademoiselle?

NINA.

Non, monsieur, mais cela ne fait rien...

ESCARBONNIER.

Voilà un mort qui se porte moins bien que le précédent.

Lamberthier rit.

MARASQUIN.

Et un jeu qui ne vaut pas mieux... Mon as de carreau passe-t-il au moins?

LAMBERTHIER.

Oui, il passe.

MARASQUIN.

Je vous donne le reste... vous avez gagné.

NINA, de plus en plus émue.

Gagné?

LAMBERTHIER.

Oui, ma Ninette.

NINA.

Il n'y a pas à y revenir, cette fois... vous avez gagné, c'est bien sûr?

LAMBERTHIER, souriant.

Tout à fait sûr!... Mais je ne vois pas qu'il y ait là...

NINA.

Donnez-moi la main... Je suis décidée, maintenant... Messieurs et vous, mesdemoiselles, j'ai l'honneur de vous faire part de mon prochain mariage avec M. Lamberthier.

LAMBERTHIER, se levant.

Oh! Nina, ma Ninette!...

Il remonte avec elle. Marasquin et ses filles vont féliciter Nina et Lamberthier.

LE VICOMTE, vexé.

Comment, c'était pour me dire ça!...

MADAME CAPITAINE.

Monsieur le vicomte, je vous en prie...

LE VICOMTE.

Eh bien, quoi? voyons!...

MADAME CAPITAINE.

Permettez-moi de vous présenter à M. le comte Escarbonnier... M. le vicomte de Champ-d'Azur.

Elle remonte vers Nina. — Salutations. — Embrassades de Nina et de Lamberthier, félicitations des petites Marasquin. — Tableau.

ESCARBONNIER, au vicomte.

Jouez-vous le whist?

LE VICOMTE.

Non, monsieur.

ESCARBONNIER, lui prenant le bras.

Le comte Escarbonnier, mon père, me racontait à ce propos, un mot qui lui avait été dit par M. de Talleyrand...

Le rideau tombe.

ACTE DEUXIÈME

Porte au fond. — Portes à droite et à gauche. — Porte-fenêtre dans le pan coupé de gauche. — Une cheminée, au deuxième plan, à droite; au-dessus de la cheminée, une autre porte. — A gauche, au premier plan, une estrade sur laquelle se trouvent la table et le fauteuil de M. le maire, une autre petite table et un siège pour le secrétaire. — A droite, en face de l'estrade, les deux fauteuils des futurs et les quatre chaises pour les témoins. — Derrière les fauteuils, deux petites banquettes recouvertes de velours. — Les sièges sont placés en diagonale.

SCÈNE PREMIÈRE

MATHURIN, puis BOQUET.

MATHURIN, en costume de garçon de bureau. — Il est sur le devant de la scène et il chante; il a un plumeau à la main.

Anna

Donna

P'tit' canne à Canada.

Anna

Donna

P'tit' canne...

Non, je n'y suis pas encore... je ne dis pas bien
« p'tit' canne »...

Anna

Donna

P'tit' canne...

Peut-être qu'en dansant cela irait mieux...

Il chante et danse.

Anna

Donna

P'tit' canne à Canada.

C'est ça j'y suis.

Anna
Donna

P'tit' canne à Canada...

Entre, par la droite, Boquet, l'employé de la mairie, un registre sous le bras, il regarde Mathurin avec stupéfaction.

BOQUET.

Eh bien, Mathurin, qu'est-ce que vous faites là ?

MATHURIN.

Moi, monsieur?... mais... vous voyez, je m'exerce...

BOQUET.

Drôle d'exercice pour un garçon de bureau attaché à la salle des mariages !

Il va déposer le registre sur la table.

MATHURIN.

Ah ! c'est qu'aujourd'hui, ce n'est pas M. le maire qui doit faire les mariages ; c'est M. Mondésir, le neuvième adjoint... Et il est directeur de théâtre, M. Mondésir.

BOQUET.

Et bon directeur, il paraît... il a, en ce moment, une pièce qui fait des recettes!... oh ! mais des recettes!...

MATHURIN.

Alors, vous comprenez... Si M. Mondésir pouvait avoir la bonne idée de m'engager comme comique, avec vingt ou trente mille francs d'appointements!...

BOQUET.

Vous avez de l'ambition, monsieur Mathurin.

MATHURIN.

Oh ! oui... mais, jusqu'à présent, M. Mondésir n'a pas eu l'air de remarquer... Dites donc, monsieur Boquet, savez-vous ce que vous feriez si vous étiez gentil ?

BOQUET.

Qu'est-ce que je ferais ?

MATHURIN.

Vous feriez remarquer à M. Mondésir que, lorsque je parle, j'ai l'air bête.

BOQUET.

Ah !

MATHURIN.

Et vous ajouteriez... naïvement... sans avoir l'air :
« Est-il Dieu possible d'avoir une figure comme ça !...
Voilà une figure qui vaudrait de l'argent sur un théâtre !... »

BOQUET.

Soyez tranquille, monsieur Mathurin... dès que l'occasion se présentera, je ne manquerai pas...

MATHURIN.

Elle ne se fera pas attendre, l'occasion : on vient d'ouvrir une porte, ce doit être M. Mondésir.

Entre Mondésir, par la droite, premier plan.

SCÈNE II

LES MÊMES, MONDÉSIR.

MONDÉSIR, entrant avec des papiers sous le bras.

Bonjour, Boquet.

Il va poser ses papiers et son chapeau sur la table.

BOQUET.

Bonjour, monsieur Mondésir.

MONDÉSIR.

Il y a un mariage qui attend, m'a-t-on dit. (A Mathurin.)
Allez voir si l'on a apporté toutes les pièces...

MATHURIN, parlant comme un paysan.

Oui, nout' maître, j'y allions, et, dès que j'saurions si tout étiont ben en règle, je reviendrons vous le dire

MONDÉSIR.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

MATHURIN, timidement.

C'est qu'hier, dans une société, on a trouvé que j'imitais bien le paysan... alors, je me suis dit que peut-être monsieur Mondésir...

MONDÉSIR.

Faites-moi l'amitié d'aller où je vous envoie, et tout de suite, n'est-ce pas ? (Mathurin sort par la droite, premier plan.) Il est insupportable, ce Mathurin.

BOQUET.

C'est un imbécile... Il ne faut pas lui en vouloir.

MONDÉSIR.

Je ne lui en veux pas, je suis de trop bonne humeur... Savez-vous ce qu'on a fait hier soir au théâtre ?

BOQUET.

Toujours cinq mille francs ?

MONDÉSIR.

Six mille quatre cent quatre-vingt-quatre francs cinquante centimes !

BOQUET.

Six mille quatre cent quatre-vingt-quatre !...

MONDÉSIR.

La plus forte recette que le théâtre ait jamais encaissée, vous entendez?... douze cents francs de plus que le maximum !... la plus forte recette !

BOQUET.

Est-ce que vous n'allez pas la mettre dans le journal?...

MONDÉSIR.

Vous croyez qu'il serait bon?...

BOQUET.

Il me semble...

MONDÉSIR.

J'ai horreur de la réclame, vous savez.

BOQUET.

Oui, je sais... mais enfin, une fois par hasard... hé?...

MONDÉSIR.

J'avais justement préparé une petite note...

BOQUET.

A la bonne heure!... Et je suis bien sûr que vous aurez trouvé moyen d'encadrer cela dans un de ces délicieux petits riens...

MONDÉSIR.

J'ai seulement profité de l'occasion pour parler de l'ouverture d'un dix-septième bureau de location... et annoncer qu'un concours de buralistes aurait lieu au théâtre, tous les jours, de deux à quatre.

BOQUET.

Ça c'est du génie!

MONDÉSIR.

C'est moi qui ai trouvé ça...

BOQUET.

Très gentil, le concours de buralistes, très gentil, très gentil!

Entrée de Mathurin.

MATHURIN, parlant avec l'accent anglais.

Tout été prête, oh! yes, mais il y avé là one mossié qui demandé...

MONDÉSIR.

Qu'est-ce que c'est encore que ça?

MATHURIN.

C'est que l'autre jour, dans une société, on a trouvé que je faisais très bien l'Anglais... alors...

MONDÉSIR.

Je vous assure, Mathurin, que vous finirez par vous faire mettre à la porte... Qu'est-ce que vous voulez dire, voyons?

MATHURIN.

Il y a là un monsieur qui demande à vous parler... Il dit que c'est très pressé, qu'il s'agit de votre théâtre.

MONDÉSIR.

Faites-le venir, ce monsieur.

Mathurin ouvre la porte de droite : entre Biscara. — Mathurin sort.

SCÈNE III

LES MÊMES, BISCARA.

MONDÉSIR.

Comment, c'est vous, Biscara?

BISCARA.

Ah! mon cher... il y a là une petite mariée... qui est gentille!... Oh! qu'elle est gentille!

MONDÉSIR.

C'est pour me dire ça que vous venez?

BISCARA.

Non!...

MONDÉSIR.

Voyons, mon ami, vous êtes le plus aimable garçon de la terre, mais ce n'est pas une raison pour venir, quand je m'occupe de choses sérieuses...

BISCARA.

Anita ne joue pas ce soir... c'est ça que je viens vous dire.

MONDÉSIR, atterré.

Anita!!

BISCARA.

Anita ne joue pas ce soir.

BOQUET.

Oh!...

MONDÉSIR.

Comment! elle ne joue pas... mais il y a cinq mille francs de location!

BOQUET.

Vous n'avez pas quelqu'un pour la remplacer?

MONDÉSIR.

Mais non, je n'ai personne.

BISCARA.

Alors, vous ferez relâche?

MONDÉSIR.

Jamais de la vie, par exemple!

BOQUET.

Qu'est-ce qu'elle a mademoiselle Anita?

BISCARA.

Elle est malade.

MONDÉSIR.

Elle n'en a pas le droit. Je le lui défends, vous entendez, je le lui défends!

BOQUET, voulant le calmer.

Monsieur l'adjoint...

MONDÉSIR.

Malade!... une femme qui était en train de me faire ma fortune!... comment cela est-il arrivé? voyons...

BISCARA.

Mon Dieu, c'est un peu ma faute...

MONDÉSIR.

Ah!

BISCARA.

Et beaucoup la sienne... Cette nuit, elle est allée au bal de l'Opéra.

BOQUET.

Au bal de l'Opéra!... elle est allée au bal de l'Opéra!

BISCARA.

Oui.

MONDÉSIR.

Je vous demande un peu... quel besoin d'aller au bal de l'Opéra quand on gagne trois cents francs par soirée?...

BISCARA.

Il y avait là une personne... une femme du monde, mon cher, une femme du monde qui avait envie de connaître Anita... je la lui ai présentée... Elles se sont mises à causer toutes les deux et à se faire des confidences... Elles étaient gentilles!... « Tiens! » a dit la femme du monde, en montrant un jeune homme qui entrait dans une loge voisine, « voilà Raoul... — Raoul? » a répondu Anita d'un air pincé... « Mais oui, Raoul... » Il paraît que ma femme du monde et Anita avaient le même... Raoul... Ça a fait rire la femme du monde; mais ça n'a pas fait rire Anita... la fureur l'étranglait... elle voulait parler, elle ne pouvait pas...

Quand je l'ai vue dans cet état-là, je lui ai offert de la reconduire : elle a accepté, m'a flanqué la porte sur le nez, et, ce matin, quand je suis allé chez elle pour lui présenter mes excuses, la suffocation continuait, et Anita m'a déclaré qu'il lui serait impossible de jouer ce soir.

MONDÉSIR.

Nous verrons bien, si elle ne joue pas... Vous avez votre voiture?

BISCARA.

Oui.

MONDÉSIR.

Qu'est-ce qu'il nous faut pour aller chez Anita?

BISCARA.

Cinq minutes.

MONDÉSIR, prenant son chapeau.

Allons!

BOQUET.

Mais ce mariage qui attend...

MONDÉSIR, à Boquet.

Ah! ce mariage... Faites entrer les mariés, et dites-leur que je reviens... Allons, Biscara, et que le diable lui torde le cou à votre femme du monde!

BISCARA.

Ne dites pas ça... Si vous saviez comme elle est gentille!... Oh! qu'elle est gentille!

Mondésir et Biscara sortent par la porte de droite, premier plan.

BOQUET, à Mathurin, qui est venu par le fond.

Vous pouvez faire entrer la noce.

MATHURIN, ouvrant les deux battants de la porte du fond.

Vous pouvez entrer.

Entre la noce.

SCÈNE IV

BOQUET, MATHURIN, LAMBERTHIER,
NINA, ESCARBONNIER, MARASQUIN,
BERTHE, AMÉLIE, PAULINE, MARGUE-
RITE, DEUX AUTRES TÉMOINS, MADAME
CAPITAINE.

LAMBERTHIER.

D'abord M. le comte Escarbonnier, M. le comte Escarbonnier donnant le bras à ma Ninette.

Entrée de Nina, au bras d'Escarbonnier.

ESCARBONNIER, à Nina.

Le mariage est une institution qui remonte à la plus haute antiquité, et, si on ne l'avait pas inventé autrefois, il n'est pas bien sûr qu'on l'inventerait aujourd'hui.

LAMBERTHIER.

M. Marasquin, maintenant, M. Marasquin et ses adorables filles. (Entrent Marasquin et ses filles.) Les deux personnes obligeantes qui ont bien voulu compléter le nombre des témoins exigés par la loi. (Entrent les deux témoins.) Et enfin, pour terminer le cortège, maman Capitaine... maman Capitaine au bras de l'homme le plus heureux qui soit au monde... Venez, maman Capitaine.

Entre madame Capitaine, au bras de Lamberthier. On referme la porte.

MADAME CAPITAINE.

Eh bien!... je peux vous le dire maintenant, je suis contente, bien contente que Nina se soit décidée à vous épouser... j'étais pour vous, dans le fond.

LAMBERTHIER.

Cette bonne maman Capitaine... ça me décide, ce

que vous me dites là... ça me décide à vous prier de me rendre un service.

MADAME CAPITAINE.

Quel service?

LAMBERTHIER.

Vous aussi, ma Nina... vous aussi, mesdemoiselles... unissez-vous à moi pour demander à M. le comte Escarbonnier...

ESCARBONNIER.

Des séductions?

BERTHE.

Qu'est-ce qu'il faut lui demander, à M. le comte Escarbonnier?

AMÉLIE.

Demandons-lui de nous raconter son histoire... ce sera amusant.

LAMBERTHIER.

Non, non, ce n'est pas ça...

ESCARBONNIER.

Ce doit être quelque chose de bien grave, monsieur, puisque vous employez de pareils moyens... Enfin, voyons, parlez...

LAMBERTHIER.

Monsieur le comte Escarbonnier doit comprendre... il est impossible qu'avec sa haute intelligence, monsieur le comte Escarbonnier ne comprenne pas que, pour un homme qui se marie ce soir, il est bien dur d'être obligé, demain matin, de se trouver au bureau à neuf heures précises...

ESCARBONNIER.

Ah! ah!

LAMBERTHIER.

Alors je voulais vous demander... et je priais ces demoiselles de vous demander avec moi...

LES QUATRE DEMOISELLES.

Oh! oui, accordez-lui...

BERTHE.

Vous ne pouvez pas lui refuser ça.

ESCARBONNIER.

Je n'aime pas qu'un mari pense à ces choses-là en entrant en ménage.

TOUT LE MONDE.

Oh!

ESCARBONNIER.

Le mariage est une chose austère, monsieur... Cependant vous vous y êtes pris d'une telle façon, que je ne saurais résister. Vous pouvez demain, ne pas venir au bureau à neuf heures...

TOUT LE MONDE.

Ah!

ESCARBONNIER.

Vous n'y viendrez qu'à neuf heures et demie.

LAMBERTHIER.

Une demi-heure...

MADAME CAPITAINE.

C'est maigre...

ESCARBONNIER.

Mais je ne m'en tiendrai pas là.

TOUT LE MONDE.

Ah!

ESCARBONNIER.

Je continuerai à être excellent pour vous, et, en attendant l'arrivée de M. l'adjoint... (A Boquet.) Il finira par venir, n'est-ce pas?

BOQUET.

Oui... oui... il viendra tout à l'heure...

ESCARBONNIER.

En attendant l'arrivée de M. l'adjoint, je veux bien ajouter quelques paroles à celles que je viens de prononcer.

LAMBERTHIER.

Est-ce vrai?

ESCARBONNIER.

Oui, mon jeune ami.

MARASQUIN.

Mesdemoiselles!...

Les petites Marasquin viennent se placer près d'Escarbonnier.

ESCARBONNIER, se préparant à parler.

Hum! Hum!

MADAME CAPITAINE, bas, à Lamberthier.

Il va peut-être vous accorder cinq minutes de plus...

LAMBERTHIER.

Je l'espère.

ESCARBONNIER.

J'ai une promesse à vous demander, mon jeune ami. Oui, avant de vous laisser vous marier, il m'a semblé que mes bienfaits, sans parler d'une supériorité que vous vous plaisez à reconnaître, il m'a semblé, dis-je, que les bienfaits dont je vous ai comblé me donnaient le droit d'exiger de vous une promesse et un engagement.

LAMBERTHIER.

Quelle promesse, monsieur, quel engagement? je suis tout prêt...

ESCARBONNIER.

Promettez-moi de pardonner.

TOUS, étonnés.

Pardonner!...

LAMBERTHIER.

J'avouerai à M. le comte Escarbonnier, que je ne comprends pas très bien... pardonner à qui?

ESCARBONNIER, montrant Nina.

A elle!

LAMBERTHIER.

Comment?...

ESCARBONNIER.

Oui... Si jamais il lui arrivait... je sais que c'est là un accident auquel les hommes supérieurs sont plus exposés que les autres... mais enfin, on ne sait pas...

TOUT LE MONDE.

Oh!

ESCARBONNIER.

Promettez-moi de pardonner... je suis pour le pardon, moi... promettez-moi, promettez devant nous tous que, si pareille chose arrivait...

MADAME CAPITAINE.

On n'a pas idée de choisir un pareil moment!... non, en vérité... je respecte infiniment M. le comte Escarbonnier, mais on n'a pas idée de choisir un pareil moment pour venir parler...

LAMBERTHIER.

Madame Capitaine a raison... ce n'est pas le moment... n'est-ce pas, ma Ninette, que ce n'est pas?...

NINA.

Non, mon ami.

MARASQUIN.

Ce n'est pas le moment, monsieur, ce n'est pas le moment.

PREMIER TÉMOIN.

Nous ne sommes ici que pour compléter le nombre

des témoins exigés par la loi, mais, vraiment, nous sommes obligés de dire...

DEUXIÈME TÉMOIN.

Que c'est une drôle d'idée que vous avez eue là, petit père!

Les témoins remontent.

ESCARBONNIER, choqué.

C'est bien, alors, c'est très bien... admettons que j'ai eu tort, que je me suis trompé...

LAMBERTHIER.

Je ne dis pas cela... certainement non, monsieur le comte Escarbonnier, je ne me permettrais pas de dire...

ESCARBONNIER.

J'avais cru bien faire en prévoyant l'avenir...

Lamberthier, furieux, éloigne Nina.

BERTHE, à ses sœurs.

C'est un brave homme tout de même, il paraît que, lui, il a pardonné.

PAULINE.

Oui, il a pardonné à sa femme qui l'avait planté là.

MARGUERITE.

Pour aller faire la noce...

AMÉLIE, répétant le mouvement du premier acte.

Et allez donc!

LES QUATRE DEMOISELLES, même jeu.

Et allez donc!

ESCARBONNIER, avec colère.

Qu'est-ce qu'elles ont dit?

MARASQUIN.

Rien, monsieur le comte Escarbonnier, rien... (A ses

filles.) Mais taisez-vous donc! ça fait partie des choses qu'il ne faut pas dire...

On entoure les petites Marasquin; on les fait taire. — Lamberthier essaie de calmer Escarbonnier. — Rentre, par la porte de gauche, Mathurin.

MATHURIN, annonçant.

Monsieur l'adjoint.

Entre Mondésir.

SCÈNE V

LES MÊMES, MONDÉSIR.

Mathurin fait ranger la noce à droite. — On salue profondément Mondésir. — Celui-ci ne répond pas aux saluts.

BOQUET, allant à Mondésir.

Eh bien, monsieur?

MONDÉSIR, à Boquet.

Eh bien, c'était vrai! Anita ne peut pas jouer... ne peut pas chanter... d'ici à huit jours, il lui sera impossible...

BOQUET.

Oh!

MONDÉSIR.

Enfin, Biscara est allé, de ma part, trouver madame Ténéas, qui a joué le rôle à Toulouse... Le diable est qu'elle a quarante-cinq ans, madame Ténéas, qu'elle n'est pas belle et qu'elle chante faux.

MATHURIN.

Malheureusement, c'est un rôle de femme; sans cela...

MONDÉSIR.

Laissez-moi tranquille, vous! (Mathurin remonte.) Qu'est-ce que c'est que tous ces gens-là?

La noce salue.

BOQUET.

Mais c'est ce mariage, vous savez bien, ce mariage qui attend...

Il remonte.

MONDÉSIR.

Ah! oui... Eh bien, c'est bon... faites placer les mariés.

Il quitte son paletot, son chapeau et s'installe dans son fauteuil. —
Boquet s'assoit à la petite table.

MATHURIN, plaçant les mariés.

La mariée ici... le marié dans l'autre fauteuil.

LAMBERTHIER.

Moi dans un fauteuil, tandis que M. le comte Escarbonnier est sur une chaise!

ESCARBONNIER.

Vraiment, vous le remarquez?... vous êtes bien bon!

LAMBERTHIER, à part.

Il m'en veut... Il est capable de me retirer ma demi-heure!...

MATHURIN, à Lamberthier.

Allons, asseyez-vous.

ESCARBONNIER.

Asseyez-vous, puisqu'on vous le dit!

Toute la noce s'assoit excepté Escarbonnier.

MONDÉSIR, mettant son écharpe, à Escarbonnier.

C'est vous qui êtes le marié?

ESCARBONNIER.

Non... je suis son bienfaiteur... Le marié est un de mes employés : alors j'ai cru devoir, malgré ma haute situation...

MONDÉSIR.

Asseyez-vous.

ESCARBONNIER.

J'avais l'honneur de dire à monsieur l'adjoint...

MONDÉSIR.

Asseyez-vous, je vous dis !

ESCARBONNIER, à part.

Il ne sait pas qui je suis.

Il s'assoit. — La noce est placée dans l'ordre suivant : les deux témoins assis sur les deux chaises placées à droite des fauteuils ; Lamberthier et Nina dans les fauteuils ; madame Capitaine et Escarbonnier sur les deux chaises placées à gauche des fauteuils ; Pauline, Berthe et Marasquin sur la première banquette, Amélie et Marguerite sur la seconde.

MONDÉSIR, à part.

C'est fait pour moi, ça !... cinq mille francs de location et se voir obligé...

BOQUET.

Monsieur!...

MONDÉSIR, prenant le code.

Ah ! oui, c'est vrai...

Il fait signe aux futurs de se lever.

ESCARBONNIER, à Marasquin.

Cet adjoint me paraît bizarre.

MONDÉSIR, aux mariés, qui se sont levés.

Avant de prononcer votre union, je dois vous faire connaître, relativement au chapitre VI du code civil, quels sont les devoirs et les droits respectifs des époux. (Lisant.) « Article 212... » (S'asseyant.) Madame Ténéas... Elle n'ira pas jusqu'au bout, madame Ténéas... elle se fera empoigner.

BOQUET.

Monsieur!...

MONDÉSIR.

Hé?... quoi?... vous ne connaissez pas quelqu'un, vous, qui pourrait jouer le rôle ?

BOQUET.

Je ne connais que Mathurin... mais je ferai observer à monsieur l'adjoint...

Il lui montre les futurs, restés debout.

MONDÉSIR.

Ah! oui, c'est vrai.

Il se lève.

ESCARBONNIER, à part.

Plus que bizarre!

MONDÉSIR, reprenant sa lecture.

« Article 212. Les époux se doivent mutuellement fidélité, secours et assistance. »

ESCARBONNIER, de sa place.

Ils se doivent aussi le pardon.

MONDÉSIR.

Vous dites, monsieur?...

ESCARBONNIER.

Je dis que les époux se doivent aussi...

MONDÉSIR.

Je vous serai obligé de ne pas interrompre.

ESCARBONNIER.

Mon avis est qu'il y a des interruptions qui illuminent un débat. Il paraît que je me trompe... Je n'ai pas de bonheur, aujourd'hui...

LAMBERTHIER, suppliant.

Monsieur le comte!...

ESCARBONNIER.

C'est très bien, mon jeune ami, je ne vous en veux pas... Seulement, demain matin, vous me ferez le plaisir... (A part.) Si à neuf heures moins cinq, il n'est pas là pour signer la feuille de présence...

MONDÉSIR, furieux.

« Article 218. Le mari doit protection à sa femme... »

ESCARBONNIER.

Il lui doit aussi le pardon.

MONDÉSIR, avec violence.

Encore une fois, monsieur, je vous prie de ne pas interrompre!... (Reprenant.) « Le mari doit protection à sa femme. La femme doit obéissance à son mari. » (Les petites Marasquin se mettent à rire.) Qu'est-ce que c'est?...

MADAME CAPITAINE, se levant.

Ne faites pas attention, monsieur, c'est le mot « obéissance » qui les fait rire... Les jeunes filles, vous savez...
Elle se rassoit.

PAULINE, se levant.

Oh! non, ce n'est pas ça... ce qui m'a fait rire, moi, c'est quand monsieur a dit : « Le mari doit protection à sa femme. »

Elle se rassoit.

AMÉLIE, se levant, regardant Escarbonnier.

Comme s'il n'y avait pas des fois où c'est la femme qui protège le mari!...

Même jeu.

BERTHE, se levant, désignant Escarbonnier.

Et qui le fait arriver!

Même jeu.

ESCARBONNIER, se levant, furieux.

Qu'est-ce qu'elles ont dit?

LAMBERTHIER.

Rien, monsieur le comte Escarbonnier... rien du tout... (Aux petites Marasquin.) Voulez-vous bien vous taire!... ça aussi ça fait partie des choses...

Il est allé vers elles; Nina va le chercher. — Mouvement général.

MONDÉSIR.

Ah çà!... qu'est-ce que c'est que cette noce-là?... (Aux mariés.) Voulez-vous vous marier, oui ou non? Si vous ne voulez pas...

Il prend son paletot, son chapeau et se dispose à s'en aller.

NINA.

Mais si, monsieur, mais si!

Elle ramène Lamberthier.

MONDÉSIR.

Je veux bien m'en aller, moi... j'ai autre chose à faire.

BOQUET, le ramenant.

Monsieur...

MONDÉSIR, reprenant sa place.

Allons... y sommes-nous? (Tout le monde a repris sa place.) Monsieur Jules Lamberthier, consentez-vous à prendre pour femme et légitime épouse madame Ténéas?

Stupéfaction générale.

ESCARBONNIER, à Marasquin.

Mais qu'est-ce que c'est que cette dame Ténéas?...

BOQUET, à Mondésir.

Monsieur!... monsieur!...

MONDÉSIR, se reprenant.

Non... non... mademoiselle Antoinette Brunet, ici présente.

LAMBERTHIER.

Oh! oui, monsieur, oh! oui.

MONDÉSIR.

Mademoiselle Antoinette Brunet, consentez-vous... (S'interrompant.) Ah çà! mais... c'est bien le nom... vous vous appelez Antoinette Brunet?

NINA.

Oui, monsieur.

MADAME CAPITAINE, se levant et s'avançant.

Nous l'appelons Nina, mais son vrai nom, c'est bien Antoinette Brunet.

Elle retourne à sa place et se rassied.

MONDÉSIR, à part.

C'est bien le nom qu'on m'a dit... cette personne qui a chanté à la Salle des Familles... (A Nina.) C'est bien vous qui, dernièrement, avez joué la comédie à la Salle des Familles?

NINA, étonnée.

Oui, monsieur.

MONDÉSIR. Il descend vivement de l'estrade et s'adressant aux gens de la noce, après avoir fait passer Nina, à gauche.

Je vous en prie, ayez la bonté d'entrer un instant dans la salle voisine... J'ai à parler à mademoiselle d'une chose qui intéresse son avenir.

Tout le monde s'est levé.

ESCARBONNIER.

Comment?...

MONDÉSIR.

Vous êtes le père?

ESCARBONNIER.

Plait-il?

MONDÉSIR, montrant madame Capitaine.

Je vous demande si vous êtes le mari de madame!...

ESCARBONNIER, blessé.

Certainement non, je ne suis pas le mari de madame!

MONDÉSIR, à madame Capitaine.

Vous n'êtes donc pas la mère?

MADAME CAPITAINE.

De qui la mère?

MONDÉSIR.

De la mariée.

MADAME CAPITAINE.

Non, je ne suis pas la mère... je suis la marraine et la tutrice.

MONDÉSIR, la faisant passer à gauche.

La tutrice... vous pouvez rester...

LAMBERTHIER.

Mais moi, moi qui suis le mari?...

MONDÉSIR.

Il s'agit d'une chose qui est bonne pour votre femme, et, par conséquent, bonne pour vous. Je vous en prie, monsieur... vous n'attendrez pas longtemps... Ouvrez la porte, Mathurin... (Mathurin va ouvrir la porte du fond.) Messieurs, je vous en prie...

LAMBERTHIER.

En vérité, je ne comprends pas...

ESCARBONNIER, sévèrement.

Moi non plus, je ne comprends pas... mais je m'incline; moi, le comte Escarbonnier, je m'incline et je sors... et quand j'aurai, moi, donné l'exemple de l'obéissance, je voudrais bien voir que quelqu'un...

PAULINE, à ses sœurs.

Il est bête, M. le comte Escarbonnier.

ESCARBONNIER, se retournant.

Qu'est-ce qu'elles ont dit?

Les jeunes filles sortent, suivies de Marasquin.

LAMBERTHIER.

Rien, monsieur le comte, rien... nous vous suivons.

(A Mondésir.) Pas longtemps, vous nous avez dit, vous ne nous ferez pas attendre longtemps...

Il sort avec les témoins.

MONDÉSIR, le reconduisant.

Non, non... n'ayez pas peur...

Lamberthier sort à son tour, ainsi que Boquet et Mathurin.

SCÈNE VI

NINA, MONDÉSIR, MADAME CAPITAINE.

MONDÉSIR, descendant entre Nina et madame Capitaine.

Vite, maintenant, ne perdons pas une minute... chantez-moi les couplets du deuxième acte.

NINA.

Vous dites?...

MONDÉSIR.

Oui... pour que je puisse juger votre voix, chantez-moi les couplets de *la Petite Poularde*.

NINA.

Mais, monsieur...

MONDÉSIR.

C'est vrai, vous non plus, vous ne devez pas comprendre... Je suis le directeur du théâtre où l'on joue *la Petite Poularde*... Si vous êtes capable de jouer le rôle, je vous engage séance tenante, et votre fortune est faite... vous comprenez, maintenant?

NINA.

Vous m'engagez?

MONDÉSIR.

Oui.

NINA.

Marraine!

MADAME CAPITAINE, suffoquée.

J'en suis comme ça, tu vois, j'en suis comme ça...

NINA, avec enthousiasme.

Le théâtre!... (Avec désespoir.) Mais je ne peux plus, maintenant, je ne peux plus, je suis mariée...

MONDÉSIR.

Vous n'êtes pas encore mariée...

MADAME CAPITAINE.

Monsieur a raison : tu n'es pas encore mariée... et puis, qu'est-ce que cela ferait?... En quoi le mariage empêche-t-il?...

NINA.

C'est vrai, au fait, le mariage n'empêche pas du tout...

MONDÉSIR.

Au contraire!...

Il remonte.

MADAME CAPITAINE, allant à Nina.

Embrasse-moi, Ninette, et laisse-moi pleurer de satisfaction... Le théâtre et l'honnêteté!... Quel rêve!... le théâtre avec M. le maire... (Faisant passer Nina.) Elle va vous les chanter, les couplets de *la Petite Poularde*.

MONDÉSIR.

Oui, oui, je vous en prie.

NINA.

Mais, vraiment, je ne sais pas si je pourrai... comme ça, en mariée... Je m'attendais si peu!... jamais je ne me rappellerai les paroles.

Entre Biscara, par la droite.

SCÈNE VII

LES MÊMES, BISCARA.

BISCARA.

Je viens de chez madame Ténéas.

MONDÉSIR.

Nous n'avons plus besoin d'elle.

BISCARA.

Et vous faites bien de ne plus en avoir besoin... savez-vous ce qu'elle demande, madame Ténéas? Un engagement de deux ans... trois cents francs par représentation!... cinq cents représentations garanties, et, comme loge, un appartement composé de trois pièces, avec le droit d'y recevoir trois personnes... une dans chaque pièce, probablement.

MONDÉSIR.

La voici, celle qui jouera le rôle, la voici...

BISCARA.

Ah! qu'elle est gentille!

MONDÉSIR.

Cette jeune personne, à la Salle des Familles, vous savez?...

BISCARA.

Eh! mais c'est la mariée que j'ai aperçue tout à l'heure!...

MADAME CAPITAINE.

Oui, monsieur, c'est nous.

BISCARA, s'approchant de Nina.

Oh! qu'elle est gentille! qu'elle est gentille!

NINA.

Eh bien, monsieur! eh bien!...

MONDÉSIR.

N'ayez pas peur... c'est Biscara... la grosse Bisque... vous ferez connaissance au théâtre, et il vous enverra des bouquets... Allons, les couplets, maintenant... si vous ne vous rappelez pas les paroles, la grosse Bisque vous les soufflera... (A Biscara.) Vous les savez, les couplets du deuxième acte?

BISCARA.

Si je les sais?... je crois bien que je les sais!

Il chante.

Un jour elle arriva...

NINA, continuant l'air.

... du Mans,

La Petite Poularde...

BISCARA.

Qu'elle est gentille! qu'elle est gentille!

NINA.

Monsieur!...

MONDÉSIR.

Tenez-vous tranquille, voyons... allez, mademoiselle.

NINA, chantant.

Un jour elle arriva du Mans,

La Petite Poularde...

Lamberthier pousse la porte du fond et entre brusquement.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LAMBERTHIER.

LAMBERTHIER.

Hé!... quoi?

NINA.

Oh!... mon mari!...

MONDÉSIR.

Qu'est-ce qu'il y a, monsieur?

LAMBERTHIER.

Il m'avait semblé que l'on chantait...

MONDÉSIR.

Nous nous occupons de choses sérieuses, monsieur, de choses très sérieuses, et, je vous le répète, c'est pour votre bien que nous nous en occupons...

LAMBERTHIER.

Pour mon bien?

MADAME CAPITAINE.

Mais oui, c'est pour votre bien...

NINA.

Oui, mon ami, pour votre bien!...

BISCARA.

Puisqu'on vous dit que c'est pour votre bien!...

MONDÉSIR.

Je vous en prie, monsieur, encore cinq minutes de patience.

LAMBERTHIER.

Puisque vous dites que c'est pour mon bien... mais c'est égal... Dépêchez-vous, n'est-ce pas, dépêchez-

VOUS... (On entend des éclats de rire dans la salle du fond.)
Allons, bon! Qu'est-ce qu'elles auront encore fait à
M. le comte Escarbonnier?...

Il sort par le fond.

SCÈNE IX

NINA, BISCARA, MONDÉSIR,
MADAME CAPITAINE.

MONDÉSIR.

Maintenant que nous sommes débarrassés... nous
vous écoutons, mademoiselle.

NINA, chantant.

Un jour elle arriva du Mans
La Petite Poularde...

On entend frapper au fond, Escarbonnier paraît.

SCÈNE X

LES MÊMES, ESCARBONNIER.

MONDÉSIR.

Encore!...

ESCARBONNIER, descendant.

Je m'appelle le comte Escarbonnier, monsieur, et je
désire vous adresser quelques paroles... Tout à l'heure,
vous nous avez dit de sortir, et je suis sorti, parce que
je suis d'avis, moi, que l'autorité doit toujours avoir
raison... surtout quand elle a tort!... Mais j'ai cru
devoir rentrer pour vous dire que vous n'aviez pas le
droit de vous enfermer avec la mariée.

MONDÉSIR.

Ah çà! monsieur!...

ESCARBONNIER.

Laissez-moi continuer, monsieur... Je sais bien qu'autrefois il y a eu quelque chose qui s'appelait le droit du seigneur!...

BISCARA et MADAME CAPITAINE.

Oh!

ESCARBONNIER.

Mais un officier municipal ne devrait pas ignorer que ce droit, dont le charme n'excluait pas la barbarie, a été, depuis longtemps, abrogé par des règlements ultérieurs.

MONDÉSIR.

Monsieur... monsieur...

ESCARBONNIER.

Il suffit, monsieur, je me retire... mais vous vous trompez bien si vous croyez que vous ferez aimer le régime actuel en ressuscitant, à votre profit, des usages réprouvés depuis longtemps par l'opinion publique!

MONDÉSIR.

Monsieur!...

ESCARBONNIER.

Je sors... je sors...

Il sort par le fond.

SCÈNE XI

LES MÊMES, MATHURIN, moins ESCARBONNIER.

MONDÉSIR.

Mathurin!... Mathurin!... (Entre Mathurin, par la gauche.)
Ne laissez plus entrer personne!... personne!... personne!... vous entendez!

MATHURIN.

Personne! monsieur l'adjoint, personne!... n'ayez pas peur.

Il sort par le fond.

SCÈNE XII

LES MÊMES, moins MATHURIN.

MONDÉSIR.

Ah! il faut espérer que maintenant... (A Nina.) Les couplets, mademoiselle, je vous prie!...

NINA.

Très volontiers, monsieur!

BISCARA, allant à Nina.

Oh! qu'elle est...

MONDÉSIR, voulant l'arrêter.

Eh bien!...

BISCARA.

Puisque je suis souffleur... Je m'en vais souffler!...

Soufflant.

Un jour elle arriva du Mans...

NINA.

Oui, oui, je me rappelle, maintenant...

Elle chante. — Biscara servant de souffleur.

Un jour, elle arriva du Mans,
 La Petite Poularde;
 Elle était mis' très simplement
 Et l'on n'y prit pas garde.
 Mais, p'tit à p'tit, elle augmenta
 L'éclat de son plumage;
 Et, p'tit à p'tit, on la r'marqua,
 On l'aima davantage!
 (Avec éclat.)
 Depuis l'av'nu' Friedland
 Jusqu'au pont d'Grenelle,
 Son succès était écrasant;
 N'y en avait plus qu'pour elle!

TOUS, reprenant.

Depuis l'av'nu' Friedland
Jusqu'au pont d'Grenelle,
Son succès était écrasant;
N'y en avait plus qu'pour elle!

MADAME CAPITAINE, allant à Mondésir.

Eh bien! qu'est-ce que vous en dites?

MONDÉSIR, avec enthousiasme.

Je dis que ma recette est sauvée!... que nous
sommes tous sauvés!... Attendez un peu, je vais rédiger
un petit engagement, vous n'aurez qu'à signer...

Il se met à écrire.

NINA.

Engagée, marraine!... je suis engagée!

BISCARA.

Je pars, mais je vais revenir, et j'espère, j'ose espérer
que vous voudrez bien accepter...

NINA.

Oui, monsieur, oui... Tout ce que vous voudrez...
(A madame Capitaine.) Engagée!... je suis engagée!...

BISCARA, à Mondésir.

Je m'en vais, Mondésir, mais je reviens... je reviens
tout de suite.

MONDÉSIR, écrivant toujours.

Bien, bien!...

BISCARA.

Qu'elle est gentille!... qu'elle est... (Il veut embrasser
Nina, mais c'est madame Capitaine qui attrape le baiser.) Eh bien,
ma foi... elle a été gentille!

Il sort par la droite.

SCÈNE XIII

MONDÉSIR, NINA, MADAME CAPITAINE,
puis MATHURIN.

MONDÉSIR, toujours à table.

Là, si vous voulez signer...

NINA.

Signer!... il me demande si je veux signer!...

Elle prend la plume, mais madame Capitaine enlève le papier.

MADAME CAPITAINE.

Un instant, s'il te plaît... (Elle parcourt l'engagement.)
Quarante francs par soirée... et vingt représentations
garanties... vous vous moquez de nous, pas vrai?

MONDÉSIR.

Comment, je me moque!...

MADAME CAPITAINE.

Vingt fois quarante... ça fait huit cents francs... Vous
vous imaginez que, pour huit cents francs, nous allons
renoncer à notre auréole d'honnête femme?

MONDÉSIR.

Mais puisque mademoiselle consentait...

MADAME CAPITAINE.

Taratata!... la petite est mineure... Elle ne peut rien
signer sans mon consentement, à moi, sa marraine, et
sa tutrice.

MONDÉSIR.

Eh bien, voyons, quelles sont vos conditions?

MADAME CAPITAINE.

Mes conditions, mais vous les connaissez... la grosse
Bisque vous les a dites tout à l'heure...

MONDÉSIR, se levant.

Comment?...

MADAME CAPITAINE.

Ce sont celles de cette dame... Comment vous l'appellez?

MONDÉSIR, descendant de l'estrade.

Madame Ténéas!... Vous qui n'avez jamais paru sur aucun théâtre, vous voudriez être engagée aux mêmes conditions que madame Ténéas... une femme qui a quarante-cinq ans... et trente-sept ans de théâtre!...

MADAME CAPITAINE.

C'est gentil de notre part, nous ne demandons pas plus... mais nous demandons autant... trois cents francs par soirée.

NINA.

Oh! oui... trois cents francs par soirée, c'est gentil, ça!

MADAME CAPITAINE.

Un engagement de deux ans... cinq cents représentations garanties...

MONDÉSIR, ironique.

Soixante-quinze mille francs par an!

NINA.

Ah! oui... soixante-quinze mille francs par an, c'est gentil, ça!

MADAME CAPITAINE.

Quant au droit de recevoir trois personnes dans notre loge, nous n'y tenons pas, pas vrai, Nina?

NINA.

Oh! non... mon mari seulement.

MONDÉSIR, de plus en plus ironique.

Voilà tout?...

NINA.

Oui, mon mari... et une autre personne... car, s'il a envie d'amener un ami...

MADAME CAPITAINE.

Ça vous va-t-il? Si ça vous va, mettez ça sur votre papier, et nous signons.

MONDÉSIR.

Vous êtes folles, n'est-ce pas?... Voyons, soyez sincères, avouez-moi que vous êtes folles!

NINA.

Monsieur!...

MONDÉSIR.

Certainement, mademoiselle chante gentiment... très gentiment, mais...

MADAME CAPITAINE, avec éclat.

La petite!... voulez-vous que je vous dise ce que c'est que la petite?... C'est le pain de vos vieux jours... elle vaut mieux dans son petit doigt que votre Anita dans toute sa personne!... Ah! mais!... où en trouverez-vous une qui soit gentille comme elle, et qui puisse dire vos indécences avec un air plus modeste?

Nina baisse les yeux.

MONDÉSIR, à part, en regardant Nina.

C'est vrai!... (Haut.) Cinquante francs par soirée, et trente représentations, ça vous va-t-il?

MADAME CAPITAINE.

Non.

MONDÉSIR.

Soixante francs?

MADAME CAPITAINE.

Non.

NINA.

Marraine vous a dit nos conditions... Trois cents francs par soirée...

MADAME CAPITAINE.

Oui. Et cinq cents représentations en deux ans.

MONDÉSIR.

C'est votre dernier mot?

MADAME CAPITAINE.

Oui.

NINA.

Oui.

MONDÉSIR.

Oui?... Il est inutile, alors, de parler plus longtemps...
Mathurin!

Mathurin entre par le fond.

MATHURIN.

Monsieur?

MONDÉSIR, montant sur l'estrade.

Faites entrer ces messieurs, nous allons procéder au mariage. (Mathurin va ouvrir la porte du fond.) Mais, quant au théâtre, vous pouvez y renoncer.

NINA.

Eh bien! j'aime mieux ça, après tout... quand on a envie de rester honnête, ne pas être au théâtre, c'est toujours plus sûr.

MADAME CAPITAINE, bas, à Nina.

N'aie pas peur, il cédera.

NINA.

J'y compte bien, marraine, j'y compte bien!

MATHURIN, au fond.

Vous pouvez entrer.

Rentrée de la noce.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, BOQUET et TOUTE LA NOCE.

LAMBERTHIER, allant à Mondésir.

Ah! j'espère maintenant que vous allez me dire...

MONDÉSIR.

Rien du tout, monsieur... La négociation dont j'avais cru devoir me charger n'a pas réussi... je le regrette pour mademoiselle, je le regrette pour vous.

LAMBERTHIER.

Mais enfin, monsieur...

NINA, lui prenant le bras.

Tenez-vous tranquille, mon cher, vous saurez tout.

MONDÉSIR.

Ayez la bonté de reprendre vos places, messieurs, nous allons procéder au mariage.

Chacun reprend la place qu'il occupait à la première entrée. — Tout le monde s'assoit, excepté Escarbonnier.

ESCARBONNIER, s'approchant de l'estrade.

S'il devait y avoir une nouvelle interruption, monsieur, je vous demanderais la permission d'aller faire acte de présence à la Société des Comptes aléatoires, dont je suis le sous-directeur... Peut-être vous étonnerez-vous qu'un homme comme moi ne soit que sous-directeur...

MONDÉSIR.

Non, monsieur... ça ne m'étonne pas.

ESCARBONNIER, regagnant sa place.

Ah!... (A part.) Je n'ai pas de bonheur, aujourd'hui.

MONDÉSIR.

Mais n'ayez pas peur, monsieur, il n'y aura pas d'interruption nouvelle... Nous y sommes?

BOQUET.

Oui, monsieur l'adjoint, oui.

Mondésir fait signe aux mariés de se lever.

MONDÉSIR, redescendant de l'estrade et se parlant à lui-même.

Où irons-nous, alors, avec des mises en scène de cent mille francs?...

ESCARBONNIER.

Le voilà reparti!

Mouvement général. — Jeu de scène. — Les mariés vont se rasseoir.

MONDÉSIR, continuant.

Des auteurs qui veulent des primes... et des actrices qui, avant même d'avoir joué, vous demandent...

MARASQUIN, à Escarbonnier.

Qu'est-ce qui nous a fourré un adjoint comme ça?...

ESCARBONNIER.

Nous nous sommes trompés, nous ne devons pas être à la mairie.

MATHURIN, à la noce.

Ne faites pas attention... c'est la première fois qu'il marie... il n'a pas l'habitude.

BOQUET, à Mondésir en lui montrant la noce.

Monsieur... monsieur...

MONDÉSIR, reprenant sa place.

Ah! oui, je sais... (Aux mariés, après leur avoir fait signe de se lever.) Avant de prononcer votre union, je dois vous faire connaître, relativement au chapitre VI du code pénal... non du code civil... (A Nina.) Voyons, cent francs, là, cent francs par soirée?

NINA.

Non.

Lamberthier regarde tour à tour Nina et Mondésir, en ayant l'air de se demander ce que cela veut dire.

MONDÉSIR.

Cent cinquante?

NINA.

Non.

MONDÉSIR.

Deux cents?

NINA.

Non.

MONDÉSIR.

Deux cent cinquante?

Ahurissement d'Escarbonnier, de Lamberthier, des Marasquin et des témoins.

ESCARBONNIER, à Marasquin.

Je disais bien que nous n'étions pas à la mairie... nous sommes à l'Hôtel des ventes!...

NINA, à Mondésir.

Et combien de représentations garanties?

MONDÉSIR.

Deux cents.

NINA.

Marraine?...

MADAME CAPITAINE, se levant.

Eh bien?...

NINA.

Il offre deux cent cinquante francs, avec deux cents représentations garanties.

MADAME CAPITAINE.

Ça, ça peut s'accepter.

NINA, à Mondésir.

J'accepte!

MONDÉSIR.

Et vous signez?...

NINA.

Je signe!...

Elle signe.

LAMBERTHIER.

Comment, vous signez!...

MADAME CAPITAINE.

Et moi aussi, moi, la marraine et la tutrice.

Elle signe.

LAMBERTHIER.

Qu'est-ce que ça veut dire, à la fin?... qu'est-ce que vous acceptez, qu'est-ce que vous signez?

MONDÉSIR, pliant l'engagement, qu'il met dans sa poche.
Un engagement... votre femme entre à mon théâtre!

TOUS, se levant.

Au théâtre!...

LES PETITES MARASQUIN.

Tu nous emmèneras, Nina, tu nous emmèneras...

ESCARBONNIER, à Nina.

Je vous en félicite, madame, et vous pouvez compter sur ma présence, toutes les fois que vous interpréterez une œuvre vraiment digne de ce nom.

MONDÉSIR.

Il s'agit bien d'une œuvre!... c'est dans *la Petite Poularde* qu'elle doit débiter.

LAMBERTHIER.

Mais je ne veux pas, moi, je ne veux pas que ma femme joue *la Petite Poularde*... je m'y oppose absolument, absolument, vous entendez!...

MADAME CAPITAINE, allant à lui.

Et de quel droit?

LAMBERTHIER.

De mon droit de mari... Vous m'avez demandé si je consentais à prendre pour femme mademoiselle Antoinette Brunet, ici présente... j'ai répondu oui, donc je suis marié.

MONDÉSIR.

Mais mademoiselle n'a rien encore répondu, elle!

NINA.

Tout de suite, monsieur, je répondrai tout de suite... finissons la cérémonie.

MONDÉSIR.

Vous tenez à vous marier, vraiment?

NINA.

Mais oui, j'y tiens!...

MONDÉSIR.

Pourquoi?... ne vous mariez donc pas... à quoi bon?

NINA.

Oh! monsieur le maire...

ESCARBONNIER.

Eh bien, à la bonne heure! voilà un maire qui ne vante pas sa marchandise...

MONDÉSIR, remontant sur l'estrade.

Enfin... puisque vous le voulez!... tout le monde en place...

LAMBERTHIER, resté seul à l'avant-scène.

Non, non... je ne veux plus de mariage, moi, je ne veux plus...

ESCARBONNIER, exaspéré, allant à lui.

Vous n'avez plus le droit de ne plus vouloir, vous... vous avez dit oui, vous êtes marié... Et puis, en voilà assez! nous n'allons pas coucher ici!...

Excepté Lamberthier, tout le monde a repris sa place.

MONDÉSIR, debout.

Mademoiselle Antoinette Brunet?

NINA.

Monsieur?

MONDÉSIR.

Consentez-vous à prendre pour mari le sieur Jules Lamberthier, ici présent?

NINA, allant à Lamberthier.

Vraiment, monsieur... vous ne voulez pas?

LAMBERTHIER, se résignant.

Ah! Nina! ma Ninette...

NINA, à Mondésir.

Oui, monsieur, oui, je consens.

Ils signent.

MONDÉSIR, descendant de l'estrade.

Là, vous êtes mariés... Au théâtre, maintenant, au théâtre, pour les raccords... vous jouerez ce soir.

LAMBERTHIER, faisant un bond.

Comment, ce soir!

MONDÉSIR.

Mais oui!... il me semble que je paie assez cher... deux cent cinquante francs par soirée!...

LAMBERTHIER.

Deux cent cinquante francs!...

TOUS.

Compliments, mon ami, compliments!...

Entre Biscara, par le fond, avec un bouquet énorme.

SCÈNE XV

LES MÊMES, BISCARA.

BISCARA.

Et me voilà moi, avec mon bouquet!

NINA.

Merci, monsieur... (Donnant le bouquet à madame Capitaine.)
Tiens, marraine.

BISCARA, embrassant Nina.

Oh! qu'elle est gentille!

LAMBERTHIER, se précipitant.

Eh bien! monsieur, eh bien!...

BISCARA, se retournant.

Monsieur est le mari?

LAMBERTHIER.

Oui, monsieur.

BISCARA.

Votre main, monsieur, votre main, je vous en prie.

Il lui serre la main.

MONDÉSIR.

Au théâtre, maintenant, au théâtre!

TOUS.

Au théâtre!

Mouvement de sortie.

MONDÉSIR, sur l'estrade.

Mais non, au fait... (On s'arrête.) nous n'avons pas besoin d'aller au théâtre... maintenant que nous avons du monde pour chanter le chœur... Nous pouvons répéter le refrain des couplets de *la Petite Poularde*.

ESCARBONNIER, à Mondésir.

Depuis une heure, vous avez fait des choses bien étranges... Je vais, moi, le comte Escarbonnier, en faire une plus étrange encore... je vais daigner me mêler aux chœurs.

MONDÉSIR.

Trop bon, monsieur, trop bon... Nous y sommes? Nous reprenons le refrain.

(Chantant :)

Depuis l'av'nu' Friedland...

Il bat la mesure, et, de l'estrade, dirige les chœurs.

REPRISE EN CHŒUR.

Depuis l'av'nu' Friedland
 Jusqu'au pont d'Grenelle,
 Son succès était écrasant;
 N'y en avait plus qu'pour elle!

ACTE TROISIÈME

La scène d'un théâtre ; vu par derrière, un décor qui doit représenter un jardin ; à gauche, un banc de gazon. — La toile du fond représente la salle de ce théâtre, pleine de spectateurs, avec la rampe allumée, on voit le souffleur dans son trou, le chef d'orchestre à son pupitre, les musiciens à l'orchestre, etc., etc.

L'aspect de ce décor doit être semblable à celui qui se présenterait aux yeux, si, placé au fond de la scène, on regardait la salle un jour de représentation.

SCÈNE PREMIÈRE

BROCART, JULIETTE, en costumes bretons.

Tous les deux vus de dos : ils chantent un couplet final adressé au public qui est représenté sur la toile du fond.

Ce qui serait fort beau,
C'est que chacun pût dire
Qu'on ne peut voir sans rire
Ce l'ver d'rideau.

Ils saluent et le rideau tombe, un rideau qui sépare la scène de la salle représentée sur la toile du fond ; de ce rideau, percé de deux trous comme tous les rideaux de théâtre, on ne voit que l'envers.

BROCART, à Juliette, dès que le rideau du fond est tombé.

Et tu sais, toi, si tu regardes encore les avant-scènes...

Il ôte sa perruque et s'assied sur le banc de gazon, il s'éponge le front.

Au bout d'un instant, il s'aperçoit que Juliette regarde par un des trous du rideau baissé : il va vivement à elle et lui fait quitter la scène.

— Entrent le régisseur, les machinistes, puis Biscara, Amandine et Léonie. C'est l'entr'acte.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE RÉGISSEUR, puis BISCARA,
AMANDINE, LÉONIE.

LE RÉGISSEUR.

La petite pièce est finie... vite, vite, le décor pour le premier acte... vite, vite!

Les machinistes commencent à poser le décor. — Entrent, par la droite, Biscara, Léonie et Amandine. — Biscara a des boîtes de bonbons et des livres sur les bras.

AMANDINE.

Mes bonbons, grosse Bisque?...

BISCARA, les lui donnant.

Les voici!

LÉONIE.

Et les miens, vous les avez oubliés?

BISCARA, les lui donnant.

Oh! que non!

AMANDINE.

Et les livres que vous deviez prendre pour moi à la Librairie nouvelle?...

BISCARA, les donnant.

Voilà, voilà...

LÉONIE.

Et ces rentes que vous deviez me faire?...

AMANDINE.

Et mes deux chevaux?...

LÉONIE.

Et l'hôtel que vous deviez acheter pour moi?...

BISCARA.

Sont-elles gentilles!

AMANDINE.

Il n'y a pas de danger que vous nous donniez tout ça, n'est-ce pas, la Bisque?... il n'y a pas de danger!...

LÉONIE.

Oh! le vilain avare!

Elles le battent en riant, puis elles courent au fond et s'installent chacun à un trou du rideau pour regarder dans la salle.

BISCARA, pëndant qu'on le bat et après avoir été battu.

Sont-elles gentilles, hé!... comme elles sont gentilles!

Il se frotte l'épaule.

BROCART.

Elles vous ont fait du mal?

BISCARA.

Oui, un peu... Voulez-vous un cigare?

BROCART.

Je veux bien.

Rentre le régisseur.

LE RÉGISSEUR.

Qu'est-ce que tu fais là, Brocart? Dépêche-toi d'aller t'habiller. C'est toi qui dis le premier mot de la pièce.

BROCART.

N'aie pas peur, je serai prêt... Merci, la Bisque!

Il sort, par la droite.

BISCARA.

Il est très gentil, lui aussi... (Au régisseur.) Et la débutante... où est la débutante?

LE RÉGISSEUR, montrant la gauche.

Elle est là, dans sa loge... avec la noce...

BISCARA.

Comment!...

LE RÉGISSEUR.

Oui... le mari... les témoins... les demoiselles d'honneur... ils sont tous là dedans, avec le coiffeur, l'habilleuse... Je me demande comment ils peuvent tenir. (Aux machinistes.) Vite, mes enfants, vite, vite!
Il remonte avec Biscara. — On entend à gauche la voix d'Escarbonnier.

SCÈNE III

LES MÊMES, ESCARBONNIER, MONDÉSIR,
puis MADAME CAPITAINE.

ESCARBONNIER, entrant, poussé par Mondésir.

Monsieur le directeur... Pardonnez-moi, monsieur le directeur, mais vraiment vous semblez oublier une chose!...

MONDÉSIR.

Quelle chose, monsieur?

ESCARBONNIER.

Vous semblez oublier que vous parlez à un personnage considérable.

MONDÉSIR.

Justement!... en votre qualité de personnage considérable, vous tenez de la place, beaucoup trop de place... c'est pour ça qu'il m'est impossible de vous garder dans la loge de la débutante.

ESCARBONNIER.

Mais enfin, monsieur...

MONDÉSIR.

Cherchez le régisseur et dites-lui de vous faire passer dans la salle. (A Biscara.) Avez-vous pensé à la couronne de fleurs, grosse Bisque?

BISCARA.

On l'apportera tout à l'heure... une couronne énorme !

MONDÉSIR.

Vous la ferez remettre au chef d'orchestre ; quand la débutante aura chanté son grand air, le chef d'orchestre se lèvera tout debout et lui tendra la couronne... ça fera très bien...

Entre, par la gauche, madame Capitaine.

MADAME CAPITAINE.

Monsieur le directeur ! monsieur le directeur !...

MONDÉSIR.

Qu'est-ce qu'il y a ?

MADAME CAPITAINE.

Il y a que le mari ne cesse d'embrasser sa femme et qu'en l'embrassant, il la décoiffe.

MONDÉSIR.

Comment, il ne cesse de l'embrasser !... mais il n'a pas le droit... sa femme a signé un engagement, il n'a pas le droit ! il n'a pas le droit !... (Trouvant Escarbonnier sur son chemin et le bousculant.) Otez-vous donc de là, monsieur ! ..

Il sort, par la gauche, avec madame Capitaine.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins MONDÉSIR
et MADAME CAPITAINE.

Pendant la scène précédente, Amandine et Léonie ont quitté les trous du rideau ; elles entourent Biscara ; elles lui montrent Escarbonnier, elles lui demandent qui est ce monsieur, etc.

ESCARBONNIER.

Un pareil manque d'égards !...

BISCARA, saluant.

Monsieur?...

ESCARBONNIER.

Monsieur...

BISCARA.

Il ne faut pas en vouloir au directeur, monsieur, il est fort occupé, mais voici ces demoiselles...

ESCARBONNIER.

Ces demoiselles...

BISCARA.

Amandine, monsieur, Amandine et Léonie. Elles sont gentilles, n'est-ce pas? elles sont très gentilles... Et elles ne demandent pas mieux que de vous tenir compagnie jusqu'à ce que le régisseur vous ait trouvé une place.

ESCARBONNIER.

Puisse-t-il ne jamais m'en trouver, de place, le régisseur!

BISCARA.

Mesdemoiselles, je vous laisse avec M. le comte Escarbonnier.

LES DEUX FEMMES, saluant.

Monsieur le comte...

ESCARBONNIER.

A la bonne heure!

BISCARA.

Et je vais, moi, voir si la couronne est arrivée... Hein! qu'elles sont gentilles! (Bas.) Allez-y... vous pouvez y aller...

Il sort, par la droite.

SCÈNE V

AMANDINE, LÉONIE, ESCARBONNIER,
puis LE RÉGISSEUR.

AMANDINE.

Quelques instants de conversation, voulez-vous?...

ESCARBONNIER, lui prenant la taille.

Je veux bien.

AMANDINE.

Des libertés !

ESCARBONNIER.

Je croyais... (A part.) Qu'est-ce qu'il disait donc?...

AMANDINE.

Pas maintenant... tout à l'heure.

ESCARBONNIER.

Ah!

LÉONIE.

Savez-vous ce qui nous plaît en vous ?

ESCARBONNIER.

Ce qui vous plaît en moi ?

LÉONIE.

Oui... le savez-vous ?

ESCARBONNIER

Non...

AMANDINE

Devinez.

ESCARBONNIER.

Il faut que je devine ?

LÉONIE.

Oui.

ESCARBONNIER, voulant, cette fois, prendre la taille de Léonie.
J'aimerais mieux...

LÉONIE.

Tout à l'heure, on vous a dit... quand vous aurez deviné.

ESCARBONNIER.

Ah! il faut d'abord?...

LÉONIE.

Oui.

ESCARBONNIER.

Ce qui vous plaît en moi... dans ma personne?

AMANDINE.

Oui.

ESCARBONNIER.

C'est difficile de trouver...

AMANDINE.

Cherchez.

ESCARBONNIER.

Non... ça ne peut pas être... certainement je ne suis pas épouvantable, il s'en faut... (Montrant sa figure.)
Mais enfin, ça ne peut pas être...

LÉONIE.

Non, ça n'est pas ça...

ESCARBONNIER.

Mon titre?

AMANDINE.

Quel titre?

ESCARBONNIER.

On m'appelle M. le comte.

LÉONIE.

Ce n'est pas ça...

ESCARBONNIER.

Ma fortune?

TOUTES LES DEUX, allant vivement à lui.
 Vous êtes riche?

ESCARBONNIER.

Une modeste opulence.

AMANDINE.

Ce n'est pas ça, non plus.

ESCARBONNIER.

Pas ça non plus?

LÉONIE.

Non!

ESCARBONNIER.

Qu'est-ce que ça peut être, alors?

LÉONIE.

Cherchez, on vous dit...

ESCARBONNIER.

J'ai beau chercher... je ne trouve pas...

AMANDINE.

Vous ne trouvez pas, bien sûr?... Vous ne trouvez pas ce qui a pu nous plaire en vous?

ESCARBONNIER.

Non.

LÉONIE.

Eh bien, ça ne nous étonne pas.

ESCARBONNIER.

Vous dites?

LÉONIE.

Car nous avons beau le chercher toutes les deux, nous ne le trouvons pas davantage.

Elles rient.

ESCARBONNIER.

Oh! mesdemoiselles... (A part.) Si c'est une farce... je ne la trouve pas très drôle...

Entre le régisseur.

LE RÉGISSEUR.

Qu'est-ce que vous faites là, vous autres? qu'est-ce c'est que ce monsieur?

LÉONIE.

Ce monsieur?...

LE RÉGISSEUR.

Eh bien, oui, ce monsieur!

AMANDINE.

Est-ce que je sais, moi? Je ne le connais pas, ce monsieur.

LÉONIE.

Moi non plus.

AMANDINE.

C'est un monsieur qui s'est trouvé là, par hasard.

LÉONIE.

Et qui nous a dit des choses... oh! mais des choses!...

AMANDINE.

Des choses qui nous ont fait rougir!

LE RÉGISSEUR.

Oh!

ESCARBONNIER.

Monsieur... je vous en prie... Ne les croyez pas, monsieur...

LÉONIE.

On ne devrait vraiment pas laisser entrer dans les coulisses... (A Escarbonnier.) Oh! le vilain homme!

AMANDINE.

Est-il possible, à votre âge!...

AMANDINE et LÉONIE.

Hou! hou!

Les deux femmes sortent en riant, par la droite.

SCÈNE VI

ESCARBONNIER, LE RÉGISSEUR.

LE RÉGISSEUR.

Qu'est-ce que vous leur avez dit ?

ESCARBONNIER.

Monsieur...

LE RÉGISSEUR.

Des choses qui les ont fait rougir?... Je suis vraiment curieux...

ESCARBONNIER.

Monsieur, ne les croyez pas... Je ne leur ai rien dit du tout... ce sont ces demoiselles, au contraire...

LE RÉGISSEUR.

Ah! bon... c'est une farce... Elles se sont moquées de vous... Elles ont eu raison. Qu'est-ce que vous faites là, dans les coulisses?...

ESCARBONNIER.

Plaît-il ?

LE RÉGISSEUR.

Je vous demande ce que vous faites ici... vous n'entendez pas?...

ESCARBONNIER.

Si fait, j'entends bien... mais c'est que vous passez d'une idée à l'autre avec une rapidité...

LE RÉGISSEUR.

C'est parce que je suis pressé... Répondez-moi tout de suite... qu'est-ce que vous faites là?... comment êtes-vous entré ?...

ESCARBONNIER.

Je suis de la noce.

LE RÉGISSEUR.

De la noce de la débutante?... Vous êtes le père?

ESCARBONNIER, à part.

Ils ont la rage de me prendre pour le père!... (Haut.)
Non, je ne suis pas le père... Je suis un des témoins...
le plus considérable, sans aucun doute...

LE RÉGISSEUR.

Pourquoi êtes-vous sorti de la loge?... On avait
fourré toute la noce dans la loge... Pourquoi en êtes-
vous sorti?

ESCARBONNIER.

Parce qu'on m'en a fait... parce qu'on m'a prié d'en
sortir.

LE RÉGISSEUR.

Qui ça ?

ESCARBONNIER.

M. le directeur... il m'a dit de m'adresser au régis-
seur, et que celui-ci me trouverait une place dans la
salle.

LE RÉGISSEUR.

C'est moi, le régisseur... Pourquoi ne me dites-vous
pas tout de suite?...

ESCARBONNIER.

J'ignorais...

LE RÉGISSEUR.

Allons, venez... Je vais tâcher de vous trouver un
coin.

ESCARBONNIER, blessé.

Un coin!

LE RÉGISSEUR.

Eh bien, oui, un coin... qu'est-ce que vous vous
figurez? Que je vais vous faire ouvrir la grande avant-
scène?...

ESCARBONNIER.

Je ne vous en veux pas... je ne peux pas vous en vouloir... vous ne savez pas à qui vous parlez...

LE RÉGISSEUR.

A qui est-ce que je parle?

ESCARBONNIER.

Je suis le comte Escarbonnier.

LE RÉGISSEUR.

M. le comte Escarbonnier!... c'est vous?

ESCARBONNIER.

C'est moi.

LE RÉGISSEUR.

Je connais votre femme!

ESCARBONNIER.

Hé?

LE RÉGISSEUR.

Oui. Je n'ai pas toujours été régisseur; j'ai joué *les Pirates de la Savane* à Toulouse... au théâtre du Capitole... le rôle de Tolobas... Or, un soir que je jouais *les Pirates de la Savane* à Toulouse, votre femme qui passait par là... Venez, je vais vous trouver une place, une bonne place...

ESCARBONNIER, à part, en sortant.

La malheureuse!... Tolobas!... (Haut.) Est-ce qu'elle vous a parlé de moi, ma femme?

LE RÉGISSEUR.

Non, non... jamais.

Ils sortent, par la gauche. — Entrent par la droite, Mondésir, Marasquin et les quatre petites Marasquin.

SCÈNE VII

MONDÉSIR, MARASQUIN, BERTHE, AMÉLIE,
PAULINE, MARGUERITE, puis MADAME
CAPITAINE.

MONDÉSIR, poussant devant lui les petites Marasquin.
Allons, mesdemoiselles...

MARASQUIN, suivant Mondésir.

Mais enfin, monsieur...

Les petites Marasquin entrent en courant, ravies de se trouver dans les coulisses d'un théâtre; Berthe et Amélie vont regarder, au fond, par les deux trous du rideau; Pauline s'empare d'un caducée placé sur un tabouret derrière un portant.

MONDÉSIR.

Il n'y a pas de « mais enfin, monsieur... » je ne peux pas vous garder dans la loge de la débutante... vous avez une famille trop nombreuse... Dites au régisseur de vous placer dans la salle.

MARASQUIN, cherchant à rassembler ses filles.

Où est-il le régisseur?

MONDÉSIR, reprenant le caducée à Marasquin, qui vient de le reprendre à Pauline.

Est-ce que je sais, moi?...

Entre, par la gauche, madame Capitaine.

MADAME CAPITAINE.

Monsieur le directeur!

MONDÉSIR.

Qu'est-ce qu'il y a encore?...

MADAME CAPITAINE.

C'est le mari... Il continue à embrasser sa femme...

MONDÉSIR.

Ah çà! mais... je ne peux donc pas m'éloigner un instant!... Voulez-vous bien vous tenir tranquille, vous là-bas, voulez-vous bien...

Il sort, par la gauche, avec madame Capitaine.

SCÈNE VIII

MARASQUIN, BERTHE, AMÉLIE, PAULINE,
MARGUERITE, puis UN MACHINISTE.

BERTHE, regardant par un trou du rideau.

Ah! qu'il est gentil celui-là, à gauche!

AMÉLIE, même jeu à l'autre trou.

Et celui-là, à droite!

PAULINE et MARGUERITE.

Oh! laissez-nous voir...

MARASQUIN.

Voulez-vous bien vous taire! (A un machiniste qui passe.)
Monsieur... nous sommes de la noce, monsieur... mes filles et moi nous sommes de la noce, et M. le directeur vient d'avoir la bonté... Pourriez-vous me dire où je trouverais le régisseur?

LE MACHINISTE.

Il est dans la salle... Venez avec moi, je vais vous faire passer.

Il se dirige vers la gauche.

MARASQUIN.

Monsieur, je vous prie... le temps seulement d'adresser quelques mots à mes quatre filles... Venez ici, mesdemoiselles...

LES QUATRE DEMOISELLES, descendant et se mettant en ligne.

Voilà, papa, voilà!...

MARASQUIN.

Je vais être obligé de vous laisser seules pendant une ou deux minutes...

LES QUATRE DEMOISELLES, enchantées.

Bien, papa.

MARASQUIN.

Vous serez bien sages?

LES QUATRE DEMOISELLES.

Oui, papa.

MARASQUIN.

Il est possible que l'on vienne tourner autour de vous...

AMÉLIE.

Tu crois, papa?

MARASQUIN.

Il est possible, même, que l'on vous adresse la parole...

LES QUATRE DEMOISELLES, ravies.

Ah!

MARASQUIN.

Savez-vous ce qu'il faudra faire, si l'on se permet de vous adresser la parole?

BERTHE.

Nous ne sommes pas des bêtes, papa, et nous tâcherons de bien répondre.

MARASQUIN.

Mais non, mais non... Il ne faudra pas répondre, au contraire!

LES QUATRE DEMOISELLES.

Pourquoi ça?

MARASQUIN.

Parce que c'est plus convenable... Vous resterez là en rang, toutes les quatre... Et, jusqu'à ce que je revienne vous chercher, vous ne direz pas un mot, vous ne ferez pas un mouvement.

LES QUATRE DEMOISELLES, tristement.

Bien, papa.

MARASQUIN.

C'est entendu?

LES QUATRE DEMOISELLES.

Oui, papa.

MARASQUIN.

A tout à l'heure, mes enfants!

LES QUATRE DEMOISELLES.

A tout à l'heure, papa.

MARASQUIN, au machiniste.

Monsieur, je vous demande pardon... mais peut-être êtes-vous père... si vous êtes père, vous me comprendrez.

Il sort, par la gauche, avec le machiniste. — Les quatre petites Marasquin restent sur le devant de la scène, gênées, embarrassées. Entre Biscara, par la gauche.

SCÈNE IX

BERTHE, AMÉLIE, PAULINE,
MARGUERITE, BISCARA, UN MACHINISTE.

BISCARA, parlant à un machiniste qui tient une immense couronne.

Vous avez bien compris... c'est pour le chef d'orchestre... il placera cela sous son pupitre, de façon que ça ne s'aperçoive pas, et, quand le moment sera venu...

LE MACHINISTE.

N'ayez pas peur, la Bisque!...

BISCARA, stupéfait.

Comment! même les machinistes!... (Le machiniste sort. — Biscara aperçoit les quatre petites Marasquin.) Qu'est-ce que c'est que ça?... Tiens! mais ce sont les quatre demoiselles que j'ai eu le plaisir de voir ce matin à la mairie... n'est-ce pas, mesdemoiselles, vous êtes bien les quatre demoiselles que j'ai eu le plaisir?... (Jeu de scène, à chaque phrase de Biscara, — les quatre petites Marasquin se consultant du regard, riant, etc., mais ne répondant pas.) Sont-elles gentilles, hé!... comme elles sont gentilles!... Elles ne parlent pas beaucoup, mais ça ne fait rien, elles sont gentilles... Pourquoi ne parlez-vous pas, hé?... Non, vous ne voulez pas?... Répondez par un geste, au moins... Savez-vous ce que vous feriez, si vous vouliez être encore plus gentilles que vous n'êtes? vous viendriez dîner avec moi, toutes les quatre... Hé? Non?... vous tenez à ce que j'invite papa?... Eh bien, c'est entendu, j'inviterai papa.

Les quatre petites Marasquin sautent de joie, mais elles se remettent en ligne et reprennent un air sérieux en entendant la voix de leur père.

SCÈNE X

LES MÊMES, MARASQUIN, revenant par la gauche; on entend sa voix avant qu'il paraisse; puis ESCARBONNIER, LE RÉGISSEUR.

MARASQUIN, dans la coulisse.

Ne répondez pas!... N'oubliez pas ce que je vous ai dit?...

LES QUATRE DEMOISELLES.

Ah! papa!...

MARASQUIN, entrant.

Ne répondez pas !... (A Biscara.) Vous leur avez adressé la parole, n'est-ce pas, monsieur ?

BISCARA.

En effet !...

MARASQUIN.

Et elles ne vous ont pas répondu ?

LES QUATRE DEMOISELLES.

Rien du tout, papa, rien du tout !...

MARASQUIN.

C'est admirable !... Embrassez-moi, mes enfants. (Elles l'embrassent. — Biscara, à son tour, ouvre les bras aux petites Marasquin : elles se précipitent pour l'embrasser, lui aussi ; Marasquin arrachant ses filles des bras de Biscara.) Non, non, pas vous ! Ils remontent à gauche. — Entrent, par la droite, Escarbonnier et le régisseur.

ESCARBONNIER, au régisseur.

Avec tout ça, vous m'avez promené dans toute la salle et vous n'avez pas pu me donner de place.

LE RÉGISSEUR, lui désignant le deuxième plan de droite.

Tenez, là... derrière ce décor... vous serez très bien... Voulez-vous un coussin?...

ESCARBONNIER.

Je vous remercie.

LE RÉGISSEUR, avec affectation, en installant Escarbonnier derrière le décor.

Tout ce que vous voudrez, vous, vous savez... tout ce que vous voudrez.

ESCARBONNIER.

Vraiment... elle ne vous a jamais parlé de moi, ma femme ?

LE RÉGISSEUR.

Jamais de la vie !

Escarbonnier entre dans la coulisse.

MARASQUIN, au régisseur.

Eh bien... et nous?...

LE RÉGISSEUR, désignant le deuxième plan de gauche.

En face, vous, derrière l'autre décor... vous serez peut-être un peu gênés...

MARASQUIN, à Biscara.

Je le regrette, car sans cela je me serais fait un vrai plaisir de vous offrir une place.

BISCARA.

J'accepte. Sont-elles gentilles!... hé?... Sont-elles assez gentilles!...

Pendant que le régisseur installe Marasquin, les quatre jeunes filles et Biscara derrière le décor de gauche, entrent, par le premier plan, du même côté, Lamberthier et Mondésir.

SCÈNE XI

LAMBERTHIER, MONDÉSIR,
puis LE RÉGISSEUR.

LAMBERTHIER, amené violemment en scène par Mondésir.

Non, monsieur, non!... vous n'avez pas le droit de me faire sortir de la loge.

MONDÉSIR.

Si fait, monsieur... si fait...

LAMBERTHIER.

Non, monsieur... je suis le mari, moi, je suis le mari... Nina est ma femme!...

MONDÉSIR.

Elle est ma pensionnaire... et, si vous êtes le mari, je suis le directeur... l'un vaut bien l'autre, il me semble.

LAMBERTHIER, se révoltant.

Monsieur!...

MONDÉSIR.

Eh bien, monsieur!...

LAMBERTHIER.

Laissez-moi rentrer...

MONDÉSIR, l'arrêtant.

Non, monsieur.

LAMBERTHIER.

Il y a dans le traité de Nina que son mari a le droit d'entrer dans sa loge...

MONDÉSIR.

A la condition de ne pas s'y conduire d'une façon inconvenante.

LAMBERTHIER.

Inconvenante, monsieur!...

MONDÉSIR.

Oui, monsieur... inconvenante.

LAMBERTHIER.

Qu'est-ce que j'ai donc fait, monsieur?... dites-moi un peu ce que j'ai fait d'inconvenant?

MONDÉSIR.

Vous l'embrassez tout le temps, votre femme!

LAMBERTHIER.

Eh bien, monsieur?...

MONDÉSIR.

Ça gêne le service... Et puis vous lui parlez tout bas... ça l'empêche de repasser son rôle... Et puis, quand les habilleuses l'ont emmenée dans le petit salon pour lui mettre son costume, vous avez voulu vous élaner...

LAMBERTHIER.

Mais certainement, j'ai voulu m'élaner!... Je me mépriserais moi-même si je n'avais pas voulu m'élaner... Elle est ma femme, monsieur, et elle ne l'est que depuis ce matin... je l'aime, je l'adore!...

Il veut s'élaner vers la gauche.

MONDÉSIR, le ramenant violemment à droite.

C'est possible... mais, moi, je lui donne deux cent cinquante francs par soirée...

LAMBERTHIER.

Un mariage que vous avez fait vous-même!!

MONDÉSIR.

A mon grand regret, croyez-le bien. (L'arrêtant.) Eh bien, eh bien, où allez-vous?

LAMBERTHIER.

Je veux rentrer là.

MONDÉSIR.

Non, vous ne rentrerez pas... quand je devrais employer la violence...

LAMBERTHIER.

Mais enfin, qu'est-ce que vous comptez faire de moi?

MONDÉSIR.

Vous n'auriez pas une course à faire quelque part... un peu loin?... vous prendriez le tramway...

LAMBERTHIER.

Par exemple!...

MONDÉSIR.

Allons... C'est bon... ne vous fâchez pas... on va tâcher de vous trouver une place dans la salle. (Au régisseur qui passe.) Vous n'avez pas une place à donner à monsieur?

LE RÉGISSEUR.

Une place pour monsieur?

MONDÉSIR.

Oui.

LE RÉGISSEUR.

Certainement non, je n'ai pas une place à donner à monsieur : la salle est comble...

MONDÉSIR.

C'est ça qui devrait vous faire plaisir!... car enfin, c'est votre femme.

LE RÉGISSEUR.

Ah! c'est monsieur qui est...

MONDÉSIR.

Oui, c'est monsieur qui est le mari...

LE RÉGISSEUR.

Mes compliments, monsieur... vous avez là une femme qui fera parler de vous.

MONDÉSIR.

Et il se gendarme!... Il se fâche parce que je l'empêche d'embrasser sa femme!

LE RÉGISSEUR.

Il n'a pas encore l'habitude..., mais ça lui viendra, ça lui viendra... (Tirant sa montre.) Nous allons commencer, n'est-ce pas?... il y a déjà vingt minutes d'entr'acte.

MONDÉSIR.

Oui... oui... Sonnez pour l'orchestre...

Le régisseur s'éloigne. — Entre par le fond, à droite, le vicomte de Champ-d'Azur.

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE VICOMTE, puis ESCARBONNIER.

MONDÉSIR, montrant le vicomte.

Voilà monsieur qui va tout arranger.

LAMBERTHIER.

Monsieur?...

MONDÉSIR, les présentant l'un à l'autre.

M. le vicomte Édouard de Champ-d'Azur... Monsieur... comment vous appelez-vous, déjà?...

LE VICOMTE.

M. Lamberthier.

MONDÉSIR.

C'est ça... Lamberthier... M. Lamberthier, le mari...

LE VICOMTE.

Oui, oui, je sais... j'ai le plaisir de connaître...

MONDÉSIR, au vicomte.

Qui avez-vous dans votre avant-scène?

LE VICOMTE.

Personne... je suis tout seul...

MONDÉSIR.

Rien de plus simple, alors!... Vous ne refuserez pas d'offrir une place...

LE VICOMTE.

A monsieur?

MONDÉSIR.

Oui.

LE VICOMTE.

Certainement non, je ne refuserai pas... avant-scène numéro 1, là, tout près de la porte de communication.

MONDÉSIR, au régisseur qui passe.

Ouvrez la porte de communication à monsieur, et fourrez-le... faites-le entrer, je veux dire, faites-le entrer dans l'avant-scène numéro 1.

LE RÉGISSEUR, à Lamberthier.

Venez, monsieur.

LAMBERTHIER.

Pas du tout, pas du tout!... Je n'irai pas dans l'avant-scène, je veux rester ici.

MONDÉSIR.

Je vous en prie, monsieur... (Des musiciens avec leurs instruments passent au fond pour se rendre à l'orchestre.) Voici les musiciens, on va commencer l'ouverture... Je vous en prie...

LE RÉGISSEUR, à Mondésir.

Ne faites donc pas l'enfant.

Entre Escarbonnier.

ESCARBONNIER.

La qualité maîtresse des hommes supérieurs m'a toujours paru être de savoir changer de ton selon le milieu dans lequel ils se trouvent. Je ne suis pas ici dans mon cabinet, je suis sur les planches d'un petit théâtre : je vais prendre le ton de l'endroit, vous allez voir... (A Lamberthier.) Venez ici, mon petit... On vous a dit d'aller dans l'avant-scène numéro 1 ; pourquoi n'y allez-vous pas ?

LAMBERTHIER.

Mais, dame! parce que j'aime mieux...

ESCARBONNIER.

Allez-y donc, mon petit... (A Mondésir.) Vous voyez comme je prends bien le ton... (A Lamberthier.) Allez-y, vous me ferez plaisir.

TOUS.

Allez donc dans l'avant-scène, monsieur Lamberthier.

LAMBERTHIER.

Eh bien, non ! je n'irai pas !

ESCARBONNIER.

Vous n'irez pas ? (A Mondésir.) Vous avez des machinistes ?

MONDÉSIR, lui montrant deux machinistes qui causent, au fond.

Tenez...

ESCARBONNIER.

C'est très bien. (Aux machinistes.) Messieurs les machinistes, ayez la bonté d'enlever monsieur.

Les machinistes regardent Mondésir.

LAMBERTHIER.

Comment, enlever?...

MONDÉSIR.

Oui, oui, l'idée est excellente... enlevez monsieur, et fourrez-le dans l'avant-scène; quand il y sera, vous aurez soin de fermer la porte à double tour... à double tour, vous entendez!...

Les machinistes emportent par le fond, à droite. Lamberthier qui se débat. Le régisseur les suit.

SCÈNE XIII

ESCARBONNIER, LE VICOMTE, MONDÉSIR,
puis LE RÉGISSEUR.

ESCARBONNIER.

Vous avez vu comme j'ai, tout de suite, su prendre le ton...

MONDÉSIR.

Mille remerciements, monsieur.

LE VICOMTE.

Le fait est que vous avez eu là une idée...

ESCARBONNIER.

L'habitude du commandement!... Est-ce que vous m'avez vu parler à la foule?

LE VICOMTE.

Non.

ESCARBONNIER.

Ça ne m'étonne pas, l'occasion ne s'étant pas encore présentée. Je voudrais qu'elle se présentât... La foule serait là, je serais ici, moi... Je m'avancerais, je prononcerais quelques paroles...

MONDÉSIR.

Et?...

ESCARBONNIER.

Et puis, plus rien, plus de foule... Elle aurait disparu... pfftt!...

MONDÉSIR.

Ah! bien, non, ça ne m'irait pas, à moi, ça ne m'irait pas...

ESCARBONNIER.

Comment?...

LE VICOMTE.

Non... il est directeur de théâtre...

MONDÉSIR.

Alors, vous comprenez, quelqu'un qui, avec un mot, ferait disparaître la foule... pfftt!...

ESCARBONNIER.

Je comprends... vous êtes badin... Je suis familier, moi, et vous, vous êtes badin... Une question, mon cher : commencera-t-on bientôt?

MONDÉSIR.

Dans cinq minutes. (Au régisseur, qui passe.) A-t-on prévenu la débutante?

LE RÉGISSEUR.

Je vais la prévenir.

Il sort. — Le vicomte va causer avec une figurante, au fond.

ESCARBONNIER.

C'est que je suis seul dans ma loge, et alors...

MONDÉSIR.

Vous vous ennuyez... N'ayez pas peur, je trouverai bien un moyen de vous envoyer quelqu'un.

ESCARBONNIER.

S'il y avait l'une des deux petites actrices qui étaient là, tout à l'heure...

MONDÉSIR.

Eh! là, mon gros, c'est vous qui devenez badin...

ESCARBONNIER, en riant.

Et c'est vous qui devenez familier!

MONDÉSIR.

Allons, rentrez dans votre loge.

ESCARBONNIER.

Je rentre, mais envoyez-moi une des petites...

Il entre dans la coulisse.

MONDÉSIR, regardant à gauche.

Ah! voici la débutante!

Il remonte vers le fond. — Entrent, par la gauche, Nina en costume, suivie de madame Capitaine qui tient une brochure à la main; le régisseur les accompagne.

SCÈNE XIV

MONDÉSIR, LE VICOMTE, LE RÉGISSEUR,
NINA, MADAME CAPITAINE, puis ESCAR-
BONNIER.

NINA, répétant son rôle.

« Tu dis que tu m'aimes, Almanzor... » (A madame Capitaine.) Va donc, marraine, si tu ne me donnes pas mieux la réplique, jamais je ne saurai... « Tu dis que tu m'aimes, Almanzor... » Va donc, marraine...

MADAME CAPITAINE, tournant les pages.

J'ai perdu la page... attends... (Elle aperçoit le vicomte.)
Ah çà, mais... c'est?...

LE VICOMTE.

Mais oui, ma bonne maman Capitaine, c'est moi.

NINA.

Vous êtes surpris de me trouver là.

LE VICOMTE.

Mais non... on m'a raconté l'histoire.

MADAME CAPITAINE.

Vous allez faire répéter Nina, vous qui avez l'habitude... vous la ferez bien mieux répéter que moi.

Elle lui donne la brochure.

LE VICOMTE, allant à Nina.

Si madame veut me faire l'honneur...

NINA.

Si je veux vous faire l'honneur?... Je crois bien que je veux vous faire l'honneur!... Venez là, vite, vite...

« Tu dis que tu m'aimes, Almanzor... »

Elle s'assied avec le vicomte sur le banc de gazon, à gauche.

MONDÉSIR, à madame Capitaine.

Venez avec moi, vous... vous devez avoir envie de voir la comédie, je vais vous donner une bonne place.

MADAME CAPITAINE.

J'allais vous la demander.

Mondésir frappe sur le décor derrière lequel est Escarbonnier. Celui-ci passe sa tête.

MONDÉSIR.

Vous m'avez dit que cela vous ennuyait d'être seul...

ESCARBONNIER.

En effet... j'ai même ajouté que s'il y avait là l'une des deux petites actrices...

MONDÉSIR.

Non, il n'y a pas là l'une des deux petites actrices... (Montrant madame Capitaine.) mais il y a madame...

ESCARBONNIER, faisant la grimace.

Ah!... Toutes réflexions faites, je ne suis pas mal, tout seul...

MONDÉSIR.

Il y a madame, qui sera enchantée d'accepter une place.

MADAME CAPITAINE.

Je crois bien que je serai enchantée!... à côté de M. le comte Escarbonnier, moi, pendant tout un soir... ah!

Elle entre dans la coulisse.

ESCARBONNIER, à Mondésir.

J'aurais préféré une des petites...

MONDÉSIR.

Voulez-vous bien vous taire?... (Le régisseur frappe les trois coups.) on va commencer l'ouverture.

Les musiciens jouent derrière le rideau du fond. — Escarbonnier disparaît. — Entre Biscara, par la gauche.

SCÈNE XV

NINA, LE VICOMTE, MONDÉSIR, BISCARA,
puis BROCARD et LE RÉGISSEUR.

MONDÉSIR, à Biscara.

Eh bien, la Bisque... perdez-vous la tête?... vous n'entendez pas que c'est commencé ?

BISCARA.

Ah! mon ami, si vous saviez... ces quatre petites... comme elles sont gentilles!... Je vais leur acheter des bonbons.

MONDÉSIR, bas.

Venez avec moi, vous passerez par la salle; je vais, moi, voir l'entrée de la débutante.

BISCARA, en sortant avec Mondésir.

Qu'elle est gentille!... Est-ce qu'on ne pourrait pas l'inviter, dites, en invitant son mari?

Ils sortent par le fond, à droite. — Entre par le premier plan, du même côté, Brocart en costume d'Almanzor.

BROCARD, au régisseur qui passe.

Eh bien, tu vois que je suis prêt !

LE RÉGISSEUR.

Il est temps!... (A Nina.) Vous savez, mademoiselle, que vous entrez en scène deux minutes après le lever du rideau... Brocart dit son monologue et vous entrez.

NINA.

Oui, monsieur, je sais.

Le régisseur sort.

Brocart va regarder, au fond, par un des trous du rideau, puis, après avoir regardé, il rentre dans la coulisse, à droite.

SCÈNE XVI

NINA, LE VICOMTE, puis LE RÉGISSEUR
et BROCARD.

Toute cette scène est accompagnée par de la musique jouée au fond,
en sourdine, derrière le rideau.

NINA, se levant et passant.

Eh bien, nous ne répétons plus?

LE VICOMTE, se levant.

Ah! Nina! *Ninetta mia!*...

NINA.

Allons, allons...

LE VICOMTE.

Vous devez être heureuse, Nina... Deux de vos rêves
sur trois se sont réalisés.

NINA.

Deux de mes rêves?...

LE VICOMTE.

Mais oui... vous vouliez être mariée, vous avez un
mari... vous vouliez entrer au théâtre, vous y êtes...
Mais il y a de par le monde une troisième chose que
vous aviez rêvée aussi et qui, de son petit nom, s'ap-
pelle l'amour.

NINA.

Vous me chagrinez, mon ami.

LE VICOMTE.

Hé?

NINA.

Oui, car il n'y a rien qui me chagrine plus que de
voir un homme, pour qui j'ai de l'affection, faire une
bêtise.

LE VICOMTE.

Une bêtise?...

NINA.

Comment! vous venez me parler d'amour en ce moment?... Que vous m'en ayez parlé autrefois, chez marraine, je le comprenais... que vous m'en parliez encore chez moi, pour me disputer à mon mari, je le comprendrais... mais ici, au théâtre!... deux minutes avant que j'entre en scène... quand la toile va se lever!...

Elle remonte.

LE VICOMTE, riant.

Le feu sacré, il n'y a pas à dire, le feu sacré!...

NINA, descendant.

Allons, vite, mon ami, faites-moi répéter mes premiers mots, cela vaudra mieux.

LE VICOMTE.

Vous voulez...

NINA.

Je vous en prie... « Tu dis que tu m'aimes, Almanzor... »

LE VICOMTE, lisant dans la brochure.

« Si je t'aime!... »

NINA.

« Où sont les preuves de ton amour? »

LE VICOMTE.

« Dans l'armoire. »

NINA.

« Où est la clef de l'armoire? »

LE VICOMTE.

« Au fond du troisième torrent, à main gauche. »

NINA.

« Cela suffit, monseigneur : je vous nomme syndic de ma faillite, mais sans portefeuille... »

LE VICOMTE.

« Ça m'est bien égal, le portefeuille, mais aurai-je le droit?... »

NINA.

« Ah! mon gaillard, tu y tiens au droit de... » (Ne répétant plus.) Dans la brochure, la phrase est soulignée... et l'on m'a dit que ce qui était souligné, c'étaient des mots avec lesquels il fallait faire de l'effet... « Ah! mon gaillard, tu y tiens au droit de... » comment faut-il dire ça pour faire de l'effet?... Je ne comprends pas bien...

LE VICOMTE.

Dites-le sans comprendre, Ninette, dites-le avec cet air doux et gentil que vous avez maintenant... et c'est tout justement ce qui fera de l'effet.

LE RÉGISSEUR, d'une coulisse de droite, à Nina.

L'ouverture va finir : prenez garde!...

NINA, au vicomte,

Ah! mon Dieu! on va lever le rideau; ne me quittez pas... Tenez-moi la main jusqu'à ce que j'entre en scène... Que j'ai peur, mon Dieu, que j'ai peur!...

Ils gagnent l'extrême gauche. — En effet, l'ouverture est finie. Le rideau se lève. — On aperçoit dans les coulisses à gauche Marasquin et ses quatre filles s'appêtant à écouter la comédie. — Même jeu à droite pour Escarbonnier, madame Capitaine et le régisseur. — Brocart-Almanzor entre en scène. — On le voit de dos pendant le monologue suivant.

BROCART, en scène.

« Quelle situation que la mienne!... Voilà trente-cinq ans que je suis enfermé dans cette tour... et Vercingétorix ne vient pas à mon secours... il aura été retenu

à déjeuner... Qui de 25 paie 4, reste 32; je pose 7 et je retiens... ma respiration. Si encore la Petite Poularde daignait me faire une petite visite... Je l'aime tant! je l'aime tant!... Ah! c'est elle!... »

LE RÉGISSEUR, à Nina.

A vous, mademoiselle! c'est à vous!

NINA.

Oui, j'y vais! (Elle entre en scène.) « Tu dis que tu m'aimes, Almanzor... »

BROCART.

« Si je t'aime!... »

NINA.

« Où sont les preuves de ton amour? »

Ici éclate dans la salle, au fond, un tapage épouvantable, des cris :

« A la porte!... à la porte!... etc. »

LE RÉGISSEUR, effaré, à Brocart.

Qu'est-ce qu'il y a?

BROCART.

C'est le mari!

SCÈNE XVII

TOUT LE MONDE.

NINA, au vicomte.

Quel dommage qu'il m'ait interrompue... J'y étais, mon ami, j'y étais!...

LAMBERTHIER, arrivant par le fond, à droite, et escaladant la rampe.

Sortez de scène, madame! sortez de scène!

MONDÉSIR et LE RÉGISSEUR, criant.

Au rideau!... au rideau!...

On baisse le rideau du fond. — Tout le monde envahit la scène.

MONDÉSIR.

Monsieur... monsieur... c'est indigne!

ESCARBONNIER, à Lamberthier.

On ne trouble pas ainsi une représentation!

MONDÉSIR.

C'est indigne!

LAMBERTHIER.

Ce qui est indigne, c'est le costume de ma femme...
Avez-vous vu le costume de ma femme?

MONDÉSIR.

Il est charmant, son costume!

ESCARBONNIER.

Il n'est peut-être pas assez... mais ça ne fait rien, il est charmant.

LAMBERTHIER.

Il est indécent!... Sortez de scène, madame. Comment n'avez-vous pas honte?...

NINA.

Mon ami...

LAMBERTHIER.

Sortez de scène... ne m'entendez-vous pas?

NINA.

Ah!

Elle s'évanouit dans les bras de madame Capitaine.

MADAME CAPITAINE.

Il l'a tuée, le monstre!... il l'a tuée!...

On emmène Nina, par la droite. — Madame Capitaine, Escarbonnier, le vicomte et Brocart l'entourent et lui prodiguent des soins.

MONDÉSIR.

Vous paierez la recette, monsieur!

LAMBERTHIER, se débattant.

Je ne paierai rien du tout, vous entendez, rien du tout, et j'emmènerai ma femme.

MARASQUIN.

Allons, Lamberthier, allons...

BERTHE.

Que vous êtes méchant, monsieur Lamberthier!...
c'était si amusant, la comédie!

LE RÉGISSEUR.

Allons, tout cela n'est rien... Je vais faire une
annonce, et, si monsieur promet de se tenir tranquille...

LAMBERTHIER.

Certainement non, je ne promets pas!... (Au vicomte.)
Est-ce que vous croyez que je ne vous voyais pas,
tout à l'heure? Vous teniez la main de Nina, vous
étiez là...

LE VICOMTE.

Pour la rassurer, monsieur, pour la rassurer.

MONDÉSIR, à Lamberthier.

Et puis, vous savez, si vous ne vous tenez pas tran-
quille, je vous fais mettre à la porte du théâtre... et je
trouverai bien moyen de vous empêcher d'y rentrer.

ESCARBONNIER, à Mondésir.

Les machinistes!... il n'y a que ça.. Les machi-
nistes!...

LE RÉGISSEUR, à Lamberthier.

Allons, voyons, comme vous rirez plus tard, quand
vous vous souviendrez que vous avez fait ce tapage!...
Vous avez une excellente situation, ne la gênez pas...
(Grand bruit au fond, derrière le rideau. — Cris : « La tolle!... la tolle!... »)
Le public se fâche...

ESCARBONNIER.

La foule!... Si vous me permettiez de lui adresser
quelques paroles?...

MONDÉSIR.

Laissez-moi tranquille, vous!...

Il emmène Lamberthier à gauche.

LE RÉGISSEUR.

Allons, place au théâtre!... Je vais faire une annonce...
place au théâtre! place au théâtre!...

ESCARBONNIER, au régisseur.

Tolobas, laissez-moi parler... Laissez-moi parler à la
foule...

LE RÉGISSEUR, le repoussant à gauche.

Ah! ne te mêle pas de ça, toi!... (Tout le monde sort de
scène.) Au rideau! (Le rideau se lève : la toile, au fond, repré-
sente une salle furieuse, des spectateurs montrant le poing; le régis-
seur s'avance et fait trois saluts.) Mesdames et messieurs, je
comprends votre indignation. (Cris : « Oui! oui! ») Elle est
légitime. (Cris : « Oui! oui! ») Mais n'ayez pas peur, la
représentation va pouvoir continuer. (« Bravo! bravo!... »)
Elle avait été troublée par un fou.

LAMBERTHIER, voulant s'élancer.

Qu'est-ce qu'il a dit?...

MONDÉSIR, le retenant.

Taisez-vous! ne bougez pas!

LAMBERTHIER, échappant à Mondésir et se précipitant
sur la scène.Qu'est-ce qu'il a dit?... un fou!... (Bousculant le régisseur
et s'adressant au public du fond.) Je ne suis pas un fou, mes-
sieurs. Je vais vous dire mon histoire et vous me com-
prendrez... Je me suis marié ce matin, ma femme
m'adorait...

LE RÉGISSEUR, cherchant à le ramener.

Monsieur...

MADAME CAPITAINÉ, échappant à Brocart, qui la retenait à droite, s'élançant sur la scène et s'adressant au public du fond.

Ça n'est pas vrai, messieurs, sa femme ne l'adorait pas !

MONDÉSIR et LE RÉGISSEUR, criant.

Au rideau!... au rideau!...

Le rideau du fond tombe de façon que Lamberthier et madame Capitaine se trouvent pris entre lui et la rampe. Les autres personnages envahissent la scène. — On entend derrière le rideau du fond une querelle violente entre madame Capitaine et Lamberthier, et les cris, et les rires du public.

MONDÉSIR, se précipitant sur la scène.

Où sont-ils?... où sont-ils?...

LE RÉGISSEUR.

Là, derrière le rideau!

MONDÉSIR.

Au rideau!... au rideau!... qu'on les retire de là et qu'on les mette à la porte!

Le rideau se relève. — La toile du fond représente une salle que la scène entre madame Capitaine et Lamberthier a mise de bonne humeur : des bouches fendues jusqu'aux oreilles, des gens qui se tiennent les côtes. — Mondésir et le régisseur empoignent madame Capitaine et Lamberthier qui en sont venus aux mains.

ESCARBONNIER, à gauche.

La foule!... on ne m'empêchera pas de parler à la foule!...

Il s'élance sur la scène.

Bataille, au fond, entre Lamberthier, madame Capitaine, Mondésir et le régisseur. — Brouhaha terrible. — Biscara est entré, chargé de sacs de bonbons : les petites Marasquin sautent sur Biscara et prennent les bonbons; Biscara saute sur les petites Marasquin et les embrasse. — Marasquin court après ses filles et cherche à les rassembler; mais elles tombent dans les mains de Brocart, qui se met, lui aussi, à les embrasser. — Escarbonnier, au fond, parle au public, etc... — Cette fois, les deux rideaux, le vrai et celui du fond, tombent ensemble.

ACTE QUATRIÈME

Chez Nina. — Une pièce très confortable. — Mobilier d'un luxe cosu et sérieux. — Portes dans les pans coupés ; portes latérales. — Au fond, un piano. — A droite, un gros bureau-ministre, chargé de paperasses. — A gauche, une cheminée ; devant la cheminée, un canapé. — Fauteuils, chaises, tabouret de piano, etc., etc. — Un timbre sur le bureau.

SCÈNE PREMIÈRE

NINA, MADAME CAPITAINE,
LAMBERTHIER, puis UN DOMESTIQUE.

Madame Capitaine sur le canapé. — Lamberthier assis devant son bureau, dépouillant un énorme dossier, classant des lettres. — Nina au piano.

NINA, chantant.

L'oiseau s'enfuit ; Lison, surprise
Par un amant,
Au trébuchet se trouva prise...
Se trouva prise,
Ne sais comment.

LAMBERTHIER, travaillant, à son bureau.
Ce n'est pas ça.

NINA.
Comment, ça n'est pas ça ?

LAMBERTHIER.
Non, ça n'est pas ça... tu ne chantes pas bien le couplet.

NINA, à madame Capitaine.

Mais je trouve que je le chante très bien!

MADAME CAPITAINE.

Écoute ton mari, ma chère : il connaît ton public, il sait ce qu'il lui faut. S'il te dit que tu ne chantes pas bien ton couplet, c'est que tu ne le chantes pas bien.

Entre un domestique, en livrée.

LE DOMESTIQUE.

M. le comte Escarbonnier demande s'il peut être reçu.

LAMBERTHIER.

Qu'il attende!... Faites dire à Justin que j'irai voir les chevaux, mais je ne pense pas qu'ils me conviennent... des chevaux dont on ne demande que six mille francs!... On n'a rien de bon pour six mille francs... (Le domestique sort.) Tu n'y es pas... Tiens, écoute... (Il se lève, va au piano, prend le morceau de musique et descend en scène avec Nina.) Tu ne dis pas mal le corps du couplet :

Il chante.

L'oiseau s'enfuit; Lison, surprise
Par un amant,
Au trébuchet se trouva prise...

Ça, tu ne le dis pas mal; mais tu ne fais pas valoir l'intention de la fin :

Se trouva prise...

Tu vois, les mots « se trouva prise » sont répétés... il y a une intention dans cette répétition, tu ne la fais pas valoir... Tu dis le second « se trouva prise » comme tu dis le premier : ce n'est pas ça... Il faut dire le premier très simplement : « se trouva prise... » Quant au second, voilà comment il faut le dire : « se trouva prise... » Elle y est, l'intention : « se trouva prise... » et, après ça, tu prends un grand temps, un grand

temps... tu fais ta petite moue d'ingénuité... et tu dis tout bas : « ne sais comment... » un souffle, un murmure : « ne sais comment... »

MADAME CAPITAINE.

C'est prodigieux!... Et quand on songe que c'est un mari... c'est prodigieux!

LAMBERTHIER, embrassant sa femme paternellement.

Tu ne peux pas savoir ces choses-là, chère enfant, mais je suis là, moi, pour te les indiquer... Chante ça comme je viens de te le dire, tu auras un fier succès, et Malteblond, le musicien, se figurera qu'il est un grand homme.

Il retourne à son bureau.

MADAME CAPITAINE, se levant, à Nina.

Est-il assez changé, hein, depuis le jour de la première représentation, quand il ne voulait pas te laisser chanter *la Petite Poularde!*... Il t'en a laissé chanter bien d'autres, depuis!

LE DOMESTIQUE, rentrant.

M. le comte Escarbonnier demande...

LAMBERTHIER, avec impatience.

Qu'il attende, je vous ai dit.

LE DOMESTIQUE.

Et puis il y a là M. Biscara... il vient de chez le photographe.

LAMBERTHIER.

Faites entrer M. Biscara.

Le domestique sort.

MADAME CAPITAINE.

Est-ce maintenant que Ninette lui dira ce qu'elle doit lui dire?

LAMBERTHIER, se levant.

Non... nous attendrons que le vicomte de Champ-

d'Azur soit arrivé... elle leur parlera à tous les deux... ce sera plus convenable.

Entre Biscara.

SCÈNE II

LES MÊMES, BISCARA, puis LE DOMESTIQUE,
et LE SECRÉTAIRE.

BISCARA, donnant des photographies à Lamberthier.

Les voilà, les photographies... Regardez-les vite : j'ai promis à Bataillon... (A madame Capitaine.) Bataillon, c'est le photographe... J'ai promis à Bataillon qu'il aurait le bon à tirer avant une demi-heure.

LAMBERTHIER, examinant les photographies.

Je n'aime pas celles-ci.

BISCARA, les prenant.

Oh! il me semble pourtant...

Il les passe à Nina.

LAMBERTHIER.

Je ne les aime pas.

NINA, les passant à madame Capitaine.

Moi non plus.

MADAME CAPITAINE.

Moi, je les trouve un peu...

Elle les rend à Biscara.

LAMBERTHIER.

C'est brutal, c'est impossible... Celles-ci, à la bonne heure! il y a juste ce qu'il faut, ni trop, ni peu... Les premières ne paraîtront pas, celles-ci paraîtront. (Il va écrire à son bureau.) Voici le bon à tirer.

BISCARA.

Ayez la bonté de le faire porter chez Bataillon : j'ai, moi, autre chose à vous dire.

Lamberthier sonne.

MADAME CAPITAINE.

Nous aussi, nous avons quelque chose à vous dire... mais ce sera pour tout à l'heure.

Elle va, ainsi que Nina, s'asseoir sur le canapé. — Entre le domestique.

LAMBERTHIER, lui remettant un papier.

Faites porter ceci chez M. Bataillon.

LE DOMESTIQUE, donnant une lettre à Lamberthier.

Voici une lettre qu'un domestique vient d'apporter.

LAMBERTHIER, ouvrant la lettre.

Des armes... une couronne ducale... ah ! c'est du duc de San Marino. Il demande à assister à la lecture qui doit avoir lieu chez nous aujourd'hui... priez mon secrétaire de venir.

Le domestique sort.

BISCARA, stupéfait.

Vous avez un secrétaire ?

MADAME CAPITAINE.

Oui, depuis quinze jours. C'est nous qui l'avons exigé... Ce pauvre ami était écrasé... il se tuait...

LAMBERTHIER.

Vous allez le voir... c'est un garçon très distingué... il a eu de très grands succès universitaires.

MADAME CAPITAINE.

Il végétait dans un ministère... nous l'avons tiré de là.

Entre le secrétaire, par le pan coupé de droite.

LE SECRÉTAIRE, jeune, très comme il faut.
Vous m'avez fait demander, monsieur ?

LAMBERTHIER.

Oui... voici une lettre à laquelle il faut répondre... Vous direz au duc que nous sommes désolés, mais cette lecture sera tout à fait intime. Les trois auteurs, voilà tout, les parents et quelques amis... (Le secrétaire sort.) Maintenant, Biscara, vous pouvez parler... qu'est-ce que vous avez à nous dire ?

BISCARA, venant s'asseoir près du bureau.

C'est Mondésir qui m'envoie... il hésite, vous le savez, entre deux ouvrages pour la prochaine création de votre femme.

NINA.

Oui... la *Botte d'asperges* de Mascaret, Timbal et Lombardeau.

MADAME CAPITAINE.

Et l'*Armide* de Blandurel, Bernache et Malteblond.

BISCARA.

Eh bien, Mondésir s'en rapporte à vous.

LAMBERTHIER.

Et il fait bien...

BISCARA.

Blandurel, Bernache et Malteblond viendront aujourd'hui, à deux heures, vous lire leur *Armide*.

LAMBERTHIER.

Je sais... Vous avez entendu que le duc de San Marino demandait à assister...

NINA.

D'abord, si je joue cette pièce-là, je ne veux pas que Bernache vienne aux répétitions... il a un caractère insupportable, ce Bernache.

BISCARA.

Ça, c'est vrai, il a un mauvais caractère... mais il a du trait.

LAMBERTHIER, se levant.

Certainement, Bernache a de l'esprit, et Blandurel non plus n'est pas une bête... mais ni Blandurel ni Bernache ne comprennent ma femme... Personne ne la comprend, ma femme... personne... personne...

NINA, se levant.

Ça, c'est bien vrai... on ne me comprend pas.

LAMBERTHIER.

On ne se doute pas du parti qu'on peut tirer de ma femme!... Jamais, entendez-vous, jamais elle n'a eu un rôle à sa taille... ma femme... je sais bien ce qu'il faudrait lui faire... je le sais bien... et si j'avais le temps... je voudrais moi-même...

BISCARA, se levant.

Vous devriez, mon ami, vous devriez!...

LAMBERTHIER.

Mais je n'ai pas le temps... je suis écrasé... j'ai l'Europe entière sur les bras!...

MADAME CAPITAINE, se levant.

Et l'Amérique donc! les deux Amériques!...

LAMBERTHIER, prenant des dépêches sur son bureau.

On nous demande partout... partout... Ce matin, vingt lettres... sept ou huit télégrammes de Saint-Pétersbourg... de Vienne... de Londres... de Madrid... des propositions admirables... ce que nous voulons, ce que nous voulons... voilà les conditions... Et pendant que le monde est à nos pieds... je m'épuise, à Paris, entre des auteurs qui ne savent pas travailler pour Nina... et des directeurs qui ne veulent pas la payer...

Ce Mondésir... vous savez ce que nous lui demandions pour un renouvellement d'engagement...

NINA.

Rien du tout...

MADAME CAPITAINE.

Huit cents francs par jour.

BISCARA.

Eh bien, il vous les donne, les huit cents francs par jour, il vous les donne.

MADAME CAPITAINE.

Vraiment?

BISCARA.

Oui... Il dit que s'il vous les donne, c'est parce que vous êtes mariée, et que maintenant c'est la mode qu'on soit marié dans les théâtres; mais enfin il vous les donne.

LAMBERTHIER.

C'est bien, alors... mais je le regrette presque... Si ma femme avait voulu me croire, nous aurions quitté la France... nous serions allés à l'étranger... Ah! l'étranger!... voilà un pays!...

NINA.

Pas du tout, pas du tout... je veux rester à Paris, moi... j'y tiens absolument!

LAMBERTHIER.

Ne te fâche pas, nous y resterons.

Le domestique rentre et remet une carte à Lamberthier.

LE DOMESTIQUE.

M. le comte Escarbonnier demande...

LAMBERTHIER, tout à fait impatienté.

Ah! mais il est assommant!

LE DOMESTIQUE.

Il y a aussi M. le vicomte de Champ-d'Azur.

LAMBERTHIER.

Ah! celui-là, c'est autre chose... qu'il vienne. (Le domestique sort.) Voici le moment... Nina, tu sais ce que tu as à dire à ces deux messieurs?

NINA.

Oui, mon ami.

MADAME CAPITAINE.

Et je serai là, moi aussi, et, moi aussi, je leur parlerai à ces deux messieurs.

BISCARA.

Qui ça, ces deux messieurs?...

MADAME CAPITAINE.

Le vicomte de Champ-d'Azur et vous.

BISCARA, à part.

Qu'est-ce qu'on va nous faire?

Entre le vicomte de Champ-d'Azur.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE VICOMTE.

LE VICOMTE, saluant.

Madame... Bonjour, maman Capitaine... Bonjour, la Bisque... (A Lamberthier.) Cher ami!... Très joli, le cheval que vous montiez hier au Bois, très joli, mais un peu mince... ayez donc des chevaux plus étoffés.

LAMBERTHIER.

Ça viendra, mon cher, ça viendra... Permettez, en attendant, que je vous laisse avec ma femme et

madame Capitaine... Elles ont une communication à vous faire à tous les deux, et, quand vous saurez de quelle nature est cette communication, vous ne trouverez pas étonnant que je n'aie pas jugé à propos d'y assister... (Entre le domestique.) Qu'est-ce que c'est? Encore cet animal d'Escarbonnier?...

LE DOMESTIQUE.

Non, il ne se plaint plus... il cause avec la femme de chambre.

Il remet une carte à Lamberthier.

LAMBERTHIER.

C'est M. Ricois, le notaire... il vient pour cette terre que nous voulons acheter en Normandie... Je vais lui parler. (Le domestique sort.) Il doit y avoir là un papier... (Il regarde sur le bureau et prend des liasses de papiers.) Étranger, engagements, tournées en province, concerts de bienfaisance, déclarations à ma femme...

LE VICOMTE.

Déclarations?...

LAMBERTHIER.

Mais oui... je les garde...

MADAME CAPITAINE.

Et nous les lisons, le soir... en famille...

LAMBERTHIER, au vicomte.

Il y a vos lettres, mon cher ami, et les vôtres aussi, monsieur Biscara... cela vous mène, tout naturellement, à ce que ma femme doit vous dire... Et voilà le papier qu'il me fallait... A bientôt, messieurs, à bientôt!...

Il sort, par la droite.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins LAMBERTHER.

NINA, s'asseyant sur le canapé après avoir invité le vicomte et Biscara à prendre des sièges. — Madame Capitaine se tient debout derrière le canapé.

Ce que j'ai à vous dire est assez délicat ; j'espère cependant avec l'aide de marraine...

MADAME CAPITAINE.

Je suis là, je ne te quitte pas.

NINA.

Vous m'aimez tous les deux...

BISCARA et LE VICOMTE, se regardant mutuellement.
Comment!...

MADAME CAPITAINE.

Et il y en a bien d'autres... mais, pour le moment, il ne s'agit pas...

NINA.

Vous m'aimez tous les deux... et il y en a un de vous deux que j'aurais aimé, peut-être...

BISCARA, se levant.

Est-elle gentille!...

MADAME CAPITAINE.

Ne vous agitez pas : ce n'est pas vous.

Biscara se rassied.

NINA.

Mais j'ai réfléchi, j'ai pesé le pour et le contre, comme dit marraine, et j'ai pris une résolution irrévocable. Je resterai fidèle à mon mari.

BISCARA.

Oh!

MADAME CAPITAINE.

Et je lui donne raison, moi, sa marraine, je lui donne hautement raison. Je n'étais pas folle de Lamberthier avant le mariage, mais je suis obligée de convenir qu'il s'est révélé.

NINA.

Marraine...

MADAME CAPITAINE.

C'est un administrateur de premier ordre!

LE VICOMTE.

Et c'est là la communication que vous aviez à nous faire?

Il se lève.

NINA.

Oui, mon ami.

BISCARA, se levant.

Un congé...

MADAME CAPITAINE.

En bonne forme.

NINA, au vicomte.

Mais je puis ajouter quelque chose qui, je l'espère, vous consolera... Vous aviez envie d'être secrétaire à Vienne?

LE VICOMTE.

Oui.

MADAME CAPITAINE.

Et vous n'espérez guère y arriver?

LE VICOMTE.

Non, n'ayant pas de protections assez puissantes...

NINA.

Mon mari s'est occupé de vous.

BISCARA et LE VICOMTE.

Votre mari!

NINA.

Il y a trois jours, on m'a demandé de chanter au ministère; il a répondu que je ne chanterais pas si vous n'étiez pas nommé.

LE VICOMTE.

Et?...

NINA.

Et votre nomination sera demain à l'*Officiel*; mais mon mari exige que vous partiez tout de suite.

LE VICOMTE.

Il faudra bien que je parte, si je suis nommé!...

NINA.

Il espère aussi... nous espérons tous les deux que, lorsque j'irai chanter à Vienne, vous userez de votre influence pour contraindre le directeur à nous accorder des conditions convenables.

LE VICOMTE.

Un fier homme, décidément, que votre mari!... Vous pouvez compter sur moi.

Il remonte, à droite, avec madame Capitaine.

NINA, à Biscara.

A votre tour, maintenant!

BISCARA, s'avançant.

Est-ce qu'on va m'envoyer à Vienne, moi aussi?

NINA.

Non... et je ne demanderais pas mieux que de continuer à vous avoir près de moi, mais c'est mon mari qui est furieux contre vous... il a de très bons yeux, mon mari, et il s'est aperçu...

BISCARA.

Il s'est aperçu?...

NINA.

Il s'est aperçu que vous vous occupiez d'une autre femme...

BISCARA.

Oh!

NINA.

La petite Zétulbé... une étoile de café-concert... Vous lui avez promis de la faire arriver.

BISCARA.

La petite Zétulbé...

NINA.

Oui, oui... Vous êtes allé trois fois à l'Eldorado... Si vous voulez des détails, mon mari vous en donnera.

BISCARA.

Je puis vous assurer...

NINA, se levant.

Vous vous expliquerez avec mon mari. S'il pardonne, je ne demande pas mieux que de pardonner, moi aussi... En attendant, vous pourrez, vous, revenir pour cette lecture de tout à l'heure.

LE VICOMTE.

Ça veut dire que moi, je ne peux pas?

NINA.

Vous avez, vous, à faire vos préparatifs de départ.

LE VICOMTE.

Et nous ne nous reverrons plus?

NINA.

Si fait, nous nous reverrons à Vienne, dans deux ou trois ans; mais je vous redirai à Vienne ce que je vous

ai dit à Paris : « Je suis et veux rester une honnête femme... » (Le vicomte lui baise la main.) A tout à l'heure, Biscara!

LE VICOMTE, bas, à Biscara.

Est-ce qu'elle est gentille, cette Zétulbé?

BISCARA, bas.

Si elle est gentille?... Je crois bien qu'elle est gentille!... Voulez-vous que nous allions la voir?

LE VICOMTE, bas.

Allons-y!

BISCARA et LE VICOMTE, saluant.

Mesdames...

NINA et MADAME CAPITAINE.

Messieurs...

LE VICOMTE, bas.

A-t-elle un mari?

BISCARA, bas.

Oui, mais on ne le voit jamais!

Ils sortent, par la droite.

SCÈNE V

NINA, MADAME CAPITAINE.

MADAME CAPITAINE.

Dis donc, Ninette?...

NINA.

Marraine?

MADAME CAPITAINE.

Est-ce que c'est vrai, ce que tu leur as dit tout à l'heure, que tu n'aimais, que tu ne voulais aimer personne?

NINA.

C'est absolument vrai, marraine.

MADAME CAPITAINE.

Là... dans le cœur, dans le fin fond du cœur, nous n'avons rien?

NINA.

Rien du tout, marraine.

MADAME CAPITAINE.

Eh bien, ton mari a de la chance!... ça m'étonne qu'il n'ait pas gagné le gros lot de la loterie nationale!

Entre le secrétaire, par la droite.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE SECRÉTAIRE.

LE SECRÉTAIRE.

M. Lamberthier n'est pas là?... Je venais lui demander ses ordres pour cette lecture.

MADAME CAPITAINE.

Je vais le prévenir... et en même temps, j'irai faire un bout de toilette... (A Nina.) Eh! eh! il y a un des trois auteurs qui est garçon... et tu sais, moi, si ça devait t'être utile, je n'hésiterais pas à me remarier.

Elle sort, par la gauche.

SCÈNE VII

NINA, LE SECRÉTAIRE, puis ESCARBONNIER.

Dès que madame Capitaine est partie, le secrétaire court à Nina et lui prend les mains.

NINA.

Mon Alfred!...

LE SECRÉTAIRE.

Ma Nina!... Enfin! nous voilà seuls!

NINA.

Oui!... Tout à l'heure mon mari m'a encore parlé de quitter Paris, j'ai refusé.

LE SECRÉTAIRE.

Ah!

NINA.

J'ai refusé, parce que vous m'avez dit que vous ne pouviez pas quitter Paris.

LE SECRÉTAIRE.

Non... je ne peux pas...

NINA.

A cause de votre mère?

LE SECRÉTAIRE.

Oui...

NINA.

Cela suffit, je resterai. Mon Alfred!...

LE SECRÉTAIRE.

Ma Nina!...

La porte du pan coupé de droite s'ouvre, paraît Escarbonnier. —
Nina et le secrétaire se séparent vivement.

NINA, à part.

- Il nous a vus! nous sommes perdus!

ESCARBONNIER, s'avançant.

Je prononcerai quelques paroles...

Entre Lamberthier, par la droite.

NINA, bas, à Escarbonnier.

Non, non... ne parlez pas!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LAMBERTHIER.

LAMBERTHIER, au secrétaire.

Vous voulez savoir pour cette lecture?... Voici la liste des personnes qui doivent y assister... Vous aurez la bonté, n'est-ce pas? de faire dire à la femme de chambre de venir me parler.

LE SECRÉTAIRE.

Oui, monsieur.

Il rt, par la droite.

SCÈNE IX

LAMBERTHIER, NINA, ESCARBONNIER,
puis CHARLOTTE.

NINA, avec empressement.

Mais asseyez-vous donc, monsieur le comte Escarbonnier... Comment, mon ami, peux-tu permettre qu'un homme comme M. le comte Escarbonnier?...

Escarbonnier s'assied sur le canapé. — Entre Charlotte, par la droite.

LAMBERTHIER, lisant des papiers.

Approchez... Ayez la bonté de répéter devant monsieur ce que vous êtes venu me dire tout à l'heure.

CHARLOTTE.

Vous voulez que?...

LAMBERTHIER.

Oui, ayez la bonté de répéter...

Petit jeu de scène entre Charlotte et Escarbonnier.

CHARLOTTE.

Eh bien, dame!... je suis rentrée dans le petit salon, je ne savais pas que monsieur y était... Monsieur m'a attrapée par ma robe et il a voulu m'embrasser.

ESCARBONNIER.

Je demande à prononcer...

NINA, debout derrière le canapé, bas.

Ne répondez pas!

CHARLOTTE.

Je lui ai dit de me laisser tranquille... il n'a pas voulu, et il m'a toute décoiffée... alors je lui ai donné un bon coup de poing, et il m'a laissée... voilà.

Escarbonnier se lève et va parler.

NINA, bas.

Ne répondez pas, je vous dis!

Escarbonnier se rassied.

CHARLOTTE.

Autrefois je n'y aurais pas même fait attention; mais, comme monsieur m'a dit qu'il voulait que sa maison fût, maintenant, sur un certain pied, j'ai cru devoir l'avertir.

LAMBERTHIER.

Et vous avez bien fait... Vous pouvez vous retirer, Charlotte.

Charlotte sort, par la droite.

SCÈNE X

NINA, LAMBERTHIER, ESCARBONNIER.

ESCARBONNIER, se levant.

Ah! j'espère que, maintenant, on me permettra de répondre.

LAMBERTHIER.

Cela est tout à fait inutile, monsieur. C'est à nous que vous avez manqué de respect et...

NINA.

Et moi, je suis obligée de vous dire que c'est vous qui vous conduisez mal avec M. le comte Escarbonnier, très mal, très mal... Il a embrassé Charlotte... eh bien, la belle affaire!...

LAMBERTHIER.

Nina!

NINA.

Si vous ne l'aviez pas fait attendre, cela ne serait pas arrivé.

ESCARBONNIER.

Ça, c'est vrai... (A part.) A moins que je ne l'eusse rencontrée dans l'antichambre.

NINA, à Escarbonnier.

Est-ce que vous devez attendre, quand vous nous faites l'honneur de venir nous voir?... Je ne veux plus que vous attendiez... je ne le veux plus... vous entrez tout droit, comme si vous étiez le maître.

LAMBERTHIER.

Ah çà! mais, ma chère...

NINA.

Eh bien?

LAMBERTHIER.

Vous semblez oublier que le maître, c'est moi.

NINA.

Vous avez dit?..

LAMBERTHIER.

Mais...

NINA.

Avisez-vous de répéter cela un peu, et vous verrez ce que je ferai.

LAMBERTHIER.

Qu'est-ce que vous ferez?

NINA.

Je renoncerai au théâtre!...

LAMBERTHIER.

Par exemple!...

NINA.

J'y renoncerai certainement, si vous n'avez pas pour M. le comte Escarbonnier tous les égards...

ESCARBONNIER, à part.

Un ange! il n'y a pas d'autre mot... c'est un ange!

LAMBERTHIER.

Puisque vous le prenez sur ce ton-là, je suis bien obligé... mais je ne comprends pas.

NINA.

Vous n'avez pas besoin de comprendre.

ESCARBONNIER.

Cette fois, je parlerai; rien au monde ne m'empêchera de parler... Qui ne se consolerait de l'ingratitude d'un mari en se voyant ainsi défendu par la femme? (Embrassant Nina.) C'est un ange! il n'y a pas à dire... c'est un ange!

NINA.

Vous êtes venu nous voir pour quelque chose, sans doute; dites-nous bien vite...

ESCARBONNIER.

J'ai un service à vous demander.

NINA.

Un service?

ESCARBONNIER.

Oui.

NINA.

Ah! tant mieux!

ESCARBONNIER.

Je voulais vous prier de vouloir bien venir chanter à une petite soirée intime que donne le baron du Potard?

LAMBERTHIER.

Qu'est-ce que c'est que ça, le baron du Potard?

ESCARBONNIER.

Un actionnaire très influent, qui peut me faire nommer directeur de la compagnie dont je ne suis que le sous-directeur, et dans laquelle, vous, monsieur, vous étiez mon petit employé.

NINA.

Eh bien, mon cher comte, c'est entendu, je chanterai chez le baron du Potard.

LAMBERTHIER.

Ah ça! Nina...

NINA.

Je le veux!

Lamberthier, furieux, se remet à son bureau.

ESCARBONNIER.

Et qu'est-ce que vous chanterez? Je ne serais pas fâché de le savoir d'avance.

NINA.

Quelque chose de gentil, afin que madame la baronne du Potard...

ESCARBONNIER.

Il n'y a pas de baronne du Potard...

NINA.

Ah!

ESCARBONNIER.

Non... le baron du Potard est garçon... ses invités sont garçons pour la plupart... alors, vous comprenez, il faudra leur chanter des petites choses...

NINA.

Je vous chanterai *l'Omnibus à trois chevaux*.

ESCARBONNIER.

Oui, c'est ça, *l'Omnibus*... et puis *le Papier neuf*, n'est-ce pas? *le Papier neuf*...

Il chante.

Elle a bien besoin, la pauvre femme,
Qu'on lui colle un peu d'papier neuf!...

NINA.

Eh bien, c'est entendu, je chanterai *le Papier neuf* et *l'Omnibus*.

ESCARBONNIER.

Un mot encore...

LAMBERTHIER, se levant.

Pour parler du prix?

ESCARBONNIER.

Non... ce que j'ai à vous dire, c'est que le baron du Potard est un homme très susceptible : il y a certaines choses dont il ne faut pas parler devant lui.

LAMBERTHIER.

Ah!

ESCARBONNIER.

D'abord, il ne faut pas parler des gens qui portent de faux titres : car le baron du Potard n'est pas baron... Il s'appelle Dupotard, sa mère s'appelait Lebaron ; alors...

LAMBERTHIER.

Tout le monde, alors?...

ESCARBONNIER.

Qu'est-ce que vous dites?...

LAMBERTHIER, riant.

Rien... rien... Vous savez que ça lui coûtera deux mille francs à M. le baron du Potard, cette soirée-là?

ESCARBONNIER.

La seconde chose dont il ne faut pas parler à M. le baron du Potard, c'est de donner de l'argent.

LAMBERTHIER.

Comment?...

ESCARBONNIER.

Vous seriez bien gentille si vous consentiez à ne pas lui en demander.

LAMBERTHIER.

Ah! bien, non, par exemple! ah! bien, non!...

ESCARBONNIER.

Vous refusez?...

NINA.

Non, non... vous savez bien que je n'ai rien à vous refuser... je chanterai pour rien.

LAMBERTHIER.

Nina!

NINA.

Aimez-vous mieux que je renonce au théâtre?

LAMBERTHIER.

Je ne comprends pas, décidément, je vous répète que je ne comprends pas.

NINA.

Et je vous répète, moi, que vous n'avez pas besoin de comprendre. (Bas, à Escarbonnier.) Mais vous serez bon, n'est-ce pas, vous ne parlerez jamais de ce que vous avez vu?

ESCARBONNIER, bas.

Le petit secrétaire et vous?...

NINA, bas.

Oui...

ESCARBONNIER, bas.

Soyez donc tranquille... je suis gentilhomme... (A part.) J'en parlerai à tout le monde (Designant Lamberthier.) mais pas à lui.

Il regarde Lamberthier en riant.

LAMBERTHIER.

Qu'est-ce que vous avez?

ESCARBONNIER, continuant de rire.

Rien, rien... mais je ne vous en veux plus, vous entendez... je ne vous en veux plus du tout... A tout à l'heure!... (A Nina.) Je m'en vais annoncer à M. le baron du Potard qu'il aura sa soirée et que vous lui chanterez :

Elle a bien besoin, la pauvre femme.
Qu'on lui colle un peu d papier neuf!...

(A Lamberthier.) Je ne vous en veux plus du tout... je suis pour le pardon, moi... soyons tous pour le pardon!
(A part, en sortant.) Alfred!... le petit secrétaire!... Je vais raconter ça à la petite bonne.

Il sort, par la droite.

SCÈNE XI

NINA, LAMBERTHIER, puis MADAME
CAPITAINE.

LAMBERTHIER.

Et maintenant, j'espère que vous allez me dire d'où vient le singulier pouvoir que cet imbécile paraît avoir sur vous!...

NINA, assise sur le canapé.

M. le comte Escarbonnier n'a aucun pouvoir sur moi... Si je le défends... si je fais ce qu'il me demande, c'est... c'est que je lui suis reconnaissante.

LAMBERTHIER.

Comment?...

NINA, très tendrement.

N'est-ce pas lui qui a fait notre mariage?

LAMBERTHIER, s'asseyant à côté d'elle.

Nina...

NINA.

Jules!

LAMBERTHIER.

Voilà plus d'un an que nous sommes mariés, et c'est la première fois que vous m'adressez une parole un peu tendre.

NINA.

J'attendais l'occasion, mon ami.

Entre madame Capitaine, par la droite.

MADAME CAPITAINE.

Voilà les auteurs!

LAMBERTHIER, se levant.

Eh bien, qu'ils entrent.

Il va s'asseoir à son bureau.

MADAME CAPITAINE, au domestique.

Faites entrer.

Elle s'assied à côté de Nina, sur le canapé.

SCÈNE XII

MADAME CAPITAINE, NINA, LAMBERTHIER,
BERNACHE, BLANDUREL, MALTEBLOND.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Malteblond... Monsieur Blandurel... Monsieur Bernache...

Entrent les trois auteurs. — Bernache entre le dernier.

BERNACHE, à part.

Pourquoi m'a-t-on annoncé le troisième?

BLANDUREL et MALTEBLOND.

Cette chère madame Capitaine!...

Le domestique place un petit guéridon au milieu de la scène et avance trois sièges.

MADAME CAPITAINE.

Asseyez-vous, messieurs, asseyez-vous.

BERNACHE, à part.

Et moi, on ne me fait pas asseoir... Un pareil manque d'égards!... Moi qui ai fait deux cent soixante-quatre pièces!...

MALTEBLOND, bas.

Voyons, mon ami...

BERNACHE, bas.

Je ne suis pas votre ami... je suis votre collaborateur... ce n'est pas la même chose.

NINA.

C'est vous qui allez lire, monsieur Blandurel?

BERNACHE, s'avançant.

Non, ce n'est pas lui... Pourquoi serait-ce lui?... c'est moi qui vais lire.

LAMBERTHIER.

C'est bien... c'est bien... asseyez-vous...

Les trois auteurs s'asseyent.

BERNACHE, en s'installant au guéridon, à part.

Voilà ce que c'est!... Le mari de madame!... Des actrices millionnaires!...

MADAME CAPITAINE.

Eh bien, quand vous voudrez...

BERNACHE, à Blandurel.

Ah çà! est-ce que la vieille va assister?...

BLANDUREL, bas.

Mon ami, mon ami...

BERNACHE, à part.

Quel comité de lecture!

Il déroule son manuscrit.

LAMBERTHIER.

C'est une *Armide* à ce que l'on m'a dit?...

BERNACHE, agacé.

Oui, c'est une *Armide*... Pourquoi ne serait-ce pas une *Armide*?...

MADAME CAPITAINE, à Bernache.

Qu'est-ce que c'était au juste qu'*Armide*?

BERNACHE, à part.

Ah çà! est-ce qu'il va falloir lui faire un cours de littérature, à la vieille?...

NINA.

Marraine vous demande ce que c'était qu'*Armide*.

MADAME CAPITAINE.

Oui.

BERNACHE, nerveux, très rapidement, comme récitant une leçon.

C'était une magicienne qui demeurait à Damas, et qui séduisit, par ses charmes, Renaud, le plus renommé des chevaliers qui, sous les ordres de Godefroy de Bouillon, combattirent aux croisades.

MADAME CAPITAINE.

Et à quelle époque ça se passe-t-il ?

BERNACHE.

Mais à l'époque des croisades, sans doute !

MADAME CAPITAINE.

Les croisades... on avait des casques et des cuirasses... de la ferblanterie... Oh ! c'est bien usé... c'est bien sujet de pendule.

BERNACHE, se levant.

Si l'époque déplaît à madame, il est peut-être inutile...

Blandurel et Malteblond l'obligent à se rasseoir.

LAMBERTHIER.

Pas du tout, pas du tout !... Je suis un peu de l'avis de madame Capitaine... j'aurais préféré une Armide moderne... mais enfin lisez... lisez...

NINA.

Oui... lisez... lisez...

MADAME CAPITAINE.

Nous verrons bien... ce sera peut-être mieux que nous ne pensons.

Bernache se lève encore : regards suppliants de Malteblond et de Blandurel ; Bernache se rassied.

BERNACHE, lisant.

« *Armide*, opérette bouffe, en trois actes... personnages : Armide... » (A Nina.) Vous, naturellement, madame... (Continuant.) « Sidonie, confidente d'Armide... »

NINA.

Qui est-ce qui jouera Sidonie?

BERNACHE.

Nous avons pensé à Géraldine...

NINA.

Jamais de la vie!

BLANDUREL, conciliant.

Le rôle est peu important... nous ne prendrons pas Géraldine.

MALTEBLOND.

Nous prendrons n'importe qui... ce n'est rien du tout, le rôle... rien du tout.

LAMBERTHIER, NINA, MADAME CAPITAINE.

Bien... très bien... Continuez, monsieur Bernache.

BERNACHE, se contenant et continuant.

« Hidraot, magicien, roi de Damas... »

LAMBERTHIER.

Qui jouera Hidraot?

BERNACHE, avec décision.

C'est Brocart qui jouera Hidraot.

LAMBERTHIER.

Brocart... jamais de la vie!

BERNACHE, se contenant à peine.

Alors, vous ne voulez pas de Géraldine dans Sidonie?

TOUS LES TROIS.

Non... non... non...

BERNACHE, se levant et roulant son manuscrit.

Et vous ne voulez pas de Brocart dans Hidraot?

TOUS LES TROIS.

Non... non... non...

BERNACHE, furieux, éclatant.

Eh bien ! savez-vous qui jouera Hidraot ? savez-vous qui jouera Sidonie ?

Tout le monde se lève.

LAMBERTHIER et MADAME CAPITAINE, un peu étonnés.

Qu'est-ce qu'il y a ?

BERNACHE, éclatant, à Lamberthier.

C'est vous qui jouerez Hidraot ! (Désignant madame Capitaine.) C'est elle, la vieille, qui jouera Sidonie !... nous en ferons une duègne... Vous jouerez la pièce à vous trois... en famille !... Je couperai tous les autres rôles... ils feraient longueur... il n'y aura que vous... que vous !... Êtes-vous contents, maintenant ?... En famille !... en famille !... en famille !...

Il remonte, à gauche. — Blandurel et Malteblond cherchent à le calmer.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, ESCARBONNIER, puis BISCARA.

ESCARBONNIER, entrant.

Je suis nommé ! je suis nommé !

BERNACHE, à lui-même.

Avoir fait deux cent soixante-quatre pièces !...

ESCARBONNIER, à Nina.

Quand j'ai annoncé à M. le baron du Potard que vous chanteriez pour rien et que vous chanteriez *le Papier neuf*... il m'en a tendu un, de papier... et ce papier, c'était ma nomination de directeur... Je suis nommé !...

Il ' mbrasse.

LAMBERTHIER.

Eh bien ? eh bien ?...

BISCARA, entrant.

Me voilà, moi... je viens de chez la petite Zétulbé.

NINA.

Comment?...

BISCARA.

Oui... je suis allé une dernière fois chez elle, pour lui dire que je n'irais plus... Et j'ai eu plus de chance que les autres, moi : je l'ai vu ce mari qu'on ne voit jamais, je l'ai vu... et vous ne devineriez jamais qui c'est... Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille...

LAMBERTHIER.

Qui est-ce, voyons ?

BISCARA.

C'est votre secrétaire...

NINA, s'oubliant.

Alfred !

LAMBERTHIER.

Hé?...

NINA.

M. Alfred, je veux dire...

ESCARBONNIER, à part.

Elle est bonne, celle-là, elle est bonne!... (A Lambert-
thier.) Je ne vous en veux plus, vous savez...

MALTEBLOND.

Allons, allons, reprenons la lecture.

NINA, avec colère.

La lecture?... Il n'y a plus besoin de lecture... Je ne
jouerai plus jamais à Paris. Je vais à Vienne.

TOUT LE MONDE.

A Vienne!...

BERNACHE.

Et notre pièce?...

NINA.

Je ne la jouerai pas, votre pièce... Elle est absurde, votre pièce.

LAMBERTHIER.

Enfin! tu te décides...

NINA.

Oui, mon ami... Vite, une dépêche!

Lamberthier va écrire à son bureau.

ESCARBONNIER, bas, à Biscara.

Pourquoi tient-elle à aller à Vienne?

BISCARA, bas.

Le petit vicomte de Champ-d'Azur est nommé à l'ambassade.

ESCARBONNIER, riant.

Ah! bon!... ah! bien!... (A Lamberthier.) Je ne vous en veux plus, vous savez, je ne vous en veux plus du tout.

Entre le domestique.

LAMBERTHIER, qui a écrit une dépêche, au domestique.

Au télégraphe, tout de suite... (A Nina.) C'est pour Vienne... j'annonce tes débuts.

ESCARBONNIER.

Ses débuts, allons donc!... Ne parlez donc plus de débuts, mon cher... il me semble bien, à moi, que votre femme est arrivée.



FANNY LEAR

COMÉDIE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DU GYMNASE,
le 13 août 1868;

Reprise, au THÉÂTRE DU VAUDEVILLE, le 24 avril 1875,
et, au THÉÂTRE DE L'ODÉON, le 14 février 1889.

PERSONNAGES

	GYMNASE.	VAUDEVILLE.	ODÉON.
	1868	1875	1889
	MM.	MM.	MM.
LE MARQUIS DE NORIOLIS.	PUJOL.	PARADE.	PAUL MOUNET
BIRNHEIM.....	LANDROL.	DIEUDONNÉ.	COLOMBEY.
FRONDEVILLE.....	NERTANN.	BILHER.	DUMÉNY.
CALLIÈRES.....	POREL.	TRAIN.	CANDÉ.
RISLEY.....	FRANCÈS.	MUNIÉ.	CALMETTES.
BRÉDIF.....	LEFORT.	MICHEL.	DUPARC.
TURQUET.....	FRANCISQUE.	MOISSON.	NUMA.
UN DOMESTIQUE.....	VICTOR.	THIBAUT.	GAUTHIER.
PIERRE.....	ALPHONSE.	JACQUIER.	LALANNE.
	M ^{mes}	M ^{mes}	M ^{mes}
LA MARQUISE DE NORIOLIS ¹ .	PASCA.	PASCA.	TESSANDIER.
MARIE DE FRONDEVILLE..	PIERSON.	MASSIN.	SISOS.
GENEVIÈVE DE NORIOLIS.	MANVOY.	BARTET.	PANOT.
NIQUETTE.....	CHAUMONT.	RÉJANE.	LETURC.
MADAME BRÉDIF.....	ANGELO.	DERSON.	DHEURS.

De nos jours, à la campagne : — le premier, le deuxième, le troisième et le cinquième actes, au château de Frondeville; le quatrième, chez le marquis de Noriolis, au château des Roches-Blanches.

1. Le rôle de la marquise demande à être joué autant que possible dans le ton de la comédie. C'est ainsi que tout le troisième acte — l'entrée, le petit dialogue avec Birnheim, et la scène avec Frondeville sauf les dernières répliques — doit être dit, non seulement avec légèreté mais avec une sorte de bonne humeur et de gaieté. Il est nécessaire, en outre, de donner à la marquise de Noriolis un léger reste de l'accent anglais, mais avec une extrême mesure, en se gardant bien de toute exagération.

FANNY LEAR

ACTE PREMIER

Un salon. — Au fond, deux portes-fenêtres donnant sur le parc et séparées par une cheminée. — A droite, deux portes, la première communiquant avec la salle à manger. — Portes à gauche. — Table au milieu, canapé à gauche; petit guéridon à gauche, contre le mur.

SCÈNE PREMIÈRE

NIQUETTE, PIERRE, en train de préparer les tasses,
les liqueurs, etc., etc.

NIQUETTE, regardant à droite.

Eh bien, à la bonne heure!... il ne se gêne pas au dessert... Pourquoi ne lui prend-il pas la taille tout de suite et ne l'embrasse-t-il pas?... Et ce mari qui ne s'aperçoit de rien!... Imbécile!... tu ne vois donc pas que mon maître fait la cour à ta femme!... (Faisant un pas vers la droite.) Oh! mais... je vais... (Elle s'arrête.) Non, au fait... Pierre!...

PIERRE.

Mamz'elle Niquette?...

NIQUETTE.

Entrez dans la salle à manger et dites à monsieur qu'il y a ici quelqu'un... qu'il y a ici un monsieur qui désire lui parler... tout de suite.

PIERRE.

Mais c'est que... je n'en vois pas, moi, de monsieur...

NIQUETTE.

Vous n'en voyez pas ?

PIERRE.

Eh ! non...

NIQUETTE.

Eh bien, moi, je sais qu'il y en a un... et cela suffit...
et si vous ne vous dépêchez pas...

PIERRE.

Eh bien, j'y vais... mais, par exemple... si monsieur
se fâche, je lui dirai que c'est vous...

Il entre à droite.

SCÈNE II

NIQUETTE, seule.

Et s'il ne vient pas, tant pis pour lui... j'y vais
moi-même!... (Regardant à droite.) Mais non, je n'aurai
pas besoin... le voilà qui se lève... et qui vient.
(Redescendant et croisant les bras.) Et maintenant, nous
allons voir!...

Entre Frondeville.

SCÈNE III

FRONDEVILLE, NIQUETTE.

FRONDEVILLE, cherchant des yeux.

Eh bien!...

NIQUETTE, à part.

Nous allons voir!...

FRONDEVILLE.

Ce monsieur?...

NIQUETTE.

Ce monsieur... c'est moi.

FRONDEVILLE.

Vous?

NIQUETTE.

Et ce que j'ai à vous dire, c'est que les choses ne peuvent pas durer comme ça.

FRONDEVILLE.

Niquette!...

NIQUETTE.

Cette madame Brédif...

FRONDEVILLE, furieux.

Mademoiselle Niquette!...

NIQUETTE.

C'est cela, battez-moi!

FRONDEVILLE, se calmant.

Non, mademoiselle Niquette, je ne vous battrai pas... et j'espère que cette preuve de patience me sera comptée.

NIQUETTE.

Ah! moi qui refuse de me laisser embrasser!...

FRONDEVILLE.

Par qui donc?

NIQUETTE.

Par ce monsieur... votre ami... qui est ici depuis deux jours.

FRONDEVILLE.

Birnheim!... il vous a embrassée?

NIQUETTE.

Il a essayé... de toutes ses forces... Parce qu'il n'a

plus de cheveux sur le dessus, vous ne vous méfiez pas de lui, mais je vous préviens que c'est un homme avec lequel il n'y a plus de sécurité dans les corridors.

FRONDEVILLE, riant.

Qu'est-ce que vous me dites là, Niquette?...

NIQUETTE.

Vous riez?... vous ne ririez pas si cette madame Brédif n'était pas ici.

FRONDEVILLE.

Niquette!... madame Brédif est une personne dont vous ne devez pas vous occuper... si ce n'est pour obéir quand elle vous donne un ordre. (Mouvement de Niquette, comme si les larmes lui venaient aux yeux. Frondeville continue d'une voix plus douce.) Nous sommes au temps de la moisson, Niquette.

NIQUETTE.

Eh bien?...

FRONDEVILLE.

Eh bien, monsieur Brédif, receveur particulier et propriétaire à Nizerolles, a désiré voir fonctionner mes moissonneuses...

NIQUETTE.

Comment, monsieur?...

FRONDEVILLE.

A vapeur, Niquette, mes moissonneuses à vapeur... Alors, il est venu passer quatre ou cinq jours au château.

NIQUETTE.

Avec sa femme...

FRONDEVILLE.

Avec sa femme.

NIQUETTE.

Quatre ou cinq jours seulement ?

FRONDEVILLE.

Pas davantage.

NIQUETTE, pleurnichant.

Alors, si vous étiez un bon maître, vous me permettriez d'aller passer ces quatre ou cinq jours chez mes parents.

FRONDEVILLE.

Chez votre tante Machut ?

NIQUETTE.

Non, j'ai d'autres parents.

FRONDEVILLE, étonné.

Où ça donc ?

NIQUETTE, avec un sanglot.

Rue Vivienne !...

FRONDEVILLE.

A Paris... (Signe de Niquette.) Vous avez envie d'aller à Paris ?

NIQUETTE.

Pourquoi pas ?... L'ami de monsieur me l'a bien dit, ce matin, dans le corridor, que je n'étais pas faite pour moisir en province, et que, s'il n'était pas, lui, fâché avec son père parce qu'il a mangé trop d'argent avec les femmes...

FRONDEVILLE.

Et notre innocence, Niquette, et notre innocence !... Allons bonsoir, Niquette, il me semble que j'ai assez causé avec le monsieur. ~~Je~~ que je puis aller, maintenant...

NIQUETTE.

Ce n'est pas la peine, monsieur, voici madame Brédif

avec ces deux messieurs... Pas de danger qu'elle vous perde de vue un instant!...

Entrent madame Brédif au bras de Birnheim, et Brédif. — Entre en même temps Pierre, apportant le café.

SCÈNE IV

LES MÊMES, BIRNHEIM, BRÉDIF,
MADAME BRÉDIF.

MADAME BRÉDIF, en riant.

Eh bien, ce monsieur?...

NIQUETTE, en remontant.

Il vient de partir, madame.

Elle sort à gauche.

FRONDEVILLE.

Oui, en effet, il vient de...

MADAME BRÉDIF.

Nous vous demandons bien pardon de ne pas avoir attendu votre retour... (Montrant son mari.) mais vous savez que nous avons une visite à faire, monsieur Brédif et moi.

Elle va à la table et verse le café dans les tasses.

FRONDEVILLE.

Décidément, vous tenez à aller ce soir même aux Roches-Blanches?

BRÉDIF.

Je vous assure que nous ne pouvons pas faire autrement... Madame de Noriolis s'est conduite avec nous d'une façon plus que gracieuse... Il y a une quinzaine de jours... madame Brédif quêtait à Nizerolles pour l'œuvre des Pieuses Consolations.

FRONDEVILLE, s'inclinant devant madame Brédif qui lui offre son café.

Voyez-vous ça!...

MADAME BRÉDIF, avec une révérence.

Mais!...

BRÉDIF.

Et tout de suite madame de Noriolis a envoyé mille francs enveloppés dans une petite lettre très gentille... Cela vaut bien que nous fassions une visite le jour même de notre arrivée ici.

Entre Pierre, par le fond à gauche.

PIERRE.

La voiture est avancée, monsieur.

BRÉDIF.

Merci.

Pierre s'en va.

FRONDEVILLE.

Eh bien, si vous avez plus de bonheur que les autres, et si on vous laisse pénétrer aux Roches-Blanches, vous ferez bien plaisir aux gens du pays en les renseignant sur ce qui se passe au château.

BRÉDIF.

Comment, si on nous laisse pénétrer?...

FRONDEVILLE.

La vérité est que l'on n'y entre pas très facilement. Et moi-même, après deux tentatives, j'ai été obligé d'y renoncer.

MADAME BRÉDIF.

Ah çà! mais c'est donc un château d'Anne Radcliffe, ce château!...

FRONDEVILLE, sinistre.

Voulez-vous que je vous raconte ce que m'a raconté l'apothicaire?

BRÉDIF.

Quel apothicaire?

FRONDEVILLE.

Bidard... l'apothicaire des Charmerettes, notre apothicaire à nous...

MADAME BRÉDIF.

Racontez, je veux bien.

FRONDEVILLE.

Il y a quelque temps, Bidard eut à porter de la camomille au château : il marcha derrière le domestique, sans faire de bruit, et put se faufiler ainsi, avec sa camomille, jusqu'à un petit salon, au premier étage. Là, il entendit des cris, comme d'une femme et d'un vieillard qui étaient en train de se disputer... il supposa que c'était le marquis et la marquise...

MADAME BRÉDIF, à Frondeville.

Est-ce qu'il faut longtemps pour aller aux Roches-Blanches?

FRONDEVILLE, en riant.

Cinq minutes pour aller, cinq pour revenir... donc...

Il regarde sa montre. — Entre Niquette.

NIQUETTE.

Monsieur, c'est le garde. Il vient pour les ordres.

FRONDEVILLE.

Ah! oui, je l'avais demandé... (A Birnheim et à Brédif.)
Vous chassez demain matin, tous les deux?

BIRNHEIM.

Je crois bien, que nous chassons!...

FRONDEVILLE, à Niquette.

Eh bien, qu'il attende... (A Brédif.) Vous lui parlerez à votre retour... il n'attendra pas longtemps...

MADAME BRÉDIF.

Vraiment, vous croyez qu'on ne nous laissera pas?...

FRONDEVILLE.

Nous verrons bien.

Il fait un pas pour sortir avec elle.

MADAME BRÉDIF.

Restez, restez!...

FRONDEVILLE.

Mais pas du tout! je veux vous mettre en voiture.

BRÉDIF.

A tout à l'heure, monsieur.

BIRNHEIM.

A tout à l'heure...

Il remonte avec Frondeville, Brédif, madame Brédif; Niquette rentre par la gauche, apportant un petit cabaret. — Quand Frondeville, Brédif et madame Brédif sont sortis, Birnheim se retourne, voit Niquette : celle-ci range ses verres sans avoir l'air de rien. Birnheim redescend et la prend par la taille.

SCÈNE V

BIRNHEIM, NIQUETTE.

BIRNHEIM.

Qu'est-ce que vous apportez là, Niquette de mon cœur?

NIQUETTE.

Eh bien, monsieur, eh bien!... (Le regardant, pendant qu'il se verse un petit verre.) Si c'est Dieu possible!... fâché avec son père... à cet âge-là!... Toute la vie, alors...

BIRNHEIM, après avoir bu.

Bon, ça...

NIQUETTE.

Comme cela, monsieur pense que je ferais bien d'aller à Paris?

BIRNHEIM.

Je crois bien, Niquette!...

NIQUETTE.

Moi aussi, monsieur...

BIRNHEIM.

Eh bien, alors?...

NIQUETTE.

Je sais bien que mon maître est marié... il est marié, mon maître... mais, comme il vit séparé de sa femme, comme madame est à Paris, tandis que monsieur est ici, aux Charmerettes... c'est absolument comme s'il ne l'était pas, marié; et alors...

BIRNHEIM.

Et alors?...

NIQUETTE.

Et alors... c'est comme si, moi, censément, je me trouvais en condition chez un garçon... Je ne peux pas supporter ça, monsieur, je ne peux pas, je ne peux pas.

BIRNHEIM.

O candeur!... ô vertu!...

NIQUETTE.

Voilà pourquoi je veux aller à Paris.

BIRNHEIM, avec feu.

Eh bien, Niquette...

NIQUETTE.

Eh bien, monsieur?... (Frondeville parait au fond.) Ah!

Elle se sauve, par la droite.

SCÈNE VI

BIRNHEIM, FRONDEVILLE.

FRONDEVILLE.

Et c'est ainsi, monsieur, que vous nous récompensez de notre hospitalité!

BIRNHEIM.

C'est pas moi, c'est elle...

Il s'assied à la table et il boit.

FRONDEVILLE.

Mais qu'est-ce que tu veux que je réponde à ton père, malheureux, si même chez moi, à la campagne, tu te conduis de cette façon-là!

BIRNHEIM.

Ah! il t'a écrit, papa?...

FRONDEVILLE.

Oui, il m'a écrit... j'ai reçu la lettre il y a une heure... je ne pouvais pas t'en parler devant les Brédif...

Il s'assied sur le canapé.

BIRNHEIM.

Et il n'est pas content, papa?

FRONDEVILLE.

Non, pas content.

BIRNHEIM.

Ah!

Il boit.

FRONDEVILLE.

Il est furieux, même...

BIRNHEIM.

Eh bien, il a tort...

FRONDEVILLE.

J'en suis persuadé, quant à moi...

BIRNHEIM.

Oui, il a tort... il ne veut pas tenir compte des circonstances... voilà son tort... Il me dit toujours de suivre son exemple; il veut que je fasse comme il a fait, lui... je te demande un peu si c'est la même chose... Papa, je ne le lui reproche pas, bien entendu, mais enfin papa avait un père qui n'avait pas le sou; moi, j'ai un père qui a dix millions.

FRONDEVILLE.

Cela fait une différence.

BIRNHEIM.

Voilà ce qu'il ne veut pas comprendre... et pour quelques malheureux cent mille francs... Et puis j'ai une théorie, moi, c'est que la vie tout entière d'un homme dépend de la première femme que cet homme a rencontrée... Eh bien, voilà où papa a eu de la veine : il est tombé sur une femme admirable... il est tombé sur maman... Moi, je suis tombé sur...

FRONDEVILLE.

Fanny Lear!

BIRNHEIM.

Oui, Fanny Lear... Et si je suis tombé sur celle-là, c'est la faute à papa. (Stupéfaction de Frondeville.) Certainement : si papa ne m'avait pas envoyé à Londres pour étudier la haute banque, je ne serais pas allé à Drury-Lane le jour même de mon arrivée... et si je n'étais pas allé à Drury-Lane...

FRONDEVILLE.

Tu n'aurais pas vu Fanny Lear qui, ce soir-là, y jouait la comédie.

BIRNHEIM.

Oui... Elle avait dix-huit ans alors... et elle jouait

Nérissa dans le *Marchand de Venise*... Nérissa, la suivante de Portia... Tu te rappelles?

FRONDEVILLE.

Faiblement.

BIRNHEIM.

Elle jouait Nérissa, et elle disait : « Aoh!... » Ce qu'elle disait en anglais veut dire en français que le véritable bonheur est dans la médiocrité... Cette phrase me perdit, mon ami. Il me sembla que ce n'était pas Nérissa qui venait de parler, mais bien Fanny Lear elle-même, et que cette phrase était un programme; j'entrevis le rêve de ma vie : un amour grand comme le monde, dans un cottage grand comme la main, avec des sandwiches et du thé... Dix minutes après, Nérissa recevait un billet de moi, et au bout d'une année... Ah! j'ai adoré bien des femmes, à Paris, n'est-ce pas? J'en ai tant adoré que c'est tout au plus si je me rappelle les noms...

FRONDEVILLE.

Papa se les rappelle, lui...

BIRNHEIM.

Eh bien, toutes ces femmes-là, mon ami, je ne le leur aurais pas dit, à elles, mais je puis te le dire à toi, toutes ces femmes-là, c'était bien la même chose que Fanny Lear, si tu veux... mais ce n'était pas ça...

FRONDEVILLE.

Toutes lui ressemblaient, ce n'était jamais elle!...

BIRNHEIM.

Deux cent mille francs en huit mois!...

FRONDEVILLE.

Ça allait bien...

BIRNHEIM.

Ça n'allait pas mal; malheureusement, au bout de

ces huit mois, papa, trouvant que j'avais décidément une singulière façon de comprendre la haute banque, vint lui-même me chercher à Londres... il me prit par le bras et me ramena jusqu'à Paris... sans me lâcher.

FRONDEVILLE.

Et à Paris?...

BIRNHEIM.

A Paris, il m'a lâché. Alors, j'ai emprunté de l'argent et je suis retourné à Londres... En y arrivant, j'ai appris que Fanny Lear venait d'en partir pour aller faire, avec je ne sais quel lord follement riche, lord Elpheston, je crois, un petit voyage sur le continent... et voilà!

FRONDEVILLE.

Et nous l'aimons toujours?

BIRNHEIM, avec énergie.

Ah! non, par exemple!... et rien qu'à l'idée que je pourrais me retrouver en face d'elle, j'éprouve une terreur, vois-tu, mais une terreur!... (Il boit.) Tu vois...

FRONDEVILLE, en riant. Il se lève.

Rassure-toi, elle n'est pas là.

BIRNHEIM.

Non, je ne l'aime plus!... (Avec mélancolie.) Je suis guéri, mais j'ai gardé la balle... elle est là, et de temps en temps encore je la sens.

FRONDEVILLE.

Les jours de pluie. .

BIRNHEIM.

Et tant qu'elle sera là, la balle, je ne pourrai rien faire... Voilà encore une chose que papa ne veut pas comprendre.

FRONDEVILLE.

Il ne comprend rien, papa!...

BIRNHEIM.

Ah! si!... il paraît que dans les affaires... mais excepté ça!...

SCÈNE VII

LES MÊMES, MONSIEUR et MADAME BRÉDIF,
puis NIQUETTE et TURQUET.

MADAME BRÉDIF.

Et nous voilà, nous!

FRONDEVILLE, regardant sa montre en riant.

Douze minutes... la conversation n'a pas été bien longue, il paraît...

BRÉDIF.

Pas de conversation du tout : vous aviez raison, parfaitement raison.

BIRNHEIM.

On ne vous a pas laissé entrer...

MADAME BRÉDIF, s'asseyant sur le canapé.

Si fait, on a nous laissé entrer... mais nous n'avons vu ni monsieur ni madame... Nous avons été reçus par un personnage fort cérémonieux, un médecin, à ce qu'il nous a semblé... il nous a dit que monsieur le marquis était souffrant, que madame la marquise ne pouvait pas le quitter... beaucoup de politesses avec cela...

FRONDEVILLE.

Et vous avez été tout doucement poussés vers la porte...

BRÉDIF.

Justement!

FRONDEVILLE.

Tout à fait comme moi... Le même médecin, les mêmes politesses... et la même porte...

BRÉDIF.

Mais qu'est-ce qu'ils peuvent faire là dedans?...

BIRNHEIM.

De la fausse monnaie, peut-être.

BRÉDIF.

Croyez-vous?... moi qui suis receveur particulier...

BIRNHEIM.

Alors, méfiez-vous!... Il va y avoir un déluge de pièces de quarante sous...

Entre par le fond, à droite, Niquette avec le garde.

NIQUETTE.

Monsieur... voilà Turquet...

FRONDEVILLE.

Ah! c'est bien... entrez, Turquet, entrez!

TURQUET.

Serviteurs, messieurs, mesdames...

FRONDEVILLE, s'asseyant sur le canapé.

Bonjour, Turquet... ces messieurs veulent chasser demain matin...

TURQUET.

C'est bien, monsieur le comte!

FRONDEVILLE.

Il faut leur faire faire une jolie chasse...

TURQUET.

Si ces messieurs veulent, je les attendrai demain

aux Basserons... j'y ai vu beaucoup de perdreaux ce matin.

BIRNHEIM.

Va pour les Basserons.

TURQUET.

J'attendrai ces messieurs avec les rabatteurs.

FRONDEVILLE.

Mais ces messieurs, comment trouveront-ils?... il faudrait leur expliquer un peu...

TURQUET.

Oh! cela, c'est bien simple... il faudra prendre d'abord par le sentier à gauche... et puis... Quand je dis que c'est bien simple... ça serait bien simple sur la terrasse du parc, parce que je vous montrerais le pays, mais ici...

BIRNHEIM.

Allons sur la terrasse... Venez-vous, monsieur?...

BRÉDIF.

Mais certainement!

Ils sortent tous les trois, par le fond, à gauche.

NIQUETTE, à part.

Et ce mari, ce mari qui s'en va!...

SCÈNE VIII

FRONDEVILLE, MADAME BRÉDIF,
NIQUETTE.

Jeu de scène. — Niquette, qui avait pris les tasses et les a mises sur le plateau pour les emporter, les reprend sur le plateau et les replace où elles étaient, tout en observant Frondeville et madame Brédif.

FRONDEVILLE, à part.

Ah ça! qu'est-ce qu'elle fait? (Haut.) Niquette!...

NIQUETTE.

Monsieur?...

FRONDEVILLE.

Qu'est-ce que vous faites là?...

NIQUETTE.

Je mets les tasses sur le plateau pour les emporter.

FRONDEVILLE.

Mais non, vous faites justement le contraire... Voilà les tasses et voilà le plateau... maintenant, il n'y a plus qu'à le prendre, ce plateau...

NIQUETTE, bas.

Oh! Monsieur... Monsieur...

Elle prend le plateau et sort.

SCÈNE IX

FRONDEVILLE, MADAME BRÉDIF.

FRONDEVILLE.

Qu'est-ce que vous avez à rire?

MADAME BRÉDIF.

Rien!...

FRONDEVILLE.

Ah!...

MADAME BRÉDIF.

Vous savez que je ne suis pas du tout fâchée de me trouver seule avec vous pendant un instant?...

FRONDEVILLE.

Croyez bien que de mon côté...

MADAME BRÉDIF.

Parce que je suis furieuse...

FRONDEVILLE.

C'est pour cela!...

MADAME BRÉDIF.

Il y a une recette générale qui est vacante...

FRONDEVILLE.

Vous me l'avez écrit...

MADAME BRÉDIF.

Oui, je vous l'ai écrit... et deux fois encore... en vous priant d'écrire, vous, au ministre qui est votre ami...

FRONDEVILLE.

Mais, chère madame, vous n'y pensez pas!...

MADAME BRÉDIF.

A quoi est-ce que je ne pense pas?...

FRONDEVILLE.

A Albi, cette recette générale, à Albi!... et savez-vous combien il y a de kilomètres d'ici à Albi?...

MADAME BRÉDIF.

Non, mais je ne vois pas...

FRONDEVILLE.

Six cent quarante.

MADAME BRÉDIF.

Quand il y en aurait le double!...

FRONDEVILLE.

Et le peu de crédit que je puis avoir, je m'en servais pour qu'on vous envoyât à six cent quarante kilomètres de moi, de moi qui vous adore!...

MADAME BRÉDIF.

Qu'est-ce que cela fait?

FRONDEVILLE.

Comment, qu'est-ce que cela fait?

MADAME BRÉDIF.

On s'écrit!

FRONDEVILLE.

Pas la même chose...

MADAME BRÉDIF.

Ainsi, toutes ces belles protestations, ces offres de service...

FRONDEVILLE.

Étaient réelles, je vous assure... mais vous envoyer à Albi, quand, à Nizerolles, même, à deux pas d'ici, je vous trouve trop éloignée de moi... non... c'est impossible!... J'avais rêvé autre chose.

MADAME BRÉDIF.

Et quoi donc?

FRONDEVILLE.

Ici même... aux Charmerettes, il y a un percepteur... un excellent homme, qui s'en irait très volontiers, s'il trouvait une meilleure place; la perception serait vacante alors...

MADAME BRÉDIF.

Percepteur... aux Charmerettes?

FRONDEVILLE.

Quatorze cents francs d'appointements...

MADAME BRÉDIF.

Quatorze cents francs!

FRONDEVILLE.

Et mon cœur...

MADAME BRÉDIF.

Vous allez vous dépêcher d'écrire au ministre.

FRONDEVILLE.

Et mon cœur!

MADAME BRÉDIF.

Au ministre, tout de suite... je le veux!

FRONDEVILLE.

Eh bien, oui, j'écrirai... mais, là, voyons, songez qu'en consentant à me séparer de vous, je fais un sacrifice énorme et que cet énorme sacrifice mérite bien...

Il lui prend les deux mains et les couvre de baisers.

MADAME BRÉDIF.

Très imprudent, ce que vous faites là!...

FRONDEVILLE, continuant les baisers.

Pourquoi ça?

MADAME BRÉDIF.

Vous aurez bien plus de regrets... Eh! oui, bien plus de regrets encore... quand je serai là-bas, à Albi, à six cents... et je ne sais combien de kilomètres...

FRONDEVILLE, de même.

C'est ce que je me dis...

MADAME BRÉDIF.

Eh bien?...

FRONDEVILLE.

Mais j'ai beau me le dire... voilà comme je suis, moi... une fois que j'ai pris mon parti d'avoir des regrets, j'aime autant en avoir beaucoup.

MADAME BRÉDIF, se levant.

Et puis, faites attention, si monsieur Brédif...

Ici on entend la voix de Brédif, criant au fond du parc.

LA VOIX.

Oh! oh! oh!

FANNY LEAR.

MADAME BRÉDIF.

Qu'est-ce que c'est cela?...

LA VOIX.

Oh! oh! oh!

FRONDEVILLE.

Je sais ce que c'est... Il y a au fond du parc un écho très remarquable... je l'ai fait entendre à Birnheim hier, et aujourd'hui Birnheim en fait les honneurs à votre mari.

MADAME BRÉDIF.

Un écho?

LA VOIX.

Oh! oh! oh!...

FRONDEVILLE.

Et votre mari est en train de faire parler l'écho... là-bas, au fond du parc...

LA VOIX.

Oh! oh! oh!...

FRONDEVILLE.

Là-bas... tout là-bas... très loin de nous!...

LA VOIX.

Oh! oh! oh!

FRONDEVILLE.

Et tant que nous entendrons l'écho...

Il lui prend les mains.

LA VOIX, d'un ton brusque.

Oh! oh!

Frayeur de madame Brédif.

FRONDEVILLE, la rassurant.

Et tant que nous entendrons l'écho...

ADAME BRÉDIF.

Vous écrirez?

FRONDEVILLE.

Oui.

MADAME BRÉDIF.

Quand écrirez-vous ?

FRONDEVILLE.

Mais... bientôt...

MADAME BRÉDIF.

Demain ?

FRONDEVILLE.

Oui... là... demain...

MADAME BRÉDIF.

Vous savez ce qu'il faut dire ?...

FRONDEVILLE.

A peu près...

MADAME BRÉDIF.

Monsieur Louis-Charles Brédif... âgé de trente-cinq ans...

FRONDEVILLE.

Cheveux blonds... taille ?...

MADAME BRÉDIF.

Soyez sérieux... Employé au ministère des finances pendant cinq ans...

FRONDEVILLE.

Bon !

MADAME BRÉDIF.

M'épouse en avril 1863...

FRONDEVILLE.

Bien...

MADAME BRÉDIF.

Est nommé receveur particulier...

FANNY LEAR.

FRONDEVILLE.

Trois mois après?...

MADAME BRÉDIF.

Non, quatre!...

FRONDEVILLE.

Ah!

MADAME BRÉDIF.

Désire être nommé receveur général...

FRONDEVILLE, amèrement.

A Albi!...

MADAME BRÉDIF.

A Albi...

FRONDEVILLE.

Enfin!...

MADAME BRÉDIF.

Vous écrirez?

FRONDEVILLE.

J'écrirai.

MADAME BRÉDIF.

Demain matin?

FRONDEVILLE.

Demain matin.

MADAME BRÉDIF.

Chut!...

Entrent Birnheim et Brédif.

SCÈNE X

LES MÊMES, BIRNHEIM, BRÉDIF.

BRÉDIF.

Eh bien, savez-vous quelque chose?... Monsieur vous a-t-il donné quelques renseignements?

MADAME BRÉDIF.

Sur quoi?

BRÉDIF.

Comment, sur quoi?... faut-il être sorcier pour deviner qu'une fois seule avec monsieur, vous vous êtes dépêchée de lui parler des Noriolis?

MADAME BRÉDIF.

Ah! en effet...

BRÉDIF.

Et monsieur vous disait?...

MADAME BRÉDIF.

Mais...

FRONDEVILLE.

J'étais en train de dire à madame le peu que je sais... Je me rappelle avoir vu les deux Noriolis, le fils et le père, il y a une quinzaine d'années... le père était déjà un beau vieillard, criblé de dettes de la tête aux pieds. Quant au fils, quelques mois après le jour où je le vis pour la première fois, il liquida en se brûlant la cervelle...

BIRNHEIM.

Pour les femmes, n'est-ce pas?... tout cela pour les femmes?...

FRONDEVILLE.

Te voilà content, toi!

BIRNHEIM.

Je me souviens très bien de l'avoir vu, le vieux Noriolis, à l'Opéra, dans le foyer de la danse; j'étais tout petit, moi, alors... Continue, mon ami!...

FRONDEVILLE.

L'histoire ici tourne à la légende... Après la mort de son fils, le vieux Noriolis disparaît... On le suit pendant quelque temps à Londres, perdu dans la plus

basse misère... Il y a six mois, on apprit que le château de la famille venait d'être racheté, que le vieux marquis n'était pas mort, qu'il avait épousé, à Londres, une femme très riche, et qu'il allait revenir aux Roches-Blanches. En effet, il y revint avec sa femme.

MADAME BRÉDIF.

Mais le marquis et la marquise ne sont pas seuls au château ; n'y a-t-il pas une jeune fille?...

FRONDEVILLE.

C'est la fille de celui qui s'est tué. Quant à elle, madame de Frondeville pourrait vous en parler mieux que je ne vous en parlerai moi-même.

MADAME BRÉDIF.

Madame de...?

FRONDEVILLE.

Oui, ma femme. Mademoiselle de Noriolis avait été élevée dans un couvent, par charité. Quand elle eut dix-huit ans, madame de Frondeville, qui était seule, eut envie de la prendre avec elle ; s'autorisant du droit que lui pouvaient donner les relations qui avaient toujours existé entre les deux familles, elle fit les démarches nécessaires, et ce qu'elle demandait lui fut accordé : mademoiselle de Noriolis vint vivre près d'elle... Mais, il y a environ six semaines, madame de Frondeville m'écrivit que le vieux marquis redemandait sa petite-fille, et que cela lui faisait, à elle, beaucoup de peine... Elle fut cependant bien obligée de la laisser partir... Maintenant, vous en savez autant que moi... Voulez-vous que je sonne pour que l'on nous donne le thé?...

MADAME BRÉDIF, se levant.

Je vous remercie, quant à moi... deux heures de voiture ce matin, pour venir de Nizerolles ici... et il est onze heures déjà!...

BRÉDIF.

Comment! onze heures... et... (A Birnheim.) Et à quelle heure m'avez-vous dit qu'il fallait nous lever demain?...

BIRNHEIM.

A quatre heures du matin.

FRONDEVILLE.

Pourquoi faire? grands dieux!

BIRNHEIM.

Eh bien, mais... et cette chasse?...

FRONDEVILLE.

Ardeur de Parisien... cela passera. (A madame Brédif.) Sérieusement, vous ne voulez pas prendre une tasse?...

MADAME BRÉDIF.

Sérieusement, je tombe de sommeil. Venez-vous, monsieur Brédif?

BRÉDIF.

Je viens, chère amie. (A Frondeville.) J'avais une signature à vous demander, pour ces vingt mille francs que vous désirez envoyer à madame de Frondeville...

FRONDEVILLE.

Eh bien... demain...

BRÉDIF.

Vous savez que madame de Frondeville a déjà reçu les cinquante mille francs auxquels elle a droit.

FRONDEVILLE.

Je sais... je sais... mais, nos revenus ayant été cette année un peu plus considérables, je trouve assez juste...

BRÉDIF.

Ah!...

MADAME BRÉDIF.

Voilà qui est très bien. Tâchez de vous rappeler

cela, monsieur Brédif, afin de vous conduire de la même façon si jamais l'occasion se présente.

BRÉDIF.

Ah çà!... que dites-vous?...

MADAME BRÉDIF.

Allons, bonsoir, messieurs, bonsoir...

FRONDEVILLE, BIRNHEIM.

Bonsoir, madame.

Sortent M. et madame Brédif.

SCÈNE XI

BIRNHEIM, FRONDEVILLE.

BIRNHEIM.

Dis donc, toi...

FRONDEVILLE.

Après?

BIRNHEIM.

Madame Brédif?...

FRONDEVILLE.

Eh bien?

BIRNHEIM.

Rien.

FRONDEVILLE.

Du thé?...

BIRNHEIM.

Non, pas de thé, mon lit.

Il fait quelques pas vers la gauche.

FRONDEVILLE, allant s'asseoir sur le canapé.

Tâche au moins de ne pas faire trop de bruit en te levant à quatre heures du matin.

BIRNHEIM.

Sois tranquille... Bonsoir.

FRONDEVILLE.

Bonsoir.

BIRNHEIM, redescendant.

Tu disais tout à l'heure, à propos de la petite Noriolis, que madame de Frondeville t'avait écrit... Vous vous écrivez donc ?

FRONDEVILLE.

Très souvent.

BIRNHEIM.

Et cet argent que tu lui envoies... Très beau cela, entre ennemis...

FRONDEVILLE.

Nous sommes les meilleurs amis du monde.

BIRNHEIM.

Ah!... (Quelques pas encore vers la gauche.) Je la voyais assez souvent, madame de Frondeville, à Paris.

FRONDEVILLE.

Et tu avais raison... c'est une des meilleures femmes qui existent, et une des plus spirituelles, ce qui ne gâte rien.

BIRNHEIM.

Toutes les fois que j'allais la voir, elle me donnait des conseils excellents !

FRONDEVILLE.

Tu les suivais ?

BIRNHEIM.

Non... Bonsoir...

FRONDEVILLE.

Bonsoir.

BIRNHEIM, revenant et s'asseyant sur le canapé.

Je ne les suivais pas... mais cela ne fait rien... Quand j'avais causé avec elle, il y a une chose que je ne pouvais m'empêcher de me dire...

FRONDEVILLE.

Quelle chose?

BIRNHEIM.

C'est que si, moi, j'avais le bonheur... non, le malheur... enfin, si j'étais séparé d'une femme comme celle-là, je me dépêcherais de revenir à elle.

FRONDEVILLE.

Sans doute, sans doute... mais c'est impossible.

BIRNHEIM.

Ah!

FRONDEVILLE.

Tout à fait impossible.

BIRNHEIM.

De ton côté, les torts?...

FRONDEVILLE.

Naturellement.

BIRNHEIM.

Graves?...

FRONDEVILLE.

Très graves.

BIRNHEIM.

Qu'est-ce que tu as à rire?

FRONDEVILLE.

C'est que... je me souviens... et...

BIRNHEIM.

Est-ce qu'on peut te demander?... si on ne peut pas, tu sais...

Il fait mine de s'en aller.

FRONDEVILLE.

Oh! toi!...

BIRNHEIM.

Dis, alors...

FRONDEVILLE.

Une discussion... en sortant d'un bal dans lequel elle avait eu un succès que j'avais trouvé mérité. Cette discussion commença dans la voiture... elle continua dans sa chambre, où je l'avais suivie un peu malgré elle... Et à la fin de cette discussion...

BIRNHEIM.

Eh bien?...

FRONDEVILLE.

Ah!...

BIRNHEIM.

Dis donc...

FRONDEVILLE.

Que veux-tu que je te dise?... un mouvement de colère folle... malgré moi, ma main...

BIRNHEIM, stupéfait.

Tu l'as?...

FRONDEVILLE.

Oui.

BIRNHEIM.

Oh!

FRONDEVILLE.

Voilà!...

BIRNHEIM, froidement.

Il y a des femmes que cela a rendues amoureuses...

FRONDEVILLE.

Après je suis sorti de la chambre, je suis sorti de

l'hôtel, je suis sorti de Paris... et je suis venu me cacher ici.

BIRNHEIM.

Et... tu ne t'y ennues pas, ici?

FRONDEVILLE, se levant.

Peuh! les premiers mois ont été durs... mais maintenant, c'est une existence à laquelle on se fait parfaitement... au bout d'un an ou deux... tu verras ça!

BIRNHEIM.

Comment, je verrai ça?

FRONDEVILLE.

Mais j'espère bien te garder jusqu'à ce que ton père se soit calmé, mon pauvre ami, et j'ai tout lieu de croire que je te garderai longtemps...

BIRNHEIM, se levant.

Ah! s'il n'y avait que papa... mais il y a maman aussi, et elle est pour moi, maman... Allons, bonsoir...

FRONDEVILLE.

Bonsoir.

BIRNHEIM.

Ce que tu me racontais tout à l'heure... Je me rappelle qu'avec Fanny Lear...

FRONDEVILLE.

Encore Fanny Lear!...

BIRNHEIM.

Laisse donc, laisse donc... Je me rappelle qu'avec Fanny Lear il m'est arrivé une aventure absolument pareille... seulement, ce n'est pas moi qui... Là... tu vois qu'à cela près, c'était exactement la même chose... Bonsoir.

FRONDEVILLE.

Bonsoir.

BIRNHEIM. Il s'arrête.

Non! décidément, bonsoir!...

Il sort par la seconde porte de gauche.

SCÈNE XII

FRONDEVILLE, puis NIQUETTE.

FRONDEVILLE.

Que le diable l'emporte, lui, d'être venu comme cela me parler de ma femme, et me faire penser... (Voix dans la coulisse. Entre Niquette effarée.) Qu'est-ce que c'est?

NIQUETTE.

C'est votre ami, monsieur...

FRONDEVILLE.

Ah! oui... dans les corridors... cela ne vous serait pas arrivé, si vous étiez remontée dans votre chambre.

NIQUETTE, prêtant l'oreille.

Est-ce que vous n'entendez pas, monsieur?

FRONDEVILLE.

Si fait!

NIQUETTE.

C'est une voiture... Vous attendez donc encore quelqu'un?

FRONDEVILLE.

Je n'attends personne!

NIQUETTE, allant au fond, à droite.

C'est pourtant bien ici!...

Entre une dame en costume de voyage.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LA DAME.

LA DAME.

Enfin, j'y suis!...

Elle relève son voile.

FRONDEVILLE.

Vous, madame, c'est vous!...

LA DAME.

Eh bien ! oui, c'est moi!...

FRONDEVILLE.

Vous ici?... est-ce que?... Je vous en prie, parlez!

LA DAME.

Ah ! monsieur... six kilomètres depuis la gare... six kilomètres dans une voiture abominable... quelque chose comme une petite charrette...

FRONDEVILLE.

Mais, au moins...

LA DAME.

Oh ! pas de questions... une chambre... Je présume que vous pouvez bien me donner une chambre?... le reste à demain!...

FRONDEVILLE.

Oui, mais... il m'est impossible de ne pas vous prier de répondre au moins à cela. Dites-moi ce qui vous amène ici... ce n'est pas quelque malheur qui vous aurait frappée?

LA DAME.

Non, ce n'est pas un malheur... La chambre, maintenant!

FRONDEVILLE.

Je vais vous conduire moi-même!...

En allant prendre une lampe, il passe près de Niquette.

NIQUETTE, bas.

Qu'est-ce que c'est encore que celle-là?

FRONDEVILLE, bas.

Celle-là, petite malheureuse, celle-là, c'est ma femme..
(Prenant la lampe.) Me voilà, madame, me voilà!...

ACTE DEUXIÈME

Un salon.—Au fond, fenêtre avec secrétaire à droite et table à gauche.
— Portes dans les angles et à droite. — Cheminée et table à gauche. —
Canapé à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

FRONDEVILLE, puis NIQUETTE.

FRONDEVILLE.

C'était le 25 novembre... dans la nuit du 25 au 26... et deux ans déjà, deux ans déjà, deux ans!... depuis la fameuse scène... Je ne serais certes pas plus mal à mon aise, si la chose s'était passée il y a une heure... (Entre Niquette par la gauche.) Eh bien, Niquette?

NIQUETTE, tragique.

Madame est levée. J'ai dit à madame que monsieur était aux ordres de madame... Madame a répondu qu'elle allait descendre.

FRONDEVILLE.

Tudieu, Niquette, comme nous parlons bien!

NIQUETTE.

Dites donc, monsieur?...

FRONDEVILLE.

Quoi, Niquette?

NIQUETTE.

Êtes-vous de mon avis?... Je crois vraiment que c'est le moment...

FRONDEVILLE.

Le moment de quoi faire, Niquette?

NIQUETTE.

De me laisser aller chez mes parents... rue Vivienne.

FRONDEVILLE.

Ah! si tu te figures que je suis en humeur de plaisanter...

NIQUETTE.

Mais, monsieur, je ne plaisante pas, moi!...

Elle sort par la droite.

FRONDEVILLE.

Vais-je commencer par lui faire des excuses?... Après deux ans, il vaut peut-être mieux ne rien dire...

Entre Marie.

SCÈNE II

FRONDEVILLE, MARIE.

Elle s'arrête un instant. Silence, regards embarrassés. Enfin elle descend; Frondeville lui montre le canapé, elle s'y assied.

MARIE.

Il y a longtemps que nous ne nous étions trouvés en face l'un de l'autre, monsieur...

FRONDEVILLE.

Oui, madame, bien longtemps...

MARIE.

Deux ans, je crois...

FRONDEVILLE.

C'est cela même... j'étais justement en train de faire

le calcul, et j'arrive comme vous à... (Elle le regarde.) Et alors, madame, alors, vous avez bien dormi?

MARIE.

Non.

FRONDEVILLE, s'asseyant sur une chaise.

Comment, non?

MARIE.

J'étais tellement préoccupée de ce que j'ai à vous dire... Vous supposez bien que je ne serais pas tombée chez vous, à minuit, si je n'avais eu des raisons...

FRONDEVILLE.

Certainement, madame, certainement...

Il se rapproche.

MARIE.

Cette situation, dans laquelle nous nous sommes trouvés tous les deux... après une scène... (Mouvement de Frondeville.) dont je vous prie, monsieur, de ne pas dire un mot...

FRONDEVILLE, à part.

Décidément, il vaut mieux ne pas...

MARIE.

Cette situation nous créait des loisirs...

FRONDEVILLE.

Ah! madame!...

MARIE.

Elle nous créait en même temps des devoirs...

FRONDEVILLE.

Mais, sans doute...

MARIE.

Nous avons, chacun de notre côté, à faire respecter le nom que nous portions...

FRONDEVILLE.

Quant à moi, madame, vous pouvez prendre des

renseignements... Je suis l'exemple de mon canton, madame, l'exemple de mon canton...

MARIE.

Enchantée de l'apprendre en passant, et de l'apprendre de vous... Mais ce n'est pas de vous qu'il s'agit.

FRONDEVILLE.

Ah!...

MARIE.

Il s'agit de moi...

FRONDEVILLE.

De vous?...

MARIE.

Eh bien, oui, de moi... qu'y a-t-il là?... Je ne vous étonnerai pas, je suppose, en vous disant que là-bas, à Paris, dès que l'on me vit seule et que l'on s'aperçut que cette solitude avait quelques chances de se prolonger, on se mit à me faire la cour... on me la fit énormément... D'abord, je ne m'en occupai guère : j'étais toute à ma colère contre vous...

FRONDEVILLE.

Encore une fois, madame...

MARIE.

Encore une fois, monsieur, je vous supplie de ne pas me parler de cela... Je vous assure que, si vous me demandiez les noms de tous les jeunes gens aimables qui, pendant ma première année de veuvage, me firent l'honneur de me vouloir consoler, je ne saurais vous les dire... A la fin de cette première année, il s'en présenta un à qui, je l'avoue, j'accordai un peu plus d'attention... Eh! mon Dieu... cela ne veut pas dire que plus que les autres il méritât d'être remarqué... mais il était arrivé au bon moment, et, vous savez...

FRONDEVILLE.

C'est énorme!... Cependant...

MARIE.

Il était arrivé au moment où je commençais à ne plus être en colère et à m'ennuyer, mais à m'ennuyer!... Je ne crois pas devoir insister sur la marche régulière, d'ailleurs, et progressive de cette passion... Si sûr de moi que vous puissiez être, je vous irriterais peut-être en vous donnant des détails, et je sais, par expérience, qu'il ne faut pas vous irriter...

FRONDEVILLE.

Eh! madame, je n'ai rien à dire... Du reste, j'ai mérité cette parole...

MARIE.

Oh! monsieur... mon intention...

FRONDEVILLE.

Et cependant, si vous pouviez savoir!... Je suis bien apaisé, allez... Deux ans de réflexion... de repentir...

MARIE.

Et puis la campagne...

FRONDEVILLE.

Et puis la campagne...

MARIE.

Cela ne fait rien, je saute par-dessus les détails... Six mois après, la situation était telle que je fus sur le point d'accourir ici, et de vous dire : « Voilà ce qui se passe!... »

FRONDEVILLE.

C'était votre devoir...

MARIE.

J'ai trouvé mieux...

FRONDEVILLE.

Ah!

MARIE.

Vous allez voir... Une de mes amies m'avait parlé

d'une jeune orpheline fort intéressante : « Vous devriez, m'avait-elle dit, la prendre avec vous. »

FRONDEVILLE.

Mademoiselle de Noriolis?...

MARIE.

J'allai la voir : elle me charma. Je l'emmenai, je l'installai, et je fus sauvée... pour quelque temps... mais cette jeune fille dut me quitter, et je me retrouvai, moi, en face du danger tout comme avant, avec cette seule différence que le danger était devenu plus pressant, et que j'avais peur d'être devenue plus faible...

FRONDEVILLE.

Diab!e!... Et alors?...

MARIE.

Je n'hésitai pas. Je fis ce que j'avais été sur le point de faire six mois plus tôt... je lui écrivis...

FRONDEVILLE.

A la jeune fille?

MARIE.

Non, à...

FRONDEVILLE.

A l'autre?

MARIE.

Oui... Je lui écrivis que je partais pour l'Italie...

FRONDEVILLE.

Bien!

MARIE, se levant.

Et je courus au chemin de fer qui devait me conduire ici.

FRONDEVILLE, se levant.

Très bien!

MARIE.

Et je me réfugie chez vous comme en un lieu d'asile,

et j'embrasse l'autel, et je vous dis, monsieur : « Vous êtes mon mari, après tout, et ce qui se passe vous regarde bien un peu... défendez-moi, sauvez-moi... Tant que je me suis senti la force de me défendre moi-même, je vous ai laissé bien tranquille, mais maintenant... »

FRONDEVILLE.

Maintenant?...

MARIE, en riant.

Maintenant, je pense, j'espère... qu'à nous deux, nous en viendrons à bout, mais, là, vrai, si j'étais seule...

FRONDEVILLE.

Et voilà pourquoi vous êtes venue?

MARIE.

Le motif ne vous paraît pas suffisant?...

FRONDEVILLE, vivement.

Si fait!... mais vous en parlez si gaiement... que je serais très étonné s'il n'y en avait pas un autre...

MARIE.

Il y a bien aussi... cette jeune fille... mademoiselle de Noriolis... Je vous ai dit quelle affection sérieuse elle m'avait inspirée. Eh bien, j'ai reçu d'elle une lettre... à laquelle il m'a été impossible de rien comprendre, si ce n'est qu'en proie à je ne sais quelle terreur, la pauvre enfant m'appelait à son secours... Je me suis souvenue que les Charmerettes étaient à deux pas des Roches-Blanches, et j'ai répondu à Geneviève qu'aujourd'hui même je serais ici.

FRONDEVILLE.

Ah!

MARIE.

Et puis, si vous tenez à tout savoir, j'ai pensé que

cela ne me déplairait pas de passer huit jours à la campagne...

FRONDEVILLE.

Huit jours...

MARIE.

En faudra-t-il davantage pour me sauver? Je resterai le temps qu'il faudra... d'autant plus, voyez-vous, que mon séjour ici ne sera pas inutile... Il manque la main d'une femme, ici, cela se voit...

Elle remonte.

FRONDEVILLE.

A quoi donc?

MARIE.

A mille choses... Ainsi, tenez, ces jardinières... ces vases...

FRONDEVILLE.

Eh bien?

MARIE.

Eh bien, s'il y avait ici une femme, il y aurait des fleurs dans ces jardinières... et vous voyez qu'il n'y en a pas.

Entre, par la droite, madame Brédif, avec des fleurs plein sa jupe.

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME BRÉDIF.

MADAME BRÉDIF.

Là... j'apporte des fleurs... pour mettre dans les jardinières...

ARIE.

Ah!

FRONDEVILLE, à part.

Bon!... (Jeu de scène; les deux femmes se regardent.) Madame,

permettez-moi de vous présenter madame Brédif... la femme de monsieur Brédif, le receveur particulier de Nizerolles... (A madame Brédif.) Madame de Frondeville, madame.

MADAME BRÉDIF.

Ah!... Madame...

MARIE.

Madame... (Madame Brédif remonte vers les jardinières; madame de Frondeville descend et fait signe à son mari, bas.) Faut-il que je m'en aille?...

FRONDEVILLE, bas.

Comment?...

MARIE.

Faut-il que je m'en aille?

FRONDEVILLE.

Mais non!...

MARIE, indiquant de l'œil madame Brédif.

Cependant...

FRONDEVILLE.

Eh bien, moi aussi, je suis en danger, cela est vrai, mais je ne suis pas perdu... vous me défendrez...

MARIE.

C'est une idée, cela!...

FRONDEVILLE.

Vous me défendrez... et à nous deux... j'espère... mais là, vrai, si j'étais seul...

MARIE, à madame Brédif.

Si madame veut me permettre de l'aider...

MADAME BRÉDIF.

Mais... très volontiers...

Les deux femmes se mettent à arranger les jardinières.

FRONDEVILLE.

Monsieur et madame Brédif ont bien voulu venir passer quelques jours ici...

MARIE.

Ah! je suis vraiment heureuse... Je m'attendais à trouver ici un de nos amis, monsieur Birnheim...

FRONDEVILLE.

Dans la campagne, Birnheim, dans la campagne... depuis quatre heures du matin.

MARIE.

Pour parler de Fanny Lear aux échos?

FRONDEVILLE.

Non! pour chasser. Monsieur Brédif et lui sont allés...

MADAME BRÉDIF, près de la fenêtre.

Je crois que voici ces messieurs...

Entrent Birnheim et Brédif.

SCÈNE IV

LES MÊMES, BIRNHEIM, BRÉDIF.

BIRNHEIM, entrant et voyant madame de Frondeville.

C'est vrai, ma foi... Ah! madame, je viens seulement d'apprendre votre arrivée...

Madame de Frondeville lui donne la main. Frondeville présente M. Brédif.

BRÉDIF.

Vous me pardonnerez de me présenter dans un pareil costume, madame, mais, dès que j'ai su que vous étiez ici, je n'ai pas voulu prendre même le temps...

MARIE.

Monsieur...

FRONDEVILLE, à Birnheim.

Et qu'est-ce que tu rapportes de cette chasse?

BIRNHEIM.

Ah! pardieu! je pourrais bien te le donner en mille...
je suis sûr que tu ne devinerais pas...

FRONDEVILLE.

Quoi? voyons...

BIRNHEIM.

Je rapporte un ami à moi... que tu connais un peu,
toi aussi... Callières...

MARIE, à part.

Oh!

BIRNHEIM.

Un charmant garçon...

FRONDEVILLE.

Mais certainement, je le connais, cet excellent Cal-
lières... mais qu'est-ce qu'il peut venir faire dans ce
pays?

MARIE, à part.

Il le demande!...

FRONDEVILLE.

Où l'as-tu trouvé?

BIRNHEIM.

Dans la pharmacie à Bidard.

FRONDEVILLE.

Il était malade?

BIRNHEIM.

Non... Il était entré chez Bidard pour essayer de
louer des chambres... Je lui ai dit que tu te fâcherais
s'il ne venait pas chez toi... Croirais-tu que d'abord il
a refusé?...

MARIE, à part.

C'est bien, de sa part, cela...

BIRNHEIM.

Alors je suis venu t'avertir, afin que tu m'autorises à aller le chercher et à employer la force, si cela est nécessaire...

FRONDEVILLE.

Mais sans doute... sans doute... va le chercher...
(A Marie.) Mais pardon... j'oublie que maintenant c'est à vous...

MARIE, résignée.

Tout ce que vous faites n'est-il pas bien fait?...

FRONDEVILLE, à Birnheim.

Va vite, et ramène-le...

Il remonte.

BIRNHEIM, à Marie.

Je n'ai pas pu lui dire que vous étiez ici... Je vais le lui dire et il est probable qu'alors...

Il sort.

MARIE, à part.

Comment a-t-il pu savoir que je n'étais pas en Italie et que j'étais ici?

MADAME BRÉDIF.

Eh bien, monsieur Brédif... est-ce que vous comptez rester ainsi toute la journée?

BRÉDIF, qui se reposait sur le canapé.

Non pas... je vais... (Il se lève.) Ah! les jambes...

MADAME BRÉDIF.

Allons, appuyez-vous.

BRÉDIF, bas.

Qu'est-ce qu'elle vient faire ici, madame de Frondeville?

Mais... j'espère bien qu'elle vient nous faire receveur général!

Ils sortent par la droite.

SCÈNE V

FRONDEVILLE, MARIE, puis NIQUETTE.

MARIE.

Eh bien, monsieur, vous qui plaisantiez tout à l'heure, vous qui ne vouliez pas prendre au sérieux le motif qui m'amène ici!...

FRONDEVILLE.

Eh bien?

MARIE.

Vous n'avez pas à vous plaindre, il me semble... et l'action s'engage assez vite... l'ennemi ne perd pas de temps.

FRONDEVILLE.

L'ennemi?

MARIE.

Monsieur de Callières... cet excellent Callières, comme vous disiez...

FRONDEVILLE.

Je le dis parce que je le pense... Callières est un des plus aimables garçons que je connaisse...

MARIE, riant.

Naturellement!...

FRONDEVILLE.

Et je ne vois pas...

MARIE.

Oh! les maris... mon Dieu! mon Dieu! si c'est de cette façon-là que je dois être défendue...

FRONDEVILLE.

Comment?... comment?... ce jeune homme, ce serait?...

MARIE.

C'est...

FRONDEVILLE.

Oh!...

MARIE.

Je vous le disais bien que le danger était grave...

FRONDEVILLE.

Il vous a suivie jusqu'ici...

MARIE.

C'est dans son rôle!...

FRONDEVILLE.

Et je l'ai invité, moi...

MARIE.

Ça, c'est dans votre rôle, à vous...

FRONDEVILLE.

Et tout à l'heure il faudra l'installer... moi-même... Et vous ne m'avez pas averti?...

MARIE.

Non, parce que, toute réflexion faite, j'ai pensé que cela valait mieux ainsi.

FRONDEVILLE.

Vraiment, vous croyez que...

MARIE.

Sans doute... ici vous l'aurez sous la main... vous nous aurez tous les deux... sous la main... et vous pourrez nous surveiller de près, de tout près. Ce sera bien plus commode!

Entre Niquette, par la droite.

NIQUETTE.

Madame, il y a là une demoiselle avec une gouvernante... je crois bien que c'est la demoiselle du château à côté...

FRONDEVILLE.

Mademoiselle de Noriolis?

MARIE, à Niquette.

Ah!... Dites-lui que je l'attends, tout de suite, tout de suite... (Niquette sort.) Pardonnez-moi, mais il me semble... je crois, après la lettre que j'ai reçue d'elle, que cette enfant aimera mieux me trouver seule.

FRONDEVILLE.

Je vous laisse... je vais m'occuper de l'installation de ce... Où vais-je le fourrer, le misérable?

MARIE.

Où il vous plaira, par exemple!

FRONDEVILLE.

Je me rappelle... il y a dans le château de vieilles oubliettes... qui n'ont pas servi depuis longtemps...

MARIE.

Oh! non!

FRONDEVILLE.

Non?... au premier étage, alors... la chambre bleue avec vue sur le lac... peut-être que le spectacle de ces eaux tranquilles...

MARIE.

Va pour la chambre bleue!...

FRONDEVILLE s'en va en fredonnant.

Logeons-le donc et dès ce soir
Dans la chambre au fond du couloir...

MARIE.

On chante cela, aux Charmerettes?

FRONDEVILLE.

C'est madame Brédif.

MARIE.

Ah!

Frondeville sort par la droite, Niquette paraît, introduit Geneviève de Noriolis et sort immédiatement.

SCÈNE VI

MARIE, GENEVIÈVE.

MARIE.

Ma chère enfant...

GENEVIÈVE.

Ah! madame... madame...

Elles s'embrassent.

MARIE.

Eh bien, là, voyons...

GENEVIÈVE.

Ah! madame... comme je suis heureuse!...

Elles s'asseyent sur le canapé.

MARIE.

J'ai reçu votre lettre, et, vous voyez, je me suis dépêchée de venir...

GENEVIÈVE.

Que vous êtes bonne!... Cela peut-être vous a fait arriver aux Charmerettes un peu plus tôt que vous ne comptiez...

MARIE, souriant.

Oui, un peu plus tôt... mais parlons de vous... Vous m'écrivez que vous êtes effrayée...

GENEVIÈVE.

Oui... et vous allez bien certainement vous moquer de moi.

MARIE.

Par exemple...

GENEVIÈVE.

Et vous n'aurez pas tout à fait tort... car je vous ai écrit que je mourais de peur; je vous répète que cela est, et je serais fort embarrassée s'il fallait vous dire au juste pourquoi j'ai peur...

MARIE.

Je ne comprends pas bien...

GENEVIÈVE.

Je conviens que cela est assez difficile à comprendre... mais vous allez voir...

MARIE.

Voyons...

GENEVIÈVE.

Dans ce couvent où vous êtes venue me chercher, on m'avait habituée à me considérer comme étant absolument sans famille, et vous vous rappelez ma surprise quand je reçus, chez vous, cette lettre de mon grand-père... cette lettre dans laquelle, après m'avoir annoncé son retour aux Roches-Blanches, il me faisait savoir qu'il désirait, qu'il voulait m'avoir près de lui...

MARIE.

Ah! si j'avais pu ne pas vous rendre!...

GENEVIÈVE.

Et moi donc, si j'avais pu rester!... mais il paraît que cela était impossible... Je partis avec la gouvernante que l'on avait envoyée au-devant de moi et j'arrivai au château, où mon grand-père m'attendait avec la marquise de Noriolis...

MARIE.

Votre grand'mère?

GENEVIÈVE.

Ouï, ma grand'mère... si l'on peut donner ce nom à une femme de vingt-cinq ou trente ans.

MARIE.

Eh bien?...

GENEVIÈVE.

Mon Dieu, madame, c'est ici justement que commence... Mon grand-père... je ne l'avais jamais vu... mais enfin, c'était mon grand-père, c'était la seule personne qui portât le même nom que moi... Je m'attendais... je ne sais pas, moi, mais enfin, j'étais émue, très émue... Je trouvai un vieillard à moitié endormi dans un grand fauteuil, et, près de lui, une femme : c'était la marquise... Nous étions là, tous les trois... mon grand-père ne bougeait pas et ne s'apercevait seulement pas que je venais d'entrer... La marquise alors lui parla : il fallut de longues explications pour lui faire comprendre que j'étais là, et qui j'étais... Quand à la fin il eut compris, il regarda la marquise avec colère, en la menaçant : « Qu'est-ce que cette enfant vient faire chez nous ? » dit-il d'une voix brusque... La marquise alors me prit par la main et me conduisit dans l'appartement qui avait été préparé pour moi...

MARIE.

Et ce qui vous épouvante, c'est ce vieillard?...

GENEVIÈVE.

Non, c'est l'autre.

MARIE.

La marquise? Vous avez à vous plaindre d'elle?

GENEVIÈVE.

Au contraire... Elle me parle avec douceur, elle est bonne, elle m'accable de prévenances... c'est en vain que dans toute sa conduite avec moi je chercherais quelque chose qui pût expliquer la frayeur et l'aversion qu'elle m'inspire; rien, il n'y a rien.

MARIE.

Mais alors...

GENEVIÈVE.

C'est absurde, n'est-ce pas, c'est injuste... Plusieurs fois, en priant, je me suis accusée de cette injustice et de rendre ainsi le mal pour le bien... Que voulez-vous que je vous dise? après chaque prière, quand je me relevais, il me semblait que ma haine était plus profonde et mes terreurs mieux justifiées.

MARIE.

Voyons, mon enfant, voyons...

GENEVIÈVE, se levant.

Eh bien, oui, je sais... vous ne comprenez pas... vous ne pouvez pas comprendre... Et pourtant je sens bien, moi, je sens bien...

MARIE, se levant.

Tout cela est terriblement vague...

GENEVIÈVE.

Aussi ne vous aurais-je pas appelée à mon secours... si, il y a trois jours, il ne s'était passé quelque chose qui a donné à ma frayeur un caractère particulier...

MARIE.

Que s'est-il passé... il y a trois jours? Si vous voulez que je vous sois bonne à quelque chose, il faut me dire tout...

GENEVIÈVE.

La marquise m'a prise à part. « Pauvre enfant! m'a-

t-elle dit, vous n'êtes pas heureuse ici, mais vous n'y resterez pas toujours... je sais le devoir que j'ai à remplir et je vais m'occuper de votre bonheur... »

MARIE.

Ah!

GENEVIÈVE.

Voilà!

MARIE.

Cela veut dire que l'on songe à vous marier... c'est la phrase dont on se sert généralement en pareil cas...

GENEVIÈVE.

De mon bonheur?...

MARIE.

En effet, cela devient un peu plus grave... Pourtant, après ce que vous venez de me dire, il me semble qu'un mariage, qui vous ferait quitter les Roches-Blanches, serait préférable...

GENEVIÈVE.

Sans doute, mais...

MARIE.

Je sais bien qu'ayant peur de la marquise, vous devez tout naturellement avoir peur de la personne qu'elle vous proposera... Vous a-t-elle parlé de quelqu'un?...

GENEVIÈVE.

Non... mais... quel que soit celui de qui elle me parlera...

MARIE.

Est-ce que vous êtes décidée à ne pas vous marier?...

GENEVIÈVE, vivement.

Je ne dis pas cela!...

MARIE.

Alors, pourquoi dites-vous : « quel que soit celui... »

GENEVIÈVE.

Parce qu'il est tout à fait impossible que celui dont la marquise me parlera soit justement celui...

MARIE.

Oh! oh! voilà qui est plus grave que tout... vous avez donc pensé à quelqu'un, déjà? (Geneviève incline la tête.) Oh! mais... nous allons, nous allons... Je croyais que l'on ne voyait personne au couvent...

GENEVIÈVE.

Ce n'est pas au couvent!...

MARIE.

C'est chez moi, alors?...

GENEVIÈVE.

Oui.

MARIE.

Chez moi... Et qui donc? Il me semble pourtant que je ne recevais pas... Ah! ces petites pensionnaires!... Ce ne peut pas être le général, avec sa grosse figure toute rouge...

GENEVIÈVE.

Ce n'est pas le général...

MARIE.

Ni monsieur de Guilleragues, ni monsieur Ledoux...

GENEVIÈVE.

Non, non!...

MARIE.

Ce n'est évidemment pas monsieur de Callières...

GENEVIÈVE.

Hein?...

MARIE.

Quoi?

GENEVIÈVE.

Pourquoi dites-vous que ce n'est évidemment pas monsieur de Callières?

MARIE.

Comment!...

GENEVIÈVE.

Vous voyez que je vous dis bien tout...

MARIE.

Monsieur de Callières, mais c'est à peine si vous le connaissez...

GENEVIÈVE.

Je l'ai vu pendant six mois, tous les jours...

MARIE.

Tous les jours!

GENEVIÈVE.

Ou à peu près...

MARIE, à part.

C'est vrai, ma foi!

GENEVIÈVE.

Vous ne vous rappelez pas?

MARIE.

Si fait, si fait... (A part) Et maintenant que j'y pense, il me paraît, en effet, tout naturel qu'ayant vu monsieur de Callières, et n'ayant guère vu que lui, il me paraît naturel que cette jeune tête... (Haut.) Mais il faut prendre garde... l'avenir, bien souvent, s'amuse à renverser tous ces jolis projets de jeune fille... et l'on est malheureuse, et l'on se désespère, et l'on verse de grosses larmes... Aimer, c'est bien; mais il faut autre chose...

GENEVIÈVE.

Je sais.

MARIE.

Il faut...

GENEVIÈVE.

Être aimée, n'est-ce pas?

MARIE.

Dame!...

GENEVIÈVE.

Eh bien!...

MARIE.

Comment, eh bien!... Est-ce que vous avez quelque raison de croire?...

GENEVIÈVE.

Je n'en ai aucune... mais cela ne fait rien, je suis sûre.

MARIE.

Prenons garde, prenons garde!

GENEVIÈVE.

Et puis, quand je dis que je n'ai aucune raison de croire... je ne dis pas absolument la vérité...

MARIE.

Comment?...

GENEVIÈVE.

Il y a, au contraire, une foule de choses... mais, vous savez, de ces choses qui...

MARIE.

Dites, nous verrons bien...

GENEVIÈVE.

D'abord, vous avez dû remarquer... quand il était là... entre nous deux... vous vous rappelez bien...

MARIE.

Oui, oui...

GENEVIÈVE.

Il me parlait assez rarement.

MARIE.

Et c'est à cause de cela?...

GENEVIÈVE.

Mais, quand par hasard il m'adressait la parole, c'était avec une douceur...

MARIE.

Tout autre à sa place...

GENEVIÈVE.

Non, tout autre à sa place m'eût parlé doucement, sans doute, mais pas avec la même douceur... Et puis ces regards, que de temps à autre il jetait sur moi à la dérobée... Ah! pendant que vous causiez tous les deux et que moi, à deux pas de vous, j'avais l'air de ne songer qu'à ma broderie, si vous saviez quelles charmantes histoires je me racontais à moi-même!... Et alors, ma tête allait... allait...

MARIE.

Oh! oui, quant à cela... je vois bien... je vois même qu'elle va toujours, et que, si l'on ne trouve pas un moyen de l'arrêter... Ah! mon Dieu!...

GENEVIÈVE.

Quoi donc?

MARIE.

Qu'est-ce que tout cela va devenir, quand monsieur de Callières...

GENEVIÈVE.

Monsieur de Callières?...

MARIE.

Il est ici, et, d'un moment à l'autre, il va...

GENEVIÈVE.

Il est ici!

MARIE.

Oui...

GENEVIÈVE.

Comment voulez-vous, alors, que je ne croie pas à son amour ? Pourquoi serait-il ici, s'il ne m'aimait pas ?

MARIE.

Pourquoi?...

GENEVIÈVE.

Oui, dites un peu, pourquoi?...

MARIE, à part.

Je ne peux vraiment pas... (Haut.) On vient... c'est lui peut-être... prenez garde...

GENEVIÈVE.

Oh ! n'ayez pas peur, je vous dis tout, à vous, mais il serait bien fin, lui, s'il devinait quelque chose...

Entrent Birnheim et Callières.

SCÈNE VII

LES MÊMES, BIRNHEIM, CALLIÈRES.

BIRNHEIM.

Le voici, le voici...

CALLIÈRES.

Madame... Mademoiselle de Noriolis!... ah ! que je suis content de vous trouver ici...

GENEVIÈVE, bas, à Marie.

Vous entendez ?

BIRNHEIM, saluant Geneviève.

Mademoiselle!...

CALLIÈRES.

Vous devez être bien heureuse, madame... Mademoiselle Geneviève, il paraît, vous a été rendue...

MARIE.

Mais pas du tout... Geneviève demeure chez son grand-père, aux Roches-Blanches, près d'ici... Vous ne saviez pas?...

CALLIÈRES.

Non, je ne savais pas...

Madame de Frondeville regarde Geneviève.

GENEVIÈVE, bas.

Il ne peut vraiment pas dire devant tout le monde qu'il est venu... mais je suis bien sûre que si vous lui demandiez...

BIRNHEIM.

Et Frondeville?...

MARIE.

Il est en train, je crois, de faire préparer la chambre de monsieur...

BIRNHEIM, à Callières.

Je vais lui dire que tu es là... et, je te le répète, il sera enchanté de te voir, il sera enchanté. (A madame de Frondeville.) Figurez-vous que, même après que je lui ai eu dit que vous étiez au château, il faisait encore des difficultés...

Il sort par la droite.

CALLIÈRES, à Marie, bas et vite.

Vous me pardonnerez, madame...

MARIE, bas.

Jamais, monsieur...

Geneviève se rapproche, Callières s'éloigne.

SCÈNE VIII

CALLIÈRES, GENEVIÈVE, MARIE.

GENEVIÈVE, bas.

Eh bien... voulez-vous lui demander?...

MARIE, bas.

Lui demander?...

GENEVIÈVE.

Pourquoi il est venu...

MARIE.

Mais certainement non !...

GENEVIÈVE.

Oh! seulement pour voir quelle raison il donnera, dans le cas où il n'oserait pas donner la vraie... je vous en prie...

MARIE.

Comme cela... devant vous?...

GENEVIÈVE.

Oh! moi, vous allez voir... je ne vais pas vous gêner du tout... je n'aurai l'air de rien...

Elle s'éloigne et va regarder les jardinières, Callières se rapproche de madame de Frondeville.

CALLIÈRES, bas.

Je vous assure, madame, que c'est la faute de Birnheim... Je ne voulais pas venir ici... je voulais louer une chambre et vivre caché près de vous...

MARIE, bas.

Eh! monsieur... ce que je vous reproche, ce n'est pas d'être venu au château, c'est de m'avoir suivie.

CALLIÈRES.

Ah! quant à cela, vous savez bien...

MARIE.

Et, au fait, comment avez-vous su que je n'étais pas en Italie... et que j'étais ici?... J'avais pourtant bien pris toutes mes précautions... j'étais partie de chez moi en fiacre... je vous avais envoyé ma lettre par un commissionnaire...

CALLIÈRES.

Que vous aviez eu grand soin de prendre à la gare de Lyon...

MARIE.

Sans doute... puisque j'allais en Italie... Comment avez-vous?...

CALLIÈRES.

Je vous le dirai, si vous me promettez de pardonner à Virginie.

MARIE.

A ma femme de chambre?...

CALLIÈRES.

Pardonnerez-vous?

MARIE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

CALLIÈRES.

Pardonnerez-vous?

MARIE.

Eh bien, oui... voyons...

CALLIÈRES.

Eh bien... votre commissionnaire, pris à la gare de Lyon, m'a bien apporté une lettre où vous m'annonciez que vous alliez en Italie; mais il a en même temps apporté une autre lettre de Virginie pour Joseph, mon valet de chambre, et, dans cette lettre, il y avait : « Mon cher Joseph... »

MARIE.

Ah!...

CALLIÈRES.

Il paraît... « Mon cher Joseph, nous allons en Normandie, chez monsieur... »

MARIE.

Et là-dessus, vous...

CALLIÈRES.

Là-dessus, moi... je suis parti pour la Normandie... sans réfléchir... et tout uniment parce que maintenant il me serait impossible de vivre là où vous n'êtes pas...

Entrent Frondeville, Birnheim, puis Brédif, et madame Brédif.
Geneviève redescend.

SCÈNE IX

LES MÊMES, FRONDEVILLE, BIRNHEIM,
BRÉDIF, MADAME BRÉDIF, puis NIQUETTE.

MARIE.

Monsieur de Frondeville, ma chère enfant...

FRONDEVILLE, allant à Geneviève.

Madame de Frondeville m'a plusieurs fois parlé de vous, mademoiselle... elle vous aime beaucoup, c'est vous dire que je vous aime de toutes mes forces...

GENEVIÈVE.

Monsieur...

FRONDEVILLE, à Callières, en lui donnant la main.

Vous voilà enfin, vous; on a eu de la peine... à vous arracher à Bidard...

CALLIÈRES.

Je ne savais pas... j'avais pensé... pardonnez-moi...

FRONDEVILLE.

Ne pas loger chez moi, vous!... je vous aurais tout pardonné, excepté cela... (A part.) Brigand, va!... (Haut.) Venez, que je vous présente un peu...

Il le conduit aux Brédif, qui viennent d'entrer à droite.

GENEVIÈVE, bas, à Marie.

Vous lui avez demandé?...

MARIE.

Oui, oui... mais je suis obligée de vous dire...

GENEVIÈVE, très émue.

Comment!...

MARIE.

Eh bien, Geneviève!... (A part.) Mais, elle l'aime, décidément! (Haut.) Voyons, remettez-vous. Il ne m'a pas dit grand chose... mais enfin. . (Entre Niquette.) Qu'est-ce que c'est?...

NIQUETTE.

C'est madame de Noriolis, madame.

MADAME BRÉDIF.

La marquise!

NIQUETTE.

Elle est là... dans sa voiture, et elle prie mademoiselle...

MARIE.

Mais... madame de Noriolis nous fera bien, je pense, le plaisir de venir vous chercher jusqu'ici...

MADAME BRÉDIF.

Oh! oui... pour que nous puissions la voir...

FRONDEVILLE.

Je vais la prier...

En voulant sortir il passe près de Birnheim, qui, lui, est remonté pour aller regarder par la fenêtre du fond.

BIRNHEIM.

Oh!

FRONDEVILLE.

Qu'est-ce que tu as?

Ils redescendent.

BIRNHEIM.

Cette femme en voiture!...

FRONDEVILLE.

C'est la marquise de Noriolis, on te dit...

BIRNHEIM.

C'est Fanny Lear!...

FRONDEVILLE.

Et cette malheureuse enfant!...

Tableau.

ACTE TROISIÈME

Le parc. — A droite, le château de Frondeville, avec perron et terrasse.
Au fond, balustrade en pierre. — Bancs et chaises de jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

FRONDEVILLE, MARIE.

Ils entrent par le fond, à gauche, se donnant le bras et se promenant.

FRONDEVILLE.

Mais enfin, qu'est-ce que vous auriez fait, vous, à ma place?

MARIE.

Moi?... j'aurais gardé Geneviève. Puisque je la tenais ici, je ne l'aurais pas rendue.

FRONDEVILLE.

Ah!...

MARIE.

Vous pensez, alors, qu'il faut laisser cette pauvre enfant dans les mains de Fanny Lear?...

FRONDEVILLE.

Pas du tout! je pense qu'il faut l'en tirer, au contraire... mais je soutiens qu'il est bon de commencer par la douceur.

MARIE.

Et c'est pour cela que vous m'avez fait écrire cette belle lettre?...

FRONDEVILLE.

Oui, c'est pour cela que je vous ai fait écrire au marquis et à la marquise cette belle lettre, dans laquelle vous leur dites qu'ils nous feront à tous beaucoup de plaisir, en nous amenant eux-mêmes aujourd'hui mademoiselle de Noriolis.

MARIE.

Vous croyez qu'ils viendront?...

FRONDEVILLE.

Je parierais cent contre un que le marquis ne viendra pas; mais la marquise viendra... cela suffit... Je lui parlerai de votre part.

MARIE.

Et que lui direz-vous?... que nous lui redemandons mademoiselle de Noriolis, tout uniment pour la garder près de nous... Voilà un beau prétexte!...

FRONDEVILLE.

Il est vrai que le prétexte serait médiocre... mais si je parle d'un mariage?...

MARIE.

D'un mariage?...

FRONDEVILLE.

Oui...

MARIE.

Vous avez un mari pour Geneviève?

FRONDEVILLE.

J'en ai un.

MARIE.

Et qui donc?

FRONDEVILLE.

Callières... ce cher Callières!...

MARIE.

Ah!

Ils s'asseyent à gauche.

FRONDEVILLE.

Je sais bien que c'est moins radical que les oubliettes, mais enfin...

MARIE.

Vous le mariez?

FRONDEVILLE.

Vous m'avez chargé de veiller sur vous... de vous protéger... Que dites-vous du moyen?...

MARIE.

Pas mal, en vérité, pas mal!... Et vous vous flattez de le décider, monsieur de Callières?...

FRONDEVILLE.

Moi? pas du tout... mais j'espère que vous le déciderez, vous.

MARIE, se levant.

Moi?... vous avez pensé que moi, j'irais...

FRONDEVILLE, se levant.

Il s'agit de faire quelque chose qui est bien, d'achever la belle action que vous avez commencée; alors, je n'ai pas douté...

MARIE.

Vraiment?

FRONDEVILLE.

Vraiment.

MARIE.

Et ce pauvre monsieur de Callières... qui est venu ici!... il ne s'attend pas... (Frondeville et Marie se regardent en riant. Marie reprend son sérieux.) Et, en supposant que je consente à lui parler, qu'est-ce que vous ferez, vous, pendant que je parlerai?

FRONDEVILLE.

J'attendrai le résultat de l'entretien, j'attendrai avec
anxiété...

MARIE.

Tout en attendant, vous pourriez écrire au ministre.

FRONDEVILLE.

Au ministre?... Je n'ai rien à dire au ministre. Pour-
quoi voulez-vous?...

MARIE, appuyant.

Mais pour envoyer madame Brédif à Albi!

FRONDEVILLE.

Pour envoyer madame... ?

MARIE.

Oui.

FRONDEVILLE.

Ah!... c'est donnant donnant, il paraît?...

MARIE.

Donnant donnant.

FRONDEVILLE, se dirigeant vers le château.

Eh bien, j'ai confiance, et je vais écrire tout de suite.

MARIE.

Alors, je parlerai.

Entre Birnheim, effaré.

SCÈNE II

MARIE, BIRNHEIM, FRONDEVILLE.

BIRNHEIM.

Ah! mon ami, mon ami...

FRONDEVILLE.

Qu'arrive-t-il, mon Dieu?...

BIRNHEIM.

Une lettre pour toi... et une lettre de... j'ai reconnu l'écriture...

FRONDEVILLE.

Ah! c'est d'elle...

BIRNHEIM.

Oui.

Il remonte.

FRONDEVILLE, après avoir ouvert la lettre, à Marie.

Qu'est-ce que je vous disais!... la marquise répond qu'elle viendra très volontiers. Quant au marquis, il viendra si sa santé le lui permet... Il ne viendra pas.

BIRNHEIM.

Qu'est-ce que tu dis?... qu'est-ce que tu dis?... la marquise!...

FRONDEVILLE.

Elle viendra ici tout à l'heure...

BIRNHEIM.

Ici?... Fanny Lear va venir ici!...

MARIE.

Ici même... nous l'attendons.

BIRNHEIM, à part.

Eh bien, moi, je ne l'attendrai pas...

MARIE, à son mari.

Eh bien, cette lettre au ministre...

FRONDEVILLE.

Je vais écrire. Monsieur Brédif, trente-cinq ans... employé au ministère des finances... (Tout en disant ces derniers mots, Frondeville est entré au château; il reparait immédiatement à une des fenêtres du rez-de-chaussée, et, s'adressant à Marie qui est sur la terrasse :) Voulez-vous voir ce que j'écrirai?

MARIE.

Certainement!

Marie va s'accouder, sur l'appui de la fenêtre, au dehors.

BIRNHEIM.

Non, je ne l'attendrai pas... si je restais ici, je suis bien sûr que je ne tarderais pas à recevoir, moi aussi...

SCÈNE III

NIQUETTE, BIRNHEIM, MARIE,
FRONDEVILLE.

NIQUETTE, venant à gauche.

Monsieur Birnheim... c'est une lettre pour vous, monsieur...

BIRNHEIM.

Là... j'en étais sûr... (Prenant la lettre.) C'est de Fanny, sans aucun doute... « Mocieu... » par un c... Tiens, non, ce n'est pas d'elle...

MARIE, se retournant.

Qu'est-ce que c'est?

BIRNHEIM.

Rien... rien... (Marie se remet à regarder la lettre qu'écrit Frondeville.) « Mocieu Birnheim... » est-ce bien Birnheim qu'il y a là?... oui, si on veut... (Avec fatuité.) C'est de quelque villageoise.

Il fait le geste d'un homme qui se passe la main dans les cheveux.

NIQUETTE, regardant le crâne de Birnheim.

Il n'y en a pas, monsieur...

BIRNHEIM, ouvrant la lettre et allant à la signature.

Signé : « Niquette »... Comment!... (Niquette fait signe

que la lettre est bien d'elle et qu'il doit lire.) « Je prends le parti d'écrire à monsieur, parce que je crois que c'est le meilleur moyen de faire savoir à monsieur ce que j'ai à lui faire savoir, sans que personne puisse s'apercevoir que j'ai quelque chose à faire savoir... »

NIQUETTE, bas.

« ... à monsieur... »

BIRNHEIM.

« ... à monsieur... Monsieur m'a encore proposé hier, dans l'escalier, de me conduire à Paris, chez des parents que je... » Comment, « que je »?...

NIQUETTE.

« ... que j'y ai. »

BIRNHEIM.

Ah!... (A part.) Il y a un *j* et un *e* : j'y ai!... (Continuant.) « Comme je crois que monsieur est un honnête jeune homme, Jacques... » (Parlé.) Mon petit nom... Ah! elle l'a bien écrit... (Lisant.) « Jacques sept... » (Parlé.) Pourquoi « Jacques sept » ?

NIQUETTE.

« ... j'accepte!... »

BIRNHEIM.

Ah! bien!... « ... j'accepte. Si donc monsieur était disposé à partir, il n'aurait qu'à me le faire savoir, soit en m'écrivant, soit par tout autre moyen de me le faire savoir... » (A part.) Tiens, mais... excellent, cela, pour échapper à Fanny Lear!... (Se rapprochant de Niquette.) Vraiment, Niquette, vous consentiriez à partir?

NIQUETTE, bas.

Pour aller à Paris, oui, monsieur.

BIRNHEIM, bas.

Même si c'était aujourd'hui, même si c'était tout à l'heure?...

NIQUETTE, bas.

Le plus tôt sera le mieux!... (Avec conviction.) Je m'en-
nuie, moi, maintenant, dans cette maison.

BIRNHEIM, bas.

Eh bien, Niquette, dans une heure...

NIQUETTE, bas.

Dans une heure!...

BIRNHEIM, bas.

Chacun de notre côté... à la gare!

NIQUETTE, bas.

Et de là, à Paris!

BIRNHEIM.

Et de là, à Paris. (Niquette sort.) Voilà!... et, dans huit
jours, papa aura une femme de plus à porter à mon
compte.

SCÈNE IV

BIRNHEIM, MARIE, FRONDEVILLE.

FRONDEVILLE, qui a fini sa lettre.

Eh bien, êtes-vous contente?

MARIE.

Très contente. Et vous pouvez maintenant compter
sur moi. Envoyez-moi monsieur de Callières.

FRONDEVILLE.

Je vais vous l'envoyer... Mais... est-ce que vous ne
faites pas comme moi une réflexion?... Quand nous
l'aurons marié, lui, et quand nous aurons fait madame
Brédif receveur général... vous, à Paris, moi, aux
Charmerettes, nous serons bien seuls.

MARIE.

Qu'est-ce que vous dites?...

FRONDEVILLE.

Nous serons bien seuls!...

Il entre dans l'intérieur du château.

SCÈNE V

BIRNHEIM, MARIE.

MARIE, à part.

Oui, je lui parlerai... Oui, je ferai tout au monde pour le décider, car elle l'aime véritablement... tandis que moi...

Birnheim a suivi Frondeville de l'œil pour voir s'il s'en allait véritablement. Il se rapproche de Marie.

BIRNHEIM.

Adieu, madame!

MARIE.

Comment, adieu?...

BIRNHEIM.

Ma première idée était de partir sans avertir personne, mais puisque vous êtes là...

MARIE.

Et pourquoi partez-vous?

BIRNHEIM.

Pourquoi je pars?...

MARIE.

Oui...

BIRNHEIM.

Avez-vous quelquefois vu un oiseau, un pauvre petit oiseau, fasciné par un serpent?

MARIE.

Non, mon ami!

BIRNHEIM.

Moi non plus, du reste... mais des voyageurs, qui avaient vu la chose, m'en ont fait des récits effrayants. Le serpent ne bouge pas et se contente d'ouvrir un... un palais énorme. Le petit oiseau saute... comme cela, de droite et de gauche... et toujours en se rapprochant... Après chaque saut, il s'arrête un instant et pousse des petits cris plaintifs... puis il se remet à sauter... plus près, plus près toujours, jusqu'à ce que... crac!... un dernier saut... l'oiseau s'engouffre et le serpent se referme!

MARIE.

C'est affreux, mais je ne vois pas...

BIRNHEIM.

Vous ne voyez pas?... vous ne voyez pas que depuis vingt-quatre heures... Fanny Lear...

MARIE.

Ah!... alors, le petit oiseau?...

BIRNHEIM.

C'est moi! adieu.

MARIE.

Adieu!... puisqu'elle vous fait si peur!

BIRNHEIM.

Seulement, un mot encore...

MARIE.

Lequel?

BIRNHEIM.

Quand je serai parti d'ici, vous ne tarderez pas, sans doute, à vous apercevoir... que j'ai emporté quelque chose...

MARIE.

Et quoi donc?

BIRNHEIM.

Je ne peux pas vous le dire... vous verrez bien... Ma conduite sera jugée sévèrement peut-être... on m'accusera et on aura raison, mais ça m'est égal. Adieu.

MARIE.

Adieu!

BIRNHEIM.

Et pas un mot!...

MARIE.

Pas un mot!... C'est entendu! (Birnheim rentre dans le château.) Qu'est-ce qu'il pourra bien emporter?...

Entre Callières.

SCÈNE VI

MARIE, CALLIÈRES.

MARIE.

Vous voilà, vous!...

CALLIÈRES.

Je viens d'avoir une conversation avec votre mari, madame.

MARIE.

Ah!

CALLIÈRES.

Une conversation dans laquelle, avec beaucoup de courtoisie, du reste, il m'a demandé ce que j'étais venu faire dans ce pays...

MARIE.

Et vous avez répondu?...

CALLIÈRES.

Je ne savais que répondre... J'ai fini par dire que je désirais acheter une propriété, et qu'alors...

MARIE.

Pas mal cela, pas mal du tout!...

CALLIÈRES.

Monsieur de Frondeville m'a fait observer qu'il n'y avait pas de propriété à vendre aux Charmerettes... Il a ajouté que j'avais tort de ne point lui avouer le véritable motif de ma venue... qu'il savait bien que j'aimais mademoiselle de Noriolis et que c'était pour elle...

MARIE.

Il vous a dit cela?...

CALLIÈRES.

Il me l'a dit. Je n'avais alors que deux choses à faire : lui laisser son erreur... ou lui avouer que j'étais venu pour vous... je l'aurais dû peut-être...

MARIE.

Par exemple!...

CALLIÈRES.

J'avoue que la force m'a manqué... (Elle sourit.) Vous riez... Je vous supplie de ne pas rire de moi... jamais amour n'a été plus sincère que celui que j'ai pour vous... C'est mon existence que je vous donne, mon existence tout entière!...

MARIE.

Votre existence, votre existence tout entière!...

CALLIÈRES.

Oui!

MARIE.

Elle est à moi?

CALLIÈRES.

Oui, à vous... à vous...

MARIE.

J'en puis faire ce que je veux?

CALLIÈRES.

Mais sans doute!...

Ils s'asseyent à gauche.

MARIE.

Tant mieux, si vous dites vrai, car jamais existence n'aura été plus belle et plus heureuse que celle que je rêve pour vous... (Elle le regarde.) Mon Dieu!... qu'est-ce que vous avez? jamais je n'ai vu quelqu'un avoir l'air si effrayé.

CALLIÈRES.

Je ne suis pas précisément effrayé... mais qu'est-ce que vous comptez faire de moi?...

MARIE.

Ce que je compte faire de vous?...

CALLIÈRES.

Oui...

Marie ne répond pas; Callières se rapproche.

MARIE.

Voyons, vous dites que vous m'aimez?

CALLIÈRES.

Ah!...

MARIE.

Il faudra bien prendre garde, puisque Geneviève est ici... il faudra bien prendre garde qu'elle ne s'aperçoive de quelque chose!...

CALLIÈRES, étonné.

Assurément. La recommandation est sage... mais pourquoi me la faites-vous en ce moment?

MARIE.

Parce que, si elle s'apercevait de quelque chose... cela lui ferait de la peine... beaucoup de peine.

CALLIÈRES.

Beaucoup de peine à Geneviève!...

MARIE.

Sans doute, puisqu'elle vous aime!

CALLIÈRES.

Qu'est-ce que vous dites?...

MARIE.

Je dis que Geneviève vous aime... Elle m'a avoué cela hier... Elle vous aime et elle croit que vous l'aimez.

CALLIÈRES.

Par exemple!...

MARIE.

Oui. Elle se figure que, si vous êtes venu ici, c'est à cause d'elle... Elle m'a aussi avoué cela.

CALLIÈRES.

Et vous ne lui avez pas dit?...

MARIE.

Je ne pouvais pas, mon ami... mais vous le lui direz, vous, si vous vous en sentez la force...

CALLIÈRES.

Moi... comment voulez-vous que moi?...

MARIE.

Alors, vous ne le lui direz pas... et elle continuera à vous aimer... voilà tout...

CALLIÈRES, hésitant.

Heureusement qu'il ne doit pas être sérieux... cet amour!...

MARIE.

Vous vous trompez, mon ami, il est on ne peut plus sérieux. La pauvre enfant vous aime de toutes ses forces.

CALLIÈRES se lève.

Ah! je comprends, je comprends!...

MARIE.

Qu'est-ce que vous comprenez?...

CALLIÈRES.

Vous ne songez qu'à une chose : sauver mademoiselle de Noriolis...

MARIE.

Certes... je songe à la sauver.

CALLIÈRES.

Et, comme vous m'avez là, justement... sous la main...

MARIE.

Certes, je veux la sauver, mais il est bien évident que je n'aurais pas pensé à vous... si elle ne m'avait pas dit... ce que je viens de vous répéter.

CALLIÈRES.

Mais vous l'avouez, vraiment, vous l'avouez!...

MARIE.

J'avoue quoi?

CALLIÈRES.

Que l'idée vous est venue de me faire épouser mademoiselle de Noriolis...

MARIE.

Quand cela serait?...

CALLIÈRES.

Me marier...

MARIE, se levant.

Eh bien, oui... vous marier... (A part.) Je l'ai dit!...

CALLIÈRES.

Me marier... quand vous savez que je n'aime que vous...

MARIE.

Ah! comme je vous aimerai, moi, quand vous ne m'aimerez plus!

CALLIÈRES.

Ah!

MARIE.

Mon ami...

CALLIÈRES.

Non, non.

MARIE.

Je vous en prie.

CALLIÈRES.

Non, en vérité... c'est trop fort... la tête me tourne... je ne sais plus où j'en suis... J'apprends votre départ... j'arrive ici... avec l'intention de me cacher dans ce pays... j'allais louer deux chambres... Birnheim me découvre... m'amène ici... Au bout de vingt-quatre heures, je parviens enfin à vous parler, seul à seule... vous me demandez si je vous aime... et vous concluez en me proposant de me marier!...

MARIE.

Elle vous aime.

CALLIÈRES, avec étonnement.

Ah!

MARIE.

Elle vous adore...

CALLIÈRES, un peu troublé.

Elle m'ad...

MARIE.

Oui!...

CALLIÈRES.

Vous savez bien que ce mariage est impossible, d'ailleurs!...

MARIE.

Et pourquoi... impossible?

CALLIÈRES.

La belle-mère... Ah! ces choses-là sont très jolies au théâtre... tous les soirs, au théâtre, un jeune homme épouse une jeune fille que jamais il n'aurait dû épouser... et cela se comprend : il n'y a pas de sixième acte, au théâtre... il y en a un dans la vie... et qui dure toute la vie!...

MARIE.

Elle vous aime!

CALLIÈRES.

Ah! je ne vois qu'une chose bien nette, moi, dans tout cela, c'est que vous ne m'aimez pas.

MARIE.

Non! je ne vous aime pas, mais je veux croire que, même si je vous aimais, j'aurais la force de vous parler comme je vous parle en ce moment : j'aurais la force de préférer à mon bonheur à moi le bonheur de cette jeune fille que j'ai juré de protéger... son bonheur et le vôtre... oui, le vôtre... Et puis, elle vous aime, c'est le mot qu'il faut toujours redire, elle vous aime, et elle est perdue si vous ne la sauvez pas... Je vous en prie, au nom même de cet amour que vous croyez avoir... (Mouvement de Callières.) que vous avez pour moi, vous voyez que je dis comme vous voulez... consentez... Ah!

ne dites rien... ne songez pas aux obstacles... consentez seulement, parce que je vous le demande...

CALLIÈRES.

Ah! cela n'est pas bien!

MARIE.

Parce que je vous en supplie!

CALLIÈRES.

Vous savez bien qu'en me parlant ainsi, vous finirez par me faire dire même ce que je ne veux pas dire; par me faire faire même ce que je ne veux pas faire!

MARIE, lui pressant les mains.

Eh bien, maintenant, je vous aime!

Entre madame Brédif.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME BRÉDIF, puis
FRONDEVILLE, BIRNHEIM.

MADAME BRÉDIF.

La voici, madame, la voici...

MARIE.

Qui? madame de Noriolis?

MADAME BRÉDIF.

Oui, avec mademoiselle Geneviève... elle vient...

MARIE.

Et monsieur de Noriolis?...

MADAME BRÉDIF.

Monsieur de Noriolis n'est pas venu!

MARIE.

Fanny Lear!... Ah! ah! l'on a beau s'y attendre..
cela fait quelque chose.

MADAME BRÉDIF.

N'est-ce pas?

Entre Frondeville, poussant Birnheim devant lui.

FRONDEVILLE, à Birnheim.

Que je t'y prenne encore, toi, à essayer de te sauver!...

MARIE, à Birnheim.

Encore ici?...

BIRNHEIM.

Pincé, comtesse... pincé au moment où je bouclais
ma malle...

FRONDEVILLE.

Il nous abandonnait...

MADAME BRÉDIF.

Quand l'ennemi est là... ah! cela n'est pas bien!...

BIRNHEIM.

Et à quoi voulez-vous que je vous serve?... vous ne
voyez donc pas dans quel état... le petit oiseau, le petit
oiseau...

Entrent par la gauche, au fond, la marquise et Geneviève, précédées
d'un domestique qui se retire aussitôt.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LA MARQUISE, GENEVIÈVE.

FRONDEVILLE, à la marquise.

Madame...

Salut de la marquise. Geneviève la quitte et court à madame de Frondeville
qui l'embrasse.

LA MARQUISE.

Monsieur de Noriolis dormait quand je suis partie
son médecin ne m'a pas permis de le réveiller...

FRONDEVILLE.

Ah!

LA MARQUISE.

Il m'a promis cependant de le laisser venir, si, à son
réveil, monsieur de Noriolis lui paraissait être en état...

FRONDEVILLE.

Madame de Frondeville, madame...

LA MARQUISE.

L'empressement de Geneviève eût suffi pour me
faire reconnaître....

MARIE.

Je vous suis bien reconnaissante de me l'avoir
amenée.

FRONDEVILLE, présentant.

Madame Brédif... (Légères salutations de madame Brédif et
de la marquise.) Monsieur de Callières... (Salut un peu froid
de Callières.) Monsieur Birnheim...

LA MARQUISE.

Jacques Birnheim?...

FRONDEVILLE.

Oui, madame...

Mouvement imperceptible de Fanny. Elle regarde rapidement tout le
monde, se remet aussitôt, et va à Birnheim.

LA MARQUISE.

Oh! mais nous sommes de vieilles connaissances,
tous les deux. (Bas, à Birnheim.) Vous saviez que c'était
moi, la marquise de Noriolis?

BIRNHEIM, bas.

Oui!

LA MARQUISE.

Depuis quand?

BIRNHEIM.

Depuis hier.

LA MARQUISE.

Et vous avez dit?...

BIRNHEIM.

Mon Dieu, madame!...

LA MARQUISE.

Pas de paroles inutiles... vous avez dit, n'est-ce pas?... (Birnheim ne répond pas.) C'est très bien.

MADAME BRÉDIF, bas, à Birnheim.

Qu'est-ce qu'elle vous a dit?

BIRNHEIM, bas.

Rien. Je suis tout pâle, n'est-ce pas?

La marquise s'est retournée vers Frondeville.

LA MARQUISE.

J'ai été très touchée, monsieur, de la gracieuse invitation qui m'a été adressée par madame de Frondeville.

FRONDEVILLE.

Madame!

LA MARQUISE.

Oui, très touchée... (Baissant la voix et souriant.) Et maintenant très étonnée... très étonnée...

FRONDEVILLE.

Comment?...

LA MARQUISE.

Oui... je ne comprends pas bien que, sachant qui je suis... (Mouvement de Frondeville.) Si fait, vous le savez... Je ne comprends pas bien que vous m'ayez, vous-même, fait venir dans votre maison... (Riant.) Vous avez quelque chose à me demander?...

FRONDEVILLE, riant aussi.

Justement!

LA MARQUISE.

N'est-ce pas?... j'étais sûre...

MARIE.

Nous rentrons, madame... voulez-vous?

LA MARQUISE.

Oh! tout à l'heure, je vous prie... j'aurai le plaisir de vous rejoindre tout à l'heure... Monsieur de Frondeville désire me parler et je suis vraiment curieuse de savoir... Je vous laisse Geneviève.

Marie fait signe à Callières d'offrir son bras à Geneviève : ils rentrent tous deux, suivis de Birnheim et de M. Brédif. — Frondeville a indiqué à la marquise un banc de jardin qui est au milieu de la scène : la marquise s'assied.

FRONDEVILLE, bas, à Marie.

Eh bien, et Callières?...

MARIE, bas.

J'ai obtenu de lui tout ce que je pouvais obtenir, il n'a pas dit non!...

Elle sort.

FRONDEVILLE, à part.

En avant, alors!...

Il prend une chaise.

SCÈNE IX

LA MARQUISE, FRONDEVILLE,
puis BIRNHEIM.

LA MARQUISE.

Eh bien, voyons, maintenant que nous sommes tous les deux seuls, dites-moi un peu...

FRONDEVILLE.

Il s'agit de mademoiselle de Noriolis.

LA MARQUISE.

Je pensais bien!

FRONDEVILLE.

Vous savez que madame de Frondeville l'avait prise avec elle?...

LA MARQUISE.

Je sais... puisque c'est à madame de Frondeville que monsieur de Noriolis a dû écrire, lorsqu'il a désiré que sa petite-fille revînt près de lui...

FRONDEVILLE.

Vous savez l'affection de ma femme pour Geneviève et sa douleur lorsqu'il a fallu se séparer?...

LA MARQUISE.

Si je ne sais pas, je devine... Oh! je devine très bien... mais, si vive que puisse être l'affection d'une famille étrangère... ne paraît-il pas tout simple que mademoiselle de Noriolis préfère vivre dans sa famille, à elle?...

FRONDEVILLE.

Aussi n'est-ce pas précisément pour la garder près de nous que nous songeons à vous redemander Geneviève, c'est pour la marier.

LA MARQUISE.

Pour la marier?

FRONDEVILLE.

Oui!

LA MARQUISE.

Moi aussi, j'ai pensé à cela.

FRONDEVILLE.

Et vous avez quelqu'un en vue, peut-être?

LA MARQUISE.

Oui, mais cela ne fait rien, cela ne fait rien du tout...

Et, pour être agréable à madame de Frondeville, je ne demande pas mieux...

FRONDEVILLE.

Vraiment?...

LA MARQUISE.

Vraiment!...

FRONDEVILLE.

Oh! mais nous allons nous entendre en cinq minutes, alors... vous êtes une excellente personne, au fond.

LA MARQUISE.

Je ne suis pas méchante, mais j'ai beaucoup de... beaucoup de résolution... comment dites-vous?... beaucoup de ténacité... oui, c'est ténacité qu'il faut dire... je suis tenace... Avec qui voulez-vous la marier?...

FRONDEVILLE.

Avec monsieur de Callières, ce jeune homme que vous avez vu là, tout à l'heure.

LA MARQUISE.

Ah!... il m'a paru très bien, ce jeune homme... Et il aime Geneviève?

FRONDEVILLE, après un instant d'hésitation.

Énormément!

LA MARQUISE.

Ah! tant mieux!... je suis bien aise qu'il l'aime beaucoup, je suis bien aise...

FRONDEVILLE.

Excellente famille... Quant à sa fortune, elle est considérable... près de deux cent mille livres de rente maintenant, et il aura plus.

LA MARQUISE.

Ah! c'est bien cela, c'est très bien...

FRONDEVILLE.

Vous trouvez?...

LA MARQUISE.

Oui, je suis bien contente qu'il soit très riche... Continuez, je vous en prie. Avez-vous quelque idée de la façon dont il compterait vivre, une fois marié?

FRONDEVILLE.

Mais dame!... il me semble... je crois qu'il commencerait par faire un voyage...

LA MARQUISE.

Un petit voyage?...

FRONDEVILLE.

Petit ou grand, je ne sais pas!...

LA MARQUISE.

Et après?

FRONDEVILLE.

Après?... Ah! je me rappelle que Callières a un très beau château là-bas, du côté de Poitiers... je pense qu'il y passerait une bonne partie de l'année... Donner d'autres détails, c'est assez difficile... mais ce que je puis affirmer, c'est que mademoiselle de Noriolis serait aussi heureuse qu'elle mérite de l'être.

LA MARQUISE.

Vraiment? bien heureuse?

FRONDEVILLE.

J'en suis sûr!

LA MARQUISE, se levant.

Ah! tant mieux!

FRONDEVILLE, se levant, à part.

C'est une excellente femme.

LA MARQUISE.

Mais moi?...

FANNY LEAR.

FRONDEVILLE.

Vous, madame?...

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que l'on compte faire de moi, dans tout cela?

FRONDEVILLE.

Comment, ce que l'on compte faire?...

LA MARQUISE.

Oui!

FRONDEVILLE.

J'avoue que je n'avais pas songé... Il s'agit d'un mariage... je pense au mari et à la femme...

LA MARQUISE, très nettement.

Et moi, je pense à la belle-mère.

FRONDEVILLE.

Je ne comprends pas bien.

LA MARQUISE.

Oh! bien... quand nous aurons causé un peu, j'espère que vous comprendrez mieux... Qu'est-ce que monsieur Birnheim vous a dit de moi?

FRONDEVILLE.

Birnheim?...

LA MARQUISE.

Il vous a raconté une foule de choses, n'est-ce pas?... Dès qu'il m'a eu reconnue, il s'est empressé...

FRONDEVILLE.

Mon Dieu, madame, Birnheim est moins coupable que vous ne pensez... Je ne vous étonnerai pas beaucoup, sans doute, en vous disant que vous avez fait sur lui une impression ineffaçable... il lui est très difficile de passer une heure sans parler de Fanny Lear...

LA MARQUISE.

Ah!

FRONDEVILLE.

Ici, il en parlait sans cesse, sans se douter que Fanny Lear fût si près de lui... Hier, il vous aperçut... un cri lui échappa... votre nom...

LA MARQUISE.

Voilà tout?

FRONDEVILLE.

Voilà tout!

LA MARQUISE.

Enfin... dans le cas où monsieur Birnheim ne vous aurait pas dit au juste, je vais vous dire, moi... cela vous aidera à comprendre... Mon nom, vous le savez : Fanny Lear. Je suis fille d'un matelot de Black-Friars... Ce matelot aimait la comédie; il m'y conduisait souvent; un soir, il m'y oubliâ... Monsieur Birnheim vous a au moins dit que j'avais joué à Drury-Lane?

FRONDEVILLE.

Oui!...

LA MARQUISE.

Je quittai le théâtre... et, peu de temps après, lord Elpheston me fut... présenté... J'ai passé cinq ans près de lui... cinq ans du plus prodigieux ennui; pour me distraire, j'ai étudié, j'ai travaillé, et je suis devenue une femme... comment dites-vous?...

FRONDEVILLE.

Supérieure...

LA MARQUISE.

Oui, supérieure... Au bout de ces cinq ans, lord Elpheston mourut, me laissant une fortune énorme... j'ai plusieurs millions, plusieurs... Je résolus alors de vivre d'une façon... fort différente... Voyez-vous, moi, je n'étais pas née pour avoir les vertus des personnes pauvres, mais j'étais parfaitement née pour avoir les vertus des personnes riches.

FRONDEVILLE.

Plus faciles, entre nous, ces vertus-là?...

LA MARQUISE.

Oui, mais enfin, comme il y a des gens qui n'ont ni les unes ni les autres...

FRONDEVILLE.

Il faut savoir gré aux gens qui ont au moins ces dernières.

LA MARQUISE.

N'est-ce pas?... Donc, une fois riche et maîtresse de mes actions, il me vint une envie folle.

FRONDEVILLE.

Entrer dans le monde?

LA MARQUISE.

Oui; mais à Londres, il n'y fallait pas songer.

FRONDEVILLE.

Ah! à Londres...

LA MARQUISE.

Ce n'était pas même la peine d'essayer... heureusement, je pensai qu'à Paris...

FRONDEVILLE.

Ce serait plus facile.

LA MARQUISE.

Oh! oui... La première chose était de choisir un mari... Je trouvai, ou plutôt l'on trouva pour moi...

FRONDEVILLE.

Monsieur de Noriolis.

LA MARQUISE.

Grand nom, grande tournure encore!

FRONDEVILLE.

Et grande misère!...

LA MARQUISE.

Je pensai que je ne pouvais faire un meilleur emploi de ma fortune.

FRONDEVILLE.

Et il a consenti?

LA MARQUISE.

Il lui eût été difficile de ne pas consentir.

FRONDEVILLE.

Difficile?...

LA MARQUISE.

Impossible même, tout à fait impossible.

FRONDEVILLE.

Ce qu'il y a de charmant dans votre conversation, c'est que vous rendez intéressantes, non seulement les choses que vous dites, mais encore et surtout celles que vous ne dites pas.

LA MARQUISE.

Ah!... je vous amuse, alors!...

FRONDEVILLE.

Oh!...

LA MARQUISE.

Si fait, je vous amuse... je suis enchantée.

FRONDEVILLE.

Enfin, il consentit.

LA MARQUISE.

Et je devins la marquise de Noriolis...

FRONDEVILLE.

Et alors?...

LA MARQUISE.

Et alors, je restai dix mois à Londres. Après cela, nous avons voyagé pendant deux ans... Et puis, nous sommes venus ici, comme vous savez...

FRONDEVILLE.

Deux ans de voyage?...

LA MARQUISE.

Oui... en Écosse, en Italie... un peu partout.

FRONDEVILLE.

Mais il me semble, je vous demande pardon de vous faire remarquer cela, il me semble que voilà une conduite assez singulière... vous vous mariez pour entrer dans le monde... très bien!... mais, après le mariage, voilà que vous vous mettez à vous promener aux quatre coins de l'Europe... et que vous venez vous enfermer ici, avec Noriolis, seule... toujours seule!... Il y a là quelque chose qui m'échappe.

LA MARQUISE.

En vérité?...

FRONDEVILLE.

Oui, la ligne est droite jusque-là... là, elle se brise.

LA MARQUISE.

Avant d'essayer sur les Parisiens l'effet de mon titre de marquise, j'ai pensé que je devais m'occuper de marier mademoiselle de Noriolis...

FRONDEVILLE.

Ah!

LA MARQUISE.

Cette explication vous suffit-elle?

FRONDEVILLE.

Parfaitement, parfaitement... Mais alors, vous devez être enchantée de la proposition que je vous ai faite?

LA MARQUISE.

Enchantée, enchantée... sans doute... (Il lui offre une chaise; ils s'asseyent.) si les renseignements donnés par vous sur monsieur de Callières me permettaient de

croire qu'il acceptera les conditions... que je suis décidée à mettre à ce mariage...

FRONDEVILLE.

Ah! il y a des conditions?...

LA MARQUISE.

Oui, il y en a!...

FRONDEVILLE.

Qui sont?...

LA MARQUISE.

Je donne un million à mademoiselle de Noriolis et je désire qu'après son mariage elle et son mari continuent à vivre auprès de moi...

FRONDEVILLE.

Auprès de vous...

LA MARQUISE.

Oui, je désire...

FRONDEVILLE.

Cela veut dire que vous exigez!...

LA MARQUISE.

Oh!... oui! j'exige... et je donne un million... Pensez-vous que monsieur de Callières?...

FRONDEVILLE.

Je crois qu'il préférerait... rien du tout...

LA MARQUISE.

Mon Dieu... quant à cela...

FRONDEVILLE.

On pourrait ne pas prendre le million?...

LA MARQUISE.

Oui... mais quant à l'autre condition..

FRONDEVILLE.

Vivre auprès de vous...

LA MARQUISE.

Celle-là, je ne renonce pas... Vous m'avez bien écoutée, n'est-ce pas?

FRONDEVILLE.

Je n'ai pas perdu un mot...

LA MARQUISE.

Et vous comprenez maintenant?...

FRONDEVILLE.

Oui... il me semble que je comprends... Vous avez pensé, fort justement d'ailleurs, que, pour être reçue dans le monde, il ne vous suffirait pas, même à Paris, de vous y présenter au bras d'un mari que son passé rend un peu...

LA MARQUISE.

Oui... un peu... beaucoup même...

FRONDEVILLE.

Tandis qu'en vous présentant au bras d'un gendre... jeune, riche, noble... irréprochable surtout, absolument irréprochable?... J'ai compris, n'est-ce pas?...

LA MARQUISE.

Il y a plaisir à causer avec vous...

FRONDEVILLE.

Un mari, tout seul, cela est vulgaire. Vous voudriez, vous...

LA MARQUISE.

Un mari, un gendre... je voudrais arriver avec...

FRONDEVILLE.

Avec un ensemble...

LA MARQUISE.

C'est cela même... vous voyez que je vous traite en homme d'esprit... Je vous ai dit... tout, afin que vous

jugiez nettement la situation et que vous soyez bien persuadé que je ne renoncerai jamais à la dernière condition...

FRONDEVILLE.

Et si on refusait de l'accepter?...

LA MARQUISE.

Oh! cela serait très simple... je refuserais, moi, d'accorder la main...

FRONDEVILLE.

Oh! mais je me suis un peu avancé, il me semble, et peut-être n'êtes-vous pas tout à fait aussi bonne que j'avais pensé d'abord.

LA MARQUISE.

Je ne suis pas méchante... je vous ai dit... mais quand je veux une chose... Tenace... je suis tenace.

FRONDEVILLE, s'animant peu à peu.

Et comme j'avais raison de prétendre que votre conversation intéresse par les choses que vous ne dites pas, autant que par celles que vous dites!... car enfin, dans tout cela, il y a un personnage... monsieur de Noriolis... votre mari... dont vous ne parlez pas?... (Silence de la marquise.) dont vous vous obstinez à ne pas parler, même quand je vous en parle, moi! Ce personnage pourtant me paraît être d'une certaine importance... car c'est de lui, de lui seulement, que dépend mademoiselle de Noriolis!

LA MARQUISE, froidement.

Très exact, cela... très exact.

FRONDEVILLE.

Et il me semble qu'en s'adressant à lui...

LA MARQUISE, un peu durement.

Oh! mauvaise idée, cela; bien mauvaise idée...

FRONDEVILLE.

Mais cependant...

LA MARQUISE.

Alors, maintenant nous sommes ennemis?...

Ils se lèvent.

FRONDEVILLE, se calmant.

Ennemis, non pas... et j'ai tort!... Je vous ai demandé quelque chose, vous m'avez dit vos conditions... c'était votre droit... Il ne me reste maintenant qu'à faire connaître ces conditions à celui qui, seul, peut les accepter ou les refuser. (Appelant.) Birnheim! (Appelant plus fort.) Birnheim!!...

BIRNHEIM, apparaissant — effaré.

Qu'est-ce que c'est?

FRONDEVILLE.

Viens donc!

BIRNHEIM, bas.

Qu'est-ce qu'elle veut me dire?

FRONDEVILLE.

Rien du tout... prends tout doucement Callières par le bras et amène-le-moi.

Birnheim sort.

LA MARQUISE, à Frondeville.

Vous allez parler au jeune homme tout de suite?

FRONDEVILLE.

Oui, tout de suite. (D'une voix un peu émue.) Il serait inutile de vous dire, n'est-ce pas? que j'ai quelques raisons de croire que ce mariage ne déplairait pas à Geneviève; il serait inutile de vous dire qu'avec un autre, elle sera sans doute moins heureuse qu'avec lui...

Callières et Birnheim paraissent sur le perron.

LA MARQUISE, sans répondre à la question de Frondeville.

Il est très bien, décidément... et je serais enchantée

qu'il consentit... Malheureusement, je suis à peu près sûre qu'il ne consentira pas...

FRONDEVILLE.

Pas si bonne... décidément, pas si bonne... Voulez-vous me permettre?...

Il lui offre son bras.

LA MARQUISE.

Restez donc, restez donc, je vais retrouver Geneviève... Pourtant, si, comme vous me l'assurez, il l'aime énormément... enfin, si, par hasard, il disait oui, vous n'auriez tout à l'heure qu'à me faire un signe.

Callières est déjà descendu. — Frondeville conduit la marquise jusqu'au perron; elle y trouve Birnheim et s'arrête. — Birnheim recule après l'avoir regardée un instant; la marquise hausse légèrement les épaules, fait un pas, rencontre madame de Frondeville qui vient au-devant d'elle, et entre avec elle dans le château.

SCÈNE X

FRONDEVILLE, CALLIÈRES, BIRNHEIM.

CALLIÈRES.

Je sais, monsieur, je sais ce que vous avez à me dire... il faut convenir que ce qui m'arrive est bien singulier... Enfin... il n'y a rien que je ne sois prêt à faire pour être agréable à madame de Frondeville.

FRONDEVILLE.

Je vous en remercie, monsieur...

CALLIÈRES.

Et puis, Geneviève... cette enfant... elle m'aime, monsieur... elle m'aime autant que l'on peut aimer...

BIRNHEIM.

Bah!

CALLIÈRES.

Qui la sauvera, si, moi, je refuse de la sauver?

FRONDEVILLE.

Ah ! c'est bien, ce que vous faites là !

CALLIÈRES.

Cet amour... et puis, la bonne action... et puis... mieux vaut fermer les yeux et dire la chose tout de suite... j'épouserai... (Très naturellement.) Oh ! je n'étais pas venu ici pour ça...

BIRNHEIM.

Non ?

FRONDEVILLE, à part.

Ah çà ! est-ce qu'il va me dire, à moi, pourquoi il était venu ?...

CALLIÈRES.

Mais il est possible, après tout, que ce que l'on me fait faire vaille mieux que ce que je voulais faire, moi...

FRONDEVILLE.

C'est mon avis...

CALLIÈRES.

Je sais bien qu'il y a la belle-mère...

BIRNHEIM.

Aïe !

CALLIÈRES.

Mais il est une façon bien simple de tout arranger... je n'accepterai pas un sou de dot... et la belle-mère, je ne la verrai jamais.

BIRNHEIM.

Je comprends ça...

FRONDEVILLE, appuyant sur les mots.

Madame de Noriolis exige que son gendre vive auprès d'elle... la main de Geneviève est à ce prix...

CALLIÈRES.

Fanny Lear exige?...

FRONDEVILLE.

Elle exige... voilà ce que j'avais à vous dire!...

CALLIÈRES.

Vivre auprès de... Monsieur, je ne veux rien répondre...
je vous en prie, répondez vous-même.

FRONDEVILLE.

Est-ce qu'il y a besoin de répondre?...

BIRNHEIM.

Il y aurait un moyen...

CALLIÈRES.

Lequel?...

BIRNHEIM.

Tu promets à la belle-mère tout ce qu'elle te demandera de promettre, tu épouses, et, le lendemain du mariage... oh! le joli express!...

CALLIÈRES.

Cela est impossible!

FRONDEVILLE.

Répondez-moi sincèrement, monsieur.

CALLIÈRES.

Mais je veux bien, monsieur!

FRONDEVILLE.

Si vraiment je trouvais le moyen de faire de vous le mari de mademoiselle de Noriolis... en vous débarrassant de la condition imposée, bien entendu... vous consentiriez?...

CALLIÈRES.

Sans hésiter.

FRONDEVILLE.

Cela est dit?...

CALLIÈRES.

Cela est dit.

FRONDEVILLE.

C'est bien, alors, et je ferai ce que j'aurais sans doute hésité à faire si vous ne m'aviez pas donné cette parole... J'aurai besoin de toi, Birnheim!

BIRNHEIM.

Pour?...

FRONDEVILLE.

Nous irons aux Roches-Blanches tous les deux.

BIRNHEIM, épouvanté.

Moi... aller... jamais de la vie!

SCÈNE XI

LES MÊMES, LA MARQUISE, GENEVIÈVE,
MARIE.

MARIE, à la marquise.

Vous nous quittez, madame?

LA MARQUISE.

L'état de santé dans lequel se trouve monsieur de Noriolis ne nous permet pas de faire de bien longues absences... (Bas, à Frondeville). Eh bien... non? n'est-ce pas?...

Frondeville ne répond pas.

MARIE, montrant Geneviève.

Mais vous me promettez de me la renvoyer... bientôt... demain?

LA MARQUISE.

Je voudrais vous le promettre; malheureusement, cela est impossible.

MARIE.

Comment!...

LA MARQUISE.

Cette mauvaise santé de monsieur de Noriolis nous oblige à quitter les Roches-Blanches... nous partirons très prochainement...

FRONDEVILLE, bas, à la marquise.

Oh! madame!... madame!...

LA MARQUISE, bas.

Cela vaut mieux, je vous assure!

GENEVIÈVE, à la marquise.

Vraiment, madame!...

LA MARQUISE.

Oui, ma chère enfant, nous partirons, il le faut, s vous aimez votre grand-père...

GENEVIÈVE, désespérée.

Ah!...

FRONDEVILLE, bas, à Geneviève.

Ayez confiance!... comptez sur moi!...

LA MARQUISE, à Geneviève.

Venez, Geneviève. (Callières fait un pas vers la marquise.)
Vous avez quelque chose à me dire, monsieur?...

CALLIÈRES.

Non, madame, rien!...

ACTE QUATRIÈME

L'appartement du marquis de Noriolis. — A droite, cheminée, guéridon et fauteuil. — A gauche, porte et fauteuil, chaises. — Au fond, porte, fenêtre dans le pan coupé de droite; table avec tapis, tasses, flacons, etc., dans le pan coupé de gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

FRONDEVILLE, BIRNHEIM, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, introduisant Frondeville et Birnheim
par la porte du fond.

Ces messieurs sont bien persuadés que si je n'avais pas cru qu'il s'agissait de rendre service à monsieur le marquis, je n'aurais pas trahi ma maîtresse et donné à ces messieurs, en son absence, le moyen de s'introduire secrètement dans le château...

FRONDEVILLE.

Nous en sommes persuadés.

LE DOMESTIQUE.

Ce que j'ai fait, je l'ai fait à cause de ce pauvre monsieur qui, selon mon opinion à moi, n'est pas heureux ici, pas heureux du tout.

FRONDEVILLE.

C'est bon... Arriverons-nous bientôt?

LE DOMESTIQUE.

Nous sommes arrivés, monsieur.

BIRNHEIM.

Ah!

LE DOMESTIQUE.

Nous sommes dans l'appartement particulier de monsieur le marquis.

BIRNHEIM.

Allons! elle ne l'a pas trop mal logé, au moins...

FRONDEVILLE.

Te figurais-tu qu'elle l'avait enfermé dans une cave?...

BIRNHEIM.

Est-ce que je sais, moi?...

LE DOMESTIQUE.

Tenez, vous pouvez, si vous le voulez, apercevoir monsieur le marquis par cette porte entr'ouverte.

Il montre une porte entr'ouverte, à gauche.

BIRNHEIM.

C'est vrai, ma foi!... brrr... (A Frondeville). Vois, toi...

FRONDEVILLE, regardant à son tour.

Oui, c'est bien lui... pourtant, si on ne m'avait pas dit que c'était lui, je ne l'aurais certes pas reconnu. (A Birnheim, montrant le domestique.) Tu as donné ce que nous avions promis?...

BIRNHEIM.

Oui.

LE DOMESTIQUE.

Ce que j'ai de mieux à faire maintenant, c'est de me sauver dans un endroit où la colère de madame ne puisse pas m'attraper...

BIRNHEIM.

Et pour nous en aller, nous?...

LE DOMESTIQUE.

Vous repasserez par cette porte, vous descendrez le petit escalier... et puis le chemin que nous avons suivi ensemble.

BIRNHEIM.

Bon!

LE DOMESTIQUE, revenant.

Un mot encore, dans votre intérêt... Madame n'est pas au château... mais prenez garde à monsieur Risley, le médecin... l'âme damnée de madame... Si vous étiez surpris par lui, ce serait comme si vous étiez surpris par elle...

FRONDEVILLE.

C'est très bien... merci!

LE DOMESTIQUE.

Et maintenant, je m'en vais... et sans regarder derrière moi... Adieu, messieurs...

Il sort.

SCÈNE II

BIRNHEIM, FRONDEVILLE.

BIRNHEIM.

Est-ce que cela ne te fait pas quelque chose?

FRONDEVILLE.

Si fait, mais que veux-tu? Puisqu'il n'y avait pas d'autre moyen... Nous parlons à Noriolis, nous le décidons à venir avec nous; une fois le vieillard sorti d'ici, il sera tout naturel que sa petite-fille...

BIRNHEIM.

Sans doute... sans doute... cela sera bien si les

choses se passent ainsi que tu viens de dire... Entrons-nous?

FRONDEVILLE.

Prends garde, le voici!...

Entre le marquis de Noriolis. — Soixante-dix ans. Quelque chose d'effrayant, mais grand air et grande tournure encore. — Birnheim et Frondeville se sont retirés vers la droite; Noriolis entre lentement, ne les aperçoit pas, remonte vers la fenêtre, s'appuie contre le mur et regarde dehors, tournant le dos aux deux autres personnages, qui traversent la scène.

SCÈNE III

NORIO LIS, FRONDEVILLE, BIRNHEIM.

FRONDEVILLE, bas.

Il ne nous a pas vus...

BIRNHEIM.

Il ne voit pas grand'chose, je crois...

FRONDEVILLE, bas.

Est-ce que tu ne te dis rien, en te trouvant en face?...

BIRNHEIM, bas.

Qu'est-ce que tu veux que je me dise?

FRONDEVILLE, bas.

Tu ne te dis pas que c'est ton avenir qui est devant toi, misérable!... Tu ne te dis pas que tu vis justement, toi, comme a vécu ce vieillard, qui est là... et voilà où l'on arrive...

BIRNHEIM.

Lui, mais pas moi!...

FRONDEVILLE.

Toi, comme lui... A ton âge, il était ce que tu es... à cela près pourtant qu'il était beau, et que toi, tu ne l'es pas!

BIRNHEIM, bas.

Ah çà! mais tu me dis des choses...

FRONDEVILLE, bas.

Je te dis ce qui est, et ce qui sera!

BIRNHEIM, bas.

Le fait est que je n'avais jamais considéré la haute galanterie à ce point de vue...

FRONDEVILLE, bas.

Il faut lui parler!

BIRNHEIM, bas.

Bien doucement d'abord!

FRONDEVILLE, bas.

Sans doute, ce qu'il y a de mieux à faire est de lui parler comme nous parlerions à un enfant... Allons!...

Il fait un pas vers Noriolis : celui-ci se retourne, les regarde et vient à eux comme s'il les connaissait parfaitement.

NORIOSIS.

Ah! vous voilà enfin...

BIRNHEIM, à part.

Qu'est-ce qu'il dit?

NORIOSIS.

Comme vous vous êtes fait attendre!... mais vous voilà... c'est cela qui est important... vous venez pour m'emmener, n'est-ce pas?

FRONDEVILLE.

Mais... oui...

NORIOSIS.

Emmenez-moi, alors... emmenez-moi... il y a assez longtemps qu'ils me retiennent ici...

Il va au guéridon.

BIRNHEIM, bas, à Frondeville.

Est-ce que tu comprends, toi?

FRONDEVILLE.

Non, mais puisqu'il veut partir... ne demandons pas autre chose et partons...

Noriolis les a examinés pendant ce dialogue; son regard devient défiant tout à coup.

BIRNHEIM, à Noriolis.

Eh bien... venez...

NORIO LIS.

Que je vienne?...

Il recule.

BIRNHEIM.

Eh! oui...

NORIO LIS, en ricanant.

Que je vienne avec vous, comme cela?

BIRNHEIM.

Mais vous disiez, tout à l'heure...

NORIO LIS, à Birnheim.

Toi, vois-tu bien, si tu ne te dépêches pas de sortir d'ici, je t'étranglerai de mes deux mains!

BIRNHEIM, se rejetant sur Frondeville.

Mais qu'est-ce qu'il dit?... qu'est-ce qu'il dit?

FRONDEVILLE.

Ah! Birnheim!

BIRNHEIM.

Quoi?...

FRONDEVILLE.

Regarde!... C'est la folie!...

BIRNHEIM.

La folie!

FRONDEVILLE.

Regarde... les yeux... le geste...

NORIO LIS.

Je le sais bien... ce que vous venez faire ici... tous

les deux... Vous venez encore me proposer ce mariage...

BIRNHEIM.

Oh!

FRONDEVILLE, bas, à Birnheim.

Tais-toi... laisse-le parler.

NORIS.

Comme si je ne vous avais pas dit déjà... comme si je ne vous avais pas dit que je mourrais de faim au coin d'une borne... plutôt que de consentir...

FRONDEVILLE, à Birnheim, qui veut parler.

Tais-toi, te dis-je!...

NORIS.

Ah! je sais bien ce que vous avez machiné contre moi... dans le cas où je refuserais... la prison... Eh bien, soit! la prison... mais pas ce mariage... je ne veux pas... non, allez-vous-en, je vous dis que je ne veux pas... je ne veux pas, je vous dis... Ah! j'étouffe, je brûle! Ah!...

Il se laisse tomber dans son fauteuil, à droite. — Frondeville et Birnheim sont près de lui. — Moment de silence. — Noris revient à lui peu à peu et les regarde, cette fois, sans avoir l'air de les reconnaître.

FRONDEVILLE.

N'ayez pas peur, monsieur, nous ne sommes pas venus pour vous faire du mal.

BIRNHEIM.

Regardez-nous, monsieur.

NORIS.

Allez-vous-en!

FRONDEVILLE.

Je vous assure, monsieur, que vous ne devez pas avoir peur de nous... c'est pour votre bien que nous venons... Vous ne me reconnaissez pas?

NORIO LIS.

Non !

FRONDEVILLE.

J'habite, moi, le château qui est près du vôtre, je suis votre voisin.

NORIO LIS.

Ah !

FRONDEVILLE.

Oui, vous savez bien... Les Frondeville... Frondeville et Noriolis... il n'y a que ces deux familles-là, dans le pays... les Frondeville...

NORIO LIS.

Non, je ne me rappelle pas !...

BIRNHEIM.

Mais... moi... vous devez vous en souvenir, de moi... car nous nous sommes vus déjà... et plus d'une fois...

NORIO LIS.

Où cela donc ?

BIRNHEIM.

Mais... à l'Opéra !

NORIO LIS, souriant presque.

A l'Opéra... il y a longtemps, alors... je me rappelle très bien... l'Opéra... des femmes !...

Il se lève et descend.

BIRNHEIM, à Frondeville.

Ah ! le vieux roquentin !... As-tu vu comme son œil s'est animé quand il a dit : « des femmes » ?...

FRONDEVILLE.

Oui, j'ai vu...

BIRNHEIM.

Nous le tenons... Laisse-moi lui parler... tous les deux, nous allons nous comprendre. (A Noriolis.) Vous pouvez m'avoir oublié, mais moi, je me souviens bien...

Le jour où je suis entré pour la première fois dans le foyer de la danse... à l'Opéra... vous y étiez... vous avez dit : « Qu'est-ce que c'est que celui-là? — C'est Jacques, vous a-t-on répondu, le petit Jacques Birnheim. — Birnheim de la maison Birnheim? » avez-vous demandé... Je suis devenu tout rouge et je vous ai dit : « Oui, monsieur... » Alors, vous m'avez présenté à Augustine Truchot...

NORIS.

Qu'est-ce qu'il dit? qu'est-ce qu'il raconte?... (A Frondeville, en lui indiquant le front de Birnheim). Est-ce qu'il n'est pas un peu?...

FRONDEVILLE, bas.

Il l'est...

NORIS.

C'est donc cela!... pauvre garçon!...

Il regarde Birnheim avec compassion.

BIRNHEIM, ne comprenant pas.

Qu'est-ce qu'il y a?

NORIS, avec bonté.

Viens ici, fou... je ne te ferai pas de mal...

BIRNHEIM.

Il m'a appelé fou!!...

NORIS.

Viens... nous allons voir un peu si tu es un bon fou... Écoute, et réponds à celle-là... Pourquoi la situation d'un homme, qui attend une jolie femme, est-elle toujours une situation excellente?...

BIRNHEIM.

Mais... dame!...

NORIS.

Comment... tu ne sais pas cela?... Mais... la jolie

femme vient au rendez-vous ou elle n'y vient pas, n'est-ce pas?

BIRNHEIM.

Sans doute!...

NORIS.

Si elle vient, c'est un plaisir...

BIRNHEIM.

Et si elle ne vient pas?...

NORIS.

Si elle ne vient pas... c'est un bonheur... Ah! ah! fou... avoue que tu ne connaissais pas celle-là!...

FRONDEVILLE.

Et, dites-moi, monsieur de Noris, combien de temps êtes-vous resté à Londres?

NORIS.

Londres... pourquoi me parlez-vous de Londres?...

FRONDEVILLE.

Répondez-moi, je vous en prie.

NORIS.

Quelle misère!... mon Dieu! quelle misère!... un bouge dans la cité!... la vie errante... les longues promenades, la nuit, dans les rues noires...

FRONDEVILLE.

Pendant longtemps, cette misère?...

NORIS.

Oui... longtemps... bien longtemps... des années... jusqu'au jour... Ah!...

FRONDEVILLE.

Jusqu'au jour où une femme?...

NORIS.

Oui...

BIRNHEIM.

Fanny Lear.

NORIS, tombant dans le fauteuil, à gauche.

Vous savez cela!...

Il cache son visage dans ses mains.

FRONDEVILLE.

Et alors, n'est-ce pas, plus de misère... la fortune, au contraire, la fortune comme autrefois... Reste à savoir, cependant, si vous êtes content de cette existence...

NORIS.

Si je suis content!...

FRONDEVILLE.

Oui!...

NORIS, se relevant.

Non, pardieu!... je ne suis pas content...

FRONDEVILLE.

Eh bien! nous venons...

NORIS, prêtant l'oreille.

Chut! chut!... prenez garde.

Il va regarder au fond.

BIRNHEIM.

Qu'est-ce que c'est?

NORIS.

Là... là... tous les deux! (Il les pousse dans sa chambre.)
C'est le médecin... n'ayez pas peur, il n'entrera pas là!...

Après les avoir fait sortir, il revient s'asseoir dans son fauteuil à droite, et reprend l'air abattu. — Entre Risley.

SCÈNE IV

NORISOLIS, RISLEY.

RISLEY.

Eh bien, comment êtes-vous?

NORISOLIS.

J'ai froid.

RISLEY.

Attendez! (Prenant une couverture et la lui étendant sur les jambes.) Tenez, mettez cela sur vous...

NORISOLIS.

La marquise?...

RISLEY.

Madame la marquise est sortie... elle vous l'a dit...

NORISOLIS.

Loin?...

RISLEY.

Non, à Nizerolles... elle sera ici pour dîner...

NORISOLIS.

Ah! bien!...

Petite scène muette. — Le médecin regarde autour de lui dans la chambre comme s'il cherchait. Noriolis suit tous ses mouvements avec le regard rusé du fou; ce regard redevient comme indifférent aussitôt que le médecin se retourne vers Noriolis.

RISLEY, près de la table du fond.

Voulez-vous boire quelque chose?

NORISOLIS.

Non, merci... dormir.

RISLEY pose la main sur le front du malade.

Eh bien, dormez... (Il lui arrange sa couverture.) Là... êtes-vous bien?....

NORISOLIS.

Oui... bien... merci...

RISLEY.

A ce soir, alors...

Il sort. — A peine est-il sorti que les yeux de Noriolis se raniment. Il rejette la couverture, se relève et va à la porte de la chambre où il a fait entrer Frondeville et Birnheim.

SCÈNE V

NORISOLIS, BIRNHEIM, FRONDEVILLE,
puis UN DOMESTIQUE.

NORISOLIS.

Venez, maintenant, vous pouvez venir... (A Frondeville.)
Monsieur de Frondeville, vous m'avez dit?...

FRONDEVILLE.

Oui.

NORISOLIS, changeant de ton et ayant toute sa raison pendant la scène qui va suivre. — Parole brève et saccadée cependant.

Monsieur de Frondeville... oui... je me rappelle... Voyons, vous êtes venus ici tous les deux... comment avez-vous pu y entrer, je n'en sais rien... Vous avez voulu me réveiller... vous y êtes arrivés... vous m'avez forcé à me souvenir de choses... que j'aimerais mieux avoir oubliées pour toujours... Que voulez-vous de moi, qu'avez-vous à me dire?... dépêchez-vous, parlez... (se rasseyant, à gauche, et les invitant à s'asseoir.) je me retrouve... j'ai ma tête à moi, maintenant, mais cela ne durera pas... dépêchez-vous.

FRONDEVILLE.

Il y a ici une jeune fille...

NORISOLIS.

Une jeune fille?...

FRONDEVILLE.

Mademoiselle de Noriolis.

NORIS.

Oui, elle aussi... près de... Je ne voulais pas, mais il a bien fallu...

FRONDEVILLE.

C'est de cette jeune fille que nous venons vous parler.

NORIS.

Ah! si c'est pour la tirer d'ici...

BIRNHEIM.

Justement!...

FRONDEVILLE.

Ma femme l'avait prise avec elle... et jamais elle ne l'aurait laissée partir, si une lettre de vous...

NORIS.

De moi?...

FRONDEVILLE.

Eh! oui, de vous.

NORIS.

C'est possible... mais les lettres que j'écris!...

FRONDEVILLE.

Ma femme voudrait qu'on lui rende Geneviève!...

NORIS, se levant.

Ah! prenez-la... prenez-la...

FRONDEVILLE, se levant, ainsi que Birnheim.

C'est bien, mais...

NORIS.

Prenez-la tout de suite, je vous dis...

BIRNHEIM.

Et, dans une heure, vous nous la redemanderez.

NORIS.

Moi?...

BIRNHEIM.

Quand elle... quand l'autre sera revenue... Elle verra que mademoiselle de Noriolis, n'est pas ici... elle vous forcera à écrire...

NORIS.

Ah!...

FRONDEVILLE.

Et il faudra bien...

NORIS.

Mais alors, que voulez-vous que je fasse?...

FRONDEVILLE.

Ce que je veux que vous fassiez?... Que vous preniez votre petite fille par la main et que vous sortiez d'ici avec elle...

NORIS, effrayé.

Non! non!...

BIRNHEIM.

Comment?...

NORIS.

Je ne puis pas sortir d'ici, moi... Quelle maison s'ouvrira pour moi?...

FRONDEVILLE.

La mienne, monsieur.

NORIS.

Oh!...

FRONDEVILLE.

Certainement, les Frondeville doivent bien cela aux Noriolis... Voyons... monsieur... ce que vous devez souffrir ici, je ne vous le demande pas... mais je le devine... eh bien, pour vous soustraire à ce supplice,

pour sauver cette enfant que vous aimez... je ne vous demande qu'un instant d'énergie... ayez seulement le courage de sortir d'ici... Une fois que vous serez chez moi tous les deux, n'ayez pas peur... c'est moi qui vous défendrai.

BIRNHEIM, avec énergie.

Et si elle ose venir!...

NORLIOLIS, après avoir serré la main de Frondeville, va à la cheminée et sonne : entre un domestique.

Mademoiselle de Noriolis est au château?

LE DOMESTIQUE, stupéfait en voyant Frondeville et Birnheim.

Oui, monsieur, mais...

NORLIOLIS.

Eh bien, dites-lui de venir ici.

LE DOMESTIQUE.

Mais, monsieur...

NORLIOLIS, avec autorité.

Allez le lui dire tout de suite!

LE DOMESTIQUE.

J'y vais, monsieur...

Il sort.

FRONDEVILLE, à Noriolis.

Ah! c'est bien, cela!...

NORLIOLIS, perdant un peu la tête.

Oui, mais partons tout de suite, n'est-ce pas?... j'ai eu de la force, comme cela, pendant quelque temps... mais je sens déjà... cependant je veux partir... je le veux... Geneviève!... ce domestique... voyez donc!

BIRNHEIM. Il remonte un peu et, à la porte du fond, il rencontre la marquise.

Ah!...

SCÈNE VI

LA MARQUISE, NORIOLIS, FRONDEVILLE,
BIRNHEIM, puis RISLEY.

LA MARQUISE.

C'est vrai, ma foi!

BIRNHEIM.

Allons-nous-en, mon ami!

Noriolis est retombé sur le fauteuil, à gauche.

LA MARQUISE, à Frondeville.

Vous n'avez pas perdu de temps pour me rendre la visite que je vous avais faite, monsieur... c'est une gracieuseté à laquelle je serais sans doute plus sensible, si vous m'aviez fait l'honneur de m'en prévenir... Vous me permettrez de vous demander ce que vous êtes venu faire chez moi... oui, chez moi, vous savez bien que vous êtes chez moi ici!...

FRONDEVILLE.

Ce que je suis venu faire?...

BIRNHEIM.

Frondeville!

FRONDEVILLE.

Ah! par la mort-Dieu! si tu crois que je vais me taire... (A la marquise.) Je suis venu ici pour en arracher monsieur de Noriolis... parce que je sais qu'en effet il est ici chez vous et que je pense que ma maison vaut mieux, pour lui et pour les siens, que la maison...

LA MARQUISE.

En vérité, c'est pour cela?...

FRONDEVILLE.

Pas pour autre chose!

LA MARQUISE, regardant le vieillard épouventé.

Eh bien, dites-lui de vous suivre... voyons, dites-lui...

Elle remonte et reste très calme pendant toute la scène.

FRONDEVILLE.

Monsieur de Noriolis?...

NORIO LIS, la folie revenant.

Non... non... je vous ai dit que je ne voulais pas...

FRONDEVILLE.

Mon Dieu!...

NORIO LIS, se levant et allant vers la cheminée.

Non... non... vous ne m'arracherez pas d'ici, quand je devrais me défendre. (Il met deux ou trois chaises devant lui. La marquise, près de la table du fond, sonne.) Ah! je vous défie bien...

Entre un domestique.

LA MARQUISE, au domestique.

Monsieur Risley, tout de suite!...

Le domestique sort.

FRONDEVILLE, à Noriolis.

Je vous en supplie, monsieur...

NORIO LIS, derrière la barricade.

Ah! essayez maintenant, essayez de venir me prendre... (A Birnheim.) Essaie un peu, toi!...

Il écarte les chaises.

LA MARQUISE, à Frondeville, lui montrant Noriolis.

Vous voyez...

Entre Risley.

NORIO LIS, à Risley, en lui montrant Birnheim.

Le fou... voilà le fou... Emparez-vous de lui!...

RISLEY, à Noriolis.

Allons, venez...

Il écarte les chaises.

NORISOLIS, regardant Frondeville et Birnheim.

Ils veulent m'emmener... ah! je sais bien où... mais je ne veux pas.

RISLEY.

Ils ne vous emmèneront pas, venez...

NORISOLIS, sortant avec le médecin.

Je ne veux pas... je ne veux pas.

RISLEY.

N'ayez pas peur... venez... vous savez bien que vous n'avez rien à craindre quand vous êtes avec moi!

Ils entrent dans la chambre, à gauche.

SCÈNE VII

LA MARQUISE, FRONDEVILLE, BIRNHEIM,
puis RISLEY.

LA MARQUISE, à Frondeville.

Ainsi, vous avez profité d'un moment où je n'étais pas chez moi pour vous y glisser... voilà donc la guerre que nous nous faisons maintenant... nous achetons des valets... A la bonne heure!... Il paraît que les choses ont marché depuis hier, et que nous n'en sommes plus à nous dire des douceurs.

FRONDEVILLE.

Fanny Lear, sans doute, ne se fâchera pas si je supprime, en lui parlant, certains ménagements auxquels je me serais cru obligé envers la marquise de Noriolis...

LA MARQUISE.

Fanny Lear ou marquise de Noriolis... je ne vois pas bien ce qu'il peut vous rester à me dire...

FRONDEVILLE.

J'ai à vous dire : Il y a ici un vieillard et une jeune fille... le vieillard, il est à vous... je vous l'abandonne... il a la vieillesse qu'il devait avoir, après tout, et ce que vous ferez de lui, je ne m'en soucie guère... mais quant à la jeune fille, vous vous trompez terriblement si vous croyez que je vous la laisserai...

LA MARQUISE, regardant Birnheim, tout en parlant à Frondeville.

Mais à quoi donc vous a servi de l'avoir avec vous, lui?... Il devrait me connaître, cependant... Et il ne vous a pas dit que vous faisiez une chose folle en essayant de lutter contre une volonté à moi?...

BIRNHEIM.

Je l'ai dit... je l'ai dit!...

FRONDEVILLE.

En effet, madame, il me l'a dit, mais j'ai refusé de le croire.

LA MARQUISE.

Et vous êtes venu?...

FRONDEVILLE.

Et je suis venu.

BIRNHEIM, bas, à Frondeville, en observant la marquise.

Prends garde, mon ami.

LA MARQUISE.

Et vous êtes satisfait?...

FRONDEVILLE.

Satisfait... non... mais pas absolument mécontent... Notre visite ici n'a pas été aussi inutile que vous semblez le croire... et n'eût-elle servi qu'à éclairer pour moi certains points que, dans notre conversation d'hier, vous aviez laissés dans l'ombre...

FANNY LEAR.

LA MARQUISE.

En vérité?...

BIRNHEIM, à Frondeville.

Prends garde, je te dis!...

FRONDEVILLE.

Ce que nous avons vu, ce que nous avons entendu...

LA MARQUISE.

Eh bien, allez, si cela vous amuse, le raconter, ce que vous avez vu et ce que vous avez entendu!... Allez raconter que Fanny Lear, après avoir été la maîtresse de lord Elpheston... (Regardant Birnheim.) après avoir été sa maîtresse, à lui, pour tout dire en un mot!... que Fanny Lear a eu envie d'entrer dans le monde... qu'alors elle s'est donné du mal pour trouver un mari... qu'elle en a trouvé un, qu'elle l'a acheté, qu'elle l'a payé!... et que, huit jours après, elle a vu que ce mari était en train de devenir fou. (Elle s'assied sur le fauteuil, à droite.) Dites alors son désappointement, sa colère... et toute sa vie passée à cacher ce mari qu'elle avait rêvé d'étaler au grand jour!... allez raconter tout cela et riez, si cela vous plaît de rire... mais, si, ensuite, vous parlez de cette jeune fille, que vous avez essayé de me prendre... et que je garde, moi! ne riez pas, par exemple!...

FRONDEVILLE.

Madame!...

LA MARQUISE, se levant et le regardant en face.

Eh bien?...

On entend dans la chambre voisine la voix de Noriolis se disputant avec le médecin.

NORISOLIS, au dehors.

Je ne veux pas!

BIRNHEIM, à Frondeville.

Tu entends?...

FRONDEVILLE.

Monsieur de Noriolis... Il revient à lui, peut-être...

Il fait un pas vers la porte. La marquise se place devant lui.

LA MARQUISE.

Allons, que faites-vous là?... vous voyez bien que votre coup est manqué et que vous n'avez plus rien à faire ici...

Encore des cris dans la chambre voisine.

NORIO LIS, au dehors.

Non!... non!... je ne veux pas!

BIRNHEIM, à Frondeville.

Tu entends!... tu entends!...

FRONDEVILLE.

Par ici, monsieur.

Il fait encore un pas.

LA MARQUISE.

Eh mais! de quelle façon faut-il vous dire les choses? voulez-vous donc que je sonne et que je vous fasse jeter à la porte?

Mouvement de Frondeville.

BIRNHEIM, l'arrêtant.

Elle le ferait, mon ami!...

LA MARQUISE.

Voilà la première chose sensée qui ait été dite!...

FRONDEVILLE.

Mon Dieu! dire que j'ai battu une femme dans ma vie, et que ce n'est pas celle-là!... (Il regarde Fanny. Celle-ci le regarde de son côté, la main près de la sonnette.) Allons, viens... c'est une revanche à prendre, et je la prendrai!

LA MARQUISE, à part, en les regardant sortir.

Si je vous en laisse le temps...

Entre Risley.

RISLEY.

Il faudrait appeler, je ne suis plus maître de lui!...

LA MARQUISE.

Ah! ne vous en occupez plus, et donnez des ordres tout de suite... ce n'est plus dans deux jours que nous partons... c'est dans une heure!...

Noriolis menaçant, les poings fermés, paraît à la porte de la chambre.

RISLEY, à la marquise.

Prenez garde!...

LA MARQUISE.

Oh! je n'ai pas peur... Laissez-nous, allez donner les ordres...

Le médecin s'en va, par le fond.

SCÈNE VIII

NORISOLIS, LA MARQUISE.

Noriolis menaçant marche vers la marquise; celle-ci le regarde. — Scène muette. — Noriolis s'arrête et finit par reculer jusqu'à son fauteuil, à droite.

LA MARQUISE, la voix douce.

Allons... du calme... du calme... Vous savez bien que vous ne m'avez jamais fait peur, à moi... (Elle le fait asseoir dans le fauteuil.) Mettez-vous là... à la bonne heure... Êtes-vous bien?

NORISOLIS.

Brisé... mort...

LA MARQUISE.

Ah! ce n'est pas ma faute... je ne vous tourmente jamais, moi!...

NORISOLIS.

Ces deux hommes qui sont venus...

LA MARQUISE.

Pour vous demander Geneviève?...

NORIS.

Ah! oui... oui...

Moment de silence.

LA MARQUISE.

Eh bien, mais... si vraiment vous croyez que cette jeune fille ne doit pas rester ici...

NORIS, abattu.

Ce que vous voudrez.

LA MARQUISE.

Je ne vois aucun inconvénient à la marier, quant à moi!

NORIS.

Ce que vous voudrez, je vous dis...

LA MARQUISE.

Il ne s'agit pas de ce que je veux... il s'agit de ce que vous voulez, vous... car c'est vous seul, vous le savez bien...

NORIS.

Eh bien! je ferai, moi, ce que vous me direz de faire... c'est à cela que vous voulez arriver, n'est-ce pas?... je ferai ce que vous me direz...

LA MARQUISE, souriant.

Écrivez, alors...

NORIS.

Oui! oui!...

La marquise prend, sur le guéridon, du papier, des plumes, et les place devant le vieillard. — Noris la regarde. — Scène muette.

LA MARQUISE, dictant.

« Cher monsieur, nous partons demain pour Florence... »

NORIOUIS, s'arrêtant.

Ah!

LA MARQUISE.

Oui... l'air de ce pays n'est pas bon pour vous, décidément... (Dictant.) « Nous partons demain pour Florence. Je serai charmé que vous veniez nous y retrouver le plus vite possible. (Entre Geneviève, elle s'arrête au fond et écoute.) J'ai reçu la lettre dans laquelle vous me demandez la main de Geneviève de Noriolis, ma petite-fille... »

NORIOUIS.

La lettre?...

LA MARQUISE.

Oui, je l'ai reçue, moi... Écrivez : « L'invitation que je vous envoie vous fait assez connaître quels sont mes sentiments. »

NORIOUIS.

Mais à qui est-ce que j'écris cela?

LA MARQUISE.

Je mettrai l'adresse. Avez-vous écrit? (Noriolis lui tend le papier.) C'est bien... maintenant, signez!

GENEVIÈVE. Elle s'est approchée du vieillard, elle s'agenouille près de lui.

Grand-père, je vous supplie de ne pas signer cette lettre!...

SCÈNE IX

NORIOUIS, LA MARQUISE, GENEVIÈVE.

NORIOUIS.

Geneviève!...

GENEVIÈVE.

Ne signez pas cela, grand-père... Ce mari que vous

allez me donner... je ne le connais pas!... mais, pour justifier la terreur qu'il m'inspire, il suffit qu'il me soit indiqué par...

LA MARQUISE.

-Vous voyez bien que votre grand-père n'est pas en état maintenant... Plus tard, si vous voulez, vous lui parlerez...

GENEVIÈVE.

Non, pas plus tard...

LA MARQUISE.

Il ne vous entend pas...

NORIS, s'animant.

Si!... si!... j'entends.

GENEVIÈVE.

Je ne vous demande qu'une chose : laissez-moi sortir d'ici... J'irai où vous voudrez! au couvent où j'étais... on me permettra d'y rentrer... Je trouverai bien moyen de vivre... et d'ailleurs... la mort même me paraîtrait mille fois préférable!...

NORIS, suppliant.

Fanny!...

LA MARQUISE.

Bien... bien... ne parlez pas.

NORIS.

Fanny... ne soyez pas méchante... Elle vient me demander de la protéger... comme si je pouvais, moi... voyez, nous sommes là tous les deux devant vous... une enfant... un vieillard... Elle veut partir... elle a raison... que fait-elle ici?... vous savez bien que ce n'est pas ici sa place... Joins-toi à moi, Geneviève... et prions-la ensemble... elle sera bonne... elle te laissera partir.

Les deux femmes se regardent. — Geneviève ne baisse pas les yeux.

Silence.

LA MARQUISE.

Partir... pour où aller?... Pour aller dans la maison de monsieur de Frondeville... où elle espère retrouver ce jeune homme à qui j'ai offert sa main et qui l'a refusée...

GENEVIÈVE, se relevant.

Oh! ne parlez pas de cela!...

LA MARQUISE.

Pourquoi?

GENEVIÈVE.

Parce que cela répond trop bien à mes craintes, à mon horreur... Oui, il m'aimait... il me voulait pour femme; vous êtes venue... il m'a vue quand votre main touchait la mienne... je ne sais quelles paroles ont été prononcées à voix basse... et il s'est éloigné alors, il s'est éloigné de moi comme si tout d'un coup j'étais devenue indigne de lui... D'où peut donc venir cette indignité, dites-le-moi, si ce n'est de vous?...

LA MARQUISE, avec colère.

Ah!...

NORIS, éperdu.

Geneviève!... Fanny!...

LA MARQUISE, à Geneviève.

Vous le tuez!

GENEVIÈVE, éclatant.

Et qui me dit qu'il ne vaudrait pas mieux pour lui être mort!...

LA MARQUISE.

Malheureuse!

Elle fait un pas vers Geneviève.

GENEVIÈVE, se jetant dans les bras de Noriolis.

Défendez-moi, grand-père, défendez-moi!

NORIS, se levant.

Oui, je te défendrai. (Il prend sa petite-fille dans ses bras;

Fanny l'arrête.) Viens, on nous attend... sortons d'ici...
 (A la marquise, qui se place devant lui.) Ah! vous nous laisserez
 passer... (Il la repousse violemment. — A Geneviève.) Viens,
 viens...

Il la prend par la main, arrive avec elle jusqu'à la porte. Là il s'arrête,
 porte une main à son front, pousse un cri étouffé, revient à reculons
 vers le public, se cramponne au fauteuil qui est à gauche, et finit par
 tomber tout de son long au milieu de la scène.

GENEVIÈVE.

Ah!...

LA MARQUISE.

C'est là ce que vous vouliez... n'est-ce pas?... (Sonnant
 avec fureur.) A moi! à moi!...

GENEVIÈVE, agenouillée près de Noriolis.

Grand-père!... grand-père!...

Entre RisleY.

SCÈNE X

LES MÊMES, RISLEY.

RISLEY.

Qu'est-ce donc?...

LA MARQUISE.

Là... regardez... Il est mort?...

Le médecin s'approche de Noriolis. — Geneviève recule aussitôt.

RISLEY.

Non!... il vivra...

Le médecin s'est agenouillé près de Noriolis, dont il tient la main. — La
 marquise penchée sur eux. — Geneviève, folle d'épouvante, s'appuie
 contre le mur.

ACTE CINQUIÈME

Même décor qu'au premier acte. — Le soir : lampes allumées.
La table est au fond, devant la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

BIRNHEIM, NIQUETTE.

Birnheim tout de son long étendu sur le canapé. — Niquette, derrière le canapé, soignant Birnheim, lui faisant du thé.

BIRNHEIM.

Ah! Niquette...

NIQUETTE.

Eh bien, monsieur?...

BIRNHEIM.

J'aurais mieux fait de prendre le chemin de fer et de partir avec vous.

NIQUETTE.

C'est mon avis, monsieur.

BIRNHEIM.

Si j'étais parti, je n'aurais pas assisté à cette scène...

NIQUETTE.

Et vous n'auriez pas froissé une personne... sensible... en la faisant poser à la gare... pendant deux heures.

BIRNHEIM.

C'est vrai... il y a ça encore... Niquette?...

NIQUETTE.

Monsieur?...

BIRNHEIM.

Et cette tasse de thé?...

NIQUETTE, lui donnant une tasse de thé.

Deux heures à la gare, deux heures... Tenez.

BIRNHEIM.

Merci.

NIQUETTE.

Cela va-t-il un peu mieux?

BIRNHEIM.

Oui... et j'espère maintenant qu'avec une demi-heure de sommeil...

NIQUETTE.

Une demi-heure de sommeil... Ah bien! il ne s'agit pas de dormir, monsieur... il s'agit de m'entendre.

BIRNHEIM.

Qu'est-ce qu'il y a encore?

NIQUETTE, avec dignité.

Il y a que je viens vous prier de me rendre ma lettre, monsieur.

BIRNHEIM.

Votre lettre... vous me la redemandez?...

NIQUETTE.

Oui.

BIRNHEIM.

C'est fini alors, Niquette?

NIQUETTE.

C'est fini.

BIRNHEIM.

Déjà! Je pensais bien que ça ne durerait pas longtemps, mais...

NIQUETTE.

Qu'est-ce que vous dites?...

BIRNHEIM.

Rien, Niquette, rien... Ainsi, c'est fini. Nous ne nous aimons plus?

NIQUETTE.

A qui la faute, monsieur, et le moyen d'avoir un peu de confiance en vous?...

BIRNHEIM.

Vous n'avez plus de confiance?

NIQUETTE.

Plus une miette, monsieur, plus une miette.

BIRNHEIM.

Ah! Niquette... je n'accepte pas ces reproches... Non, je ne les accepte pas et j'y répondrai... mais plus tard... En ce moment, il m'est impossible... (S'endormant.) Vous voyez, malgré moi... savez-vous ce que vous feriez, Niquette, si vous étiez bonne?

NIQUETTE.

Qu'est-ce que je ferais?

BIRNHEIM, indiquant la porte à gauche.

Vous iriez là me chercher un second coussin... Niquette, soyez bonne.

NIQUETTE.

Le méritez-vous?

BIRNHEIM.

Oui, je le mérite. (Indignation de Niquette.) Je le mérite par la franchise avec laquelle j'avoue que je ne le mérite pas... Là, bien, merci... venez qu'on vous embrasse. (Niquette se dérobe.) Oh! la méchante!... Baissez un peu la lampe... là... c'est bien... Vous allez voir, je vais m'endormir comme un gros enfant.

NIQUETTE, le regardant.

Bébé, va!...

Elle va fermer la porte-fenêtre, à gauche.

BIRNHEIM, s'endormant.

Ta lettre... ta bonne lettre... Jacques sept...

NIQUETTE, câlinement.

Monsieur, monsieur...

BIRNHEIM.

Quoi encore?

NIQUETTE.

Est-ce que vous connaissez des tapissiers, à Paris?

BIRNHEIM.

Si je connais des tapissiers?... je le crois bien, que j'en connais!... et papa aussi les connaît... et il leur a défendu... (S'endormant tout à fait.) Après ça, cette fois-ci, ça ne sera pas une affaire... comme je ne dépasserai pas l'acajou...

NIQUETTE, indignée.

De l'acajou! à moi!...

Entre Risley, introduit par Pierre, au fond, à droite.

SCÈNE II

NIQUETTE, BIRNHEIM, endormi,
RISLEY, PIERRE.

PIERRE, à Risley.

Voulez-vous entrer ici, monsieur?... Monsieur de Frondeville va descendre tout de suite.

RISLEY.

C'est bien.

NIQUETTE, à Pierre.

Qu'est-ce que c'est que ce monsieur?

PIERRE, à Niquette.

C'est le médecin des Roches-Blanches... le médecin de la marquise de Noriolis.

Il sort.

NIQUETTE.

Le médecin de la... Ah! toutes les fois que j'entends parler de cette femme-là... ça me fait un effet!... elle est arrivée, elle... moi aussi, j'arriverai... (En sortant.) De l'acajou!

Entre Frondeville.

SCÈNE III

FRONDEVILLE, RISLEY, BIRNHEIM, endormi,
puis NIQUETTE.

FRONDEVILLE.

Monsieur...

RISLEY.

Vous me reconnaissez, monsieur?

FRONDEVILLE.

Parfaitement... Le docteur Risley, n'est-ce pas? que j'ai vu tout à l'heure...

RISLEY.

Le docteur Risley... oui, monsieur. Je suis venu pour vous parler...

FRONDEVILLE.

Pour me parler...

Il lui montre une chaise : ils s'asseyent.

RISLEY.

Pour vous parler de ce pauvre vieillard... A la suite de cette visite... inattendue, que vous avez faite à monsieur de Noriolis, il a eu une crise très violente.

FRONDEVILLE.

Ah!

RISLEY.

Si violente que madame de Noriolis, qui voulait partir tout de suite, ne partira pas... J'ai dû, comme médecin, le lui défendre absolument.

FRONDEVILLE.

Elle ne partira pas?...

RISLEY.

Non, monsieur. La crainte de la marquise... ma crainte à moi, est que vous ne vouliez profiter de ce délai pour faire une nouvelle tentative... elle serait, sans aucun doute, fatale à monsieur de Noriolis, et, en outre, tout à fait inutile.

FRONDEVILLE.

Inutile?

RISLEY.

Oh! complètement... Depuis hier, monsieur de Noriolis n'a plus aucun droit sur mademoiselle Geneviève.

FRONDEVILLE.

Comment?...

RISLEY.

Ce pouvoir qu'il avait et qu'il n'a plus, il le tenait de son titre de tuteur... Je pense, monsieur, que vous connaissez la loi : quand, pour un motif ou pour un autre, le tuteur a été déclaré incapable, le subrogé tuteur prend sa place. C'est ce qui est arrivé : le jugement qui interdit monsieur de Noriolis a été prononcé hier, et c'est maintenant le subrogé tuteur qui a tous les droits.

FRONDEVILLE.

Et ce subrogé tuteur?

RISLEY.

C'est moi, monsieur.

FANNY LEAR.

FRONDEVILLE.

Vous?...

Ici Birnheim se remue, lève la tête, et, encore à moitié endormi, commence à écouter.

RISLEY.

Oui, moi!... madame la marquise, ne doutant point de mon dévouement, m'avait fait désigner.

FRONDEVILLE.

C'est de vous maintenant que dépend?...

RISLEY.

De moi seul.

FRONDEVILLE, avec joie.

Mais alors, monsieur... Comme moi, comme nous tous, vous vous intéressez au sort de mademoiselle de Noriolis...

RISLEY.

Sans doute... sans doute...

FRONDEVILLE.

Et comme moi, comme nous tous, vous comprenez qu'elle ne peut pas continuer à vivre dans la maison de cette femme...

RISLEY, changeant de ton.

Mais pardon, monsieur!... je suis, moi, l'obligé... l'ami de madame la marquise de Noriolis... j'ai pour elle beaucoup d'affection, beaucoup d'estime.

FRONDEVILLE.

D'estime?...

RISLEY.

Oui, monsieur. (Un silence.) Mais je n'en suis pas moins tout dévoué à mademoiselle de Noriolis, et certainement... si nous pouvions trouver un moyen de tout concilier...

FRONDEVILLE.

Un moyen de tout concilier?...

RISLEY.

Oui...

FRONDEVILLE.

Mais il est très simple ce moyen!...

RISLEY.

Vous croyez?...

FRONDEVILLE.

Sans doute!...

RISLEY.

Ah! je ne demande pas mieux, quant à moi...

FRONDEVILLE.

Puisque c'est vous qui avez tous les droits, maintenant...

RISLEY.

Oui...

FRONDEVILLE.

Eh bien, alors, en nous entendant tous les deux...

RISLEY.

Tout justement, c'est là le point, il s'agit de nous entendre...

FRONDEVILLE.

Nous n'aurons pas grand'peine, je suppose.

RISLEY.

Cela dépend de vous... je n'ai qu'à attendre, moi, à attendre que vous me proposiez quelque chose...

FRONDEVILLE, étonné du ton qu'a pris Risley.

Je ne vous comprends pas...

Entre Niquette.

BIRNHEIM, à part.

Il est bête, ce soir, mon ami.

NIQUETTE, à Frondeville.

Ah! monsieur! monsieur!...

FRONDEVILLE, se levant ainsi que Risley.

Qu'est-ce que c'est?...

Pendant que Niquette parle bas à Frondeville avec beaucoup d'animation, Birnheim s'approche de Risley.

BIRNHEIM, bas, à Risley.

Je vous ai compris, moi... j'ai l'habitude des affaires et je vous ai compris tout de suite.

FRONDEVILLE, bas, à Niquette.

Mademoiselle Geneviève?...

NIQUETTE, bas.

Oui, monsieur... elle s'est sauvée de chez son grand-père... et elle vient d'arriver ici... Madame veut vous parler tout de suite, tout de suite...

FRONDEVILLE.

Ah!... (Haut, à Risley.) Monsieur, je vous demande pardon, mais Birnheim, mon ami, se chargera...

BIRNHEIM.

Oui, oui, nous nous entendrons, monsieur et moi, nous nous entendrons parfaitement.

FRONDEVILLE, à Risley.

Alors, monsieur...

RISLEY.

Ne vous gênez pas pour moi, monsieur.

Frondeville sort.

SCÈNE IV

BIRNHEIM, RISLEY, NIQUETTE, au fond.

RISLEY.

Vous êtes monsieur Birnheim?

BIRNHEIM.

Oui, monsieur.

RISLEY.

De la maison Birnheim, Paris et Francfort?

BIRNHEIM.

Oui, monsieur... Moi, je suis le fils... le petit...

RISLEY, avec un peu de désappointement.

Ah!

BIRNHEIM.

Vous auriez préféré papa?

RISLEY.

Mais pas du tout, pas du tout!...

BIRNHEIM.

Voulez-vous me permettre de vous reconduire?
nous causerons en route.

RISLEY.

Avec plaisir, monsieur... Vous avez un père qui est bon.

BIRNHEIM.

Papa?... il est excellent, papa!...

Ils sortent, par le fond, à gauche.

SCÈNE V

NIQUETTE, puis MARIE, FRONDEVILLE,
GENEVIÈVE et CALLIÈRES.

NIQUETTE, regardant sortir Birnheim.

De l'acajou!... Après ça, tiens... je le prendrai toujours, son acajou!... ça sera pour ma femme de chambre.

Entre Marie.

MARIE, à Niquette.

Dites que l'on mette les chevaux à la voiture tout de suite... tout de suite, vous entendez, tout de suite...

NIQUETTE.

Bien, madame.

Elle sort.

MARIE, à Geneviève, qui entre, soutenue par Frondeville.
Venez, ma chère enfant, venez...

GENEVIÈVE.

Ah! madame...

MARIE.

N'ayez plus peur... le danger est passé ..

Elle la fait asseoir sur le canapé.

CALLIÈRES.

Ah! Geneviève... Geneviève...

GENEVIÈVE.

Restez, je vous en prie... restez près de moi... ne me quittez pas...

CALLIÈRES.

Non, non, nous ne vous quitterons pas.

GENEVIÈVE.

J'ai eu si peur... que j'ai cru que j'allais devenir

folle!... Cette scène... si vous saviez!... Heureusement, dans le désordre qui a suivi, on ne s'est pas occupé de moi... j'ai pu sortir, me sauver... je suis venue ici... j'ai bien fait, n'est-ce pas?

MARIE.

Oui... oui... vous avez bien fait. (A Frondeville.) Qu'est-ce que vous avez, vous?

FRONDEVILLE.

J'ai peur...

MARIE.

De quoi?

FRONDEVILLE.

On ne tardera pas à s'apercevoir qu'elle a quitté les Roches-Blanches... On s'en est aperçu déjà peut-être, et, dans un instant, la marquise...?

MARIE.

Voyons, là, sérieusement... est-ce que cette femme a le droit de venir comme cela et de nous arracher...?

FRONDEVILLE.

Eh! oui, elle en a le droit!...

MARIE, à Geneviève.

Dites-moi, ma chère enfant, vous sentez-vous plus forte?

GENEVIÈVE, se levant.

Oh! oui, madame!...

MARIE.

Il faut l'être beaucoup, car nous allons partir... oui, tout de suite... je vous emmène et nous allons ensemble nous cacher... (A Frondeville.) On finira par nous découvrir, n'est-ce pas?... mais il faudra du temps... et avec du temps... Ce n'est pas votre avis?...

FRONDEVILLE.

Si fait!...

MARIE.

Eh bien, alors, dépêchez-vous et allez voir si cette voiture est prête.

FRONDEVILLE.

Trop tard!... Elle est là!

MARIE.

La marquise?

FRONDEVILLE.

Oui, avec son éternel docteur.

MARIE.

Eh bien! puisqu'elle est là, laissez-la entrer.

Entrent la marquise et Risley, par le fond, à droite.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA MARQUISE, RISLEY.

MARIE.

Entrez, madame... c'est moi qui vous prie d'entrer.

LA MARQUISE.

Madame... (Elle descend. — Risley se glisse derrière elle, rasant les murs, se faisant petit.) Vous deviez... monsieur de Frondeville surtout, après ce qui s'est passé, devait s'attendre...

MARIE.

Madame... oui... c'est vrai... les hommes ne savent pas... j'ai eu tort de laisser monsieur de Frondeville se charger... si je vous avais parlé moi-même, je suis bien sûre... (A Frondeville, qui fait un mouvement.) Non... laissez-moi... (Elle passe derrière la marquise et se trouve entre elle et Frondeville.) Ne m'empêchez pas... moi... moi... je m'adresserai à madame et je la supplierai...

LA MARQUISE, l'interrompant.

Je vous ai dit à quelles conditions, je pourrais consentir...

CALLIÈRES.

Eh bien! ces conditions, madame, je les accepte.

LA MARQUISE.

Vraiment?

CALLIÈRES.

Oui, madame, je les accepte.

LA MARQUISE.

A la bonne heure!... Mais pourquoi n'avez-vous pas accepté tout de suite?... cela eût mieux valu pour tout le monde. Enfin... comme dit une des comédies que l'on jouait à Drury-Lane, *all is well that ends well*, tout est bien qui finit bien... mademoiselle de Noriolis sera votre femme. (A Geneviève.) Vous voyez bien que je ne suis pas si méchante... hé? qu'est-ce que vous dites?...

GENEVIÈVE.

Moi?...

LA MARQUISE.

Sans doute!...

GENEVIÈVE.

Eh bien, non, non! je ne peux pas admettre que, lorsqu'il s'agit de quelque chose qui me regarde, vous ayez, vous, à refuser ou à consentir!... Je ne peux pas admettre qu'il dépende de vous de me rendre heureuse ou malheureuse, et je ne veux pas, en tout cas, je ne veux pas d'un bonheur qui me viendrait de...

MARIE.

Geneviève!

LA MARQUISE.

Non, laissez parler... Je suis bien aise de savoir ce qu'il y a au fond du cœur...

GENEVIÈVE.

Vous dites, et tout le monde autour de moi dit que la loi est pour vous... que je suis en votre pouvoir... non, cela n'est pas, cela ne peut pas être... S'il en était ainsi, la loi serait absurde, la loi serait folle... Mais je suis bien sûre qu'il n'en est pas ainsi... je suis bien sûre qu'il n'y a pas de loi au monde qui puisse mettre une fille comme moi dans la dépendance d'une femme comme vous!

LA MARQUISE.

Le ciel m'est témoin que je ne vous détestais pas, que je ne voulais pas vous faire de mal, non... d'abord, je n'aime pas... et puis il n'était pas de mon intérêt... Mais ce que vous venez de dire a modifié mes sentiments... oui, modifié, beaucoup modifié. Vous m'avez mise en colère... ce qui est rare, très rare. (Montrant Frondeville.) Lui-même, en venant me menacer chez moi, ne m'avait pas mise en colère... il avait crié, j'avais crié plus fort, mais je n'étais pas en colère... maintenant je suis... et c'est vous!... Je pense que vous ne tarderez pas à vous apercevoir que vous avez eu tort.

GENEVIÈVE, répondant à un mouvement de madame de Frondeville.

Ah!

LA MARQUISE.

Quant à ce pouvoir que je prétendrais avoir sur vous... je vous assure que vous vous trompez... je n'ai, moi, aucun pouvoir, et je le sais très bien : votre grand-père... lui seul!... et à la place de votre grand-père... (Elle montre Risley.) c'est monsieur, maintenant.

RISLEY.

Oui, c'est moi.

LA MARQUISE, un peu durement.

Avancez donc, monsieur, et parlez, puisque c'est vous qui devez parler.

RISLEY, s'avançant.

Allons, puisque c'est moi... puisqu'il faut... c'est bien... c'est très bien... (A Geneviève.) Mademoiselle, vous aimez monsieur de Callières?

GENEVIÈVE.

Monsieur...

RISLEY.

Et monsieur de Callières, de son côté, à en juger par ce que je viens de voir et d'entendre... Eh bien, mais.. moi, votre tuteur, je ne vois aucun inconvénient à ce que ce mariage ait lieu.

LA MARQUISE.

Hein?...

RISLEY.

Je ne vois aucun inconvénient non plus à ce que, en attendant le jour du mariage, vous restiez ici, dans cette maison, près de madame de Frondeville.

LA MARQUISE.

Risley!...

RISLEY.

Eh bien, mais... ai-je les droits... oui ou non?

LA MARQUISE.

Ah!

RISLEY.

Suis-je le tuteur, ou ne le suis-je pas?

Birnheim entre en ce moment par la porte du fond, à gauche et descend lentement.

LA MARQUISE, tout près de lui.

Combien avez-vous reçu?

RISLEY, froidement.

Cent mille francs.

LA MARQUISE.

Il fallait m'en demander le double.

RISLEY.

Deux cent mille francs pour faire une mauvaise action, cent mille francs pour en faire une bonne... ma foi, je ne me repens pas...

LA MARQUISE.

Mais quel est donc celui qui vous a?...

RISLEY, montrant Birnheim.

C'est lui.

SCÈNE VII

LES MÊMES, BIRNHEIM.

BIRNHEIM.

Oui, c'est moi!... J'écrirai ça à maman, ça lui fera plaisir...

LA MARQUISE.

Birnheim!...

BIRNHEIM.

Oui, Birnheim.

LA MARQUISE, à Risley.

Et vous croyez que je me laisserai battre comme cela?...

RISLEY.

Je suis en règle... vous-même, tout à l'heure, m'avez remis le titre.

LA MARQUISE.

Eh bien, je le ferai casser, ce titre!... (En ce moment le marquis de Noriolis, pâle, les cheveux en désordre, la cravate dénouée, paraît au fond, à droite.) Je prouverai, si je le veux, je prouverai que monsieur de Noriolis a toute sa raison.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, NORIOLIS.

NORIO LIS, derrière la table.

Et vous aurez dit vrai, madame, car, pour le moment du moins, il me semble bien que je l'ai tout entière!

LA MARQUISE.

Vous!...

Elle tombe assise près de la table.

NORIO LIS.

Vous allez voir... Vous m'avez ramassé dans une taverne de Londres, et, très gracieusement, vous m'avez fait dire que si, pour manger, il me plaisait de vous vendre mon nom, vous me l'achèteriez volontiers... voilà pour la mémoire!... J'ai accepté : si bien que, sans vouloir faire de tort à personne, je pense qu'il faudrait aller loin pour trouver quelque chose d'aussi méprisable que moi... voilà pour le jugement!... Mais, méprisable ou non, je suis chef de famille et ma petite-fille est à moi... (Descendant à gauche de la table.) Elle n'était pas dans le marché, elle. (Il embrasse Geneviève.) Et je la reprends... et je la donne à celui qu'elle aime... (On lui montre Callières et il lui remet Geneviève.) Et je vous l'arrache, à vous... voilà pour la volonté!...

FRONDEVILLE.

Bien, monsieur!... mais nous ne vous laisserons pas partir, monsieur, nous vous garderons ici...

NORIO LIS, avec un peu d'égarement.

Me garder ici?... non, cela ne se peut pas... Vous ne m'avez donc pas entendu?... entre Fanny Lear et moi,

il y a un marché... moi, j'ai vendu... elle a acheté... Elle me doit du pain... il faut qu'elle paye, maintenant, il faut qu'elle paye!... (Prenant la marquise par le poignet et l'emmenant.) Allons, venez! (Avec un éclat de rire.) marquise de Noriolis!

LE PETIT DUC

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté pour la première fois, à Paris,
sur le THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE, le 25 janvier 1878.

MUSIQUE DE CHARLES LECOCQ.

PERSONNAGES

LE DUC DE PARTHENAY.....	M ^{lle} JEANNE GRANIER.
MONTLANDRY.....	MM. VAUTHIER.
FRIMOUSSE.....	BERTHELIER.
NAVAILLES.....	URBAIN.
BERNARD.....	CALISTE.
MONTCHEVRIER.....	ELIM.
TANNEVILLE.....	BOVET.
CHAMPVALLON.....	HERVIER.
MÉRIGNAC.....	DEBERG.
NANCEY.....	DESCLOS.
DIANE DE CHATEAU-LANSAC.....	M ^{mes} DESCLAUZAS.
LA DUCHESSE DE PARTHENAY....	MILY MEYER.
ROGER, page.....	LÉA D'ASCO.
GÉRARD, id.....	PICCOLO.
JULIEN, id.....	PANSERON.
GONTRAN, id.....	RIBE.
HENRI, id.....	DIANIE.
GASTON, id.....	DAVENAY.
HÉLÈNE, demoiselle d'honneur.....	LASSELIN.
M ^{lle} DE CLERMONT-TONNERRE.....	} Demoiselles nobles de Lunéville.
M ^{lle} DE CHAMPLATRÉ.....	
M ^{lle} DE SAINTE-ANÉMONE.....	
MARGOT.....	} Cantinières.
MANON.....	
PREMIÈRE SOUS-MAITRESSE.	
DEUXIÈME SOUS-MAITRESSE.	
NINON.	
NINETTE.	
MARION.	
MARIETTE.	

Seigneurs et grandes dames, demoiselles d'honneur, pensionnaires,
officiers et leurs maîtresses, soldats, cantinières, marmitons.

Commencement du xviii^e siècle.

LE PETIT DUC

ACTE PREMIER

Au château de Versailles. — La salle de l'Œil-de-Bœuf.

SCÈNE PREMIÈRE

SEIGNEURS et GRANDES DAMES, puis LES PAGES
et LES DEMOISELLES D'HONNEUR.

CHOEUR.

SEIGNEURS et GRANDES DAMES.

Il est l'heure et, dans un instant,
Tout pleins d'une ardeur sans seconde,
Nous allons défiler devant
Devant le plus grand roi du monde.

LES SEIGNEURS.

Sur nos augustes nuques
Ajustons nos perruques...

LES GRANDES DAMES.

Donnons des airs badins
A nos vertugadins...

REPRISE DU CHOEUR.

Car nous allons, dans un instant,
Etc., etc.

LE PETIT DUC

LES SEIGNEURS.

Voici venir messieurs les pages
Et les demoiselles d'honneur...

LES GRANDES DAMES.

Ils ont de drôles de visages,
Les six pages de monseigneur...

Entrée cérémonieuse des pages et des demoiselles d'honneur, — chaque page menant une demoiselle et la regardant d'un air langoureux.

LES PAGES.

Notre cœur soupire,
La nuit et le jour,
Sans oser le dire,
Nous mourons d'amour!

LES DEMOISELLES.

Vraiment, messieurs, vous voulez rire :
A votre âge, parler d'amour!...

LES PAGES, s'agenouillant aux pieds des demoiselles d'honneur.

Notre cœur soupire
La nuit et le jour...

LES DEMOISELLES et LE CHOËUR.

Vraiment, messieurs, vous voulez rire...

LES PAGES.

Sans oser le dire,
Nous mourons d'amour!

LES DEMOISELLES et LE CHOËUR.

A votre âge, parler d'amour!...

LES PAGES.

Nous mourons d'amour!

HÉLÈNE.

Allez, vous êtes des enfants!

LES PAGES.

Qu'a-t-elle dit?

LE CHOËUR.

Elle a dit : « des enfants!... »

LES PAGES, se relevant.
Relevons-nous alors, et soyons insolents!

ROGER.

I

Puisqu'avec de la politesse
On est traité de haut en bas,
Nous verrons si la hardiesse
Obtient de meilleurs résultats!...
Et ne bronchez pas, prenez garde,
Ou, sarpejeu!
Nous vous traitons à la housarde,
Par la morbleu!

LES PAGES.

Et ne bougez pas, prenez garde,
Etc., etc.

GÉRARD.

II

Ce baiser que d'un air de reine
Vous avez refusé, mill' z'yeux!
Nous le prendrons, et pour la peine,
Au lieu d'un, nous en prendrons deux!
Et ne bronchez pas, prenez garde,
Ou, sarpejeu!
Nous vous traitons à la housarde,
Par la morbleu!

LES PAGES.

Et ne bougez pas, prenez garde,
Etc., etc.

LES DEMOISELLES.

Voyez-vous ça, voyez-vous ça!...
Qui nous délivrera de ces garnements-là?

ENSEMBLE

LES PAGES.

Vous aurez beau crier holà!
On vous embrassera,
On vous adorera,
On vous épousera...
Voilà!

LES DEMOISELLES.

Holà! messieurs, holà! holà!...
Qui donc nous défendra?
Qui nous protégera?
Qui nous délivrera?...
Holà!

LE CHOEUR

Si vous parlez sur ce ton-là,
 On vous consignera,
 On vous enfermera,
 Et l'on vous calmera...
 Voilà!

La terreur des demoiselles d'honneur ne doit pas être une terreur sérieuse. — Toute cette scène doit être jouée et chantée très gaicement. — Entrent Montlandry et Frimousse.

SCÈNE II

LES MÊMES, MONTLANDRY et FRIMOUSSE.

MONTLANDRY.

Qu'est-ce à dire, messieurs les pages?

FRIMOUSSE.

Nous avons donc envie d'être mis au pain sec, d'être enfermés dans le cabinet noir?

ROGER.

C'est une injustice!... on nous reproche d'être des enfants...

MONTLANDRY.

Dame!... à quinze ans!

GÉRARD.

Et le petit duc de Parthenay, qui hier encore était notre camarade, quel âge a-t-il donc?

MONTLANDRY.

Le même âge que vous!

JULIEN.

Et cependant on lui permet d'avoir une femme!

FRIMOUSSE, scandalisé.

Oh!

ROGER.

Ici même, à la chapelle de Versailles, on va dans un instant célébrer son mariage avec haute et puissante demoiselle Blanche de Cambry...

MONTLANDRY.

Il est vrai que le futur époux est un peu jeune... mais il y a de la politique là-dessous... il y a des raisons, des raisons sérieuses.

GASTON.

Ça nous est bien égal, les raisons sérieuses!...

GÉRARD.

On marie le petit duc : nous voulons que l'on nous marie, nous aussi...

ROBERT.

Nous voulons épouser les demoiselles d'honneur, na!

TOUS.

Oui!

FRIMOUSSE.

Eh bien, mais... il faudra en parler à leurs familles...

MONTLANDRY.

En attendant, je vous engage à les prendre bien gentiment par la main et à vous joindre au cortège. (On entend sonner au dehors les douze coups de minuit.) Minuit sonne et c'est à minuit que le mariage doit être célébré.

FRIMOUSSE.

Et n'oubliez pas qu'en sortant de la chapelle, vous aurez l'honneur de défiler devant...

JULIEN.

Oui... oui... nous savons.

REPRISE DU CHŒUR

L'heure sonne et, dans un instant,
 Tout pleins d'une ardeur sans seconde,
 Nous allons défiler devant
 Devant le plus grand roi du monde!

Sortie générale. — Frimousse et Montlandry restent en scène.

SCÈNE III

MONTLANDRY, FRIMOUSSE.

MONTLANDRY.

Eh bien! mon cher homme noir, mon cher savant
 en us...

FRIMOUSSE.

Eh bien! mon cher batteur de fer...

MONTLANDRY.

Vous n'allez pas à la chapelle?

FRIMOUSSE.

Non, ces augustes époux reviendront ici tout à
 l'heure, pour le bal... j'aime mieux attendre leur
 retour.

MONTLANDRY, en riant.

Vous êtes vexé?

FRIMOUSSE.

Moi?

MONTLANDRY.

Et je le comprends... grâce à ce mariage, vous voilà
 sans place!

FRIMOUSSE.

Comment? sans place!...

MONTLANDRY.

Dame! n'étiez-vous pas le précepteur du jeune duc ?

FRIMOUSSE.

En effet! j'étais son précepteur tout comme vous étiez, vous, son instructeur militaire... Vous lui appreniez ce que c'est qu'une embuscade, une escalade; je lui faisais, moi, décliner *rosa*, la rose, *rosæ*, de la rose.

MONTLANDRY.

A la bonne heure, mon cher Trissotin! mais, une fois marié, j'ai grand' peur que votre élève n'envoie promener...

FRIMOUSSE.

Je ne sais pas... c'est possible... En attendant, je vous demanderai la permission de vous faire observer...

MONTLANDRY.

Quoi donc, mon aimable Caritidès, quoi donc? .

FRIMOUSSE.

Je vous demanderai la permission de vous faire observer que je ne m'appelle ni Trissotin ni Caritidès. J'ai reçu de mes bons parents un nom...

MONTLANDRY.

Ça, c'est vrai... vous vous appelez Frimousse...

FRIMOUSSE.

Nicolas Frimousse... Je ne vous dis pas que si j'avais eu à choisir... mais enfin, tel qu'il est, Frimousse est mon nom, et, quand vous me parlerez, je vous serai obligé de m'appeler Frimousse.

MONTLANDRY.

C'était par pure courtoisie que je m'en abstenais.

FRIMOUSSE.

Je vous en prie...

MONTLANDRY.

Si vous y tenez... Je vous disais, mon cher Frimousse, que ce mariage modifie absolument notre situation à tous les deux... Vous n'êtes plus rien, vous...

FRIMOUSSE.

Je suis fini, moi, il n'y a plus à en parler.

MONTLANDRY.

Avant ce mariage, votre élève vous appartenait; maintenant c'est à moi qu'il appartient.

FRIMOUSSE, ironiquement.

A vous tout seul?

MONTLANDRY.

A sa femme et à moi. Sa femme lui apprendra l'amour; moi, je lui apprendrai la guerre. Je n'en ferai pas un savant, moi... j'en ferai un soldat.

FRIMOUSSE.

Tant pis pour lui! Car un savant vaut mieux qu'un soldat!...

MONTLANDRY.

Vous dites?...

FRIMOUSSE.

Je dis qu'un savant vaut mieux qu'un...

MONTLANDRY.

Ne le répétez pas; j'ai entendu.

FRIMOUSSE.

Alors, ce n'était pas la peine...

MONTLANDRY.

Voyons, Frimousse, voyons... ce n'est pas sérieusement que vous osez soutenir...

FRIMOUSSE.

Je le soutiendrai en prose et en vers, en acrostiche

et en madrigal, je le soutiendrai en latin de la bonne époque et en latin de la mauvaise...

MONTLANDRY.

Mais vous ne savez donc pas, monsieur le pédant, vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un soldat?

FRIMOUSSE.

Et vous, monsieur le soudard, vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un savant?

DUO

FRIMOUSSE.

Le savant part, tenant un livre,
Et se promène au bord de l'eau...

MONTLANDRY.

Le soldat vit et se sent vivre,
Il met l'épée hors du fourreau...

FRIMOUSSE.

Il lit, il rumine, il travaille
Pour bien faire sa version...

MONTLANDRY.

Sur son grand cheval de bataille,
Il mène au feu son escadron...

FRIMOUSSE.

Il cherche en son dictionnaire
Tous les mots qu'il ne comprend pas...

MONTLANDRY.

Ivre de poudre et de colère,
Tout cède à l'effort de son bras...

FRIMOUSSE.

Et quand sa tâche est terminée,
Il la transcrit bien proprement...

MONTLANDRY.

Et quand la bataille est gagnée,
Chacun l'embrasse en l'acclamant...

LE PETIT DUC.

FRIMOUSSE.

Ah ! qu'il est beau d'être un savant!...
Il conjugue, il décline...

MONTLANDRY.

Vive un soldat fort et vaillant!
Il frappe, il extermine...

FRIMOUSSE.

Il conjugue, il décline...

MONTLANDRY.

Il frappe, il extermine...

ENSEMBLE

FRIMOUSSE.

*Rosa, la rose,
Rosæ, de la rose,
Rosæ, à la rose,
O rosa, ô rose,
Tityre, tu patulæ,
Recubans sub tegmine...*

MONTLANDRY.

Dans la bataille,
Bravant la mitraille,
D'estoc et de taille,
Il faut qu'il s'en aille,
Épouvantant l'ennemi,
La terreur marche avec lui !

MONTLANDRY.

Par ma foi, vous avez raison,
Je m'incline devant mon maître,
Et le savant me paraît être
Un agréable compagnon...

FRIMOUSSE.

Vous en convenez; vous êtes bien bon!

MONTLANDRY.

Il écrivasse,
Il paperasse,
Et, pour bien faire son métier,
Il trempe, trempe,
Il trempe, trempe
Sa plume dans son encrier.

FRIMOUSSE.

Le soldat me déplaisait fort,
Mais je conviens que j'avais tort :
Le soldat parfois a du bon...

MONTLANDRY.

Vous en convenez; vous avez raison!

FRIMOUSSE.

Il se prélasse
 Dans sa cuirasse,
 Et puis, c'est là qu'il est complet,
 Il bourre, bourre,
 Il bourre, bourre
 Sa baguette dans son mousquet...

MONTLANDRY.

Il trempe, trempe
 Sa plume dans son encrier...

FRIMOUSSE.

Il bourre, bourre
 Son mousquet ou bien son mortier.

MONTLANDRY.

Il trempe, trempe...

FRIMOUSSE.

Il bourre, bourre...

MONTLANDRY.

Il trempe, trempe...

FRIMOUSSE.

Il bourre, bourre...

MONTLANDRY, en se moquant.

Ah! qu'il est beau d'être un savant!

FRIMOUSSE, en se moquant.

Vive un soldat fort et vaillant!

ENSEMBLE

FRIMOUSSE.

Dans la bataille,
 Bravant la mitraille,
 D'estoc et de taille,
 Il faut qu'il s'en aille,
 Épouvantant l'ennemi,
 La terreur marche avec lui!

MONTLANDRY.

Rosa, la rose,
Rosæ, de la rose,
Rosæ, à la rose,
O rosa, ô rose,
Tityre, tu patulæ,
Recubans sub tegmine...

FRIMOUSSE.

Eh bien, c'est une affaire entendue... vous ferez de mon élève un héros dès que mon élève sera sorti de mes mains... Il n'y a plus qu'à attendre un moment.

MONTLANDRY.

Mais il me semble que le moment est arrivé...

FRIMOUSSE, ironique.

Oh!

MONTLANDRY.

La cérémonie doit être terminée maintenant... le duc est marié...

FRIMOUSSE.

C'est probable!

*MONTLANDRY.

Et comme le mariage le débarrasse naturellement de son précepteur...

FRIMOUSSE.

Vous croyez?

MONTLANDRY.

Certainement, je crois!...

FRIMOUSSE.

Eh bien, nous verrons!...

MONTLANDRY.

Qu'est-ce que ça veut dire. « Nous verrons »?...

FRIMOUSSE, gouailleur.

Ça veut dire que nous verrons... Vous croyez, vous, qu'après son mariage, le jeune duc sera débarrassé de son précepteur... je vous réponds, moi : « Nous verrons!... »

MONTLANDRY.

Ah çà! mais... vous avez un air goguenard...

FRIMOUSSE.

Ah! voilà mon défaut, à moi : je n'ai jamais pu m'empêcher d'avoir l'air goguenard.

MONTLANDRY:

J'espère, au moins, que votre goguenarderie voudra bien m'expliquer...

FRIMOUSSE.

Impossible! cher monsieur, impossible!... La cérémonie est en effet terminée, et nous allons pouvoir présenter nos hommages au jeune duc et à sa ravissante compagne...

MONTLANDRY, à part.

Hum! Tu m'as tout l'air de manigancer quelque chose, toi... mais je veillerai...

FRIMOUSSE.

Vous dites, cher monsieur?...

MONTLANDRY.

Rien du tout, Frimousse, rien du tout...

Entrée du cortège. — Au milieu, le petit duc et la petite duchesse en blanc, tous les deux couverts de pierreries.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE DUC, LA DUCHESSE, LES
PAGES et LES DEMOISELLES D'HONNEUR, ETC.

CHOEUR

Voici venir les deux époux;
Sur leur passage rangeons-nous!
Ils sont bien jeunes tous les deux,
Et c'est tant mieux :
Ils auront le temps d'être heureux!

LE DUC.

I

Enfin, nous voici, ma petite,
 L'un à l'autre pour tout de bon !
 « Pourquoi les marier si vite ?
 Ils sont trop jeunes », disait-on.
 Trop jeunes ! C'est donc un défaut ?
 Trop tard vaut donc mieux que trop tôt ?...
 Et d'ailleurs, qu'importe notre âge,
 Que fait un an, que fait un jour ?...
 On a l'âge du mariage
 Quand on a l'âge de l'amour...

II

Et cet âge-là, ma divine,
 Nous l'avons, pas vrai ? nous l'avons ;
 Si l'on en doute, j'imagine
 Qu'avant peu nous le prouverons...
 Comment ça, je n'en dirai rien,
 Mais cela se devine bien ;
 Les plus incrédules, je gage,
 Alors conviendront à leur tour
 Qu'on a l'âge du mariage
 Quand on a l'âge de l'amour !...

FRIMOUSSE, s'inclinant devant le duc.
 Monseigneur et cher élève...

LE DUC.

Ah ! ah ! c'est vous, maître Frimousse...

FRIMOUSSE.

J'apporte mes félicitations...

LE DUC.

Et vous avez raison, maître Frimousse, vous avez
 parfaitement raison... surtout si c'est de ne plus être
 sous votre férule que vous venez me féliciter...

FRIMOUSSE.

Monseigneur...

Il remonte. — Montlandry s'avance et s'incline devant la duchesse.

LE DUC.

Je suis content de vous voir, monsieur de Montlandry. Voici un de nos amis, ma chère; c'est lui qui le premier m'a campé sur un cheval, c'est lui qui le premier m'a appris à me servir d'une épée. Vous l'aimez si vous m'aimez.

LA DUCHESSÉ.

Je l'aime, alors, et de tout mon cœur.

FRIMOUSSE, à part.

Nous verrons bien si vous n'êtes plus sous ma férule!... nous verrons bien!...

Il fait un pas pour sortir.

MONTLANDRY.

Où allez-vous?

FRIMOUSSE.

Je vais où j'ai affaire.

MONTLANDRY.

Comme ça se trouve!... c'est justement là que je comptais aller, moi aussi...

Il lui prend le bras et ils sortent ensemble. — Musique de scène.

LE DUC.

Ah! ah! c'est le défilé qui commence... Nous allons être félicités, embrassés... étouffés... (Les pages et les demoiselles d'honneur, deux à deux, défilent devant le duc et la duchesse. — Les pages donnent des poignées de main au petit duc et les demoiselles d'honneur embrassent la petite duchesse, absolument comme on fait, de nos jours, à la sacristie, après une messe de mariage. — On entend ces mots : « Mon cher... Ma chère... », dits à demi-voix. — Pendant le défilé.) Mesdames... messieurs... je vous remercie, je suis vraiment sensible... Mesdames, messieurs... mon cher... je suis bien touché... Ah! c'est fini...

Après le défilé, les pages et les demoiselles d'honneur entourent les mariés.

LE PETIT DUC.

LES PAGES et LES DEMOISELLES.

Et maintenant, selon l'usage,
 Pour entrer gaiement en ménage,
 Vous devez donner le signal
 Du bal!

LE DUC et LA DUCHESSE.

Le bal!

LE CHOEUR.

Oui, c'est à vous d'ouvrir le bal!

LE DUC, à la duchesse.

Puisque c'est l'usage, madame,
 Acceptez-vous?...

LA DUCHESSE, prenant la main de son mari.

J'accepte, et de toute mon âme...

GAVOTTE

La gavotte est dansée par le petit duc et la petite duchesse, les pages
 et les demoiselles d'honneur. — Après la danse, bruit de pièces d'or
 au dehors.

LES PAGES.

Entendez-vous dans le salon voisin,
 Entendez-vous le jeu qui chante son refrain?

LES DEMOISELLES.

Le jeu du roi!

LES PAGES.

Le jeu du roi!

ROGER.

Le lansquenet m'appelle et j'y cours, quant à moi!...

LES PAGES et LES DEMOISELLES.

Entendez-vous dans le salon voisin,
 Entendez-vous le jeu qui chante son refrain?

CHŒUR.

Objet d'espoir et de crainte,
 Tinte, tinte, tinte encore,
 Bruit charmant de l'or qui tinte,
 Qui tinte contre de l'or!
 Croquons la dot de nos femmes,
 Déshéritons nos neveux!
 C'est le jeu du roi, mesdames,
 C'est le jeu du roi, messieurs!...
 Objet d'espoir et de crainte,
 Tinte, tinte, tinte encor,
 Bruit charmant de l'or qui tinte,
 Qui tinte contre de l'or!

Sur ce chœur, tout le monde sort et entre dans le salon où l'on joue.
 Le duc et la duchesse restent seuls en scène.

SCÈNE V

LE DUC, LA DUCHESSE.

TOUS LES DEUX, à mi-voix.

Objet d'espoir et de crainte,
 Tinte, tinte, tinte encor,
 Bruit charmant de l'or qui tinte,
 Qui tinte contre de l'or...

LE DUC, dès qu'il voit que tout le monde est parti
 Ça m'est bien égal, à moi, le bruit de l'or qui tinte.

LA DUCHESSE.

Et à moi donc!

LE DUC.

Ma petite femme!...

LA DUCHESSE.

Mon petit mari!...

LE DUC.

Ils partent... ils nous laissent seuls...

LA DUCHESSE.

Oh! seuls...

LE DUC.

Pas tout à fait!... je sais bien... mais, tout à l'heure, quand nous serons chez nous, dans notre appartement.

LA DUCHESSE.

Dans notre appartement?...

LE DUC.

Oui... dans l'appartement que l'on prépare pour nous...

LA DUCHESSE.

Où ça?

LE DUC.

Ici même... au château...

LA DUCHESSE.

Êtes-vous bien sûr que l'on prépare...

LE DUC.

On me l'a dit...

LA DUCHESSE.

Et à moi aussi... mais ce qui m'inquiète, c'est que tout à l'heure il m'est arrivé d'en parler, de ce fameux appartement... et alors notre oncle, le chevalier, s'est mis à rire, oh! mais à rire...

LE DUC.

Notre oncle s'est mis à rire?

LA DUCHESSE.

Oui!

• LE DUC.

Ça n'a rien d'étonnant... Tout le monde rit depuis qu'on nous a mariés et je sais pourquoi... c'est parce que nous manquons d'aplomb.

LA DUCHESSE.

Vous croyez?

LE DUC.

Il n'y a pas à dire, nous en manquons... vous surtout... car moi, encore... (Lui prenant la main et la lui baisant très timidement, en ayant peur d'être vu.) J'en ai, moi, vous voyez; je suis audacieux, moi...

LA DUCHESSE, avec admiration.

C'est vrai, pourtant!...

LE DUC.

Et ce n'est rien... je le serai encore bien davantage... vous devriez tâcher, vous aussi...

LA DUCHESSE.

C'est difficile...

LE DUC.

Je sais bien... mais tenez, là... pendant que nous sommes seuls... nous pourrions essayer de nous donner l'air plus...

LA DUCHESSE.

Comment cela?

LE DUC.

Il y a mille moyens... Ainsi, d'abord, quand nous nous parlons, nous nous disons « vous », n'est-ce pas?

LA DUCHESSE.

Sans doute!...

LE DUC.

Eh bien, au lieu de nous dire « vous », nous pourrions essayer de nous tutoyer...

LA DUCHESSE.

Nous tutoyer...

LE DUC.

Ce serait si gentil!

LA DUCHESSE.

Je ne dis pas non... mais est-ce que vous croyez que nous pourrions?...

LE DUC.

Essayons toujours... Si vous voulez, pour que ce soit moins difficile, nous commencerons par des phrases insignifiantes... comme celle-ci, tenez : Ah ! Dieu ! que tu as une belle robe !... Vous voyez, j'ai dit : « tu as... » A votre tour, maintenant ; répondez-moi... (Se reprenant.) non... réponds-moi quelque chose...

LA DUCHESSE.

Quelque chose d'insignifiant ?

LE DUC.

Oui, pour commencer...

LA DUCHESSE.

Eh bien ! vous avez... non, t... (Ne pouvant pas dire le « tu », et découragée.) Ah ! on ne peut pas, comme cela, la première fois.

LE DUC.

Voyons, ma petite femme, voyons...

LA DUCHESSE.

Eh bien... eh bien... Tu as de jolies dentelles.

LE DUC.

Tu vois... c'est amusant !...

LA DUCHESSE, sautant de joie.

Oh ! oui !... Je l'ai bien dit, n'est-ce pas ?

LE DUC.

Maintenant, passons à une phrase plus difficile...

LA DUCHESSE.

C'est ça, passons... passons...

LE DUC.

Elle est bien jolie, ta robe...

LA DUCHESSE.

Tu l'as déjà dit...

LE DUC.

Attends donc... je n'ai pas fini... Elle est bien jolie, ta robe, mais toi, tu es plus jolie encore...

LA DUCHESSE.

Oh! oh! c'est hardi, ce que tu me dis là...

LE DUC.

N'est-ce pas?... la phrase est un peu...

LA DUCHESSE.

Je crois bien!...

LE DUC.

Ça ne fait rien, tâchons d'en trouver une qui soit encore plus...

LA DUCHESSE.

Nous aurons de la peine...

LE DUC.

Tiens! pendant que nous y sommes, veux-tu que nous arrivions tout de suite à la plus difficile de toutes?

LA DUCHESSE.

La plus difficile?

LE DUC.

Oui, veux-tu?

LA DUCHESSE.

Ma foi, tant pis, je veux bien!...

LE DUC.

Tu y es?

LA DUCHESSE, avec résolution.

J'y suis!

LE DUC.

Eh bien!... m'aimes-tu?

LA DUCHESSE, très émue, avec un petit cri.

Oh!

Elle se laisse aller dans les bras du petit duc.

LE PETIT DUC.

LE DUC.

Dis, ma petite femme, m'aimes-tu ?

LA DUCHESSE.

Oui, mon cher mari... je vous aime !

LE DUC.

Ce n'est pas ça... ce n'est pas ça... ce n'est pas : « Je vous aime », qu'il faut répondre, c'est : « Je t'aime ! »

LA DUCHESSE.

Vous croyez ?

LE DUC.

J'en suis sûr !

DUETTO

LA DUCHESSE.

C'est pourtant bien doux : « Je vous aime !... »

LE DUC.

Oui, mais c'est moins doux que : « Je t'aime ! »

LA DUCHESSE.

Je crois, moi, que vous vous trompez...

LE DUC.

Écoutez et vous jugerez...

LA DUCHESSE.

Non, d'abord, écoutez vous-même :

Je vous aime !

Vous m'entendez, mon cher époux,

Je vous aime !

Je suis heureuse d'être à vous,

Je vous aime !

A vous ma vie, à vous mon cœur,

Je vous aime !

En vous seul j'ai mis mon bonheur,

Je vous aime !

LE DUC.

Ce n'est pas mal, mais à mon tour !

LA DUCHESSE.

Soit, je veux bien, à votre tour!

LE DUC.

Et vous en conviendrez vous-même,
 Bien mieux que vous je sais parler d'amour...

Je t'aime!

Ma chère âme, quand je te voi,

Je t'aime!

Tout mon cœur s'élançe vers toi,

Je t'aime!

Suis-je un mari, suis-je un amant?

Je t'aime!

Et veux mourir en te disant :

Je t'aime!

N'est-ce pas que c'est mieux, ma chère?

LA DUCHESSE.

C'est possible... mais cependant...

LE DUC.

Ah! tu vas me mettre en colère
 Si tu n'en conviens à l'instant...

Dis que c'est mieux!

LA DUCHESSE.

Eh bien! oui, j'en conviens, c'est mieux.

LE DUC.

C'est fort heureux!

LA DUCHESSE.

C'est beaucoup mieux!...

Es-tu content?... C'est beaucoup mieux!

LE DUC.

Alors... tu diras comme moi?...

LA DUCHESSE.

Oui, là!... je dirai comme toi...

ENSEMBLE

LE DUC.

Je t'aime!

Ma chère âme, quand je te voi,

LE PETIT DUC.

Je t'aime!
 Tout mon cœur s'élançe vers toi,
 Je t'aime!
 Suis-je un mari, suis-je un amant?
 Je t'aime!
 Et veux mourir en te disant :
 Je t'aime!

LA DUCHESSE.

Je t'aime!
 Ma chère âme, quand je te voi,
 Je t'aime!
 Tout mon cœur s'élançe vers toi,
 Je t'aime!
 Es-tu mon mari, mon amant?
 Je t'aime!
 Et veux mourir en te disant :
 Je t'aime!

Entrent les deux demoiselles d'honneur. — La petite duchesse est, à la fin du duo, dans les bras du petit duc.

SCÈNE VI

LE DUC, LA DUCHESSE, HÉLÈNE et UNE AUTRE
 DEMOISELLE D'HONNEUR.

HÉLÈNE.

Nous vous dérangeons?...

LE DUC et LA DUCHESSE, se séparant brusquement, très troublés.

Mais pas du tout!... pas du tout!...

HÉLÈNE.

Nous sommes forcées de vous séparer...

LA DUCHESSE.

Nous séparer!...

HÉLÈNE.

Mon Dieu, oui... nous venons de la part de vos
 grands-parents vous chercher.

LE DUC.

Ah! oui... je sais ce que c'est!...

LA DUCHESSE.

Tu sais?...

LE DUC.

Oui!... oui!... Il ne faut pas faire d'observations, ma chère, il faut les suivre...

LA DUCHESSE.

Où va-t-on me conduire?

LE DUC.

Mais chez nous, sans doute... dans cet appartement que l'on a préparé...

LA DUCHESSE.

Ah!

HÉLÈNE.

Vous ne venez pas?

LE DUC.

Si fait, si fait! nous vous suivons!...

HÉLÈNE.

Ah! mais non... pas vous... pas vous...

LE DUC.

Pas moi?...

LA DUCHESSE.

Pas lui?...

HÉLÈNE.

Mais non... c'est vous seule que nous devons emmener... quant à lui, il aura la bonté d'attendre...

LE DUC, en riant.

Oui! oui! c'est vrai!... Je dois attendre, moi... je dois attendre...

HÉLÈNE, à part.

Pauvre petit duc!... s'il savait!...

LE DUC.

Qu'est-ce que vous dites ?

HÉLÈNE.

Moi?... rien... On nous a chargées de venir chercher madame la duchesse : nous venons la chercher, voilà tout.

LE DUC.

Et je la laisse partir... vous voyez, je sais que je dois attendre... eh bien!... j'attendrai... A tout à l'heure, ma petite femme...

Il lui envoie un baiser.

LA DUCHESSE, lui envoyant un baiser.

A tout à l'heure, mon petit mari...

Elle sort avec les deux demoiselles d'honneur.

SCÈNE VII

LE DUC, puis LES PAGES.

Ils ont commencé à montrer leurs têtes au moment où la duchesse sortait.

LE DUC.

J'attendrai, puisque je dois attendre... mais pas trop longtemps... pas trop longtemps...

Entrent les pages.

ROGER.

Tu es seul ?

LE DUC.

Oui.

GÉRARD.

Ta femme est partie ?

LE DUC, très gaiement.

On vient de l'emmener...

HENRI.

Et tu ne la suis pas?

LE DUC.

Si fait! mais pas tout de suite...

GONTRAN.

Pourquoi ça?

LE DUC.

Comment, « pourquoi ça »!... mais parce que c'est l'usage... tu ne comprends pas?...

GONTRAN.

Non! je ne comprends pas...

LE DUC.

Je ne dis pas que ce soit un usage bien agréable, mais enfin c'est l'usage...

I

La petite femme
Part d'un pas discret;
Tout rempli de flamme,
Son mari voudrait,
Voudrait pour la suivre
Se précipiter...
Mais le savoir-vivre
L'oblige à rester.

« Comment, monsieur!... comme ça, tout de suite?...
Non pas, monsieur, non pas... c'est défendu...
Il faut rester... » On reste, on en est quitte
Pour rattraper plus tard le temps perdu!...

II

Enfin l'heure sonne!
On va s'élançer :
Plus rien, plus personne!
On pourra passer...
Mais un vieux bonhomme
Vous prend dans un coin,
Et là vous assomme
De son baragouin :

Imitant le vieux bonhomme.

* Souffrez, monsieur, que je vous félicite
De ce bonheur qui vous était bien dû...
Souffrez, monsieur... * On souffre, on en est quitte
Pour rattraper plus tard le temps perdu!...

Et maintenant, je vais le rattraper, le temps perdu...
je vais le rattraper...

Le petit duc sort en courant.

GÉRARD.

Dis donc, Roger?...

ROGER.

Eh bien?...

GÉRARD.

Elle est très jolie, sa femme.

ROGER.

Oui... elle est gentille...

GÉRARD.

La lui prenons-nous?

ROGER.

Qu'est-ce que tu en penses, toi?

GÉRARD.

Hum! Ça ne serait peut-être pas très délicat.

ROGER.

C'est un camarade, après tout, c'est un ami...

GÉRARD.

Nous ne la lui prenons pas, alors?

ROGER.

Non; mais, par exemple, le premier imbécile qui se
mariera!...

GÉRARD.

Pour peu que sa femme soit possible...

ROGER.

Nous serons là tous les six.

GÉRARD.

C'est entendu.

ROGER.

C'est entendu.

TOUS.

C'est entendu.

SCENE VIII

LES MÊMES, moins LE DUC, FRIMOUSSE.

FRIMOUSSE, entrant précipitamment.

Mon élève, où est-il?

ROGER.

Il n'est plus ici, votre élève... il vient de partir pour aller retrouver sa femme.

FRIMOUSSE, en riant.

Sa femme!...

GÉRARD.

Eh oui!...

FRIMOUSSE.

Pauvre petit duc! il fera bien de courir, s'il a envie de la rattraper, sa femme... En ce moment même, elle est emmenée au galop, dans une bonne chaise de poste...

GONTRAN.

Comment?...

FRIMOUSSE, prêtant l'oreille.

L'entendez-vous, la chaise de poste?

GONTRAN.

Non! nous ne l'entendons pas...

FRIMOUSSE.

C'est parce qu'elle roule sur le sable... si elle ne roulait pas sur le sable, vous l'entendriez...

ROGER.

Mais alors, à quoi bon ce mariage?

HENRI.

Oui! Pourquoi l'avoir fait si vite, si l'on ne voulait pas?...

FRIMOUSSE.

Ah! c'est que l'on avait pour cela les raisons les plus respectables... une fortune immense que l'on craignait de perdre si l'on ne se dépêchait pas... Vous comprenez?

ROGER.

Parfaitement!...

FRIMOUSSE.

Mais maintenant que le mariage est fait, maintenant que l'on est sûr de ne pas perdre la fortune immense, on a réfléchi, on s'est dit que le petit duc était encore bien jeune, et alors...

HENRI.

Alors?...

FRIMOUSSE.

Alors il a été décidé qu'on lui enlèverait sa femme et qu'on ne la lui rendrait que dans deux ans.

LES PAGES.

Dans deux ans!

FRIMOUSSE.

Ces deux ans, la jeune duchesse les passera au couvent des demoiselles nobles, à Lunéville... Quant au jeune duc, il les passera avec moi...

JULIEN.

Avec vous?

TOUS.

Oh!

FRIMOUSSE, avec satisfaction.

Nous en profiterons pour perfectionner nos études latines qui sont encore fort incomplètes.

GÉRARD.

Pauvre petit duc!

FRIMOUSSE.

Le voici!... on vient de lui annoncer la nouvelle... Et la vérité m'oblige à reconnaître qu'il n'a pas l'air content... Ah! non, il n'a pas l'air content!...

Paraît au fond le petit duc, son chapeau sur les yeux. Il s'arrête un instant sur le seuil de la porte, puis il descend très lentement, s'arrête encore; Frimousse s'approche pour le saluer, le petit duc lui tourne le dos et descend au milieu de la scène; là il s'arrête encore.

CHOEUR DES PAGES.

Il a l'oreille basse :
 Ah! le pauvre mari!
 Pour lui quelle disgrâce!
 Quel contre-temps pour lui!...
 Vers un boudoir tout rose,
 Marcher d'un pas joyeux,
 Et trouver porte close,
 C'est fâcheux, très fâcheux!...
 Pour lui quelle disgrâce!
 Quel contre-temps pour lui!
 Il a l'oreille basse :
 Ah! le pauvre mari!...
 Il avait dans la tête
 Mille projets galants,
 Et voilà que la fête
 Est remise à deux ans!

Frimousse se rapproche encore du petit duc, le salue. Mouvement de colère du petit duc, qui s'élançe sur Frimousse, fait presque le geste de le frapper : Frimousse recule, va s'adosser contre la muraille à droite. Le petit duc, au milieu de la scène, retombe dans son accablement, et les pages, en ligne, à gauche, bien serrés les uns contre les autres, reprennent et terminent très piano le chœur.

LE PETIT DUC.

LES PAGES.

Il a l'oreille basse :
 Ah! le pauvre mari!
 Pour lui quelle disgrâce!
 Quel contre-temps pour lui!
 Pauvre mari!
 Pauvre mari!

FRIMOUSSE, s'approchant encore une fois.

Monseigneur...

LE DUC.

Laissez-moi tranquille, vous!

FRIMOUSSE.

Permettez, monseigneur...

LE DUC.

Laissez-moi tranquille, je vous dis!... c'est de votre
 faute tout ce qui arrive, et si je ne me retenais...

LES PAGES, excitant le petit duc.

Va donc! va donc!...

FRIMOUSSE.

Monseigneur...

LE DUC.

Je te châtierais comme tu le mérites, face de
 pédant! face de cuistre!...

LES PAGES.

Très bien! très bien!...

FRIMOUSSE.

Vous manquez de respect à votre précepteur.

LES PAGES.

Il a raison! il a raison!...

FRIMOUSSE, au petit duc.

Vous me ferez cinq cents vers.

LE DUC, marchant sur Frimousse.

Cinq cents vers, monsieur le coquin!... cinq cents vers, monsieur le maroufle!...

FRIMOUSSE.

Vous m'en ferez mille!... Vous oubliez que vous êtes encore sous mon autorité.

Entre Montlandry.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MONTLANDRY.

MONTLANDRY.

Vous vous trompez, maître Frimousse, votre élève n'est plus sous votre autorité.

FRIMOUSSE.

Cependant... puisque je suis toujours son précepteur...

MONTLANDRY.

Vous n'êtes plus son précepteur.

FRIMOUSSE.

Comment, je ne suis plus?...

MONTLANDRY.

Non, vous n'êtes plus...

FRIMOUSSE.

Qu'est-ce que je suis, alors?

MONTLANDRY.

Ce que vous êtes?... Je vais vous le dire, ce que vous êtes... On cherchait depuis longtemps, pour le pensionnat des demoiselles nobles de Lunéville, un professeur dont la figure n'inquiétât pas l'imagination des

pensionnaires. Il fallait là un homme parfaitement laid, parfaitement désagréable...

FRIMOUSSE.

Eh bien?...

MONTLANDRY.

Eh bien... l'on vous dit qu'il fallait là un homme parfaitement laid, parfaitement désagréable... N'est-ce pas vous dire que c'est vous que l'on a choisi?...

FRIMOUSSE.

Oh!

MONTLANDRY.

Vous êtes nommé. Voici l'ordre de partir, et de partir sur-le-champ.

FRIMOUSSE.

Eh bien, c'est bon! je partirai!...

LES PAGES.

Bon voyage, monsieur Frimousse, bon voyage...

FRIMOUSSE.

Je pars, mais tout n'est pas fini... je me plaindrai...

MONTLANDRY.

C'est cela! allez vous plaindre!

LE DUC.

Et je ne ferai pas tes cinq cents vers... Entends-tu, vieux dictionnaire! Je ne les ferai pas...

SCÈNE X

LES MÊMES, moins FRIMOUSSE.

LE DUC.

N'est-ce pas que je ne les ferai pas, ses cinq cents vers?...

MONTLANDRY.

Non, monseigneur, vous ne les ferez pas... et de plus comme l'on ne veut pas que vous soyez désolé tout à fait...

LE DUC.

On me rend ma femme ?

MONTLANDRY.

Non!... Mais vous avez un régiment dont vous êtes colonel...

LE DUC.

Oui!... le régiment qui porte mon nom... le régiment de Parthenay...

MONTLANDRY.

Eh bien ce régiment dont vous êtes colonel...

LE DUC.

Oui, colonel pour rire... je suis colonel comme je suis marié...

MONTLANDRY.

Eh bien, afin de vous consoler, on vous en fait colonel pour tout de bon... Il est resté ici... il est resté ici bien que la campagne soit commencée, et vous pouvez en faire ce qu'il vous plaira...

LE DUC, avec éclat.

Qu'est-ce que vous dites?...

MONTLANDRY.

Je dis que votre régiment est à vous...

LE DUC, avec joie.

A moi... mon régiment... mon régiment tout entier... les trompettes... les timbaliers... les soldats... les officiers... et le gros major!... On m'a dit qu'il y avait un gros major...

MONTLANDRY.

En effet, mon colonel.

LE DUC, ravi.

« Mon colonel!... » Mon régiment!... (Après un moment de réflexion.) Et je puis le mener où je voudrai, mon régiment... je puis m'en servir comme je voudrai?

MONTLANDRY.

Sans doute!...

LE DUC.

C'est sérieux, monsieur de Montlandry?...

MONTLANDRY.

Absolument sérieux, mon colonel... Si vous en doutez, vous n'avez qu'à écouter ces messieurs... ce sont les officiers de votre régiment.

FINALE

Sur la ritournelle paraît le corps d'officiers.

LES OFFICIERS.

Mon colonel,
Nous vous jurons obéissance,
Et le serment est solennel!
Vous pouvez avoir confiance,
Mon colonel!

LE DUC.

« Mon colonel!... »

LES OFFICIERS.

Mon colonel!

LE DUC.

Ce mot, qu'il m'est doux de l'entendre!
J'essaie en vain de m'en défendre...

« Mon colonel!... »

MONTLANDRY.

Par ma voix, votre régiment
Tout entier vous prête serment,
Mon colonel!

LE DUC.

« Mon colonel!... »

LES OFFICIERS.

Mon colonel !

LE DUC.

Ce mot-là me met l'âme en fête,
Il grise et me monte à la tête...
« Mon colonel ! »

LES OFFICIERS.

Mon colonel,
Nous vous jurons obéissance,
Et ce serment est solennel !
Vous pouvez avoir confiance,
Mon colonel !

LE DUC.

Là, vraiment, ce n'est pas pour rire ?...

MONTLANDRY.

Pas du tout, c'est pour tout de bon !

LE DUC.

Pour tout de bon ?

MONTLANDRY.

Pour tout de bon !

LE DUC.

Et si je commandais, là, m'obéirait-on ?

MONTLANDRY.

Mais sans doute !...

LE DUC.

Pour tout de bon ?

LE CHŒUR.

Pour tout de bon !

LE DUC.

Là, vraiment, ce n'est pas pour rire ?...

LE CHŒUR.

Ce que vous ordonnez... vous n'avez qu'à le dire...

LE PETIT DUC.

LES OFFICIERS.

Nous obéirons
 Et nous vous suivrons!
 Sans discuter,
 Sans hésiter,
 Nous obéirons
 Et nous vous suivrons;
 Où vous irez, tous nous irons,
 Nous le jurons!

LE DUC.

Vous le jurez?

LES OFFICIERS.

Nous le jurons!

LE DUC.

Eh bien, alors!...

LE CHŒUR.

Parlez, nous écoutons!

LE DUC.

Sonnez le boute-selle!
 Messieurs, la nuit est belle,
 Et nous allons partir...
 Nous ferons, sans nul doute,
 Une assez longue route
 A cheval sans dormir...
 Où nous allons, qu'importe!
 Messieurs, faites en sorte
 Qu'on parte promptement!
 Allez! la chose est dite,
 Donnez l'ordre bien vite
 A tout mon régiment!...
 Que la trompette sonne!
 Le colonel ordonne
 Et l'on doit obéir!
 Sonnez le boute-selle,
 Messieurs, la nuit est belle,
 Et nous allons partir!

LES OFFICIERS et LES PAGES.

Que la trompette sonne!
 Le colonel ordonne

Et l'on doit obéir!
Sonnez le boute-selle,
Sonnez, la nuit est belle,
Et nous allons partir!

Fausse sortie arrêtée par l'entrée des dames et des demoiselles d'honneur qui barrent le passage aux officiers.

LES FEMMES.

Quoi! partir au milieu d'un bal!...

LE DUC.

Ah! comme cela m'est égal
De partir au milieu du bal!

LES FEMMES.

Attendez jusques à demain...

LE DUC.

Je n'attends pas jusqu'à demain!

LES FEMMES.

Attendez au moins le matin...

LE DUC.

Non, je n'attends pas le matin!

LES FEMMES.

Si vous emmenez ces gentils seigneurs,
Nous allons manquer de danseurs :
Cela vous touchera peut-être...

LE DUC.

Eh! que m'importent vos danseurs!
Suis-je ou ne suis-je pas le maître?
Est-il à moi, mon régiment ?

LES OFFICIERS.

Il est à vous, certainement!

LE DUC.

Alors, obéissez!

LES OFFICIERS.

Nous vous obéirons.

LE PETIT DUC.

MONTLANDRY.

Où vous irez, nous vous suivrons!
Mais où diable allons-nous ?...

LE DUC.

Pour cela, s'il vous plait,
Vous le saurez plus tard, messieurs, c'est mon secret!
Partons, partons!

LE CHŒUR.

Partons! partons!

REPRISE GÉNÉRALE.

Que la trompette sonne!
Le colonel ordonne
Et l'on doit obéir!
Sonnez le boute-selle,
Sonnez, la nuit est belle,
Et nous allons partir!

ACTE DEUXIÈME

Au pensionnat des demoiselles nobles. — Une salle d'étude. — Au fond, grandes portes vitrées ouvrant sur le jardin. — Portes à droite et à gauche. — A gauche, au-dessus d'une table, un œil-de-bœuf. — A droite, une table. — Un grand fauteuil et une quinzaine de tabourets sont rangés contre les murailles.

SCÈNE PREMIÈRE

LA DIRECTRICE (DIANE DE CHATEAU-LAN-SAC), LA DUCHESSE, MADEMOISELLE DE LA ROCHE-TONNERRE, MADEMOISELLE DE CHAMPLATRÉ, MADEMOISELLE DE SAINTE-ANÉMONE, AUTRES PENSIONNAIRES.

Au lever du rideau, les demoiselles nobles, des cahiers de musique à la main, forment un grand cercle autour de la directrice. — Celle-ci, placée au milieu de la scène, debout devant un lutrin, tournant le dos au public, un bâton de chef d'orchestre à la main, dirige l'exécution du chœur suivant.

CHOEUR.

L'amour seul est le bien suprême,
L'amour est le souverain bien ;
On est plus qu'un roi quand on aime,
Quand on n'aime pas on n'est rien.

LA DIRECTRICE, se retournant brusquement
et faisant face au public.

Ah! que c'est mou!... Pas d'accent... pas de vigueur...
Allons, un peu plus d'entrain, mesdemoiselles les

demoiselles nobles de Lunéville!... un peu plus d'entrain!... Et passons à votre solo, mademoiselle de la Roche-Tonnerre... Allons, avancez, avancez... (Mademoiselle de La Roche-Tonnerre sort des rangs. La directrice bat la mesure, indique à mademoiselle de La Roche-Tonnerre le moment où il faut partir; mademoiselle de La Roche-Tonnerre ne part pas.) Partez donc, partez donc!...

MADemoiselle DE LA ROCHE-TONNERRE, cherchant à se rattraper, très timide, très gauche.

Ah! quel plaisir de soupirer
Près de l'objet qui nous enchaîne!

LA DIRECTRICE.

Comme musique, ce n'est pas trop mal; mais comme sentiment, ce n'est pas ça du tout.

Chantant avec expression.

Ah! quel plaisir de soupirer
Près de l'objet qui nous enchaîne!

(S'interrompant.) Ah! si mon aïeul Henri IV avait chanté ça!... car chacun sait que je descends de Henri IV, grâce à une arrière-grand'mère à moi qui... (S'apercevant que toutes les pensionnaires ont quitté leurs places, l'entourent et l'écoutent, elle va frapper brusquement sur son pupitre avec son petit bâton.) Mais revenons à la musique... (Toutes les pensionnaires reprennent leurs places.) A vous, mademoiselle de Champlâtre...

Mademoiselle de Champlâtre à son tour sort un peu des rangs.
Mademoiselle de La Roche-Tonnerre a repris sa place.

MADemoiselle DE CHAMPLATRE.

S'il est dur de désespérer.
Près d'une...

Elle pousse une note formidable.

LA DIRECTRICE.

Triple croche, va!... C'est pourtant bien simple... c'est un berger qui exhale sa plainte... Analysons les

sentiments de ce berger... Les deux premières mesures servent de préparation.

Elle chante.

S'il est dur de désespérer...

(Parlant.) Vous voyez que ça sert de préparation... avec un petit tremblement dans la voix...

Elle chante.

Désespérer, désespérer...

MADemoiselle DE CHAMPLATRÉ, imitant la directrice.

Désespérer, désespérer...

(S'interrompant.) Ah! c'est trop difficile!

LA DIRECTRICE.

Qu'est-ce que c'est, mademoiselle!... De l'impatience!... Redescendez au rang de simple choriste... vous serez privée de solo jusqu'à la semaine de Pâques... Mademoiselle de Sainte-Anémone... reprenez la partie... (Mademoiselle de Sainte-Anémone sort des rangs.) Et vous avez compris?... De l'émotion... des accents caressants et plaintifs...

MADemoiselle DE SAINTE-ANÉMONE, chantant et chantant bien.

S'il est dur de désespérer
Près d'une bergère inhumaine,
Ah! qu'il est doux de l'adorer!

LA DIRECTRICE, pendant que mademoiselle de Sainte-Anémone chante et tout en battant la mesure.

Bien!... bien!... Élanchez-vous sur le fa dièze... Bien... bien... c'est cela... Mourez sur la syncope... revenez à vous sur le soupir... Respirez, maintenant.

MADemoiselle DE SAINTE-ANÉMONE, chantant toujours.

Ah! qu'il est doux de l'adorer...
Mais la soup...

LA DIRECTRICE.

Comment, « la soupe »?...

MADemoiselle DE SAINTE-ANÉMONE, reprenant.

Mais la soup...

LA DIRECTRICE, tapant avec fureur sur son pupitre, pour arrêter mademoiselle de Sainte-Anémone qui répète toujours : « Mais la soup... Mais la soup... »

Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie, mademoiselle?

MADemoiselle DE SAINTE-ANÉMONE, montrant son cahier de musique.

Il y a ça, madame, il y a ça...

LA DIRECTRICE, prenant le cahier.

Comment, « il y a ça ? »... (Regardant le cahier.) Mais la soup... çonner... Voilà ce qu'il y a...

Chantant avec fioritures.

Ah! qu'il est doux de l'adorer!

Mais la soupçonner, quelle peine!...

(Parlé.) Un peu de solfège maintenant, un peu de solfège pour finir.

Toutes les demoiselles tournent bruyamment les feuillets de leurs cahiers pour trouver l'exercice de solfège. La directrice frappe sur son pupitre, et, quand le silence est rétabli, elle fait commencer le solfège. — Toutes les pensionnaires doivent pendant le chœur rester bien immobiles, les yeux constamment fixés sur leurs cahiers de musique. La directrice bat la mesure pendant tout le morceau.

SOLFÈGE.

TOUTES LES DEMOISELLES.

Sol ré sol la ré la si la sol la si do ré do do si la do si si si
la mi fa sol la sol fa mi fa ré la sol ré sol la ré la si la sol la
si do ré mi ré do ré mi fa sol ré si sol la si do si fa ré mi fa
sol fa sol la la la si do do sol la si si si do ré si do ré ré ré
mi fa mi ré do si la do si la sol fa mi ré ré mi ré mi ré ré mi
ré mi.

LA DIRECTRICE, seule et avec énergie.

Ré mi ré mi ré do ré ré mi fa ré.

TOUTES LES DEMOISELLES.

Sol ré sol la ré la si la sol la si do ré mi ré do ré mi fa sol ré
si sol la si do la fa ré mi fa sol sol si ré si la la do mi do si
si ré sol mi ré mi ré do si la sol sol si ré si la la do mi do
si si ré sol mi ré mi ré do si la sol ré si sol ré si sol ré si sol
ré si sol si sol ré si ré sol.

LA DIRECTRICE, après le solfège.

Allons, nous en resterons là pour aujourd'hui.

Les pensionnaires rompent les rangs, se débarrassent de leurs cahiers de musique. — Quelques instants de brouhaha. — Entre la première sous-maitresse.

SCÈNE II

LES MÊMES, LA PREMIÈRE SOUS-MAITRESSE.

LA DIRECTRICE.

Qu'est-ce que c'est?

LA PREMIÈRE SOUS-MAITRESSE.

C'est ce professeur, madame... ce nouveau professeur que l'on nous envoie de Versailles.

LA DIRECTRICE.

Il est là?

LA PREMIÈRE SOUS-MAITRESSE.

Oui, madame.

LA DIRECTRICE.

C'est bien... je vais lui parler. Avancez un peu, madame la duchesse de Parthenay.

LES DEMOISELLES, étonnées.

« Madame la duchesse!... »

La duchesse fait un pas en avant.

LA DIRECTRICE.

Je vous laisse avec vos nouvelles camarades. Vous n'avez pas encore eu le temps de faire connaissance, puisque vous n'êtes arrivée ici que depuis ce matin. J'espère qu'elles seront contentes de vous et que vous serez contente d'elles... Adieu, mademoiselle. (Se reprenant.) Adieu, madame, veux-je dire... (À la sous-maitresse, en sortant.) Qu'est-ce que vous pensez de ce nouveau professeur?

LA PREMIÈRE SOUS-MAITRESSE.

Il est très laid...

LA DIRECTRICE.

Ah! tant pis... je n'aime pas ça, moi, les hommes qui sont laids. Et vous, madame la sous-maitresse, est-ce que vous les aimez?

LA PREMIÈRE SOUS-MAITRESSE.

Moi, madame la directrice, je ne peux pas les souffrir.

Elles sortent toutes les deux.

SCÈNE III

LA DUCHESSE, LES DEMOISELLES NOBLES.

MADEMOISELLE DE SAINTE-ANÉMONE.

Mais certainement nous l'aimerons, la nouvelle... certainement nous la traiterons bien... Mais dites-nous, la nouvelle!...

LA DUCHESSE.

Quoi donc?

MADEMOISELLE DE CHAMPLATRÉ.

Tout à l'heure, en vous parlant, madame la directrice vous a d'abord dit « mademoiselle... »

MADemoiselle DE LA ROCHE-TONNERRE.

Et puis elle s'est reprise et elle vous a dit « madame... »

MADemoiselle DE CHAMPLATRÉ.

Et en disant : « madame », elle s'est mise à rire.

LES DEMOISELLES.

Pourquoi ça ?

MADemoiselle DE LA ROCHE-TONNERRE.

Oui, pourquoi vous appelle-t-on : « madame » ?

LA DUCHESSE.

Mais c'est bien simple... on m'appelle « madame », parce que je suis mariée.

LES DEMOISELLES.

Mariée !

LA DUCHESSE.

Mon Dieu oui !... Blanche de Cambry, voilà mon nom de jeune fille... Blanche, duchesse de Parthenay, voilà mon nom de...

MADemoiselle DE SAINTE-ANÉMONE.

Mais, si vous êtes mariée, pourquoi vous envoie-t-on au pensionnat des demoiselles nobles ?

MADemoiselle DE LA ROCHE-TONNERRE.

Ah ! je devine...

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce que vous devinez ?

MADemoiselle DE LA ROCHE-TONNERRE, bien gaiement.

Le lendemain de votre mariage, on vous aura surprise avec un amant, et alors, pour vous punir...

LA DUCHESSE.

Oh ! non, ce n'est pas ça.

TOUTES LES PENSIONNAIRES, avec un peu de déception.
Ce n'est pas ça ?

LA DUCHESSE.

Non, c'est plus grave.

TOUTES LES PENSIONNAIRES.

Contez-nous ça alors... contez-nous ça...

LA DUCHESSE.

C'est avant-hier qu'on nous a mariés... Nous avons ouvert le bal, et les demoiselles d'honneur étaient venues me prendre...

MADemoiselle DE LA ROCHE-TONNERRE.

Pour vous conduire à votre appartement.

LA DUCHESSE.

Au lieu de me conduire dans mon appartement, les demoiselles d'honneur m'ont conduite devant mes grands-parents... et là on m'a déclaré que j'étais bien mariée, mais...

LES DEMOISELLES.

Mais?...

LA DUCHESSE.

Mais que, mon mari étant trop jeune, je ne pourrais être sa femme que dans deux ans... que jusque-là j'aurais le titre, puisqu'on ne pouvait pas me l'ôter, mais que je ne commencerais à user des prérogatives...

TOUTES.

Que dans deux ans...

LA DUCHESSE.

Oui. Et savez-vous combien ça fait de jours, deux ans? ça fait sept cent trente jours... Et savez-vous combien ça fait d'heures?...

MADemoiselle DE CHAMPLATRÉ, l'interrompant.

Eh bien, et votre mari?

LA DUCHESSE.

Mon mari?...

MADemoisELLE DE LA ROCHE-TONNERRE.

Il ne fait rien, votre mari? il ne se démène pas...
il n'essaie pas de vous reprendre?

LA DUCHESSE.

Dame! je ne sais pas, moi, je ne l'ai pas revu...

TOUTES.

Ah!

LA DUCHESSE.

Et puis, qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse? Il ne
peut rien, le pauvre petit... il ne peut rien...

Entre la directrice.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LA DIRECTRICE, puis FRIMOUSSE.

LA DIRECTRICE.

Mesdemoiselles, je vous annonce votre nouveau professeur de belles-lettres. Comme directrice, je vous ordonne de le respecter, mais je trouve qu'il a une drôle de tournure... Enfin, nous allons bien voir... Entrez, monsieur le professeur, entrez. (Entre Frimousse.) Hé!... qu'est-ce que vous en dites?... Allons, venez, monsieur le professeur. Je veux procéder à votre installation... venez...

LA DUCHESSE, bas, aux pensionnaires.

Je le connais... il était le précepteur de mon mari...
Il a dit que nous étions trop jeunes...

MADemoiselle DE LA ROCHE-TONNERRE.

C'est vrai ce que vous dites là?

LA DUCHESSE.

C'est vrai.

MADemoiselle DE LA ROCHE-TONNERRE.

Eh bien, à la bonne heure!... En voilà un qui va avoir de l'agrément!

LA DIRECTRICE.

Écoutez-moi, mon cher professeur... mon avis, à moi, est que vous n'êtes pas du tout l'homme qu'il nous faut.

FRIMOUSSE.

Madame...

LA DIRECTRICE.

Je ne veux pas vous décourager... mais enfin, c'est mon avis... Et vous, mesdemoiselles, qu'est-ce que vous en pensez?

MADemoiselle DE LA ROCHE-TONNERRE.

Absolument la même chose que vous.

TOUTES.

Oh! le vilain homme!... hou! hou!

LA DIRECTRICE.

Silence!... Vous voyez que ces demoiselles sont de mon avis et c'est d'autant plus remarquable que c'est très rare. (Elle a dit cela en riant très légèrement. Frimousse répond à ce petit rire par un rire forcé et prolongé.) Quelle tête, seigneur!... Enfin, ça ne fait rien, il est possible que les apparences soient trompeuses... Commencez votre leçon, nous vous écoutons.

FRIMOUSSE.

Que je commence?...

LA DIRECTRICE.

Eh! oui... vous êtes envoyé ici pour faire un cours de

belles-lettres... eh bien! nous vous écoutons... parlez. Les pensionnaires placent au milieu de la scène une table et un tabouret pour Frimousse, un fauteuil auprès de la table, à droite, pour la directrice. Elles prennent chacune un tabouret et restent debout, à droite et à gauche de la table, devant leurs tabourets.

FRIMOUSSE.

Comme ça, tout de suite?

LA DIRECTRICE.

Oui, pour voir un peu ce que vous savez... allez, allez... (Frimousse, très troublé, remonte, se cogne contre la table, laisse tomber un grand livre qu'il a sous le bras, manque de renverser la table. — Rire des pensionnaires.) Vous vous êtes fait mal?

FRIMOUSSE.

Oh! oui, madame!

LA DIRECTRICE.

Ça ne fait rien, ça ne fait rien... commencez, commencez.

La directrice s'assoit et fait asseoir les pensionnaires.

FRIMOUSSE, de plus en plus troublé, s'asseyant.

Puisque madame la directrice... puisque madame la directrice...

Il est pris d'un enrouement subit et peut à peine parler.

LA DIRECTRICE.

Toussez... tousez franchement. (Il tousse violemment; toutes les pensionnaires se mettent à tousser comme lui.) Mesdemoiselles... mesdemoiselles... (A Frimousse.) Mais allez... allez donc...

FRIMOUSSE, débarrassé de son enrouement.

Chargé par Sa Majesté de faire aux demoiselles nobles de Lunéville un cours de littérature... je commencerai par le commencement, c'est-à-dire qu'avant de parler de la littérature, je ferai l'histoire du langage.

MADemoisELLE DE CHAMPLATRÉ.

Ça va être assommant.

LA DIRECTRICE.

Ça m'en a bien l'air.

FRIMOUSSE.

Madame...

LA DIRECTRICE.

Rien... rien... continuez... c'est une réflexion, ne vous occupez pas de ce que nous disons... continuez...

FRIMOUSSE.

Avant l'invention de l'écriture, tous les peuples parlaient la même langue... seulement, ils différaient entre eux dans leurs manières de prononcer.

LA DIRECTRICE.

Vous dites?...

FRIMOUSSE, avec violence.

Je dis qu'avant l'invention de l'écriture, tous les peuples... tous les peuples...

LA DIRECTRICE, l'arrêtant.

C'est bien... c'est bien... (A part.) Il est irascible... (A Frimousse.) Allez toujours... Pourquoi vous arrêtez-vous?... allez toujours.

FRIMOUSSE, se levant.

Avant de parler, l'homme a dû vivre pendant quelque temps dans un état de mutisme... (La directrice se lève.) Ce n'est pas fini.

LA DIRECTRICE.

Ah! tant pis!...

Elle se rassied.

FRIMOUSSE.

Les seuls moyens de communication étaient certains mouvements du corps... (Il prend une attitude ridicule.) et cer-

taines expressions de la physionomie... Ainsi, quand il mangeait quelque chose de bon, il faisait : (La physionomie de Frimousse prend un air de ravissement et en même temps il pousse un soupir de satisfaction :) « ah!... »

TOUTES LES PENSIONNAIRES, l'imitant.

Ah!

FRIMOUSSE.

Ça voulait dire : « C'est bon... » Quand il mangeait quelque chose de mauvais (La physionomie de Frimousse prend une expression de dégoût et il pousse un cri d'horreur :) « ah!... »

TOUTES LES PENSIONNAIRES, imitant Frimousse.

Ah!

FRIMOUSSE.

Ça voulait dire : « C'est mauvais... » Cela dura jusqu'à ce que, les idées s'étant multipliées...

Grande sonnerie de trompettes au dehors.

LA DIRECTRICE, avec un certain épanouissement.

Des trompettes!... qu'est-ce que c'est que ça ?

Entre la première sous-maîtresse.

SCÈNE V

LES MÊMES, PREMIÈRE et DEUXIÈME
SOUS-MAITRESSE.

LA PREMIÈRE SOUS-MAITRESSE.

Madame, madame!...

LA DIRECTRICE.

Qu'est-ce que c'est? voyons...

LA PREMIÈRE SOUS-MAITRESSE.

Le pensionnat est assiégé, madame... Tout autour du couvent, il y a des dragons.

TOUTES LES PENSIONNAIRES, avec joie.

Des dragons!

On range contre les murs la table et les tabourets.

LA DIRECTRICE.

Des dragons!...

LA PREMIÈRE SOUS-MAITRESSE.

Oui, madame, des dragons... Et, si peu que je me connaisse en uniformes, il m'a semblé que ces dragons étaient les dragons du régiment de Parthenay.

LA DUCHESSE, avec éclat.

Le régiment de mon mari!

LA DIRECTRICE.

Ah! ah! je commence à comprendre... (Entre la deuxième sous-maitresse.) Qu'est-ce que c'est encore?

LA DEUXIÈME SOUS-MAITRESSE.

C'est un officier, madame; il demande à être reçu comme parlementaire.

LA DIRECTRICE.

Vraiment!... Eh bien, qu'il vienne ce parlementaire, qu'il vienne.

La deuxième sous-maitresse sort.

LA DUCHESSE.

Mon mari!... c'est mon mari!...

LA DIRECTRICE.

Deux mots, la nouvelle... Je crains que vous ne vous trompiez sur mon compte. Je suis bonne personne, au fond... très bonne personne... mais j'ai une volonté de tous les diables... et je vous plains de tout mon cœur, si vous essayez d'entrer en lutte avec moi... Vous verrez ça, la nouvelle.

LA DEUXIÈME SOUS-MAITRESSE.

Le parlementaire est là, madame, et il est escorté de quatre trompettes...

LA DIRECTRICE.

Eh bien, qu'il entre avec ses quatre trompettes.
Entrent Montlandry et les quatre trompettes. Ils ont les yeux bandés.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MONTLANDRY,
LES QUATRE TROMPETTES.

CHOEUR.

Les voici, les parlementaires :
Selon les règles ordinaires,
Ils ont un bandeau sur les yeux.

MADemoiselle de la Roche-Tonnerre.

On pourrait jouer avec eux
A cache-cache.

MADemoiselle de Champlâtre.

On le pourrait.

LES DEMOISELLES, sans LA DIRECTRICE
et LA DUCHESSE.

Fait! ah! fait!
Nous sommes là, venez nous prendre...
Fait! ah! fait!
Mais en marchant, de peur d'esclandre...
Fait! ah! fait!
Prenez garde à vous, s'il vous plait...
Fait! ah! fait!

MONTLANDRY et LES QUATRE TROMPETTES.

Nous vous prendrons,
Nous vous attraperons.

LE PETIT DUC.

LES DEMOISELLES.

Fait! ah! fait!
 Nous sommes là, venez nous prendre...
 Etc.

LA DIRECTRICE, sévèrement.

Mesdemoiselles!... je vous prie
 D'enlever les bandeaux qui gênent ces messieurs.
 Cinq pensionnaires s'approchent des parlementaires et touchent aux
 bandeaux. Montlandry et les trompettes se mettent à rire.

MONTLANDRY et LES TROMPETTES.

Hi! hi! hi! hi!

LA DIRECTRICE.

Quelle est cette plaisanterie?
 Dans un pareil moment, il faut du sérieux.
 Les pensionnaires touchent encore aux bandeaux.

MONTLANDRY et LES TROMPETTES.

Hi! hi! hi! hi!

LA DIRECTRICE, sévèrement.

Aucune de vous, je l'espère,
 N'oserait ici s'amuser
 À chatouiller,
 Chatouiller un parlementaire.

LES DEMOISELLES.

Oh! madame...

LA DIRECTRICE, à Frimousse.

Pour en finir,
 Monsieur le professeur, chargez-vous...

MONTLANDRY, ôtant son bandeau.

Qu'il y vienne!

FRIMOUSSE, se sauvant.

Hé là!

LA DIRECTRICE, à Montlandry.

Sachez vous contenir,
 Monsieur, et dites-nous quel motif vous amène.

MONTLANDRY.

Oui, je vous le dirai.

LA DIRECTRICE, avec expression.
Vous me ferez plaisir.

MONTLANDRY.

Par ordre de mon colonel,
Je viens ici chercher ma colonelle.
Elle est sa femme, il l'aime, on le sépare d'elle;
Il voudrait la reprendre et c'est bien naturel.

LA DUCHESSE.

Je crois bien que c'est naturel!

LE CHŒUR.

En effet, c'est tout naturel,
On ne peut pas plus naturel!

LA DUCHESSE.

Vous entendez, madame, on me veut, rendez-moi :
A la force il faut obéir.

LA DIRECTRICE.

Non! vous êtes ici par un ordre du roi...
Viens un ordre du roi qui vous laisse partir,
Vous partirez... Jusque-là je vous garde.

MONTLANDRY.

Vous refusez?... Prenez-y garde!

LA DIRECTRICE.

Ventre-saint-gris, mon officier,
Prétendez-vous me menacer?

COUPLETS.

MONTLANDRY.

I

Vous menacer? à Dieu ne plaise!
Je sais trop ce que je vous dois;

LE PETIT DUC.

De la politesse française,
 Madame, je connais les lois.
 Mon colonel, en m'envoyant,
 M'a dit : « Sois gentil, sois galant. »
 Aussi je ne menace pas ;
 Vous le voyez, c'est chapeau bas,
 Bien bas, bien bas,
 Que je vous avertis, madame,
 Avec tout le respect qu'il faut,
 Que vous allez être prise d'assaut...

LA DIRECTRICE.
 Prise d'assaut !

MONTLANDRY.
 Si vous ne lui rendez sa femme !

II

Si vous refusez, la bataille
 Tout aussitôt commencera,
 Mousquetade, éclats de mitraille,
 Coups de canon, vous verrez ça...
 Mais, avant qu'on en vienne aux coups,
 Mon colonel m'a dit : « Sois doux. »
 Aussi je ne menace pas,
 Vous le voyez, c'est chapeau bas,
 Bien bas, bien bas,
 Que je vous avertis, madame,
 Avec tout le respect qu'il faut,
 Que vous allez être prise d'assaut...

LA DIRECTRICE.
 Prise d'assaut !

MONTLANDRY.
 Si vous ne lui rendez sa femme !
 Maintenant, madame, j'attends votre réponse.

LA DIRECTRICE.
 Ma réponse?...

MONTLANDRY.
 Oui, madame.

LA DIRECTRICE.

La voici, ma réponse... J'ai dans les veines du sang de Henri IV.

MONTLANDRY.

Nous savons cela, madame... c'est écrit dans les Mémoires du temps... Et ensuite?

LA DIRECTRICE.

Ensuite?...

MONTLANDRY.

Oui, madame.

LA DIRECTRICE.

Je croyais que ça suffisait; mais, puisque vous tenez à ce que j'ajoute quelque chose, j'ajouterai que si vous ne vous dépêchez pas de sortir par la porte, vous ne tarderez pas à sortir par la fenêtre.

MONTLANDRY, souriant.

Par la fenêtre?...

LA DIRECTRICE.

Oui.

MONTLANDRY.

C'est absolument contraire aux usages de la guerre... Je suis parlementaire... et jamais on n'a proposé à un parlementaire de le jeter par la fenêtre... Je serais d'ailleurs curieux de savoir comment vous vous y prendriez pour...

LA DIRECTRICE.

Rien de plus simple... Nous avons des hommes ici... Monsieur Frimousse!...

FRIMOUSSE.

Madame?...

LA DIRECTRICE.

Ayez la bonté de prendre monsieur et de le jeter...

MONTLANDRY, riant.

Ha! Ha!

LES DEMOISELLES, poussant Frimousse.

Allez, monsieur Frimousse, allez.

MONTLANDRY.

Eh bien, venez donc, Frimousse, puisque tout le monde vous le dit!

FRIMOUSSE, exaspéré.

Madame, je vous ferai observer que je suis venu ici pour faire un cours de littérature et non pas...

LA DIRECTRICE.

Qu'on fasse venir le jardinier, les cuisiniers, les marmitons...

MONTLANDRY.

N'appellez pas la réserve, madame, nous nous retirons... J'aurai donc à dire à mon colonel...

LA DIRECTRICE.

Vous direz à votre colonel que le roi, qui est mon cousin, m'a ordonné de garder ici madame, et qu'il a bien fait, mon cousin, de compter sur sa cousine... Madame sera bien gardée.

MONTLANDRY.

Mais si le pensionnat est assiégé?

LA DIRECTRICE.

Si le pensionnat est assiégé, il fermera ses portes et il se défendra.

MONTLANDRY.

C'est la guerre, alors?...

LA DIRECTRICE.

Tu l'as dit, petit : c'est la guerre!...

MONTLANDRY.

La guerre!
La guerre!

TOUS.

La guerre!
La guerre!

MONTLANDRY.

La guerre!
La guerre!

Et puisque vous résistez,
Vous allez en voir, ma chère,
Toutes les atrocités...

LA DIRECTRICE.

Soit! et l'on saura se battre :
La guerre, c'est l'élément
D'une femme qui descend,
Qui descend de Henri quatre!

TOUS.

La guerre!
La guerre!

MONTLANDRY.

Ah! ah! ah! mesdemoiselles,
Vous allez en voir de belles!
La guerre avec ses horreurs,
Vous en aurez le tableau;
Vous nous direz si c'est beau...
La guerre!
La guerre!

ENSEMBLE.

MONTLANDRY et LES TROMPETTES.

Ah! ah! ah! mesdemoiselles,
Vous allez en voir de belles!
La guerre avec ses horreurs,
Etc.

LES DEMOISELLES.

Nous allons en voir de belles,
De dures et de cruelles!

LE PETIT DUC.

La guerre avec ses horreurs,
 Ses fureurs,
 Nous en aurons le tableau;
 Nous verrons bien si c'est beau...
 La guerre!
 La guerre!

LA DUCHESSE.

La guerre!
 La guerre!
 Vrai, ne vaudrait-il pas mieux
 Me rendre à mon amoureux?

LES DEMOISELLES.

La guerre!
 La guerre!
 Avec les dragons du roi,
 C'est amusant, par ma foi!

FRIMOUSSE.

La guerre!
 La guerre!
 Je l'aime en alexandrins,
 Mais en prose je la crains.

REPRISE

MONTLANDRY ET LES TROMPETTES.

LES DEMOISELLES.

Ah! ah! ah! mesdemoiselles, Nous allons en voir de belles,
 Etc. Etc.

Sortie de Montlandry et des quatre trompettes.

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins MONTLANDRY.

LA DIRECTRICE.

Eh bien, à la bonne heure!... on ne s'amusait guère
 ici; voilà qui va nous distraire... Monsieur Frimousse,
 puisque Frimousse il y a...

FRIMOUSSE.

Madame?...

LA DIRECTRICE.

Il y a des armes dans le pensionnat; on va vous les distribuer, à vous, aux jardiniers, aux cuisiniers et aux marmitons... Vous prendrez le commandement, vous ferez des rondes et je vous autorise à repousser la force par la force.

FRIMOUSSE.

Mais, madame...

LA DIRECTRICE.

Pas un mot!... faites ce que je vous dis...

FRIMOUSSE, avec énergie.

Je ferai derechef observer à madame que je suis venu ici pour faire un cours de littérature et non pas pour...

LA DIRECTRICE, poussant avec une certaine violence Frimousse vers la porte.

Dépêchez-vous d'obéir, monsieur Frimousse, et tâchez d'arriver tout seul à avoir du courage... sinon, c'est moi qui me chargerai de vous en donner...

FRIMOUSSE, au milieu des rires des pensionnaires, sort en répétant.

Je suis venu ici pour faire un cours de littérature...

LA DUCHESSE, après la sortie de Frimousse, éclatant.

C'est indigne!... en vérité, c'est indigne!

LA DIRECTRICE.

Qu'est-ce que vous dites?

LA DUCHESSE.

Je dis que cela est indigne... Exposer ces demoiselles aux horreurs d'un siège!... Les soldats entreront ici. S'ils n'y entrent pas par la force, ils y entreront par la ruse, et Dieu sait alors ce qui arrivera!

LES DEMOISELLES.

Qu'est-ce qui arrivera?...

LA DUCHESSE.

Vous verrez ça!... Tandis qu'en me rendant à mon mari... c'était si simple!

LES DEMOISELLES.

C'est vrai, pourtant!

LA DUCHESSE.

C'est indigne! vraiment, c'est indigne!

LA DIRECTRICE.

Pauvre petite!... Venez m'embrasser, mignonne, je vous en prie, venez m'embrasser. (Elle l'embrasse.) Là, et maintenant...

LA DUCHESSE.

Maintenant?...

LA DIRECTRICE, aux sous-maitresses.

Ayez la bonté de conduire au cachot madame la duchesse de Parthenay.

LA DUCHESSE.

Au cachot!

LA DIRECTRICE.

Oui... là-bas, au fond du couloir... un joli petit cachot très gentil... vous y serez très bien, et vous y resterez jusqu'à la fin du siècle.

LA DUCHESSE.

Au cachot!

LA DIRECTRICE.

Oui, ma belle, au cachot.

LA DUCHESSE.

Je n'irai pas au cachot.

LES DEMOISELLES.

Non, nous ne voulons pas.

LA DIRECTRICE.

Qu'est-ce que vous ne voulez pas?

LES DEMOISELLES.

Nous ne voulons pas qu'elle aille au cachot.

LA DIRECTRICE.

A moi le regard de mon aïeul!

Elle marche lentement vers les demoiselles, qui, sous son regard, reculent. — La directrice fait un geste : les deux sous-maitresses emmènent par la gauche la duchesse de Parthenay.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins FRIMOUSSE, LA DUCHESSE
et LES SOUS-MAITRESSES.

LA DIRECTRICE.

Qui est-ce qui parle maintenant? qui est-ce qui ose élever la voix?... (Violent carillon en dehors.) Qu'est-ce que c'est que ça encore?... Quelle journée, mon Dieu! c'est effroyable, mais c'est amusant!... Est-ce que ça ne vous amuse pas... au fond?

LES DEMOISELLES.

Oh! si!

LA DIRECTRICE.

Eh bien, alors, pourquoi me forcez-vous à me mettre en colère?... (Reprise du carillon.) Mais qu'est-ce que c'est que ça, à la fin? qu'est-ce que c'est que ça?

Entre la première sous-maitresse.

LA SOUS-MAITRESSE.

C'est une paysanne qui était poursuivie par les dragons... et elle demande à se réfugier ici.

LA DIRECTRICE.

Une paysanne ?

LA PREMIÈRE SOUS-MAITRESSE.

Oui, madame. Faut-il la recevoir ?

LA DIRECTRICE.

Mais certainement il faut la recevoir ! Nous devons protéger l'innocence... Envoyez-la-moi.

LA PREMIÈRE SOUS-MAITRESSE.

La voici, madame.

Entre la paysanne.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LA PAYSANNE.

C'est le duc, déguisé en paysanne : — type absolument réaliste, épaules carrées, taille haute, etc., etc.

LA PAYSANNE.

Sauvée!... Enfin me v'là sauvée!... J'vous remercions ben de m'avoir fait ouvrir la porte : sans ça, je ne savions pas ce que je serions devenue... ou du moins si, je le savions bien, ce que je serions devenue !

Elle rit comme une idiote.

LA DIRECTRICE.

Eh bien ! qu'est-ce qu'elle a?... elle est folle !

LA PAYSANNE.

Oh ! que non!... je ne sommes point folle!... je sommes *gaité*... mais je ne suis point folle, et cependant il y aurait eu de quoi le devenir... Tout un régiment!... Quand on y pense!...

LA DIRECTRICE.

Qu'est-ce qui vous est donc arrivé ?

LA PAYSANNE.

C'qui m'étaient arrivé?

LES DEMOISELLES.

Oui.

LA PAYSANNE.

J'vas vous l'dégoiser, c'qui m'étaient arrivé, j'vas vous le dégoiser.

RONDEAU.

Mes bell' madam', écoutez ça,
 Vous frissonn'rez comm' je frissonne,
 Et vous m'direz si n'y a pas là
 D'quoi fair' peur à un' jeun' personne!
 J'suis la nièce au pèr' Mathurin...
 Mathurin, l'homme à Mathurine...
 Et c'est moi qui vais chaqu' matin
 Vend' nos œufs à la vill' voisine.
 Ce matin donc, j'm'en y allais;
 La vieill' Mathurin', ma bonn' tante,
 Avait mis deux douzain's d'œufs frais
 Dans l'petit panier d' vot'servante;
 Et puis, au moment des adieux,
 Elle m'avait, conseil plein d'prudence,
 Dit de n'pas trop secouer mes œufs,
 Et d'prend' garde à mon innocence...
 « Oui, ma tante! » Et je m'mets en ch'min.
 Les oiseaux chantiont à tue-tête,
 Et moi tout' gai', foll' un p'tit brin,
 J'chantions aussi comm' une gross' bête!
 Tra la la la...

Mais v'là qu'en sortant du p'tit bois,
 V'là qu'en dévalant dans la plaine,
 J'vois un dragon, puis deux, puis trois,
 Puis dix, puis vingt, puis un' centaine,
 Puis tout l'régiment... L'émotion
 M'prend alors d'un' drôl' de manière;
 Pourtant j'continu' ma chanson,
 Mais en chantant j'n'étais pas fière :
 Tra la la la...

LE PETIT DUC.

Je marchais en baissant les yeux,
Et je m'disais, f'sant bonn' cont'nance :
• Tâchons de n'pas casser mes œufs
Et de sauver mon innocence! •

D'abord ça n'alla pas trop mal,
Ces messieurs s'contentaient d'sourire,
Mais tout à coup, sur un signal,
Plus vite que je n'saurions vous l'dire,
V'là l'régiment qui fait d'mi-tour
Et qui, les officiers en tête,
Se met à me parler d'amour,
Avec accompagn'ment d'trompette :
• *Ta ra ta ta!* La joli' fille,
Où donc que vous allez comme ça?...
Ta ra ta ta! Soyez gentille...
Psitt! par ici, psitt, psitt! par là... •
Le danger dev'nant sérieux,
Moi qui flairais la manigance,
Je m'dis : • Quitte à casser mes œufs,
Il faut que j'sauve mon innocence! •

J'prends ma cours', malgré mon effroi,
J'allais, j'allais, fallait voir comme...
Mais tout l'régiment derrièr' moi
S'met à courir comme un seul homme!
Ah! pour un' fill' qu'a d'honnêt'té,
Quel tourment d'être poursuivie,
Dans la campagne, un jour d'été,
Par un régiment d'caval'rie!...
Je cours, un grand va m'attraper;
Je lui lanc' mes œufs à la tête
Et j'le laiss' se débarbouiller
Tout à son ais' dans son om'lette.
A vot' port' j'arrive avant eux,
Je frappe! on ouvre... je m'élançe...
J'ai cassé mes deux douzain's d'œufs,
Mais j'ai sauvé mon innocence!

LA DIRECTRICE.

Eh bien, alors, petite, puisque vous les avez vus, ces dragons, vous pouvez nous donner des renseignements?

LA PAYSANNE.

Je l'croyons ben, que je pouvions vous en donner...
et je vous en donnerons!

LA DIRECTRICE.

Eh bien, alors?...

LA PAYSANNE.

Eh bien, alors!... c'est des bel hommes... v'là ce que
je pouvions vous dire : c'est des bel hommes.

LES DEMOISELLES.

Ah!

LA DIRECTRICE.

Ce n'est pas cela que je vous demande... dites-moi
combien ils sont?

LA PAYSANNE.

Combien qu'ils étiont?...

LA DIRECTRICE.

Oui.

LA PAYSANNE.

Ça, je ne peux pas vous dire; vous comprenez, je ne
les avions pas comptés... mais ce que je peux vous dire,
c'est que c'étaient des bel hommes!... des hommes
superbes!

LES DEMOISELLES.

Ah! ah!

LA DIRECTRICE.

Encore une fois, ce n'est pas cela que je vous
demande. Je vous demande si maintenant ils ont l'air
de vouloir attaquer le pensionnat.

LA PAYSANNE.

Oh! pour ça!... vous savez, j'somm' une honnèt' fille...

LA DIRECTRICE.

Je le sais...

LA PAYSANNE.

Si je vous disais que je savions ce que vous me demandez, je ne serions point une honnête fille, car je ne le savions point.

LA DIRECTRICE.

C'est fâcheux!

LA PAYSANNE.

Mais ce que je savions, par exemple, c'est que c'étaient des bel hommes!

LA DIRECTRICE.

Encore!...

LA PAYSANNE.

Et c'est pas assez que de l'dire que c'est des bel hommes... car enfin il y a bel homme et bel homme! mais ceux-là, c'est des bel hommes auxquels qu'il n'y a rien à reprendre, des bel hommes depuis le haut jusqu'en bas!... Ah! mais!...

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LA PAYSANNE.

Ils ont c'qui nomm'nt des sabretaches,
Qui leur tombont sur leux mollets,
Et puis ils ont des grand's moustaches
Qui leux donnont des airs coquets!

LA DIRECTRICE, avec indifférence.
Sont-ils vraiment aussi bien qu' ça ?

LA PAYSANNE.

Vous faut-i' ma parol' ? la v'là!

LES DEMOISELLES, à part.

Je crois que l'on pourrait les voir
Par les fenêtrés du dortoir...

LA PAYSANNE.

Ils ont plus ou moins d'corpulence,
Y en a des grands, y en a des p'tits :

Les grands ont un' plus bell' prestance,
Mais les p'tits sont les plus gentils.

LA DIRECTRICE, avec un commencement d'émotion.
Sont-ils vraiment aussi bien qu'ça ?

LA PAYSANNE.

Vous faut-i' ma parol' ? la v'là !

LES DEMOISELLES, à part.

C'est vrai que l'on pourrait les voir
Par les fenêtres du dortoir.

LA PAYSANNE.

Les officiers, s'lon la coutume,
Sont les mieux mis... y a un major,
Qu'a un si magnifiqu' costume
Q'on jur'rait qu'il étiont en or.

LA DIRECTRICE, avec une émotion tout à fait marquée.
Sont-ils vraiment aussi bien qu'ça ?

LA PAYSANNE.

Vous faut-i' ma parol' ? la v'là !

LA DIRECTRICE, avec éclat.

Allons, alors, allons les voir
Par les fenêtres du dortoir.

LES DEMOISELLES.

Allons, alors, allons les voir
Par les fenêtres du dortoir !

La directrice ramasse ses jupes et rapidement elle sort par la porte du fond. Toutes les pensionnaires sortent en courant derrière la directrice. Dès qu'elles sont toutes parties, la paysanne ramasse, elle aussi, ses jupes de paysanne et remonte vers le fond en imitant la directrice : on voit des bottes et des éperons passer sous les jupes de la paysanne.

SCÈNE X

LE DUC.

Seul!... je suis seul!... Eh bien, mais... alors, c'est très simple : je n'ai plus qu'à trouver ma femme... je me fais reconnaître, et nous partons... Allons chercher ma femme! (Il va à une porte : on entend fermer cette porte à double tour.) Hein? qu'est-ce que cela veut dire,... Parbleu! oui cette porte est fermée... Et celle-ci? (Il va à l'autre porte : on l'entend fermer de même.) Oh! oh! est-ce que madame la directrice ne serait pas aussi naïve que je l'avais espéré? Ah ça, mais!... ah ça, mais!... (Il arpente la scène et met machinalement la main sur le pommeau de son épée, qui soulève les jupes.) Est-ce qu'elle aurait des soupçons, cette directrice? est-ce qu'elle se douterait?... Allons donc! le moyen, sous ces habits de paysanne, de reconnaître le colonel du régiment de Parthenay?... (Il entr'ouvre sa chemisette de paysanne : on aperçoit un hausse-col.) Avec tout ça, le colonel du régiment de Parthenay s'est laissé prendre dans une souricière... et jusqu'à présent il n'a pas à se vanter de sa première campagne... (On frappe à l'une des portes de gauche.) Qu'est-ce que c'est que ça?

SCÈNE XI

LE DUC, LA DUCHESSE.

LE DUC, allant à la porte.

Qui est-ce qui frappe là?

LA DUCHESSE, derrière la porte.

C'est moi... moi... la duchesse de Parthenay...

LE DUC.

Ma femme!... c'est ma femme... Et moi, je suis votre mari.

LA DUCHESSE.

Mon mari!

LE DUC, cherchant à ébranler la porte.

Ah! cette porte tient bon... (Il regarde et aperçoit l'œil-de-bœuf qui est au-dessus de la table.) Ah! cet œil-de-bœuf... Blanche!... Blanche!

LA DUCHESSE.

Eh bien?...

LE DUC.

Pouvez-vous monter jusqu'à cet œil-de-bœuf?

LA DUCHESSE.

Oui... oui...

LE DUC.

Vite... vite, alors, ne perdez pas de temps!

Il met lui-même un tabouret sur la table et monte. La tête de la duchesse passe par l'œil-de-bœuf. Le duc se met à embrasser sa femme.

LA DUCHESSE.

Eh bien... eh bien... c'était pour m'embrasser?

LE DUC.

Oui, pour ça d'abord... Et maintenant dites-moi comment il se fait que je vous trouve?

LA DUCHESSE.

On m'avait enfermée dans un cachot.

LE DUC.

Oh!

LA DUCHESSE.

Heureusement, on m'avait mal enfermée : je me suis sauvée, j'ai suivi un couloir, et... (La porte de droite s'ouvre :

on en voit sortir lentement une longue hallebarde ; au bout de la hallebarde paraît Frimousse.) Qu'est-ce que c'est que ça ! Descendez vite !

La duchesse disparaît ; le duc rabat sur son nez son bonnet de paysanne et reste debout sur la table, appuyé contre le mur. — Derrière Frimousse, qui porte un trousseau de clefs à sa ceinture, entrent quatre marmitons armés de bassinoires, de hallebardes, de vieux mousquets.

SCÈNE XII

LE DUC, FRIMOUSSE.

FRIMOUSSE.

Ah ! ah ! la paysanne ! Il paraît que l'on n'avait pas tort de se méfier de vous... vous cherchez à vous évader ?

LE DUC, sur son échafaudage, à part.

C'est Frimousse ! et il a les clefs à sa ceinture !... Oh ! oh !

FRIMOUSSE.

Descendez un peu, s'il vous plaît !

LE DUC.

Que j'descendions ?...

FRIMOUSSE.

Oui.

LE DUC.

J'veulons ben.

Il descend.

FRIMOUSSE.

J'ai ordre de m'assurer de votre personne.

LE DUC, à part.

Il faut absolument que je lui prenne ses clefs.

FRIMOUSSE.

Vous entendez, la paysanne, j'ai ordre de m'assurer...

LE DUC, attirant Frimousse dans le coin de gauche, pendant que les marmitons restent en ligne de bataille de l'autre côté du théâtre. Bas.

Renvoyez vos hommes.

FRIMOUSSE, bas.

Pourquoi?

LE DUC.

Parce que j'ai à vous parler, à vous, à vous tout seul.
(Avec expression.) Renvoie-les, je t'en prie.

FRIMOUSSE, très troublé.

Oh! oh! qu'est-ce que cela veut dire!

LE DUC, avec un regard de côté.

Tu n'voulions point?

FRIMOUSSE.

Si fait, j'voulions bien! (A part.) Une femme... je n'ai rien à craindre! (A ses hommes.) Tenez-vous là derrière la porte... mais ne vous éloignez pas, et, à mon premier signal...

UN DES MARMITONS.

C'est convenu, monsieur le professeur!

FRIMOUSSE.

Appelez-moi capitaine!

LE MARMITON.

Oui, m'sieu Frimousse.

Les quatre marmitons sortent. Restent en scène Frimousse et le duc.

FRIMOUSSE, après avoir déposé sa hallebarde contre le mur, à droite.

Maintenant nous sommes seuls... parlez!

LE DUC.

Oh! que oui, j'allions parler, méchant homme! je le crois bien, que j'allions parler!

Il lui donne un petit coup de poing d'amitié.

FRIMOUSSE.

Hé là!

LE DUC.

Vous avez cru que j'essayions de me sauver, tout à l'heure?

FRIMOUSSE.

Dame! oui! en vous voyant...

LE DUC.

Je n'me sauvions point... j'essayions seulement de m'approcher d'vous.

FRIMOUSSE.

De moi?

LE DUC.

Oui.

FRIMOUSSE.

Et pourquoi ça?

LE DUC.

Est-il bête!...

Nouveau coup de poing, plus violent que le premier.

FRIMOUSSE.

Hé là!

LE DUC.

Vous n'le devinez point?

FRIMOUSSE.

Non.

LE DUC.

C'est parce que j'vous aimions, grosse bête, c'est parce que j'vous aimions...

FRIMOUSSE.

Vous m'aimions?... vous m'aimez?

LE DUC.

Depuis c'matin.

FRIMOUSSE.

Ah!

LE DUC.

Oui, en arrivant ici... Est-ce que vous ne vous rap-
pelions pas que vous vous étions arrêté dans une
ferme?

FRIMOUSSE.

Je me suis arrêté au relais.

LE DUC.

Justement!... Eh bien, il y avait là une femme, une
superbe créature qui vous dévorait du regard... c'te
femme, c'te superbe créature, c'étaient moi... moi qui
t'aime!

FRIMOUSSE.

Est-il possible?

DUETTO.

FRIMOUSSE.

C'est une idylle,
Voilà tout!
C'est une idylle dans le goût
De Théocrite et de Virgile...

LE DUC, à part.

Il me faut les clefs, mais comment
Les dérober adroitement?

FRIMOUSSE.

Ainsi vous m'aimez, ô bergère!

LE DUC.

Oh! oui, j'taimions! tu pouvois t'en flatter,
J'taimions, j'taimions... si ça peut t'plaire,
Cent fois, mill' fois, j'voulions te l'répéter!

LE PETIT DUC.

ENSEMBLE.

FRIMOUSSE.

C'est une idylle,
Voilà tout!

C'est une idylle dans le goût
De Théocrite et de Virgile...

LE DUC.

Triple imbécile!
Mon sang bout...

Tu me les paieras jusqu'au bout
Tes Théocrite et tes Virgile!

FRIMOUSSE.

Voulez-vous, voulez-vous, bergère,
Me donner le nom de Daphnis?

LE DUC.

J'veux bien, mais que dira ma mère
Si la chos' se sait dans l'pays?

FRIMOUSSE.

Souffrez aussi, soyez gentille,
Que je vous appelle Chloé.

LE DUC.

J'veux bien, mais songez qu'un' jeune fille
N'doit rien s'permettre de risqué!

FRIMOUSSE.

Chloé!

LE DUC.

Daphnis!

FRIMOUSSE.

Chloé!

LE DUC.

Daphnis!

FRIMOUSSE.

O ma Chloé!

Perdant la tête.

Phyllis... Daphnis...

Amaryllis...

Tircis... Baucis...

Anacharsis...

Souvenirs de l'antiquité,
Vous m'emplissez de volupté!

LE DUC.

O mon Daphnis!

FRIMOUSSE.

O ma Chloé!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

FRIMOUSSE.

C'est une idylle,

Voilà tout!

C'est une idylle dans le goût
De Théocrite et de Virgile...

LE DUC.

Triple imbécile!

Mon sang bout...

Tu me les paieras jusqu'au bout
Tes Théocrite et tes Virgile!

LE DUC.

Tiens, mettons ta main sur mon cœur... Ah! tu le
vois, combien je t'aimions... Tiens, mettons ta main!

FRIMOUSSE, stupéfait.

Oh!

LE DUC.

Qu'é qu't'as?

FRIMOUSSE, à part.

La poitrine de cette jeune fille... c'est de l'acier!... On
voit bien que nous sommes dans les campagnes... Ce
n'est pas à Versailles...

LE DUC, à part.

Les clefs, maintenant; ce sont les clefs qu'il faut
avoir.

FRIMOUSSE.

Vous dites?...

LE DUC.

Je dis que j'vous aimions, mais que je n'sommes
point sûre que vous m'aimiez!

FRIMOUSSE.

Oh!

LE DUC.

Si j'avais là une *marguerite*, je l'saurions tout de suite.

FRIMOUSSE.

En la consultant?

LE DUC.

Oui, mais voilà... c'est que je n'avions point de *marguerite*... Ah!... donnez-moi ça!

FRIMOUSSE.

Mes clefs?...

LE DUC.

Oui... ça reviendra au même...

FRIMOUSSE.

Comment, ça reviendra au même?

LE DUC, prenant les clefs.

Vous allez voir... Il m'aime... (Elle consulte le trousseau de clefs comme elle consulterait une *marguerite*. — Prenant une petite clef.) un peu... (Une plus grosse.) beaucoup... (Une énorme.) passionnément... (Une toute petite.) pas du tout... (Avec colère.) Pas du tout!... Ah! tu vois bien que tu n'm'aimions point... tu vois bien que tu n'es qu'un trompeur comme les autres... Tiens, trompeur, tiens, enjôleur, tiens, tiens!

Elle l'accable de bourrades.

FRIMOUSSE, se sauvant, trébuchant à droite dans les tabourets et tombant avec la hallebarde qu'il avait déposée contre la muraille.

Hé là! hé là!

LE DUC.

Maintenant, vite, ouvrons. (Il va à la porte de gauche et essaie les clefs.) Celle-ci... ce n'est pas celle-ci!... celle-là... ce n'est pas celle-là!

FRIMOUSSE, se relevant et allant au duc.

Eh bien, qu'est-ce que vous faites?... Rendez-moi mes clefs...

LE DUC, montrant un pistolet.

Viens les prendre!...

FRIMOUSSE, épouvanté.

Oh!... A moi!... à moi!... à moi, mes hommes! à moi!

Il sort par la droite.

LE DUC, trouvant la clef et ouvrant la porte.

Enfin!

Entre la duchesse.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LA DUCHESSE, LES MARMITONS.

LA DUCHESSE.

Mon petit mari!...

LE DUC.

Ma petite femme, ma chère petite femme!

Frimousse, pendant ce temps, rentre avec ses quatre marmitons.

FRIMOUSSE, aux marmitons.

Sautons sur lui, reprenons les clefs!

LE DUC, à la duchesse.

Tiens... prends-les... Tâche de les jeter à mes dragons, va vite...

LA DUCHESSE.

Oui, mon petit mari, oui...

Elle sort, emportant les clefs.

FRIMOUSSE.

Avancez donc!... vous n'avancez pas... je vous ordonne d'avancer... (Ils avancent de quelques pas, mais le petit duc leur montre son pistolet et les fait encore une fois reculer, puis, prenant une table et la mettant devant lui, il se barricade dans un coin du théâtre et se débarrasse de son accoutrement de paysanne, pendant que Fri-

mousse harangue ses quatre marmitons.) Mais avancez donc!... avancez donc. Vous n'avez donc pas de sang dans les veines?... vous êtes donc aussi poltrons que moi?... (Il passe alors derrière les marmitons, et, mettant sa hallebarde en travers derrière leur dos, il les pousse devant lui au combat. Les marmitons résistent, reculent.) Avancez, avancez donc !

LE DUC, débarrassé de ses habits de femme, mais ayant gardé son bonnet.

Bataille!... ça me va !

L'épée à la main, il s'élance sur Frimousse et les marmitons, les frappe du plat de son épée, à tour de bras, les disperse et les renverse autour de lui. — Le dernier des combattants vient tomber à plat ventre au milieu du théâtre, et le petit duc, l'épée haute, met le pied droit sur le dos du marmiton, pendant que de la main gauche il envoie au plafond son bonnet de paysanne. — Parait la directrice.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LA DIRECTRICE, LES DEUX SOUS-MAITRESSES, DRAGONS, puis MONTLANDRY, LES PENSIONNAIRES.

LA DIRECTRICE.

Vous faites beaucoup trop de tapage, mon colonel. Ayez la bonté de mettre votre épée au fourreau.

LE DUC.

Madame...

LA DIRECTRICE.

Est-ce que vous n'avez pas entendu?... je vous ai dit de mettre votre épée...

LE DUC.

C'est vrai, madame.

Il obéit.

LA DIRECTRICE, à Frimousse.

Monsieur Frimousse?...

FRIMOUSSE.

Madame?...

LA DIRECTRICE.

En faisant la ronde, on vient de découvrir au grenier un tonneau de poudre... Vous allez me faire l'amitié d'aller vous asseoir dessus... Si les dragons font mine d'entrer dans le pensionnat, vous vous ferez sauter.

FRIMOUSSE.

Comme Jean Bart.

LA DIRECTRICE.

Ni plus ni moins... Allez, monsieur Frimousse.

FRIMOUSSE.

Avec plaisir.

Il sort.

LA DIRECTRICE.

Eh bien, et la duchesse?...

LA DEUXIÈME SOUS-MAITRESSE.

La voici, madame. (Paraît la duchesse, entre les deux sous-maitresses.) Nous avons surpris madame au moment où elle essayait de faire des signes aux soldats de son mari.

LA DIRECTRICE.

Nous allons vous faire reconduire à votre cachot, chère petite... Et vous aussi, mon colonel, nous allons vous enfermer.

LE DUC et LA DUCHESSE.

Dans le même cachot?

LA DIRECTRICE.

Oh! non, pas dans le même.

Tumulte. — Entrée des pensionnaires poursuivis par les dragons.

LE PETIT DUC.

FINALE.

LES DRAGONS.

A sac! à sac! la ville est prise!
 Place conquise!
 A sac! à sac! pas de quartier!
 L'ennemi va nous le payer,
 Pas de quartier!

LES PENSIONNAIRES.

Gentils soldats, ayez pitié de nous,
 Épargnez-nous!
 Vous nous voyez à vos genoux.

LES DRAGONS.

A sac! à sac! la ville est prise!
 Place conquise!
 A sac! à sac! pas de quartier!
 L'ennemi va nous le payer,
 Pas de quartier!

MONTLANDRY, à la directrice.

Au moins vous devez reconnaître
 Que ce n'est pas agir en traître :
 Je vous avais promis de vous prendre d'assaut.

LA DIRECTRICE.

Toi, si je m'en croyais...

LE DUC.

Silence, plus un mot!
 Seul ici maintenant je dois parler en maître.

LA DIRECTRICE.

Parlez comme il vous plait, mais, avant de parler,
 Veuillez jeter, mon officier,
 Les yeux sur ce billet... On parle de la guerre.

LE DUC, prenant le billet.

De la guerre!

TOUS.

De la guerre!

LE DUC, tout en lisant.

On se bat... on se bat... là-bas, sur la frontière...

LA DIRECTRICE.

Et, pendant ce temps, votre régiment,
D'un pensionnat force les grilles
Et fait bravement

La guerre à des petites filles...
C'est le moyen qu'il prend pour illustrer son nom!

LA DUCHESSE.

Qu'a-t-elle dit?

MONTLANDRY.

Elle a raison.

LA DUCHESSE.

Comment, raison?

LE DUC.

Elle a raison...

TOUS.

Elle a raison!... elle a raison!...

LE DUC, à la duchesse.

I

Hélas! elle a raison, ma chère :
L'honneur parle, il faut obéir.
Ici l'amour... là-bas la guerre...
C'est là-bas que je dois courir.
Quelle idée aurais-tu toi-même
De ton mari, si je restais?...
Je t'aime, ô mon amour, je t'aime,
Et c'est pour ça que je m'en vais.

II

Qui m'eût dit qu'à peine conquise
Je te rendrais ta liberté,
Sans t'avoir même compromise?
Et pourtant, c'est la vérité...
Ce bonheur qui m'échappe encore,
Dans mes mains, là, je le tenais...
Je t'aime, entends-tu? je t'adore,
Et c'est pour ça que je m'en vais.

LE PETIT DUC.

LA DUCHESSE.

Va te battre, mon cher mari!
Ici je jure de t'attendre.

LES DEMOISELLES, aux dragons.

Allez vous battre, vous aussi,
Et tâchez de vous bien défendre...
Allez vous battre et revenez,
Ici vous nous retrouverez...

MONTLANDRY, à la directrice.

Et vous, ne me direz-vous rien?

LA DIRECTRICE.

Va te battre, bandit!... va te battre, vaurien!...

MONTLANDRY.

Et si je reviens triomphant?...

LA DIRECTRICE.

On t'embrassera, sacripant!

LA DUCHESSE, LA DIRECTRICE et LES DEMOISELLES.

Revenez vainqueurs,
Vous aurez nos cœurs;
Nous vous attendrons,
Messieurs les dragons.
Comptez hardiment
Sur notre serment;
A votre retour,
Parlez-nous d'amour.
Revenez vainqueurs,
Vous aurez nos cœurs...
Dites-vous là-bas,
Parmi les combats,
Que l'on vous attend
Bien fidèlement;
Revenez vainqueurs,
Vous aurez nos cœurs.

ENSEMBLE.

LES PENSIONNAIRES.

Revenez vainqueurs,
Vous aurez nos cœurs.
Etc.

LES DRAGONS.

Ah! pardieu, oui, nous nous battons,
Foi de dragons!
Nous le jurons!
Pour vous plaire nous nous battons,
Foi de dragons!

UN DRAGON, venant du dehors, après l'ensemble.
Pardon, mon colonel!

LE DUC.

Eh bien, parlez, voyons!

LE DRAGON.

Tout à l'heure nous descendions
A la cave...

LE DUC.

Coquin!

LE DRAGON.

Derrière les fagots,
Nous avons découvert un drôle de bonhomme.

LA DIRECTRICE.

Derrière les fagots?

LE DRAGON.

Derrière les fagots.

LE DUC.

Faites-le-nous venir, ce drôle de bonhomme;
Nous allons lui dire deux mots...

Trois dragons amènent Frimousse qui résiste, se débat, se cache la
figure. — Il est tout couvert de poussière.

LA DIRECTRICE.

Avancez donc... n'ayez pas peur...
Les dragons poussent Frimousse sur le devant de la scène.

LE DUC, reconnaissant Frimousse.

Eh! pardieu... c'est mon précepteur,
C'est ce digne monsieur Frimousse!

LE PETIT DUC.

TOUT LE MONDE.
 Monsieur Frimousse!
 Frimousse!
 Frimousse!

MONTLANDRY.

C'est le pédant... Nous le tenons enfin,
 Et nous allons pouvoir nous divertir un brin.

FRIMOUSSE.

Comment l'entendez-vous?

MONTLANDRY.

Nous l'emmenons en guerre...
 Si tu n'es pas soldat, tu seras vivandière.

FRIMOUSSE.

(Parlé.) Vivandière!... jamais!

MONTLANDRY.

Tu ne veux pas?
 Tu veux être soldat?... Eh bien, tu le seras!
 Tu te battras!

FRIMOUSSE, avec énergie.

Non... non... je ne me battraï pas!

TOUT LE MONDE.

Tu te battras!

FRIMOUSSE, avec encore plus d'énergie.

Non, non, je ne me battraï pas!

LA DIRECTRICE.

Allons, ne parlez pas ainsi...
 Vous en prendrez votre parti,
 Monsieur Frimousse.

TOUT LE MONDE.

Frimousse!
 Frimousse!

LA DUCHESSE.

Vous verrez, quand vous y serez,
Comme vous vous trémousserez,
Monsieur Frimousse.

TOUT LE MONDE.

Frimousse!
Frimousse!

LE DUC.

Au feu quand il faudra courir,
On ne pourra vous retenir,
Monsieur Frimousse.

TOUT LE MONDE.

Frimousse!
Frimousse!

MONTLANDRY.

Et l'ennemi, comme il fuira,
Aussitôt qu'il apercevra
Monsieur Frimousse!

TOUT LE MONDE.

Frimousse!
Frimousse!

LE DUC, LA DUCHESSE, LA DIRECTRICE,
MONTLANDRY.

Aux armes donc, à la rescousse!
Et va comme l'honneur te pousse,
Monsieur Frimousse...
Frimousse!
Frimousse!

TOUT LE MONDE.

Aux armes donc, à la rescousse!
Et va comme l'honneur te pousse,
Monsieur Frimousse...
Frimousse!
Frimousse!

FRIMOUSSE, avec une énergie folle.
Non! non! je ne me battraï pas!

LE PETIT DUC.

MONTLANDRY.

Si fait, si fait, tu te battras!
Comme nous ferons tu feras,
Et nous, pardieu, nous nous battons!

REPRISE GÉNÉRALE DE L'ENSEMBLE

LES PENSIONNAIRES.

Revenez vainqueurs,
Vous aurez nos cœurs.

LES DRAGONS.

Ah! pardieu, oui, nous nous battons!
Etc.

Montlandry s'est emparé de Frimousse. Le duc embrasse la duchesse.

ACTE TROISIÈME

Un camp.
Grand mouvement, tableau très animé. — On joue, on boit.

SCÈNE PREMIÈRE

OFFICIERS et LEURS MAITRESSES, SOLDATS,
CANTINIÈRES, MARMITONS.

CHOEUR.

Tambour et trompette!
Buvons et jouons...
Les dés que l'on jette
Sont mauvais ou bons;
Le sort, qui nous mène,
Nous réserve-t-il
La joie ou la peine?
Problème subtil!...
Bah! que nous importe?
L'avenir n'est rien;
Chaque jour apporte
Le mal ou le bien;
Nous avons des femmes,
Nous avons du vin;
A quoi bon, mesdames,
Penser à demain?...
Les dés que l'on jette
Sont mauvais ou bons;
Tambour et trompette!
Buvons et jouons...

Paraît Montlandry.

SCÈNE II

LES MÊMES, MONTLANDRY.

MONTLANDRY, tragiquement.
Bon appétit, messieurs!

LES OFFICIERS.
Parbleu! c'est notre ami,
C'est le seigneur de Montlandry.

MONTLANDRY, sévèrement.
Vous buvez.
Vous chantez!

LE CHOEUR.
Nous buvons,
Nous chantons.

MONTLANDRY.
Vraiment, c'est une audace insigne!
Je frémis de ce que j'ai vu;
Se conduire ainsi, c'est indigne...

LE CHOEUR.
Comment, indigne!

MONTLANDRY.
Sans doute! il est indigne
De ne pas m'avoir attendu...

LES OFFICIERS.
A la bonne heure!... Prenez place,
Et, de plus belle, rechantons
Et rebusons!

MONTLANDRY.
Puisque vous aimez les chansons,
Écoutez celle-ci... c'est un refrain d'amour
Que chantent à Marly les dames de la cour...
Vous écoutez?

LE CHOEUR.
Nous écoutons.

MONTLANDRY.

I

Il était un petit bossu,
 Et si petit
 Et si bossu
 Que jamais, jamais on ne vit,
 Que jamais, jamais il ne fut
 Bossu plus petit,
 Petit plus bossu.

LE CHŒUR.

Bossu plus petit,
 Petit plus bossu!

MONTLANDRY.

La guerre éclate, un beau matin,
 Les hommes s'en vont tous à la frontière,
 Et voilà que le petit nain
 Est pris aussitôt d'une ardeur guerrière.
 Ce fut un grand éclat de rire,
 Et chacun de dire :
 « Mon Dieu, qu'il est bien! mon Dieu, qu'il est beau,
 Ce petit soldat de deux pieds de haut! »

LE CHŒUR.

« Mon Dieu, qu'il est bien! mon Dieu, qu'il est beau,
 Ce petit soldat de deux pieds de haut! »

MONTLANDRY.

Eh bien! quand il fut au combat,
 S'il faut en croire
 L'histoire,
 Oui, quand il fut au combat,
 Ce petit soldat
 Se couvrit de gloire,
 Et jamais on n'avait vu
 Un petit bossu
 Aussi résolu.

LE CHŒUR.

Non, jamais on n'avait vu
 Un petit bossu
 Aussi résolu!

MONTLANDRY.

II

Il était un petit bossu,
 Et si petit
 Et si bossu
 Que jamais, jamais on ne vit,
 Que jamais, jamais il ne fut
 Bossu plus petit,
 Petit plus bossu.

TOUS.

Bossu plus petit,
 Petit plus bossu!

MONTLANDRY.

Or voilà qu'au printemps suivant,
 Le petit bonhomme eut du vague à l'âme :
 Il annonça soudainement
 Qu'il avait dessein de prendre une femme.
 Ce fut un grand éclat de rire,
 Et chacun de dire :
 « Mon Dieu, qu'il est bien ! mon Dieu, qu'il est beau,
 Ce petit mari de deux pieds de haut ! »

TOUS.

« Mon Dieu, qu'il est bien ! mon Dieu, qu'il est beau,
 Ce petit mari de deux pieds de haut ! »

MONTLANDRY.

Eh bien ! malgré plus d'un pari,
 S'il faut en croire
 L'histoire,
 Oui, malgré plus d'un pari,
 Le petit mari
 Se couvrit de gloire,
 Et jamais on n'avait vu
 Un petit bossu
 Aussi résolu.

TOUS.

Non, jamais on n'avait vu
 Un petit bossu
 Aussi résolu !

MÉRIGNAC.

Soyez le bienvenu, Montlandry... Mais comment se fait-il que vous arriviez seul et que votre régiment ne soit pas là?

MONTLANDRY.

Ah! voilà... c'est que, chemin faisant, mon colonel s'est trouvé avoir besoin de son régiment pour une affaire personnelle...

MONTCHEVRIER.

Alors on ne le verra pas ici, votre colonel de dix-huit ans?

MONTLANDRY.

Si fait! il arrive par étapes avec le régiment, tandis que moi je suis venu ventre à terre, mais vous pouvez être tranquilles : après-demain mon colonel et son régiment seront ici, avec vous...

NANCEY.

Après-demain?

MONTLANDRY.

Oui.

NANCEY.

Eh bien, ils arriveront trop tard, car c'est demain que l'on se battra.

MONTLANDRY.

Si l'on ne se bat que demain, amusons-nous aujourd'hui...

Roulements de tambour. — Cris : « Aux armes!... aux armes!... »

TANNEVILLE.

Eh bien, eh bien, qu'est-ce qui arrive?...

NAVAILLES, entrant.

Ce qui arrive... c'est que la bataille qui ne devait avoir lieu que demain a lieu aujourd'hui... Elle est

engagée depuis une heure, la bataille, et elle vient de notre côté.

LES DRAGONS.

Aux armes!... aux armes!...

MONTLANDRY.

Et du sang-froid, mes enfants... du sang-froid et de l'entrain!... Tâchons de nous conduire aussi bien que le petit bossu.

REPRISE DE LA CHANSON

Oui, quand il fut au combat,
Le petit soldat.

Etc.

Sortie générale des officiers, des soldats et des cantinières.

SCÈNE III

NINON, NINETTE, MARION, MARIETTE,
LES FEMMES.

NINON.

Eh bien, et nous?... Qu'est-ce qu'on va faire de nous, pauvres petites femmes?...

Pendant les répliques suivantes, on entend battre la charge au loin.

MARIETTE.

Avez-vous du courage?

MARION.

Moi, je n'en ai guère.

NINETTE.

Moi, j'en ai un peu.

MARION.

Eh bien, alors, allez là, et dites-nous comment va la bataille.

Ninette remonte et regarde. — La charge se rapproche.

MANON.

Eh bien?...

NINETTE.

Je vois une colonne d'ennemis... elle avance, cette colonne, elle avance... les nôtres font bien ce qu'ils peuvent... ils tapent, ils tapent... mais ça n'y fait rien, les ennemis avancent toujours; dans un quart d'heure, ils seront ici...

NINON.

Nous sommes perdues, alors?

NINETTE, redescendant.

Ça m'en a tout l'air, nous sommes perdues!

LAMENTO.

Roulement de tambour pendant tout le morceau.

CHŒUR.

Ah! mon Dieu! que deviendrons-nous?
On se bat, le tambour résonne...
Ah! mon Dieu! que deviendrons-nous?
Là-bas, là-bas, le canon tonne...
Ah! mon Dieu! que deviendrons-nous
Si les nôtres ont le dessous?

NINON, NINETTE, MARION, MARIETTE.

Notre grâce, notre sourire,
Nos regards voilés à demi,
Ce sera donc, c'est triste à dire,
Ce sera donc pour l'ennemi!

REPRISE GÉNÉRALE.

Ah! mon Dieu! que deviendrons-nous?
Etc.

NINON, NINETTE, MARION, MARIETTE.

L'on se cogne, l'on se fracasse;
Nous, pauvrettes, nous attendons
Que le sort ait dit « pile » ou « face »,
Pour savoir qui nous aimerons.

Ici un énorme coup de canon. Les femmes, qui étaient remontées, redescendent avec un grand cri et tombent toutes à genoux.

REPRISE ENSEMBLE, piano.

Ah! mon Dieu! que deviendrons-nous?
On se bat, le tambour résonne...
Ah! mon Dieu! que deviendrons-nous?
Là-bas, là-bas, le canon tonne...
Ah! mon Dieu! que deviendrons-nous
Si les nôtres ont le dessous?

MARION.

Chut!... Écoutez... on vient...

NINON.

C'est l'ennemi.

MARIETTE.

Ce doit être l'ennemi... (Entrent Margot et Manon.) Non...
ce sont les cantinières.

NINETTE.

Et la bataille?...

MARGOT.

Elle est gagnée!

NINON.

Comment?...

MANON.

Il ne s'en est fallu que de peu de chose, au moins...
Au moment où les nôtres perdaient courage, un régi-
ment que l'on n'attendait pas est arrivé à leur secours...
Et il a si bravement donné, ce régiment, il s'est si
bien battu, que la colonne ennemie a été écrasée,
mise en miettes.

NINETTE.

A la bonne heure!

MARGOT.

Et savez-vous quel est ce régiment qui a décidé de
la victoire?... C'est le régiment de Parthenay... Et
savez-vous qui le commandait ce régiment?... C'est le

duc de Parthenay en personne... un soldat de dix-huit ans...

Cris dans la coulisse : « Vive le colonel!... Vive le colonel! »

MANON.

Entendez-vous? il vient... on l'entoure, on le félicite, on l'acclame...

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE DUC, LES DRAGONS DE PARTHENAY,
puis MONTLANDRY.

CHOEUR.

Victoire! victoire!
Et vivat pour ce coup d'essai!
Il s'est vraiment couvert de gloire,
Le régiment de Parthenay!...
Victoire! Victoire!

Entre, au milieu des acclamations, le petit duc en tenue de combat. On le félicite.

LE DUC, la tête perdue.

I

La guerre, c'est donc ça, la guerre!
J'ai fait mon premier pas,
Mon premier pas dans la carrière...
Et pas mal, n'est-ce pas?
Ah! mes amis, le cœur, la tête!...
Tout danse là dedans!...
Une bataille, quelle fête,
Quand on a dix-huit ans!...
Colonne en avant, quatre à quatre!
Le clairon sonne, on va charger!
Ah! que c'est gentil de se battre!
Que c'est amusant, le danger!

II

Dans le fond, je dois vous le dire,
J'avais quelque frayeur :
Si mes soldats allaient sourire,
Si j'allais avoir peur,

Moi, leur colonel! quel scandale!
 Que dirait-on de moi?...
 Mais, baste! à la première balle,
 Au diable mon effroi!...
 Colonne en avant, quatre à quatre!
 Le clairon sonne, on va charger!
 Ah! que c'est gentil de se battre!
 Que c'est amusant, le danger!

Paraît Montlandry.

MONTLANDRY.

Mon colonel...

LE DUC.

Venez, monsieur de Montlandry, venez... Voici mon maître, messieurs; j'ai essayé tout à l'heure de me rappeler les leçons qu'il m'avait données... mais le professeur en sait plus que l'élève, et il s'est mieux battu que moi.

MONTLANDRY.

Mieux que vous?...

LE DUC.

Oh! oui.

MONTLANDRY.

Si nous avons le temps, mon colonel, je vous prouverais bien que vous avez tort, mais nous n'avons pas le temps... le général demande à vous voir. On va vous conduire près de lui.

LE DUC.

Le général?... j'y vais... Mais avant, dites-moi... ce que je viens de voir, c'est bien une bataille?...

MONTLANDRY.

Sans doute!...

LE DUC.

Ce n'est pas un engagement, ce n'est pas une escarmouche, c'est une bataille?...

MONTLANDRY.

Mais certainement, mon colonel! C'est une bataille...
une vraie bataille...

LE DUC, avec enthousiasme.

Une bataille!... Une vraie bataille!... J'ai vu une vraie
bataille!... allons trouver le général...

Il sort.

REPRISE DU CHOEUR.

Victoire, victoire!

Etc...

Pendant la reprise du chœur, on a dressé la tente du colonel et Bernard met en ordre le mobilier de la tente : un petit lit de camp recouvert d'un manteau, deux escabeaux et un tambour. Bernard met le couvert sur ce tambour : une assiette, un gobelet, etc.

SCÈNE V

MONTLANDRY, OFFICIERS DU RÉGIMENT.

MONTLANDRY.

Voici la tente du colonel, messieurs... C'est ici que nous allons camper... Et Frimousse, au fait, qu'est-ce qui me donnera des nouvelles de mon ami Frimousse?

NAVAILLES.

Nous pouvons vous en donner, nous l'avons aperçu tout à l'heure...

MONTLANDRY.

En bonne santé?

MÉRIGNAC.

En bonne santé?

MONTLANDRY.

Et où ça, l'avez-vous aperçu?... dans un fossé où il se cachait?...

NAVAILLES.

Mais pas du tout ! je l'ai vu au quartier général... on était en train de le féliciter chaleureusement...

MONTLANDRY.

On félicitait Frimousse !

MONTCHEVRIER.

Il a fait, à ce qu'il paraît, quelque chose d'héroïque...

MONTLANDRY.

Frimousse?...

CHAMPVALLON.

Oui...

Paraît Frimousse au fond, moitié précepteur, moitié soldat : un panache énorme sur son chapeau, une cuirasse, une longue rapière au côté, l'air très animé.

MONTLANDRY.

Mon Frimousse, notre Frimousse a fait quelque chose d'héroïque?...

NAVAILLES.

Il paraît...

MONTLANDRY.

Allons donc!... c'est impossible...

SCÈNE VI

LES MÊMES, FRIMOUSSE.

FRIMOUSSE, redescendant, avec fierté.

Et pourquoi, s'il vous plaît... pourquoi n'aurais-je pas fait quelque chose d'héroïque ?

MONTLANDRY, en riant.

Mais parce que...

FRIMOUSSE.

Parce que quoi, monsieur, parce que quoi?...

MONTLANDRY.

Ne vous fâchez pas, Frimousse, et dites-nous ce que vous avez fait.

FRIMOUSSE.

Ce que j'ai fait?...

MONTLANDRY.

Oui.

FRIMOUSSE.

J'ai fait trois cent cinquante prisonniers, à moi tout seul.

NAVAILLES.

Oh!

FRIMOUSSE.

Cela vous suffit-il, monsieur? Trouvez-vous que cela soit suffisamment héroïque?

MONTLANDRY.

Assurément. Mais comment vous y êtes-vous pris pour faire trois cent cinquante prisonniers, à vous tout seul?

FRIMOUSSE.

Je ne l'ai pas fait exprès.

MONTLANDRY.

A la bonne heure!

FRIMOUSSE.

Je serai franc... Quand j'ai vu que l'on allait se battre, ma première idée a été de me dérober à la bataille... j'ai mis mon Virgile sous mon bras et je me suis dirigé vers les saules...

MONTLANDRY.

Comme Galatée...

FRIMOUSSE.

Oui, comme Galatée... avec cette différence pourtant que, tout en fuyant vers les saules, Galatée désirait être vue, tandis que moi, j'aurais voulu ne pas l'être... Malheureusement, mon élève a de bons yeux... et il m'a aperçu... et comme il m'en veut toujours, mon élève, à cause des pensums que je lui ai administrés autrefois, il a dépêché vers moi deux grands diables de dragons qui m'ont rattrapé. J'ai essayé de résister; mais, malgré ma résistance, ces deux grands diables de dragons m'ont campé sur un grand diable de cheval... Ce grand diable perd la tête, se met à courir sans savoir où... nous entrons dans un village occupé par l'ennemi... en entendant le galop de mon cheval, les ennemis ont peur, s'enfuient et tombent dans un régiment français. On les prend, et, comme je galopais derrière eux, il s'est trouvé que c'est moi qui les avais pris. Voilà!

MONTLANDRY.

Mes compliments, mon cher Frimousse, vous voilà brave maintenant.

FRIMOUSSE.

Mon Dieu, oui... me voilà brave... Et il y a longtemps que j'aurais commencé si j'avais su que ce n'était pas plus difficile que ça... Dites donc, Montlandry?...

MONTLANDRY.

Quoi?

FRIMOUSSE.

J'ai une proposition à vous faire... Cette ville que notre armée assiège depuis un mois...

MONTLANDRY.

Eh bien?...

FRIMOUSSE, héroïque.

Voulez-vous que nous allions la prendre à nous deux...

MONTLANDRY.

Il est déchaîné!...

FRIMOUSSE.

Allons-y, mon petit Montlandry... allons-y... D'abord, si vous n'y venez pas avec moi, j'irai tout seul.

MONTLANDRY.

Voulez-vous bien vous tenir tranquille!

FRIMOUSSE, avec exaltation.

Me tenir tranquille, mille coulevrines!... Mais certainement non, je ne veux pas me tenir tranquille... (Brandissant son épée.) Par le sang! par la mort!

Entre le duc. — Le jour commence à baisser pendant la scène suivante.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

MONTLANDRY.

C'est Frimousse, mon colonel... il veut à toute force aller se battre...

NAVAILLES.

Il n'y a pas moyen de le retenir.

LE DUC.

Il ne suffit pas d'être brave, monsieur Frimousse, il faut savoir obéir. Remettez votre épée au fourreau.

FRIMOUSSE.

Je le veux bien, mais...

LE DUC, sévèrement.

J'ai vu le général, messieurs... il m'a chargé de vous

dire que le régiment avait fait son devoir et même un peu plus que son devoir. Voilà pour les soldats, mais quant aux officiers...

MONTLANDRY.

Les officiers?...

LE DUC.

On est très content de leur courage, aux officiers, très content, très content... mais il paraît que ce matin ils étaient en train de boire et de chanter avec de jolies personnes, et qu'à cause de cela ils ont failli se laisser prendre...

MONTLANDRY.

Hum!...

LE DUC.

Pour que cela n'arrive pas une seconde fois, il a été décidé que tout officier surpris avec une jolie personne serait puni de la façon la plus sévère...

FRIMOUSSE.

C'est bien dur...

LE DUC.

Vous dites?...

FRIMOUSSE.

Je dis que, lorsqu'un brave soldat a fait son devoir, il est bien dur de l'empêcher...

LE DUC.

Il ne suffit pas d'être brave, monsieur Frimousse, il faut aussi ne pas être trop libertin.

FRIMOUSSE, au petit duc.

Vous me ferez cinq cents vers... (Rires.) Oh! pardon, mon colonel...

LE DUC.

Veillez sur vous; vous m'avez entendu, messieurs... je n'ai plus qu'à vous souhaiter le bonsoir.

MONTCHEVRIER.

Et le mot d'ordre?...

LE DUC.

Le mot d'ordre?...

MONTLANDRY.

Oui, mon colonel, c'est vous qui devez nous le donner.

LE DUC, enchanté.

Le mot d'ordre... c'est moi qui donne le mot d'ordre... C'est amusant, la guerre!...

MONTLANDRY.

Eh bien, mon colonel?...

LE DUC.

Eh bien, mais, après ce que je viens de vous dire, il est tout indiqué le mot d'ordre... Le mot d'ordre, c'est :
« Pas de femmes... »

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE DUC.

Pas de femmes!

LES OFFICIERS.

Pas de femmes!

LE DUC.

Oui c'est tant pis pour ces dames,
Mais le mot d'ordre est formel :
Pas de femmes!

LES OFFICIERS

Est-ce bien vrai, mon colonel ?
Pas de femmes?

LE DUC.

Tel est l'ordre du général :
Pas de femmes!

LES OFFICIERS.

Pas de femmes!

LE PETIT DUC.

LE DUC.

De là, dit-il, vient tout le mal :
Pas de femmes!

LES OFFICIERS.

Pas de femmes!

LE DUC.

On les aime, on leur fait la cour,
On ne songe plus qu'à l'amour...
Oh! les femmes!

LES OFFICIERS.

Oh! les femmes!

LE DUC.

Puis un beau jour on est surpris
D'être battus et d'être pris...
Pas de femmes!

LES OFFICIERS.

Pas de femmes!

LE DUC.

Eh! oui, c'est tant pis pour ces dames,
Mais le mot d'ordre est bien formel :
Pas de femmes!

LES OFFICIERS.

C'est entendu, mon colonel,
Pas de femmes!

TOUT LE MONDE.

Pas de femmes!

Longue ritournelle. — Les officiers saluent le petit duc et sortent.

SCÈNE VIII

LE DUC, BERNARD.

Le petit duc entre dans sa tente. Bernard le suit. Le petit duc passe l'inspection de son logis et de son mobilier. — Pendant ce temps, la ritournelle continue et on entend répéter au loin dans la coulisse le mot d'ordre : « Pas de femmes!... Pas de femmes!... » Le petit duc retire son épée et la donne à Bernard.

BERNARD.

La cuirasse, maintenant, mon colonel.

Il déboucle et enlève la cuirasse du petit duc.

LE DUC, lui montrant quelque chose sur la cuirasse.

Qu'est-ce que c'est que ça?

BERNARD.

Ça, mon colonel, c'est la trace des balles...

LE DUC.

Des balles...

BERNARD.

Oui, mon colonel... c'est la trace des balles qui se sont aplaties sur votre cuirasse...

LE DUC.

Des balles?... Tu es bien sûr que ce sont des balles, de vraies balles?

BERNARD.

Mais oui, mon colonel, j'en suis bien sûr.

LE DUC, embrassant sa cuirasse.

Ah! c'est amusant, la guerre!... C'est mon lit, ça?

BERNARD.

Oui, mon colonel. J'aurais bien fait la couverture; mais, comme il n'y a pas de couverture...

LE DUC.

C'est une raison...

BERNARD.

Par exemple, si mon colonel a envie de souper avant de s'endormir, voilà. Son souper est servi.

LE DUC.

Sur un tambour?

BERNARD.

Oui, mon colonel. Mon colonel n'a plus besoin de moi?

LE DUC.

Non, je te remercie.

BERNARD.

Bonne nuit alors, mon colonel.

LE DUC.

Bonne nuit, Bernard, bonne nuit.

Bernard sort de la tente.

BERNARD, en s'en allant.

Pas de femmes!... pour les officiers, c'est possible, mais pour les brosseurs...

La nuit est venue, mais une nuit très claire, une nuit d'été.

SCÈNE IX

LE DUC.

Souper?... Est-ce que j'ai envie de souper?... Ma foi, non : c'est ennuyeux de souper seul... Il avait raison, ce Frimousse... il est bien dur, quand un soldat a fait son devoir... il est bien dur de l'empêcher... Ah! si ma femme était là! Ma femme!... Qu'est-ce qu'elle fait

maintenant... ma petite femme?... Elle s'endort, sans doute... elle s'endort en pensant à moi, comme je vais, moi, m'endormir en pensant à elle... (Il s'est étendu sur son lit de camp.) Blanche, ma femme... En avant!... C'est bien une bataille, une vraie bataille... Blanche, mon amour... ma petite Blanchette adorée... (Il s'endort. — Au bout de quelques secondes, on entend des cris, un coup de feu : le petit duc se lève brusquement.) Qu'est-ce que c'est que ça? Il sort de la tente. A peine en est-il sorti qu'une femme s'y glisse sans être aperçue. Entrent en scène Montlandry, Frimousse, les officiers.

SCÈNE X

LE DUC, MONTLANDRY, FRIMOUSSE,
OFFICIERS; LA DUCHESSE, dans la tente.

LE DUC.

Qu'est-ce qui arrive? On nous attaque?...

MONTLANDRY.

Non, mon colonel. On a aperçu une ombre, on a crié : « Qui vive? » L'ombre n'a pas répondu, alors on a tiré. .

LE DUC.

Où est-elle passée, cette ombre?

MONTCHEVRIER.

Nous ne savons pas, nous cherchons...

MONTLANDRY.

C'est une femme peut-être... Quelque Bradamante qui aura entendu parler des exploits de M. Frimousse...

FRIMOUSSE, toujours très animé.

Vous croyez?... Où peut-elle être?

NAVAILLES.

Si elle s'était glissée dans la tente du colonel?...

LE DUC.

Par exemple!...

Il va regarder, il reconnaît sa femme. — Petit jeu de scène.

MONTLANDRY.

Eh bien?...

LE DUC.

Eh bien! il n'y a personne... Je vous assure, messieurs, qu'il n'y a personne... on se sera trompé...
Bonsoir, messieurs, bonsoir.

MONTLANDRY.

Bonsoir, mon colonel.

FRIMOUSSE, sortant le dernier.

Bradamante... L'Arioste... *Per la scala del balcone...*

Tous sortent. Le petit duc les regarde partir.

SCÈNE XI

LE DUC, LA DUCHESSE, puis BERNARD.

Dès qu'ils ont tous disparu, le petit duc rentre dans la tente.

LE DUC.

Comment, c'est toi!

LA DUCHESSE, se laissant aller dans ses bras.

Eh bien, oui... c'est moi...

LE DUC.

Toi, ici... dans mes bras...

LA DUCHESSE.

Oui... moi... c'est moi...

LE DUC.

La directrice s'est laissé attendrir?... Elle t'a permis...

LA DUCHESSE.

Oh! non, elle ne m'a rien permis du tout, la directrice...

LE DUC.

Mais alors, comment se fait-il?...

LA DUCHESSE.

Je me suis sauvée pour courir après toi... voilà comment il se fait... Écoute-moi un peu, je vais te raconter ça...

LE DUC.

J'écoute!...

LA DUCHESSE.

Le soir du jour où tu avais pris le couvent d'assaut, la directrice, qui se méfiait, a ordonné que l'on dressât pour moi un lit dans sa propre chambre... Or, il faut te dire que tous les soirs... on a l'habitude... Tu écoutes toujours?...

Le duc est en train de baiser les mains de sa femme.

LE DUC.

Je crois bien que j'écoute!...

LA DUCHESSE.

C'est que tu n'as pas l'air... Tous les soirs donc, après la prière, on a l'habitude d'apporter à la directrice les clefs de toutes les portes... (Au duc, qui lui baise les mains.) Tu écoutes toujours?...

LE DUC.

Je crois bien que j'écoute!...

LA DUCHESSE, continuant.

Les clefs de toutes les portes du pensionnat... Une

sous-maîtresse les apporta, ces clefs. Au bout d'une demi-heure, la directrice dormait; mais moi, je ne dormais pas. Je me levai... je me rhabillai bien doucement, je pris les clefs, j'ouvris les portes, toutes les portes... et, au bout d'un quart d'heure, j'étais en pleine campagne...

LE DUC.

Toute seule?

LA DUCHESSE.

Oui, toute seule, et la nuit était d'un noir!... mais que m'importait la nuit?... que m'importait le danger?... Je marchai devant moi, je marchai, demandant à tous ceux que je rencontrais où était ton régiment, où tu étais, toi... On me répondait et je continuais de marcher... A pied, en carriole, est-ce que je sais?... Ne me demande pas comment j'ai fini par arriver, je ne pourrais pas te le dire... Mais qu'est-ce que ça fait?... l'important, c'est que je suis arrivée... c'est que je suis là dans tes bras... mon mari, mon cher petit mari!...

LE DUC.

Ma chère petite femme!...

LA DUCHESSE.

Là, maintenant, prends-moi par la main et conduis-moi chez toi.

LE DUC.

Chez moi?

LA DUCHESSE.

Sans doute!

LE DUC.

Mais c'est ici, chez moi...

LA DUCHESSE.

Comment, c'est là que tu demeures?...

LE DUC.

Eh! oui...

LA DUCHESSE.

Est-il possible!... un méchant petit lit, deux escabeaux...

LE DUC.

Oui, deux escabeaux... dont l'un ne vaut pas grand'chose, tiens... il a eu une patte cassée à la bataille.

DUO.

LA DUCHESSE.

Décidément, mon cher mari,
Vous êtes mal logé...

LE DUC.

Que voulez-vous, ma chère?
C'est la misère!

LA DUCHESSE.

La misère!

LE DUC.

La misère!

LA DUCHESSE.

Il faut en prendre son parti :
A la guerre comme à la guerre!

ENSEMBLE.

Il faut la braver, la misère :
A la guerre comme à la guerre!

LE DUC.

I

Te souvient-il, ô ma duchesse!
Qu'au temps jadis, tous deux nous avons eu,
Tout ce que donne la richesse,
Le nécessaire avec le superflu ?

LA DUCHESSE.

Maintenant nous n'avons plus rien.

LE PETIT DUC.

LE DUC.

Plus rien, plus rien!
 Mais cela nous est bien égal...
 Ah! qu'on est bien!
 Ah! qu'on est bien!
 Ah! qu'on est bien quand on est mal!

ENSEMBLE.

Ah! qu'on est bien!
 Ah! qu'on est bien!
 Ah! qu'on est bien quand on est mal!

LE DUC.

II

Notre fortune est bien réduite;
 Vois le palais que t'offre ton époux :
 Pour y tenir deux, ma petite,
 Il te faudra t'asseoir sur mes genoux.

LA DUCHESSE.

Pauvre ami, nous n'avons plus rien.

LE DUC.

Plus rien, plus rien!
 Mais cela nous est bien égal...
 Ah! qu'on est bien!
 Ah! qu'on est bien!
 Ah! qu'on est bien quand on est mal!

ENSEMBLE.

Ah! qu'on est bien!
 Ah! qu'on est bien!
 Ah! qu'on est bien quand on est mal!

LE DUC.

Et maintenant, la mignonnette,
 Si nous soupions?

LA DUCHESSE.

Je le veux bien.

LE DUC.

Morbleu! nous n'avons qu'une assiette...
 Ils s'assoient sur deux escabeaux près du tambour.

LA DUCHESSE.

Pas plus ?

LE DUC.

Pas plus.

LA DUCHESSE.

Ça ne fait rien.

LE DUC.

Mangeons gentiment,
Mangeons bravement,
Mangeons tous les deux dans la même assiette.

ENSEMBLE.

Mangeons gentiment,
Mangeons bravement,
Mangeons tous les deux dans la même assiette.

LE DUC.

Après avoir mangé, ma chère,
Il faut boire.

LA DUCHESSE.

Je le veux bien.

LE DUC.

Sacrebleu ! nous n'avons qu'un verre...

LA DUCHESSE.

Un seul ?

LE DUC.

Un seul !

LA DUCHESSE.

Ça ne fait rien.

LE DUC.

Buvons gentiment,
Buvons bravement,
Buvons tous les deux dans le même verre.

ENSEMBLE.

Buvons gentiment,
Buvons bravement,
Buvons tous les deux dans le même verre.

Le duc embrasse la duchesse.

LE PETIT DUC.

LA DUCHESSE.

Eh bien, que fais-tu?...

LE DUC.

Tu vois, je t'embrasse...

T'embrasse, t'embrasse,
Et te réembrasse !

Après l'avoir embrassée une dizaine de fois.

Nous avons bien tort de nous tracasser
Et de regretter le manque d'espace :
Quand pour tout de bon on veut s'embrasser,
C'est vraiment gentil d'avoir peu de place.

ENSEMBLE.

Quand pour tout de bon on veut s'embrasser,
C'est vraiment gentil d'avoir peu de place.Au moment où le duc et la duchesse forment un petit groupe très tendre
on entend au loin, joué piano, le motif : *Pas de femmes!*...

LE DUC.

Prends garde... tais-toi!
Reste près de moi,
Mais tais-toi!

C'est une patrouille qui passe.

Le motif s'est rapproché et la patrouille entre en scène pendant ce
temps.

LA PATROUILLE.

Pas de femmes!
Ce sera tant pis pour ces dames,
Mais le mot d'ordre est bien formel :
Pas de femmes!
Ainsi le veut le colonel :
Pas de femmes!

LA DUCHESSE, riant.

Pas de femmes!

LE DUC, riant.

Pas de femmes!

LA DUCHESSE.

Et par ton ordre?...

LE DUC, riant.

Oui, ma foi!

L'ordre est formel...

Il l'embrasse.

Et l'ordre vient de moi.

Il la réembrasse.

LA PATROUILLE, s'arrêtant au bruit des baisers.

Mais on s'embrasse là dedans!

LE DUC et LA DUCHESSE.

Chut! taisons-nous, soyons prudents...

LA PATROUILLE, au brigadier.

Oui, l'on s'embrasse, écoutez bien...

Entendez-vous?

LE BRIGADIER, collant l'oreille contre la tente.

Je n'entends rien,

Rien, rien, rien.

TOUS.

Rien, rien, rien.

La patrouille s'éloigne et sort de scène en reprenant le chœur :

Pas de femmes!

Etc.

Le chœur va s'éloignant et se perd dans la coulisse pendant que le duc et la duchesse reprennent piano piano :

LE DUC et LA DUCHESSE.

Malgré la patrouille qui passe,

Embrassons-nous...

Mais taisons-nous,

Puis, jusqu'au jour,

Parlons d'amour.

Le duo doit finir doucement, langoureusement, dans un murmure. Les deux motifs : *Parlons d'amour* et *Pas de femmes*, se mêlent, se confondent et finissent en même temps. Après le duo, appel de trompettes, roulement de tambours au dehors : c'est le boute-selle. On entend le cri : « **Aux armes! aux armes!...** »

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LE DUC.

Une alerte... Quelque attaque de nuit... Tu vas te trouver au milieu de la bataille.

LA DUCHESSE.

Ah! comme j'aurais peur, si je n'étais pas avec toi, comme j'aurais peur!... mais avec toi je n'ai pas peur du tout.

Bernard entre précipitamment et court à la tente.

BERNARD.

Mon colonel, mon colonel!...

LE DUC.

N'entre pas, je te défends d'entrer.

BERNARD.

Mais, mon colonel, il faut que je vous aide...

LE DUC.

Va-t'en, je n'ai pas besoin de toi, va-t'en, va-t'en!

BERNARD.

Mais qu'est-ce qu'il a, mon colonel?...

Nouvel appel de trompettes au dehors. Le régiment entre en scène. — Pendant ce temps, aidé par sa femme, le petit duc a rebouclé son ceinturon. — Le régiment est entré en scène. Le petit duc va se mettre à la tête du régiment. La duchesse reste sous la tente.

SCÈNE XII

LES MÊMES, MONTLANDRY, FRIMOUSSE.

MONTLANDRY.

Pardonnez-moi, mon colonel... mais, de la part du général, je suis obligé de vous demander votre épée.

LE DUC.

Mon épée!...

MONTLANDRY.

Oui, vous avez désobéi à l'ordre... vous savez : « Pas de femmes! » (Il va droit à la tente, et, s'adressant à la duchesse.)
Venez, madame.

La duchesse sort de la tente.

LA DUCHESSE.

Comment! c'est vous, monsieur de Montlandry, vous que mon mari aime tant...

MONTLANDRY.

Et il a bien raison de m'aimer!... N'ayez pas peur, madame la duchesse, vous ne tarderez pas à voir qu'il a bien raison de m'aimer... Et maintenant, mon colonel, rendez-moi votre épée.

COUPLETS.

I

LE DUC.

Mon épée! ah! l'ordre est sévère,
Mais enfin il faut obéir.

Tirant son épée; — il n'en reste qu'un tronçon.

Vous voyez qu'il n'en reste guère,
J'ai peu de chose à vous offrir...
Ma peine en est vraiment profonde,
Mais, telle qu'elle est, prenez-la :
Le plus bel officier du monde
Ne peut donner que ce qu'il a!

Il remet l'épée à Montlandry.

II

Quand à la pointe, je vous prie,
De vouloir bien vous en passer :
Sur une cuirasse ennemie
J'eus le grand tort de la casser...
La maladresse est sans seconde,
Mais enfin prenez toujours ça :
Le plus bel officier du monde
Ne peut donner que ce qu'il a!

MONTLANDRY.

Après le châtement, la récompense. Vous avez

désobéi, mais grâce à vous la bataille a été gagnée et la ville assiégée vient de se rendre.

FRIMOUSSE, héroïque.

Elle a bien fait... Sans ça...

MONTLANDRY.

On vous donne votre femme.

LE DUC.

Pour tout de bon ?

MONTLANDRY.

Pour tout de bon. (Lui rendant son épée.) Et l'on vous charge d'aller — elle et vous — annoncer à Versailles que la bataille est gagnée.

LE DUC, à la duchesse.

Mais est-elle gagnée vraiment... la bataille ?

LA DUCHESSE.

Dame ! je l'espère...

LE DUC.

Attends, nous allons savoir ça tout de suite.

COUPLET, au public.

Ma femme n'est pas rassurée,
Je tremble, moi, comme un peureux,
Et pourtant dans cette soirée
Nous avons fait de notre mieux...
« C'est peu ! » va-t-on dire à la ronde,
Mais enfin prenez toujours ça :
Le plus bel officier du monde,
Ne peut donner que ce qu'il a !

TOUT LE MONDE.

Le plus bel officier du monde
Ne peut donner que ce qu'il a !

LOULOU

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL, le 31 mars 1876.

PERSONNAGES

LE BARON DE TRÉFLATOUT.....	MM. GIL-PÉREZ.
LE DOCTEUR CLORIDON.....	LHÉRITIER.
FRÉDÉRIC, domestique.....	HYACINTHE.
GONTRAN.....	BOURGEOTTE.
RAOUL.....	RAIMOND.
LOULOU.....	M ^{mes} VALÉRIE.
LAURE CLORIDON.....	J. DE CLÉRY.
JENNY, femme de chambre.....	EUG. LEMERCIER.

A Paris, de nos jours.

LOULOU

Un salon chez Loulou. — Au fond, une fenêtre donnant sur un balcon. — A droite, au premier plan, une porte; au deuxième plan, un petit secrétaire; au troisième plan et en pan coupé, la porte d'entrée. — A gauche, au premier plan, une porte; au deuxième plan, une petite table; au troisième plan et en pan coupé, une grande armoire, laquelle, en s'ouvrant, laisse voir une caisse de sûreté, un coffre-fort comme dans une maison de banque. — A droite, un petit guéridon. — A gauche, une chaise longue. — Fauteuils, chaises, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE

CLORIDON, LOULOU.

Elle est assise sur la chaise longue; il est agenouillé sur un coussin à ses pieds.

CLORIDON.

Loulou!...

LOULOU.

Édouard!...

CLORIDON.

Vous m'aimez?

LOULOU.

Oui, Édouard, je vous aime... Et je suis heureuse de vous aimer... et je suis fière d'être aimée par vous... le docteur Cloridon... un des princes de la science!...

LOULOU.

CLORIDON.

Moi aussi, je suis heureux; moi aussi, je suis fier... mais en même temps je suis inquiet.

LOULOU.

Votre femme?...

CLORIDON.

Oui, ma femme. (Il se relève avec peine : Loulou l'aide à se relever.) Lorsque nous avons commencé à nous aimer, ô ma Loulou!...

LOULOU, avec sentiment.

C'était il y a trois semaines...

CLORIDON, assis à côté de Loulou.

Oui... ma femme alors n'était pas ici... Elle était allée passer quinze jours à Grenoble, chez sa mère... nous n'avions rien à craindre... Mais maintenant elle est revenue, ma femme, et elle a des soupçons... A chaque instant, sans en avoir l'air, elle me demande quel est le malade que je viens soigner dans cette maison.

LOULOU.

Et vous lui répondez que c'est le vieux marquis de la Rochebardière, un bien digne homme, qui a une nièce... une nièce bien intéressante...

CLORIDON.

Oui, c'est cela que je lui réponds... et ma femme a l'air de se contenter de cette réponse... (Se levant.) mais ça ne fait rien, j'ai peur.

LOULOU, se levant.

De quoi pouvez-vous avoir peur, après la précaution que nous avons prise?... Nous avons fait habiller mon valet de chambre en vieux malade, nous lui avons dit qu'il serait mon oncle et qu'il s'appellerait le marquis de la Rochebardière; il a consenti à jouer ce rôle et il

le joue très bien, vous allez voir... (Appelant.) Frédéric!
Frédéric!

Entrée de Frédéric, par la fenêtre du balcon.

SCÈNE II

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, en robe de chambre et bonnet de coton; — sous
la robe de chambre, son gilet de domestique.

Madame...

LOULOU, à Cloridon.

Vous voyez, il est très bien.

CLORIDON.

Il n'est pas mal.

LOULOU.

Vous étiez sur le balcon, Frédéric?

FRÉDÉRIC.

Oui, madame, j'étais sur le balcon et je me promenais en toussant de toutes mes forces, ainsi que madame me l'a ordonné.

Il tire de sa poche un petit cornet de pâte de guimauve; il mange un morceau de pâte de guimauve et présente son petit cornet au docteur, qui refuse.

LOULOU.

C'est fort bien, retournez sur le balcon et continuez à vous promener et à tousser.

FRÉDÉRIC.

Bien, madame.

Il retourne sur le balcon; on l'entend tousser deux ou trois fois.

SCÈNE III

LOULOU, CLORIDON.

LOULOU.

Eh bien, supposez que votre femme ne vous croie pas sur parole, supposez qu'elle ait l'idée de venir demander des renseignements : tout le monde dans le quartier pourra lui certifier que le vieux malade existe réellement, car tout le monde l'aura vu se promener sur le balcon et l'aura entendu tousser.

CLORIDON.

C'est assez malin, ce que vous avez trouvé là.

LOULOU.

On est maligne, quand on aime!...

CLORIDON.

Loulou!...

LOULOU.

Édouard!... (Cloridon consulte sa montre.) Vous me quittez?

CLORIDON.

Je reviendrai dans une demi-heure : le temps seulement d'aller voir une vieille dame à qui je donne des soins...

LOULOU, câline.

Espérez-vous la sauver, mon chéri?

CLORIDON, tendrement.

Non, mon amour.

LOULOU.

Revenez vite.

CLORIDON.

Dans une demi-heure, je vous ai dit... Qu'est-ce que vous allez faire en attendant?

LOULOU.

Je vais examiner les comptes de mes domestiques.

CLORIDON.

Vous avez de l'ordre.

LOULOU.

J'essaie d'avoir quelques vertus pour me faire pardonner mes faiblesses.

CLORIDON.

Loulou!...

LOULOU.

Édouard!...

CLORIDON.

A tout à l'heure... Jurez-moi que le temps vous paraîtra long.

LOULOU.

Je vous le jure!

Cloridon sort, par le pan coupé de droite.

SCÈNE IV

LOULOU, puis JENNY.

LOULOU.

Qu'est-ce que vous voulez?... on est bien forcé!...
(Entre Jenny, par le premier plan de gauche.) Vous avez les livres de dépense, Jenny?

JENNY, avec deux petits livres à la main.

Oui, madame... Voici le livre de Frédéric... et voici mon livre, à moi.

Elle les donne.

LOULOU, désignant le petit guéridon.

Voyez donc, Jenny... il y a de la poussière sur cette table.

JENNY, s'approchant, désolée.

C'est vrai, madame, il y en a... Je remercie madame de m'avoir fait cette observation et je lui promets qu'elle n'aura pas à me la faire une seconde fois.

LOULOU.

A la bonne heure!

Elle sort, par la droite, premier plan; Jenny époussette la table.

SCÈNE V

JENNY, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, entrant par la fenêtre du balcon.

Vous direz tout ce que vous voudrez, mademoiselle Jenny, mais, quand on demande à un domestique de se déguiser en vieux malade, on lui doit une gratification, à ce domestique... Et si on la lui refuse, on s'expose à le mécontenter...

JENNY.

C'est pour madame que vous dites ça?

FRÉDÉRIC.

Justement! c'est pour madame... Elle est rat, madame... elle est rat, et elle n'a pas le droit de l'être!... Qu'est-ce que c'est que madame, après tout? C'est une cocotte!

JENNY, indignée.

Oh!

FRÉDÉRIC.

Je ne dirais pas cela, si elle n'avait qu'un amant... je ne le dirais même pas, si elle n'en avait que deux...

mais elle en a, au moins, quatre... le docteur Cloridon, et puis le vieux baron de Trèflatout, et puis le jeune Gontran, et puis le jeune Raoul... ça fait bien quatre, et, à partir de quatre, on est cocotte... tout le monde sait ça.

JENNY.

Vous m'accorderez, au moins, que madame n'est pas une cocotte comme les autres. Elle est douce, elle a de bonnes manières et elle honore la profession.

FRÉDÉRIC.

Elle est rat, vous ne me ferez pas sortir de là, elle est rat. Elle vérifie les additions, elle chipote sur les comptes, elle épiluche les livres .. A propos de livres, est-ce que vous lui avez donné le mien ?

JENNY.

Oui, je le lui ai donné tout à l'heure.

FRÉDÉRIC.

Ah!... Eh bien, nous verrons ce qu'elle en dira de mon livre, nous verrons ce qu'elle en dira!...

Rentre Loulou, par la droite, premier plan.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LOULOU.

LOULOU. Elle rapporte les deux livres, elle en rend un à Jenny.

Tenez, Jenny... il y avait une erreur de deux francs à mon désavantage. J'ai retenu les deux francs. Mais si vous désirez que je vous fasse voir où était l'erreur...

JENNY.

C'est inutile, j'ai confiance en madame.

Loulou ouvre sa caisse, prend de l'argent et referme sa caisse.

LOULOU.

LOULOU.

Voici votre argent.

JENNY.

Merci, madame.

Elle sort, par le pan coupé de droite.

SCÈNE VII

LOULOU, FRÉDÉRIC.

LOULOU.

Maintenant, monsieur Frédéric, à nous deux!... J'ai examiné votre livre, monsieur Frédéric...

FRÉDÉRIC.

Madame s'est donné la peine?... Voilà une peine que je ne me donnerais pas, moi, si j'étais madame... Je me contenterais de vivre au sein des plaisirs, moi, si j'étais madame.

LOULOU, d'une voix douce, en lui mettant le livre sous le nez.

Qu'est-ce que vous avez écrit là?

FRÉDÉRIC.

Là?...

LOULOU.

Oui, là... « Du 17 février, trois cent quarante-cinq francs de pâte de guimauve pour le vieux malade. » (Frédéric approuve de la tête.) Eh bien?...

FRÉDÉRIC.

Eh bien... madame n'a pas compris?

LOULOU.

Non.

FRÉDÉRIC.

Je m'étonne que madame n'ait pas compris. C'était

une façon délicate de faire entendre à madame que, lorsqu'on demande à un domestique de se déguiser en vieux malade, on lui doit une gratification à ce domestique.

LOULOU.

Ah! ah!

FRÉDÉRIC.

J'avais espéré que madame sourirait...

LOULOU.

En vérité?...

FRÉDÉRIC.

Et que madame, après avoir souri, ne ferait pas la petite bouche pour trois cent quarante-cinq malheureux francs de pâte de guimauve.

LOULOU.

Eh bien, monsieur Frédéric, vous vous êtes trompé : je n'ai pas souri et je fais la petite bouche.

FRÉDÉRIC.

Madame ne paiera pas, alors?

LOULOU.

Certainement non, je ne paierai pas.

FRÉDÉRIC.

Cela étant, je n'ai plus rien à dire à madame, si ce n'est que je suis, à mon grand regret, obligé de lui rendre sa robe de chambre et son bonnet de coton!...

(On sonne.) J'en ai assez, du vieux malade!

Entre Jenny, par le pan coupé de droite.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, JENNY.

JENNY.

Madame, madame!...

LOULOU.

Qui est-ce qui vient de sonner? c'est le docteur?

JENNY.

Non, c'est sa femme.

LOULOU.

Sa femme!

JENNY.

Oui... sa propre femme... madame Cloridon... elle me l'a dit...

LOULOU.

La femme du docteur, chez moi!

JENNY.

Elle désirait parler à monsieur le marquis.

LOULOU.

Ah!

Frédéric se débarrasse de la robe de chambre et du bonnet de coton.

JENNY.

J'ai eu beau lui répondre que monsieur le marquis était trop souffrant pour recevoir, elle a insisté... s'il lui est impossible de parler à monsieur le marquis, elle voudrait, au moins, parler à sa nièce.

LOULOU.

Elle se méfie, cela est évident.

JENNY.

Elle en a l'air, madame.

LOULOU.

Elle se méfie et elle tient à voir le vieux malade, elle tient à le voir de ses propres yeux... Eh bien, elle le verra... (A Frédéric, d'une voix caressante.) N'est-ce pas, Frédéric, elle le verra?

FRÉDÉRIC, digne.

Cela dépend de madame.

LOULOU.

J'accepte la guimauve. Vous aurez vos trois cent quarante-cinq francs... Mais je puis compter sur vous?

FRÉDÉRIC, remettant la robe de chambre et le bonnet de coton.

Du moment que madame devient raisonnable...

LOULOU, aidée par Jenny, disposant la chaise longue.

Vite alors, mettez-vous là sur la chaise longue... près de vous, cette petite table... (Jenny va prendre la petite table qui se trouve à gauche, et la place à la tête de la chaise longue) et sur cette petite table, des fioles, vous entendez, Jenny, beaucoup de fioles.

JENNY.

Où les prendrai-je, madame?

LOULOU.

Dans mon cabinet de toilette... prenez tous les flacons que vous trouverez.

JENNY.

Bien, madame.

Elle sort, par la droite, premier plan.

LOULOU, baissant le store.

Un peu moins de jour... (Demi-jour à la rampe. — A Frédéric.) Vous savez ce que vous avez à faire?... vous êtes au courant de la situation?

FRÉDÉRIC, couché sur la chaise longue.

Je suis en plein dans la situation... J'y suis en plein, vous allez voir...

Il commence à tousser. — Rentre Jenny.

JENNY, arrivant avec des flacons.

Voici les fioles...

LOULOU, prenant les flacons et les disposant sur la table.

Bien... et maintenant, laissez entrer. (Jenny sort, par le pan coupé de droite.) Attention, Frédéric!

FRÉDÉRIC.

Vous allez voir, madame, vous allez voir... (Toussant et geignant de toutes ses forces.) Oh! la la!... la la!... hum! hum!... C'est bien comme ça, n'est-ce pas, madame?...

LOULOU, assise à côté de lui et brochant.

C'est très bien... seulement, ménagez-vous... si vous commencez de cette façon-là, vous ne pourrez jamais...

Rentre Jenny.

JENNY, annonçant.

Madame Cloridon...

Entre Laure. — Jenny s'en va.

SCENE IX

LOULOU, FRÉDÉRIC, LAURE.

LAURE, à Loulou.

Madame...

LOULOU, qui s'est levée, saluant.

Madame...

LAURE, parlant tout bas, comme dans la chambre d'un malade.
Je vous demande pardon de vous déranger, madame...

mais, comme j'avais un mot à dire à mon mari et que je croyais le trouver ici, j'ai cru pouvoir me permettre...

LOULOU, lui indiquant un siège.

Ayez la bonté de vous asseoir, madame.

LAURE.

Cela est inutile, madame...

Ici Frédéric est pris d'un accès de toux : Loulou s'élançe vers lui.

LOULOU, bas.

Bien, Frédéric! très bien!

LAURE, à part.

Il y a un vieux malade... mon mari ne m'avait pas trompée.

FRÉDÉRIC, toussant plus doucement.

Hum! hum!

LAURE, à Loulou.

C'est monsieur votre oncle, madame?

LOULOU.

Oui, madame, c'est mon bon oncle...

FRÉDÉRIC, toussant.

Hum! hum! oh! là!... oh! là!... oh!...

LAURE.

Encore une fois, je vous demande pardon... croyez que si je n'avais pas eu à dire un mot très pressé...

LOULOU.

Le docteur sort d'ici, madame... il est venu tout à l'heure...

FRÉDÉRIC, gémissant.

Ma... aa... nièce...

LOULOU, accourant près de lui.

Mon bon oncle?...

LOULOU.

FRÉDÉRIC.

Avec qui donc causez-vous?... est-ce que c'est avec le pharmacien?

LOULOU.

Non, mon bon oncle, c'est avec une dame.

FRÉDÉRIC.

Une dame!

LOULOU.

Oui, madame Cloridon, la femme du docteur.

FRÉDÉRIC.

La femme du docteur!!

LOULOU.

Madame espérait le trouver ici... Je lui disais que monsieur Cloridon était venu...

FRÉDÉRIC, à Laure.

C'est vrai, il est déjà venu... (S'oubliant et reprenant sa voix naturelle.) Mais il reviendra, n'en doutez pas, il reviendra...

Loulou lui donne des coups de poing pour le rappeler à son rôle.

LAURE.

Ah!

FRÉDÉRIC, de sa voix de malade, regardant Loulou.

Il nous aime tant, ce bon docteur!... Il est toujours fourré ici... il y vient le matin... il y vient le soir... Je crois qu'au besoin... il y passerait la nuit.

LOULOU, bas, le bourrant de coups de poing.

Taisez-vous donc!

Elle va à la table et verse le contenu d'un flacon dans un verre.

FRÉDÉRIC, à Laure.

C'est que, tel que vous me voyez, madame, je suis un cas exceptionnel... alors, vous comprenez, le docteur me soigne avec... amour...

LOULOU, tendant le verre à Frédéric.

Tenez, mon bon oncle, buvez...

FRÉDÉRIC, après avoir bu, et faisant d'affreuses contorsions.

Qu'est-ce que c'est que ça ?...

LOULOU, bas, après avoir regardé le flacon.

C'est de l'eau de Cologne... ça ne peut pas vous faire de mal.

FRÉDÉRIC, à part.

De l'eau de Cologne!!!

Il est pris, cette fois, d'une quinte véritable, qui dure jusqu'à la sortie de Laure.

LAURE.

Puisque mon mari n'est pas ici, je n'ai plus qu'à me retirer... mais ça ne fait rien, je suis contente d'être venue, je suis bien contente... (Saluant.) Madame...

LOULOU, saluant.

Madame...

Madame Cloridon sort, par le pan coupé de droite.

FRÉDÉRIC, cessant de tousser et se redressant brusquement.

Ah! bien, non! vous savez... l'eau de Cologne était de trop... elle était de trop, l'eau de Cologne!...

On entend la voix de Laure qui revient : Frédéric retombe vivement sur la chaise longue et se remet à tousser. — Rentre Laure.

LAURE.

Je reviens, madame, parce que je crains de ne m'être pas suffisamment excusée...

LOULOU.

Mais si fait, madame, si fait, je vous assure.

LAURE, saluant.

Alors, madame...

LOULOU.

Madame...

LOULOU.

LAURE.

Ne me reconduisez pas, madame, je vous en prie.

LOULOU.

Pardonnez-moi, madame ; j'y tiens absolument.

Madame Cloridon s'en va.

SCÈNE X

FRÉDÉRIC, LOULOU, puis JENNY.

FRÉDÉRIC.

Elle part ?

LOULOU, à la porte, regardant.

Oui, Jenny lui ouvre la porte... Elle part, elle est partie... Descendez derrière elle, Jenny, et voyez si elle s'en va pour tout de bon.

JENNY, sans se montrer.

Oui, madame...

FRÉDÉRIC, se levant.

Une chose que je demanderai à madame, la prochaine fois que nous jouerons la scène du vieux malade, ce sera de ne pas me faire boire d'eau de Cologne.

LOULOU, reprenant le livre de dépense de Frédéric.

N'ayez pas peur, monsieur Frédéric : vous n'aurez plus occasion de la jouer chez moi, la scène du vieux malade... Trois cent quarante-cinq francs de pâte de guimauve, vous m'avez dit...

FRÉDÉRIC, étonné.

Oui, madame.

LOULOU, additionnant.

Votre compte du mois dernier... dix jours de gages... et huit jours que je suis obligée de vous donner...

FRÉDÉRIC.

Comment, huit jours?...

LOULOU.

Cela fait cinq cent trente-sept francs. (Lui donnant le livre.) Voyez vous-même, si vous voulez. (Ouvrant la caisse.) Cinq cent trente-sept francs... Voici votre argent, monsieur Frédéric... et maintenant... vous comprenez?...

Elle lui montre la porte.

FRÉDÉRIC.

Parfaitement... madame me renvoie...

LOULOU.

Et tout de suite, encore!

FRÉDÉRIC.

J'aurais cru qu'après la façon dont je venais de tousser... Je vois ce que c'est : madame ne peut pas digérer la guimauve... Madame a certainement beaucoup de qualités... beaucoup... beaucoup... mais il est fâché que ces qualités soient ternies par un défaut. Madame est rat, il n'y a pas à dire, madame est rat.

Il va pour sortir.

LOULOU, courant après lui.

Rendez la robe de chambre, monsieur Frédéric, rendez la robe de chambre et le bonnet de coton.

FRÉDÉRIC.

Voilà, madame, voilà.

Il ôte la robe de chambre et le bonnet de coton et les dépose au fond, sur une chaise. -- Rentre Jenny.

LOULOU.

Eh bien, elle est partie?

JENNY.

Oui, madame, elle est remontée en voiture et elle est partie; elle avait l'air tout à fait rassuré... Main-

tenant qu'elle a vu le vieux malade, je pense que madame n'a plus rien à craindre.

Elle relève le store. — Jour à la rampe.

FRÉDÉRIC, descendant, à Loulou.

C'est bien joué... Madame n'a plus rien à craindre : madame me renvoie... madame a parfaitement raison.

LOULOU.

Adieu, alors.

FRÉDÉRIC.

Adieu... et pour prouver à madame que je n'ai pas de rancune...

Il tend la main à Loulou.

LOULOU.

Qu'est-ce que c'est?...

FRÉDÉRIC.

Pardon... je pensais que, comme ça ne coûtait rien, madame ne refuserait pas. (Loulou lui montre la porte.) Je m'en vais, madame, je m'en vais. (A Jenny en sortant.) Elle est rat!

Il sort, par le pan coupé de droite.

SCÈNE XI

LOULOU, JENNY.

LOULOU.

Voilà un coquin, Jenny.

JENNY.

Oui, madame, voilà un coquin... Pourvu qu'il n'aille pas jouer un tour à madame!

LOULOU.

S'il essaie de me jouer un tour, je tâcherai de me défendre. L'important était de ne pas garder chez

moi un homme qui aurait cru me tenir. On ne me tient pas, moi, on ne me fait pas plier. Je suis en fer, comme ma caisse. (On sonne.) On vient de sonner, Jenny.

JENNY, regardant Loulou avec admiration.

Oui, madame... j'ai entendu, mais j'avais tant de plaisir à écouter madame...

LOULOU.

C'est le docteur, sans doute... allez vite lui ouvrir.

JENNY.

J'y cours, madame.

Elle sort, par le pan coupé de droite.

LOULOU, allant prendre un agenda dans son secrétaire.

Avec tout ça, mes comptes ne doivent plus être en règle. Je viens de donner trois cent quarante-cinq francs que je ne m'attendais pas à donner, cela va embrouiller mes écritures.

Elle vient s'asseoir sur la chaise longue et elle se met à additionner.

JENNY, rentrant.

Ce n'est pas le docteur, madame, c'est monsieur Gontran.

LOULOU.

Eh bien, faites entrer monsieur Gontran.

Jenny introduit Gontran et sort.

SCÈNE XII

LOULOU, GONTRAN, puis JENNY, puis RAOUL.

GONTRAN.

Bonjour, Loulou!...

LOULOU.

Bonjour, Gontran, je suis bien aise de vous voir. Il y a peu de personnes dont les visites me soient aussi

agréables que les vôtres. Vous n'auriez pas trois cent quarante-cinq francs sur vous?

GONTRAN.

Trois cent quarante-cinq francs?...

LOULOU.

Oui.

GONTRAN, déposant des billets sur le guéridon.

En voici toujours trois cents. Quant aux quarante-cinq autres...

Coup de sonnette.

LOULOU, se levant, à part.

Cette fois, c'est le docteur.

GONTRAN, cherchant dans sa poche.

Quant aux quarante-cinq autres...

LOULOU.

C'est bon, c'est bon... vous me les donnerez tout à l'heure... (Ouvrant une porte, celle de droite, premier plan.) Entrez là, mon ami.

GONTRAN.

Que j'entre là?

LOULOU.

Oui, je vous en prie.

GONTRAN.

Je veux bien, mais ne m'y laissez pas trop longtemps... Ne faites pas comme hier, vous m'y avez oublié...

LOULOU.

Ne craignez rien.

GONTRAN.

Et puis j'ai un rendez-vous avec Raoul, un rendez-vous de la dernière importance... à l'autre bout de Paris.

LOULOU.

N'ayez pas peur.

Elle pousse Gontran dans la chambre. — Entre Jenny.

JENNY.

Ce n'est pas le docteur, madame, c'est monsieur Raoul.

LOULOU.

Faites entrer monsieur Raoul.

Jenny introduit Raoul et sort.

RAOUL.

Ma chère petite!...

LOULOU.

Ce bon Raoul!... Je suis bien aise de vous voir. Il y a peu de personnes dont les visites me soient aussi agréables que les vôtres. Vous n'avez pas quarante-cinq francs sur vous?

RAOUL.

Quarante-cinq francs?... Mais certainement si, j'ai quarante-cinq francs!... les voici, vos quarante-cinq francs...

Il les pose sur le guéridon.

LOULOU.

Merci. (Coup de sonnette : Loulou ouvre une porte, celle de gauche, premier plan.) Maintenant, mon ami, entrez là.

RAOUL.

Que j'entre là?...

LOULOU.

Vous ne voulez pas?

RAOUL.

Je ne demande pas mieux... Vous êtes bien sûr qu'il n'y a personne, au moins?... l'autre jour, j'y ai trouvé mon beau-frère, et, comme nous sommes fâchés...

LOULOU.

LOULOU.

Non, il n'y a personne.

RAOUL.

Mais, je vous en prie, ne m'y laissez pas longtemps... j'ai un rendez-vous avec Gontran... un rendez-vous de la plus grande importance, pas tout près d'ici.

LOULOU, le poussant vers la porte de gauche.

Quelques minutes seulement. (Elle referme la porte. — Entre Jenny.) C'est le docteur, je pense...

JENNY, joyeuse.

Non, madame... C'est monsieur le baron de Trèflatout...

LOULOU.

Ce cher baron!... est-ce vraiment lui?

Entre Trèflatout. — Jenny sort.

SCÈNE XIII

LOULOU, TRÈFLATOUT.

TRÈFLATOUT.

Eh! vraiment oui, c'est moi.

LOULOU.

Que je suis aise de vous voir!

TRÈFLATOUT.

Et moi donc!... Voilà trente-cinq ans que je vais chez les jolies femmes... parol de'honneur, il y a trente-cinq ans... eh bien, je ne me souviens pas d'avoir, pendant ces trente-cinq ans, éprouvé une émotion pareille à celle que j'éprouve ici, maintenant, en me retrouvant près de ma Loulou, après une absence de six semaines.

LOULOU.

Qu'est-ce que vous avez pu devenir pendant ces six semaines?

TRÉFLATOUT.

Je suis allé dans mon pays.

LOULOU.

Vous avez un pays!...

TRÉFLATOUT.

Oui... là-bas, là-bas... dans l'Isère, à côté de Grenoble. (Avec importance.) J'y suis allé pour remplir mes devoirs politiques.

LOULOU.

Vous avez des devoirs politiques!

TRÉFLATOUT.

Mais certainement, j'en ai... pourquoi donc n'en aurais-je pas, s'il vous plaît?

LOULOU.

Je ne sais pas, moi... vous avez l'air si drôle... (Tréflatout fait un mouvement.) si jeune, je veux dire...

TRÉFLATOUT.

Ah! ça c'est vrai... je suis jeune... Voilà trente-cinq ans que je vais chez les jolies femmes : eh bien, là, vraiment, je ne crois pas que j'aie jamais été aussi jeune que maintenant... Aussi là-bas, à Grenoble, il m'est arrivé une aventure...

LOULOU.

Contez-moi ça...

TRÉFLATOUT.

Vous ne serez pas jalouse?

LOULOU.

Je vous le promets.

TRÈFLATOUT.

Une femme du monde, ma chère, c'était une femme du monde!...

LOULOU.

Ne me dites pas ça...

TRÈFLATOUT.

Parole d'honneur!... Je ne vous dirai pas son nom, parce que l'on m'a reproché d'être bavard et que j'ai promis de ne plus l'être, mais je puis vous assurer que c'était une femme du monde... Je la vis chez le préfet... (S'interrompant.) Il a peur d'être dégomme, le préfet... (Reprenant.) Elle était belle, vous n'étiez pas là, je lui dis que je l'aimais, et je la suppliai de m'aimer. Elle me répondit qu'elle était mariée et que, son mari ne lui ayant donné jusqu'à présent aucun sujet de mécontentement, elle ne se croyait pas encore en droit de le tromper, mais que si jamais... Écoutez bien, c'est cela qui est important... mais que si jamais son mari faisait des bêtises, elle ne manquerait pas de me donner la préférence.

LOULOU.

Pauvre femme!... Et après?

TRÈFLATOUT.

Après?... J'attends, je n'ai qu'à attendre, il me semble, et j'attends... A votre tour, maintenant, racontez-moi ce que vous avez fait pendant que je n'étais pas là...

LOULOU.

Ce que j'ai fait?

TRÈFLATOUT.

Oui.

LOULOU.

Vous ne serez pas jaloux?

TRÈFLATOUT.

Non.

LOULOU.

Eh bien, je suis allée au Skating et j'ai essayé, en patinant, d'écrire votre nom sur la glace.

TRÈFLATOUT.

Ah! ma chérie!...

LOULOU.

Ça ne m'a pas réussi, je suis tombée...

TRÈFLATOUT.

Ah!

LOULOU.

Le lendemain, comme je me ressentais encore un peu de ma chute, j'ai fait venir un des plus célèbres docteurs de Paris.

TRÈFLATOUT.

Vous avez bien fait.

LOULOU.

Le docteur est venu et m'a dit que ce n'était rien; cependant il est revenu...

TRÈFLATOUT.

Oh!

LOULOU, fièrement.

Il est revenu tous les jours...

TRÈFLATOUT.

Et?...

Coup de sonnette.

LOULOU.

Et vous allez me faire l'amitié de vous cacher, car ce doit être lui qui vient en ce moment. Et il n'est pas comme vous, le docteur, il est jaloux, très jaloux.

TRÈFLATOUT.

Me cacher, moi!...

LOULOU.

LOULOU.

Vous refusez ?

TRÈFLATOUT, avec énergie.

Voilà trente-cinq ans que je vais chez les jolies femmes et jamais...

LOULOU.

Oh !

TRÈFLATOUT, changeant de ton.

Et jamais je n'ai refusé de me cacher quand cela était nécessaire... mais où allez-vous me cacher ?

LOULOU, ouvrant l'armoire.

Là!...

TRÈFLATOUT, avec orgueil.

Dans la caisse !

LOULOU.

Non, pas dans la caisse... à côté de la caisse, là, vous voyez...

TRÈFLATOUT.

Oui, je vois, mais... vous n'auriez pas autre chose ?

LOULOU.

Non, mon ami... pour le moment... Vite, mon ami, vite!...

Il s'introduit difficilement dans l'armoire, très serré entre la caisse et le mur.

TRÈFLATOUT, dans l'armoire.

Je vous en prie, au moins, ne m'y laissez pas longtemps.

LOULOU.

Vous avez un rendez-vous ?

TRÈFLATOUT.

Non, je n'ai pas de rendez-vous... mais je vais

étouffer là dedans... il est évident que, si vous me laissez plus de trois minutes, je vais étouffer.

Loulou ferme la porte de l'armoire.

LOULOU, seule, riant.

Ce pauvre Trèflatout!

Entre Cloridon.

SCÈNE XIV

LOULOU, CLORIDON.

CLORIDON.

Loulou!...

LOULOU.

Édouard!... Ah! vous arrivez bien!...

CLORIDON.

Qu'est-ce que vous avez? Vous semblez agitée.

LOULOU.

Il y a bien de quoi... Si vous saviez!... votre femme...

CLORIDON.

Ma femme?...

LOULOU.

Elle est venue ici...

CLORIDON.

Ma femme est venue ici?...

LOULOU.

Oui, tout à l'heure... heureusement, le cas était prévu. Elle a vu le vieux malade, elle lui a parlé... et elle est partie rassurée...

CLORIDON.

Rassurée?

LOULOU.

LOULOU.

Tout à fait rassurée... Elle est tranquille, maintenant, et nous n'avons plus à nous occuper d'elle.

CLORIDON, grave.

Occupons-nous de vous, alors.

LOULOU.

De moi?

CLORIDON.

Oui, de vous...

LOULOU.

Comme vous me dites cela!...

CLORIDON.

Savez-vous quelle idée m'est venue tout à l'heure... pendant que je tâtais le pouls de cette vieille dame à qui je donne des soins?

LOULOU.

C'est que vous pouviez la tirer d'affaire...

CLORIDON, très légèrement.

Non... (Très sérieusement.) C'est que je n'étais peut-être pas votre seul amour.

LOULOU.

Oh!

CLORIDON.

Je me suis dit qu'une personne capable d'inventer le vieux malade pour attraper ma femme serait, au besoin, très capable d'inventer autre chose pour m'attraper, moi...

LOULOU, avec reproche.

Vous vous êtes dit cela, Édouard?...

CLORIDON.

J'ai eu tort, n'est-ce pas?

LOULOU.

Oui, vous avez eu tort.

CLORIDON.

Vous me le jurez?

LOULOU, étendant la main, avec élan.

Je vous le jure!

CLORIDON.

A la bonne heure!... moi aussi, maintenant, je suis rassuré... Je n'ai plus de soupçons, je ne veux plus en avoir... (Un soupir déchirant sort de l'armoire où est caché Tréflatout.)
Qu'est-ce que c'est que ça?

LOULOU, jouant l'étonnement.

Quoi, mon ami?

CLORIDON.

Ce soupir que nous venons d'entendre...

LOULOU.

Je n'ai rien entendu, mon ami...

CLORIDON.

Comment vous n'avez?... (Nouveau soupir, plus déchirant que le premier.) Mais, maintenant, maintenant vous entendez?...

LOULOU.

Non, mon ami, je n'entends rien.

Troisième soupir.

CLORIDON.

Ah! mais... c'est là, c'est là... (Il ouvre l'armoire: Tréflatout, absolument sans connaissance, tombe dans ses bras. Cloridon le secoue avec fureur.) Que faisiez-vous là, monsieur, que faisiez-vous là?... répondez!...

LOULOU.

Mon ami...

LOULOU.

CLORIDON.

Ah ça! mais... il va étouffer, il étouffe... Voyons, monsieur...

Il fait respirer des sels à Trèflatout, évanoui dans ses bras.
Entre Jenny.

SCÈNE XV

LES MÊMES, TRÈFLATOUT, JENNY.

JENNY.

Madame!

LOULOU.

Qu'est-ce qu'il y a?

JENNY.

La femme du docteur... elle est revenue... elle est là...

CLORIDON.

Ma femme!...

LOULOU.

Ah! mon Dieu, et moi qui ai renvoyé le domestique!...

CLORIDON.

Nous sommes perdus!

LOULOU.

Non, nous ne sommes pas perdus... vite le bonnet de coton, vite la robe de chambre!... (On met à Trèflatout le bonnet de coton et la robe de chambre.) Là... maintenant, sur la chaise longue... (A Cloridon.) Vous, près de lui... en train de le soigner... moi, ici, comme j'étais tout à l'heure... là!... (A Jenny.) et maintenant, faites entrer...

JENNY, à la porte.

Entrez, madame...

Entre Laure, Jenny s'en va.

SCÈNE XVI

TRÈFLATOUT, sur la chaise longue, CLORIDON,
LOULOU, LAURE.

LAURE, à part.

Ah! mon mari!...

CLORIDON, allant à sa femme.

Ma bonne amie... Tu es déjà venue?

LAURE.

Oui, parce que je tenais à voir le vieux malade.

CLORIDON.

Eh bien! tu l'as vu...

LAURE.

Oui... mais, tout à l'heure, en rentrant chez moi...

Elle tire une lettre de sa poche.

TRÈFLATOUT, revenant à lui.

Voilà trente-cinq ans que je vais... Pourquoi m'a-t-on habillé comme ça?... où suis-je?...

LOULOU, bas.

Près de moi... taisez-vous.

TRÈFLATOUT.

Ah!

LAURE, à son mari.

Tout à l'heure, en rentrant chez moi, j'ai trouvé ce billet : (Lisant.) Allez voir un peu s'il y est toujours, le vieux malade, allez-y voir un peu... »

CLORIDON.

Eh bien, ma bonne amie, tu vois que le vieux malade y est toujours...

LAURE, examinant Trèflatout.

Il me semble que maintenant il est plus petit...

LOULOU, vivement.

C'est qu'il vient d'avoir une crise...

CLORIDON.

Oui... et alors, tu comprends... la crise l'aura un peu racorni, un peu recroquevillé...

LAURE, s'approchant et tâchant de bien voir Trèflatout.

C'est donc ça, c'est donc ça...

TRÈFLATOUT, à part.

Cette voix!... C'est bien celle de la dame à qui j'ai fait la cour à Grenoble... (Haut, en ôtant son bonnet de coton.) Madame...

CLORIDON, lui remettant son bonnet.

Qu'est-ce qu'il raconte?... il a le délire... Je t'assure, ma bonne amie, que tu ferais bien de t'en aller.

TRÈFLATOUT, voulant se lever.

Permettez-moi, madame, puisque j'ai le plaisir...

CLORIDON, l'empêchant de bouger.

Buvez ça, vous... buvez ça...

TRÈFLATOUT.

Ah ça! mais... (Cloridon le fait boire.) Qu'est-ce que c'est que ça?...

LOULOU, bas.

C'est de l'eau de Cologne.

TRÈFLATOUT, bondissant.

De l'eau de Cologne!!! (Il se lève et se met à courir : Laure, effrayée, court devant lui. — A Laure.) Madame, souvenez-vous, à Grenoble, vous m'avez dit que si jamais votre mari vous trompait, vous me donneriez la préférence... (Jeu de scène. — Cloridon les sépare; Laure remonte; Trèflatout s'échappe des mains de Cloridon, rejoint Laure, la prend par la main et la fait descendre à l'extrême gauche.) Eh bien! il vous trompe, madame... j'irai vous le prouver...

CLORIDON, rattrapant Tréflatout et le forçant à se recoucher sur la chaise longue.

Voulez-vous bien vous remettre là, vous?... (A Laure.)
Je t'assure, ma bonne amie, que tu ferais bien...

LAURE.

Je m'en vais, mon ami, je rentre chez moi... (Avec intention.) chez moi, vous entendez?...

Elle remonte.

TRÉFLATOUT, à part.

Elle m'attend!...

CLORIDON.

A tout à l'heure, ma bonne amie...

LAURE, s'en allant.

Je m'en vais... (Saluant.) Madame...

LOULOU.

Madame...

Laure s'en va; Tréflatout quitte brusquement la chaise longue et veut se précipiter à la poursuite de Laure.

SCÈNE XVII

LOULOU, CLORIDON, TRÉFLATOUT.

TRÉFLATOUT.

Elle rentre chez elle!... elle m'attend! elle m'attend!...

CLORIDON, le retenant.

A nous deux maintenant, monsieur!

TRÉFLATOUT.

Je veux bien, mais vite, n'est-ce pas?... Vite... parce que je suis attendu...

Il ôte la robe de chambre, mais il garde le bonnet de coton.

CLORIDON.

Je vous ai trouvé dans une armoire, monsieur... vous étouffiez, je vous ai sauvé... je vous ai sauvé, parce que c'était mon devoir... mon devoir professionnel... (Trèflatout tire un louis de sa poche et le donne à Cloridon. — Celui-ci, après avoir fait des façons pour prendre l'argent.) Oh!... ce n'était pas pour ça... j'aurais attendu... Maintenant que vous n'étouffez plus, je crois avoir le droit de vous demander ce que vous y faisiez, dans cette armoire!...

TRÈFLATOUT, ôtant le bonnet, mais le tenant à la main.

Ce que j'y faisais?...

CLORIDON.

Oui.

LOULOU, bas, à Trèflatout.

Dites que vous veniez pour voler la caisse.

TRÈFLATOUT, bas.

Oh! je ne peux pas dire ça.

LOULOU, bas.

Pourquoi?

TRÈFLATOUT, bas.

Non... je ne peux pas, mais ça ne fait rien, je vous sauverai. (Haut.) Voilà trente-cinq ans que je vais chez les jolies femmes, monsieur...

CLORIDON.

Vous avez commencé tard.

TRÈFLATOUT.

On commence quand on peut!... Madame était jolie... je l'aimais...

CLORIDON.

Vous avouez!...

TRÈFLATOUT.

J'avoue que j'ai essayé de tout pour réussir auprès d'elle... (Avec dignité.) et que je n'ai pas réussi...

CLORIDON, heureux.

Ah!

TRÈFLATOUT.

J'ai écrit des lettres, j'ai envoyé des présents... de riches présents...

LOULOU, se récriant contre l'adjectif.

Oh!

TRÈFLATOUT.

Ça ne m'a servi à rien... on a renvoyé mes lettres... on a gardé mes présents... Alors, l'idée m'est venue de me cacher dans l'armoire... je comptais y rester jusqu'à une heure du matin... (Remettant le bonnet de coton sur sa tête.) A une heure du matin... j'en serais sorti, et, à la faveur des ombres de la nuit...

LOULOU, pudique.

Oh! monsieur!...

TRÈFLATOUT.

Le ciel n'a pas permis que ce projet réussit... j'ai été pincé... Je ne m'en plains pas, puisque cela m'a permis de rendre à la vertu de madame un témoignage aussi éclatant que mérité... là!... Et maintenant que c'est bien vu, bien entendu, madame, monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Il met son chapeau par-dessus le bonnet de coton et se dispose à sortir.

LOULOU.

Monsieur, monsieur...

TRÈFLATOUT, se retournant.

Qu'est-ce que c'est?...

LOULOU.

LOULOU.

Le bonnet de coton que vous emportez!...

TRÈFLATOUT.

Le bonnet?...

LOULOU.

Oui... là...

TRÈFLATOUT.

C'est donc ça, je me disais aussi... il me semblait que ma tête avait tout d'un coup pris un développement anormal... (Rendant le bonnet.) Pure étourderie, madame, je vous prie de croire que c'est une pure étourderie... (Saluant.) Madame, monsieur... (A part, en sortant.) Elle m'attend, elle m'attend...

Il sort, par le pan coupé de droite.

SCÈNE XVIII

LOULOU, CLORIDON.

CLORIDON.

Loulou!...

LOULOU.

Édouard!...

CLORIDON.

Les paroles de cet homme m'ont fait du bien... vous ne saurez jamais comme elles m'ont fait du bien, les paroles de cet homme!...

LOULOU.

Vous me soupçonniez!

CLORIDON.

Les apparences!...

LOULOU.

Et cependant, il y a un quart d'heure, vous m'aviez promis de ne plus avoir de soupçons!

CLORIDON.

C'est vrai. Mais qu'est-ce que vous voulez? on n'est pas maître de ces choses-là... quand on trouve un monsieur dans une armoire, on ne peut pas s'empêcher de supposer...

LOULOU, allant s'asseoir sur la chaise longue.

Que serions-nous devenus sans ce monsieur? nous n'aurions eu personne pour jouer le rôle du vieux malade, et alors votre femme...

CLORIDON, venant s'asseoir près d'elle.

Elle aurait tout découvert, ma femme.

LOULOU.

Au lieu de cela, elle n'a rien découvert du tout, et elle est partie rassurée...

CLORIDON.

Pour la seconde fois.

LOULOU.

Et pour tout de bon, j'imagine!... car, après ces deux épreuves, il n'est pas probable qu'elle puisse encore douter...

CLORIDON.

O ma Loulou!...

LOULOU.

O mon Édouard!...

CLORIDON.

Jurez-le-moi encore une fois...

LOULOU.

Quoi donc?

LOULOU.

CLORIDON.

Que je suis votre seul amour, et que jamais vous ne me tromperez.

LOULOU, étendant la main, avec élan.

Je vous le jure!

CLORIDON.

Merci.

Entre Gontran, par la porte de droite, premier plan.

SCÈNE XIX

LOULOU, CLORIDON, GONTRAN.

GONTRAN.

Je vous demande bien pardon, ma chère, mais je vous ai dit que j'avais avec Raoul un rendez-vous très pressé... il m'est impossible d'attendre plus longtemps... (A Cloridon.) Votre serviteur... je suis vraiment désolé!...

Il sort, par le pan coupé de droite.

SCÈNE XX

LOULOU, CLORIDON, puis JENNY.

CLORIDON, ahuri.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LOULOU, très calme.

Quoi, mon ami?

CLORIDON.

Ce jeune homme qui vient de sortir...

LOULOU.

Ce jeune homme?...

CLORIDON.

Oui, est-ce que vous n'avez pas vu?... (Loulou a l'air de ne pas comprendre.) Tout à l'heure, ici, est-ce que vous n'avez pas vu un jeune homme?

LOULOU.

Si fait!

CLORIDON.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LOULOU, se levant et traversant.

J'allais vous le demander.

CLORIDON, se levant.

Mais il me semble que ce n'est pas à moi...

LOULOU, sonnant.

Nous allons savoir.

Entre Jenny, par le pan coupé de droite.

JENNY.

Madame?...

LOULOU.

Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme qui vient de sortir d'ici?...

JENNY.

Ce jeune homme?

LOULOU.

Eh bien, oui... ce jeune homme... qu'est-ce que c'est? Répondez.

JENNY.

Je supplie madame de me pardonner...

LOULOU.

Répondez d'abord, je verrai après...

LOULOU.

JENNY.

Ce jeune homme est un amoureux à moi. Je l'avais fait cacher, sachant combien ces choses-là déplaisent à madame...

LOULOU.

Vous entendez, Édouard?

Édouard reste froid.

JENNY.

Madame me pardonne-t-elle?

LOULOU.

Oui, pour cette fois; mais que pareille chose ne se représente pas.

JENNY.

Madame peut être tranquille... Je lui promets que pareille chose ne se représentera jamais, jamais, jamais...

Elle sort.

LOULOU, examinant Cloridon qui ne bouge pas.

De la défiance?... encore!...

CLORIDON.

Oui... j'ai beau lutter...

LOULOU, avec des airs de victime.

Et cependant vous avez entendu ce que vient de dire Jenny, vous l'avez entendu...

Elle va s'asseoir près du guéridon.

CLORIDON.

Oui, j'ai entendu... mais ce que vient de dire Jenny ne me suffit pas... une seule chose pourrait me rassurer complètement... une seule chose... vous entendez?...

Il est venu s'accouder sur le guéridon en face de Loulou.

LOULOU.

Laquelle?

CLORIDON.

Jurez-moi une troisième fois...

LOULOU, avec le même geste et le même élan.

Je vous le jure!...

Entre Raoul, par la porte de gauche, premier plan.

SCÈNE XXI

LES MÊMES, RAOUL.

RAOUL.

Mille pardons, ma chère... mais là, vrai, je ne peux attendre plus longtemps... je vous ai dit... que j'avais un rendez-vous avec Gontran... (A Cloridon.) Monsieur, je suis fâché... ne vous dérangez pas pour moi, je vous en prie, ne vous dérangez pas.

Il sort, par le pan coupé de droite.

SCÈNE XXII

CLORIDON, LOULOU, puis JENNY.

CLORIDON, furieux.

Eh bien, madame?...

LOULOU, se levant et gagnant la gauche, d'une voix très douce.

Eh bien, mon ami?

CLORIDON, exaspéré.

Comment, eh bien!!!...

Il s'avance sur elle, menaçant.

LOULOU.

De la violence, maintenant!...

CLORIDON, au comble de l'exaspération.

Oui, madame, et je m'en vais, afin de ne pas être exposé à la pousser trop loin, cette violence!

Il trépigne, serre les poings, a la tentation de la battre, puis il remonte vivement comme pour sortir.

LOULOU, heureuse, éperdue de bonheur.

Enfin, il est jaloux!

CLORIDON, prêt à sortir, s'arrêtant.

Comment?...

LOULOU.

J'ai eu de la peine, mais j'y suis arrivée... Il est jaloux! il est jaloux!

CLORIDON, descendant.

Vous avez eu de la peine, dites-vous?...

LOULOU.

Oh! oui, j'en ai eu, mais je ne le regrette pas... Je vous ai montré un homme sortant de mon cabinet de toilette... un autre homme sortant de ma salle à manger...

CLORIDON.

Et l'armoire que vous oubliez!... ça fait trois...

LOULOU, avec exaltation.

Je vous en aurais montré cent, je vous en aurais montré mille... qu'est-ce que vous voulez? je suis comme ça, moi... je ne crois pas à l'amour sans la jalousie... et je m'étais promis à moi-même de vous rendre jaloux. Vous l'êtes maintenant... vous avez voulu me battre...

CLORIDON.

Oh! non!...

LOULOU.

Si... si!... vous faisiez comme ça. (Elle trépigne.) Je ne demande plus rien, je suis heureuse maintenant, mon ami, je suis bien heureuse.

CLORIDON, s'attendrissant.

Loulou!...

LOULOU.

Édouard!...

Entre Jenny, par le pan coupé de droite.

JENNY.

C'est encore la femme de monsieur, madame!... elle est là, elle demande à voir le vieux malade.

CLORIDON.

Ah! mon Dieu!

Il ouvre toutes les portes et a l'air de chercher.

LOULOU.

Qu'est-ce que vous faites là?

CLORIDON.

Je cherche s'il n'y a pas encore quelqu'un...

LOULOU, blessée.

Oh!...

CLORIDON.

Pour faire le vieux malade.

LOULOU.

Certainement non, il n'y a personne!... Mais ça ne fait rien, nous nous en tirerons tout de même... Vite, le bonnet de coton, vite la robe de chambre!...

Loulou et Jenny aident Cloridon à mettre le bonnet et la robe.

CLORIDON.

Je comprends, je comprends... Enveloppez-moi bien, au moins, qu'elle ne puisse pas me reconnaître...

LOULOU.

Mettez-vous là, maintenant, sur la chaise longue... et moi à côté de vous, mon bon oncle... Y sommes-nous? Oui. (A Jenny.) Vous pouvez laisser entrer.

Jenny sort.

CLORIDON, couché sur la chaise longue.

Alors, ma Loulou, vous me jurez que ces trois messieurs...

Entre Laure.

SCÈNE XXIII

CLORIDON, LOULOU, LAURE,
puis TRÈFLATOUT.

LAURE, à Loulou.

Je vous demande pardon, madame, mais je n'ai pu voir monsieur votre oncle sans prendre le plus vif intérêt à sa santé, et, comme je sais que mon mari est un âne...

CLORIDON, à part.

Hein?

LAURE.

Je me suis permis de vous amener un autre médecin, un de nos plus fameux médecins... (Allant à la porte.) Entrez, cher docteur, je vous en prie, donnez-vous la peine d'entrer.

Entre Trèflatout, en vieux docteur.

TRÈFLATOUT.

Me voici, chère dame, me voici.

LOULOU, à part.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LAURE, regardant Cloridon.

Oh! le pauvre monsieur!... Il me paraît plus gros que tout à l'heure.

LOULOU, vivement.

C'est qu'il vient encore d'avoir une crise.

LAURE, à Trèflatout.

Voyez, cher maître, je vous en prie, voyez vite...

TRÈFLATOUT, à part.

Ah! ah! c'est à mon tour de te soigner, c'est à mon tour... (Examinant Cloridon.) Oh! le vilain malade!

CLORIDON.

Comment?...

TRÈFLATOUT.

Voilà trente-cinq ans que je vais chez les jolies... (Se reprenant.) chez les malades, et je n'en ai jamais vu d'aussi vilain que celui-là. (S'approchant de Cloridon.) Otez vos mains de là que je vous ausculte.

CLORIDON.

Il est inutile...

TRÈFLATOUT.

Ce n'est pas inutile, c'est nécessaire... l'auscultation, il n'y a que ça! (Bourrant Cloridon de coups de poing.) Eh! va donc, je t'ausculte!... eh! va donc! eh! va donc!...

CLORIDON, essayant de se défendre.

Hé! là! vous me faites mal!

TRÈFLATOUT.

C'est pour votre bien. (Prenant une fiole sur la table et le faisant boire.) Buvez-moi ça!

CLORIDON, après avoir bu.

Qu'est-ce que c'est que ça?...

TRÈFLATOUT, triomphant.

C'est de l'eau de Cologne!... Encore... encore... Buvez... Buvez...

Cloridon résiste, se débat.

LOULOU, n'y tenant plus à force de rire.

Cela suffit, madame... il est inutile d'aller plus loin.

Vous venez me redemander votre mari et vous avez parfaitement raison... (A Cloridon.) Levez-vous, docteur, et rendez la robe de chambre, rendez le bonnet de coton.

CLORIDON, se levant, à Laure.

Ma bonne amie, je t'expliquerai...

TRÉFLATOUT.

Rendez la robe de chambre, on vous dit!...

CLORIDON, tout en se débarrassant de la robe de chambre.

Ma bonne amie, je t'assure...

LAURE.

Nous causerons chez nous, monsieur. Donnez-moi le bras et rentrons.

Cloridon lui donne le bras.

CLORIDON, s'excusant.

Madame... monsieur... je vous demande pardon... un malade qui m'attend... un vieux malade... qui a une nièce...

LAURE.

Comment!... encore!...

CLORIDON.

Non, non... il n'a pas de nièce... il n'en a pas, il n'en a pas!

Ils sortent, par le pan coupé de droite.

SCÈNE XXIV

LOULOU, TRÉFLATOUT.

TRÉFLATOUT.

Eh bien, et moi?...

LOULOU, assise sur la chaise longue.

Vous, docteur, vous restez près de moi... cela vous fâche?

TRÈFLATOUT, venant se mettre à ses genoux.

Mais certainement non, cela ne me fâche pas! (Tendrement.) Loulou!...

LOULOU, de même.

Édouard!...

TRÈFLATOUT.

Non, pas Édouard... je m'appelle Gustave, moi... c'est à recommencer : Loulou!...

LOULOU.

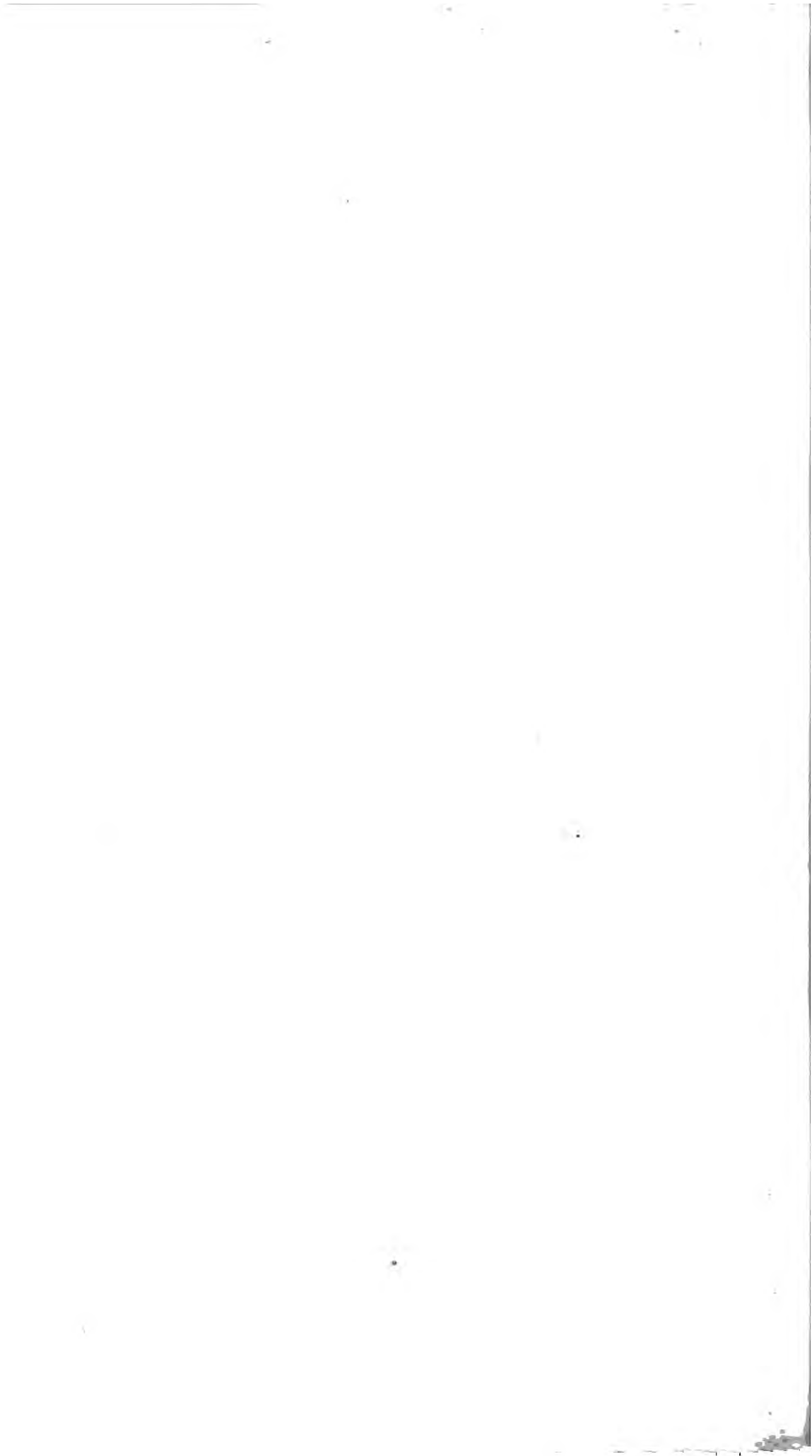
Gustave!...

Et le rideau tombe sur le même jeu de scène qu'on a vu au commencement de la pièce.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE

LE MARI DE LA DÉBUTANTE.....	1
FANNY LEAR.....	167
LE PETIT DUC.....	321
LOULOU.....	445



AF 508

THÉÂTRE

DE

MEILHAC ET HALÉVY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

VI

LE MARI DE LA DÉBUTANTE

FANNY LEAR

LE PETIT DUC

LOULOU



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

3. RUE AUBER, 3

NS 30 d 41





THÉÂTRE COMPLET D'EUGÈNE LABICHE

Chaque volume se vend séparément 3 fr. 50 c.

1^{er} VOLUME

Un Chapeau de paille d'Italie. — Le Misanthrope et l'Auvergnat. — Edgard et sa bonne. — La Fille bien gardée. — Un jeune homme pressé. — Deux papas très bien. — L'Affaire de la rue de Lourcine.

2^e VOLUME

Le voyage de M. Perrichon — La Grammaire. — Les Petits Oiseaux. — La Poudre aux yeux. — Les Vivacités du capitaine Tie.

3^e VOLUME

Célimare le bien-aimé. — Un monsieur qui prend la mouche. — Frisette. — Mon Isménie — J'invite le colonel. — Le baron de Fourchevif. — Le Club champenois.

4^e VOLUME

Moi. — Les Deux Timides. — Embrassons-nous, Folleville! — Un garçon de chez Véry. — Les Suites d'un premier lit. — Maman Saboulex. — Les Marquises de la fourchette.

5^e VOLUME

La Cagnotte — La Perle de la Cannebière. — Le Premier pas. — Un gros mot. —

Le Choix d'un gendre. — Les 37 sous de M. Montaudoin.

6^e VOLUME

Le plus heureux des trois. — La Commode de Victorine. — L'Avare en gants jaunes. — La Sensitive. — Le Cachemire X. B. T.

7^e VOLUME

Les Trente Millions de Gladiateur. — Le Petit Voyage. — 29 degrés à l'ombre. — Le Major Cravachou. — La Main leste. — Un Pied dans le crime.

8^e VOLUME

Les Petites Mains. — Deux merles blancs. — La Chasse aux corbeaux. — Un monsieur qui a brûlé une dame. — Le Glou aux maris.

9^e VOLUME

Doit-on le dire? — Les Noces de Bouchencœur — La Station Champbaudet. — Le Point de mire.

10^e VOLUME

Le Prix Martin — J'ai compromis ma femme. — La Cigale chez les fourmis. — Si jamais je te pince! — Un mari qui lance sa femme.



